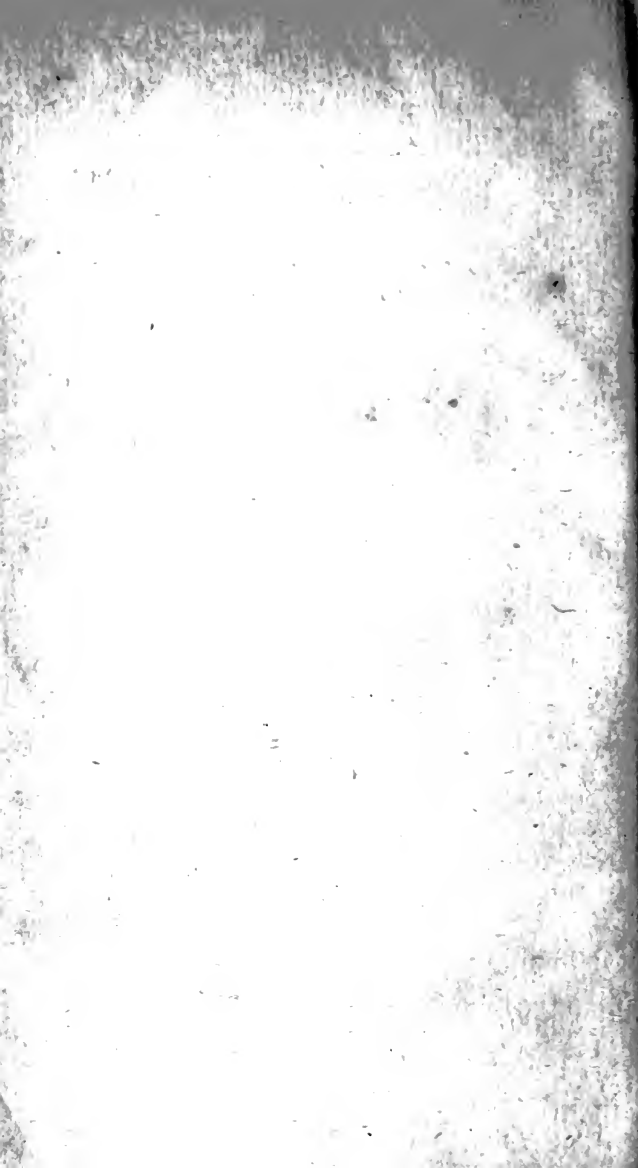




Col. spec.



LETTRES

DE MONSIEUR

ANTOINE ARNAULD

DOCTEUR DE SORBONNE.

TOME VI.



A N A N C Y,

Aux depens de JOSEPH NICOLAI.

MDCCXXVII.

Universitas
BIBLIOTHECA

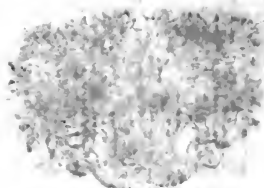
LEI

ANTHONY

ANTHONY

DOCTOR OF

ANTHONY



BX

4735

Ab

A 425

1727

XXV

coll spec.

T A B L E

D E S

L E T T R E S

Contenues en ce Volume.

LETTRE CCCCXV. *Au Prince Ernest Lantgrave de Hesse-Rhinfelts. Au sujet du silence qu'il avoit gardé & de differens livres de Theologie & de pieté qui s'imprimoient en France.* 1.

LETTRE CCCCXVI. *A M. du Vaucel. Sur un Ecrit touchant la Regale, où il donnoit mal à propos des éloges à l'Auteur de l'Histoire des Ouvrages des Savans. Il lui parle aussi des affaires d'Angleterre, de l'Abesse d'Epinliu & de M. Navans.* 5.

LETTRE CCCCXVII. *Au même. Sur la mort de M. de Berghes, Archevêque de Malines, deux facheuses histoires arrivées l'une à Ostende, l'autre à Brusselles; & quelques pieces contre les Jesuites contenues dans les Ecrits de Navarrette.* 9.

LETTRE CCCCXVIII. *Au même. Il le remercie de lui avoir envoyé une partie de la vie de M. de Palafox, dont il lui dit dans la suite son sentiment, &* il

T A B L E

*il le prie de lui en envoyer le reste. Il lui parle des desordres de l'Abaye d'Epini-
lien, & lui mande ce qui se disoit des
affaires du tems.* 14.

LETTRE CCCCXIX. *Au même. Sur
quelques Ecrits qu'il avoit envoiés; les
propositions qu'il lui faisoit. & la media-
tion des Venitiens entre le Pape & le
Roi.* 18.

LETTRE CCCCXXI. *Au même. Sur
l'obligation qu'il avoit à un ami; la ma-
ladie du Pape; la difficulté de faire im-
primer; & quelques faits dont il souhai-
toit d'être éclairci.* 21.

LETTRE CCCCXXI. *Au même. Sur
la santé du Pape; une lettre de l'Empe-
reur au Prince d'Orange; la Vida in-
terior de M. de Palafox; le livre de
M. van Henssen touchant les indulgen-
ces; l'ordination de M. Ernest; & un
livret Semipelagien d'un Curé de Hollan-
de.* 23.

LETTRE CCCCXXII. *Au même. Sur
la maladie du Pape; quelques faits dont
il lui demandoit éclaircissement; & la
proposition qu'il lui faisoit, de ne pas
continuer à donner le titre de Morale
Pratique &c. à quelques Ecrits qu'il
preparoit contre les Jésuites.* 29.

LETTRE CCCCXXIII. *A Mad. de Font-
pertuis. Sur l'amitié & l'attachement
que*

DES LETTRES.

que l'on a aux personnes même de piété.

34.

LETTRE CCCCXXIV. *A M. du Vau-
cel. Sur les raisons qu'il avoit de ne
pas écrire aux deux Cardinaux dont on
lui avoit parlé; quelques livres qu'il avoit
reçus & qu'il lisoit; & un Mandement
de l'Evêque de Gand pour défendre de
lire l'Ecriture sainte sans permission.* 36.

LETTRE CCCCXXV. *Au même. Sur
son peu de goût pour les nouvelles; la no-
mination de l'Evêque de Bruges à l'Ar-
cheveché de Malines; le remplacement
de deux Docteurs dans la Faculté étroite
de Louvain; & ce qu'il avoit decou-
vert dans la lecture de Navarrette.* 41.

LETTRE CCCCXXVI. *Au même. Sur
l'aprehension que l'on avoit à Rome pour
la France.*

44.

LETTRE CCCCXXVII. *Au même. Pour
lui dire son sentiment sur un Ecrit qu'il
lui avoit envoyé; il lui mande aussi les
nouvelles que l'on avoit eues de la mort
du Pape; il lui envoie une recommanda-
tion qu'on lui avoit faite; & le prie de
savoir comment les choses se passent dans
les Congregations du S. Office & de
l'Index.*

46.

LETTRE CCCCXXVIII. *Au même.
Sur la mort d'Innocent XI. la Vidain-
terior de M. de Palafox; un de ses li-*

T A B L E

vres qu'il devoit lui envoyer; celui de
M. van Wyck; l'affaire du P. Hazard;
l'emprisonnement d'une maitresse d'Ecole
à Mons. 49.

LETTRE CCCCXXIX. *Au même. Sur
la Denonciation du péché philosophique
qu'il lui avoit envoiée, les demelés de
M. Steyaert avec les Jesuites de Lou-
vain; quelques theses de Rome, de Dijon
&c. les decouvertes qu'il continuoit de
faire dans Navarrette; les livres de M.
Dupin; & un Ecrit intitulé, Les sou-
pirs de la France.* 53.

LETTRE CCCCXXX. *Au même. D'une
Reponse des Jesuites à la Denonciation
de l'heresie du péché philosophique.* 57.

LETTRE CCCCXXXI. *Au même. De
M. de Palafox.* 64.

LETTRE CCCCXXXII. *Au même.
Sur les Remarques dont il lui avoit déjà
écrit; M. Leibnits; le P. de Reux, &
l'avantage qu'il y auroit de faire mettre
en latin le Phantome du Jansenisme.* 66.

LETTRE CCCCXXXIII. *Au même
Sur l'élection du Pape Alexandre VIII.
le silence des Evêques sur le prétendu
Jansenisme; la Denonciation du péché
philosophique; quelques faits dont il avoit
été éclairci; & quelques changemens faits
en France dans le gouvernement.* 69.

LETTRE CCCCXXXIV. *Au même. Sur
le*

DES LETTRES.

le delai de l'absolution peu pratiqué ; quoique connu par quelques personnes avant le livre de la Frequenté Communion ; les apparences dereconciliation entre les Cours de Rome & de France ; l'emprisonnement de six Chanoines de Beauvais ; & une seconde Denonciation du péché philosophique. 74.

LETTRE CCCCXXXV. *Au même.* Sur l'accommodement entre les Cours de Rome & de France, le livre intitulé, Les soupirs de la France ; l'Explication de l'Apocalypse de M. de Meaux ; plusieurs theses où les Jesuites enseignent le péché philosophique ; la seconde Denonciation de cette herésie ; & M. de Palafox. 76.

LETTRE CCCCXXXVI. *Au même.* Sur le sujet de l'emprisonnement des Chanoines de Beauvais ; les Avertissemens de M. de Meaux ; & le dessein que Grotius avoit d'embrasser la Religion Catholique. 80.

LETTRE CCCCXXXVII. *A Mad. de Fontpertuis.* Sur la mort de la Sœur Briquet Religieuse de P. R. 84.

LETTRE CCCCXXXVIII. *A M. du Vaucel.* Sur un Ecrit qu'il lui proposoit de faire ; la seconde Denonciation du péché philosophique ; l'élargissement des Chanoines de Beauvais ; & la cause de l'emprisonnement de M. de Bridieu. 86.

T A B L E

LETTRE CCCCXXXIX. *Au même.*

Sur la 2. partie de la Defense des nouveaux Chrétiens; le 3. & 4. volumes de la Morale Pratique; & le refus qu'il fait de presenter des articles en son nom. 88.

LETTRE CCCCXL. *Au même. Sur ce que l'on pouvoit faire pour mettre la Cour de Rome à la raison, au sujet de ses differens avec celle de France, le refus qu'il faisoit d'écrire au nouveau Pape, & la Reponse au livre du P. Teller.* 91.

LETTRE CCCCXLI. *Au même. Sur la promotion du Neveu du Pape & du Seigneur Paulucci au Cardinalat; de quelques Ecrits qu'il le prie de lui chercher.* 94.

LETTRE CCCCXLII. *Au même. Sur la 2. Denonciation du péché Philosophique; l'affaire des Chanoines de Beauvais; un dessein qu'avoit le General des Jesuites; la disgrâce d'un Cardinal; & quelques theses de M. Hennebet.* 96.

LETTRE CCCCXLIII. *Au même. Sur quelques projets de lettres au Pape & aux Cardinaux.* 68.

LETTRE CCCCXLIV. *Au même. Sur quelques lettres écrites au Pape & à différentes personnes; la défense qu'il avoit prise de Collado & de Navarrette,*
&

DES LETTRES.

Et la 2. Denonciation du péché Philosophique. 100.

LETTRE CCCCXLV. *Au même. Sur quelques Ecrits qu'il lui avoit demandés; Et sur le livre intitulé, Defense des nouveaux Chrétiens.* 102.

LETTRE CCCCXLVI. *A Madame de Fontpertuis. Pour la prier de prendre soin de faire paier à une pauvre Demoiselle la pension qu'il lui faisoit depuis quelque tems.* 105.

LETTRE CCCCXLVII. *A M. du Vaucel. Sur la promotion du Cardinal Fanfon; l'état des affaires d'Angleterre; le mariage du Prince Ernest de Hesse-Rhinfelts; un different entre l'Empereur Et la Maison de Saxe; la refutation de la Defense des nouveaux Chrétiens; l'élection d'une Abesse de Port-Royal des Champs; Et une lettre de M. de Tournai au Pape.* 106.

LETTRE CCCCXLVIII. *Au même. Sur la promotion des Cardinaux; de la Morale Pratique; de quelques exemplaires de ce livre que l'on avoit retenus à la poste; Et d'une piece du P. Bouhours sur la these du Jesuite de Dijon.* 109.

LETTRE CCCCXLIX. *A Madame de Fontpertuis. Sur la proposition qu'on lui faisoit de menager son retour à Paris.*

III.

LET-

T A B L E

- LETTRE CCCCL. *A M. du Vauzel.*
Sur les affaires intentées à M. Huygens,
& sur la promotion des Cardinaux. 113.
- LETTRE CCCCLI. *Au même.* *Sur une*
lettre qu'il lui envoioit avec la sienne ;
les nouvelles qu'il avoit reçues de Paris
& un Ecrit auquel il travailloit. 116.
- LETTRE CCCCLII. *AM. le Marquis*
de Castagnada. *Sur ce qu'il lui avoit*
fait dire qu'il ne pouvoit plus lui conti-
nuer sa protection. 119.
- LETTRE CCCCLIII. *AM. du Vauzel.*
Sur son demenagement, la Reponse au
P. Bonhours, & quelques autres Ecrits
auxquels il travailloit. 122.
- LETTRE CCCCLIV. *AMad. de Font-*
pertuis. *Sur ce qu'il étoit obligé de se*
retirer de Brusselles. 124.
- LETTRE CCCCLV. *A M. Vaes Con-*
seiller de Brabant. *Il lui rend compte*
d'un petit voiage. 127.
- LETTRE CCCCLVI. *AM. du Vau-*
cel. *Sur sa retraite de Brusselles ; divers*
Ecrits qu'il avoit reçus & qu'il envoioit ;
le changement qui devoit arriver dans le
gouvernement des Pais-bas. 128.
- LETTRE CCCCLVII. *A M. Vaes.*
Pour le remercier de tous les bienfaits
qu'il en recevoit. 130.
- LETTRE CCCCLVIII. *A Madame de*
Fontpertuis. *Sur les mauvais traitemens*

DES LETTRES.

que l'on faisoit au P. du Breuil dans son
exil. 132.

LETTRE CCCCLIX. *A M. du Vancel.*

Sur une petite promenade qu'il avoit faite; une Religieuse qui demandoit à changer de Couvent; les Ecrits du P. Bours; & la quatrième Denonciation du péché Philosophique. 134.

LETTRE CCCCLX. *Au même.* *Sur*

la permission qu'il avoit obtenu à une Religieuse de changer de Couvent; le relâchement de certaines Religieuses appelées Conceptionistes; & le projet d'une supplique pour retirer un de leurs Couvents de la conduite des Moines. 138.

LETTRE CCCCLXI. *Au même.* *Sur*

son retour à Brusselles; & une lettre que M. Feydeau avoit écrite. 142.

LETTRE CCCCLXII. *Au même.* *Sur*

la mauvaise renommée qu'avoit le nommé à l'Evêché de Pamiers; l'éclaircissement de l'équivoque du mot d'Invincible; l'état des affaires de l'Empire; quelques Ecrits des Jésuites pour justifier leur péché Philosophique; l'Archev. de Malines; l'Evêque de Bruges, l'Archev. de Cambrai, & la mort du P. Pourra de l'Oratoire. 144.

LETTRE CCCCLXIII. *Au même.* *Sur*

l'Ecrit dont il est parlé dans la lettre précédente touchant le nommé à l'Evêché de

Pa-

T A B L E

*Pamiers; le desir qu'il avoit d'avoir un
recit abrégé de la vie de feu M. de
Caulet Evêque de Pamiers; & divers
Ecrits dont il lui rend raison.* 151.

LETTRE CCCCLXIV. *Au même. Sur
la cinquieme Denonciation du péché Phi-
losophique; la mort de M. le Duc de
Luines & de M. de S. Marthe; la
copie de la suite des faits & gestes du
nommé à l'Eveché de Pamiers; d'une
Reponse du P. Gerberon au Ministre
Jurieu; & du livre des Variations com-
posé par M. de Meaux.* 154.

LETTRE CCCCLXV. *Au même. Sur
la cinquieme Denonciation du péché Phi-
losophique; un autre Ecrit qu'il medi-
toit; la sentence que M. l'Archev. de
Cambrai avoit rendu en faveur des PP.
de l'Oratoire; la mort de M. Flemal &
la suite de la Morale Pratique.* 162.

LETTRE CCCCLXVI. *Au même. Sur
quelques éclaircissemens qu'il lui deman-
doit au sujet de Dom Philippe Pardo;
une Requête présentée au Conseil privé au
sujet de la sentence de M. de Cambrai
en faveur des PP. de l'Oratoire; la pu-
blication faite à Paris du Decret qui con-
damne la doctrine du péché Philosophique;
& une Mission des Jesuites à Versail-
les.* 170.

LETTRE CCCCLXVII. *Au même. Sur
la*

DES LETTRES.

la supplique que les Religieuses de Viset devoient presenter pour être mises sous la juridiction de l'Ordinaire ; les Denonciations qu'il avoit faites ; & l'avis de M. Steyaert à M. l'Archev. de Cambrai sur les troubles de Mons. 174.

LETTRE CCCCLXVIII. *Au même. Sur les 4. articles & la Regale ; les livres de Spinoza ; la doctrine de Descartes ; & un Traité de la liberté.* 180.

LETTRE CCCCLXIX. *Au même. Sur la cinquieme Denonciation ; une Dissertation pour la confirmation de la These des Jesuites d'Anvers ; une autre These des Jesuites de Louvain ; & quelques remarques à ce sujet.* 182.

LETTRE CCCCLXX. *Au même. Sur l'Ecrit intitulé, Difficultés proposées &c. quelques abus dont il gemit ; & une remarque sur ce qu'il avoit dit dans la seconde Denonciation.* 190.

LETTRE CCCCLXXI. *Au même. Sur les Difficultés proposées &c. sur les statuts synodaux de M. le Cardinal le Camus Evêque de Grenoble.* 192.

LETTRE CCCCLXXII. *Au même. Sur un Decret de l'Inquisition qui condamne 31. propositions.* 196.

LETTRE CCCCLXXIII. *A M. Dodart. Sur le nouveau systeme de M. Nicole touchant la grace generale.* 199.

Tome VI.

* *

LET-

T A B L E

LETTRE CCCCLXXIV. *Au même.*
Sur le système de M. Nicole. 203.

LETTRE CCCCLXXV. *A M. du Vancel.* *Sur la mort du Pape Alexandre VIII. & le traité de la lecture de l'Écriture sainte en langue vulgaire, renfermé dans la quatrième partie des Difficultés proposées à M. Steyaert.* 205.

LETTRE CCCCLXXVI. *Au même.*
De la quatrième partie des Difficultés, & sur un Règlement du 3. Concile de Milan. 210.

LETTRE CCCCLXXVII. *A M. Hamelin le fils qui étoit son filsul.* *Il lui parle de la manière dont il doit se disposer à recevoir la confirmation & à faire sa première Communion; il lui donne encore plusieurs autres règles de conduite.* 213.

LETTRE CCCCLXXVIII. *A M. du Vancel.* *Sur les Difficultés; l'estime qu'il faisoit de plusieurs Dominicains de Rome; & la nécessité où il avoit été de ne pas dire du bien de ceux de Mons & de Liege.* 219.

LETTRE CCCCLXXIX. *Au même.*
Sur ce qu'il ne recevoit point de ses nouvelles; une thèse du Docteur Martin; le dessein du Prince d'Orange de reprendre Mons; & les notes de M. Bossuet Evêque de Meaux sur les Pseaumes. 221.

LET-

DES LETTRES.

LETTRE CCCCLXXX. *Au même. Sur un livre du Ministre Daillé, intitulé De objecto religiosi cultus &c; la continuation des Difficultés; & quelques livres de M. Bossnet Evêque de Meaux.*

222.

LETTRE CCCCLXXXI. *AM. Dodart.*

Il lui dit son sentiment sur les 2. ouvrages de M. de Meaux dont il est parlé dans les lettres precedentes; il lui parle de la defense qu'il y a de faire entrer en France les livres imprimés hors le Roiaume.

227.

LETTRE CCCCLXXXII. *Au même.*

Il lui explique un endroit des Difficultés; il lui parle de quelques Manuscrits touchant les affaires des Indes; & le prie de lire dans le 1. vol. de la Perpetuité l'endroit dont il lui avoit parlé dans une des lettres precedentes.

235.

LETTRE CCCCLXXXIII. *AM. Do-*

dart. Sur la defense de faire entrer des livres en France; & une lettre sur la grace universelle.

239.

LETTRE CCCCLXXXIV. *A Mad.*

de Fompertuis. Sur le choix que le Roi avoit fait de M. de Pomponne pour Ministre.

242.

LETTRE CCCCLXXXV. *A la même.*

Sur le même sujet que la precedente; & sur la Fourberie de Donai.

244.

*** 2

LET-

T A B L E

- LETTRE CCCCLXXXVI. *A M. du Vancel. Sur le choix que le Roi avoit fait de M. de Pomponne pour Ministre.* 246.
- LETTRE CCCCLXXXVII. *Au même. Sur la notion de la liberté.* 250.
- LETTRE CCCCLXXXVIII. *A M. Pellisson. Sur ce qu'il avoit dit dans la quatrième partie de ses Reflexions, touchant la doctrine du péché philosophique.* 253.
- LETTRE CCCCLXXXIX. *A M. du Vancel. Il le prie de parler à M. le Card. le Camus de plusieurs points qu'il croioit être le sujet du voyage de M. Steyaert à Rome.* 265.
- LETTRE CCCXC. *A Madame de Fontpertuis. Pour lui permettre d'assister une pauvre Dame de ses deniers, & l'engager à lui procurer d'autres assistances de la part de ses amis.* 268.
- LETTRE CCCXCI. *A la même. Sur la Fourberie de Douai.* 269.
- LETTRE CCCXCII. *A la même. Sur le desir qu'il avoit que M. de Pomponne fit élever chrétiennement ses enfans.* 271.
- LETTRE CCCXCIII. *A la même. Pour la prier d'engager M. de Pomponne à faire des charités dans la vue d'obtenir la benediction de Dieu sur ses enfans.* 274.
- LETTRE CCCXCIV. *A M. du Vancel.*

DES LETTRES.

cel. Sur son retour en France; & que l'on disoit qu'il devoit être lui-même rappelé à Paris; & les Filles de l'Enfance. 276.

LETTRE CCCCXCV. A M. Dodart.

Sur le système de M. Nicole touchant la grace generale. 278.

LETTRE CCCCXCVI. A M. du Vau-

cel. Sur le voiage du Docteur Stejaert à Rome; un Memoire contre la signature du Formulaire; la Regale; les 4. articles du Clergé; l'affaire du Docteur Martin; un Decret des Capucins; & un Memoire présenté par l'Abesse des Conceptionistes. 280.

LETTRE CCCCXCVII. A Madame

de Fontpertuis. Sur une aumône qu'il faisoit à une pauvre Demoiselle. 288.

LETTRE CCCCXCVIII. A M. du

Vauzel. Sur l'accommodement projeté entre les Cours de Rome & de France; une Ordonnance de l'Evêque de Gand sur la lecture de l'Ecriture sainte; la Regle de l'Index sur cette matiere; le remede à la corruption des mœurs, selon un Jesuite; les mauvaises affaires suscitées aux gens de bien; & le bruit de son rapel à Paris. 289.

LETTRE CCCCXCIX. Au même. Sur

la defense des traductions des livres de l'Eglise en langue vulgaire. 294.

LETTRE D. A M. Dodart. Pour l'en-

T A B L E

gager à se servir des bonnes dispositions où le Roi sembloit être, pour lui représenter de quelle maniere il devoit se conduire dans les affaires de la Regale, des 4. articles du Clergé, du prétendu Jansenisme & de la conversion des Huguenots.

297.

LETTRE DI. A M. du Vancel. Sur l'accommodement proposé entre les Cours de France & de Rome; l'interêt que l'Empereur avoit de faire la paix avec la France & non avec le Turc; les livres de Gassendi, de Descartes, de M. Huet & de M. Regis sur la nouvelle Philosophie, & ce qu'il en avoit écrit lui-même depuis quelques années.

302.

LETTRE DII. Au même. Sur ce qu'il lui proposoit d'écrire à quelques Cardinaux; des éclaircissemens qu'il lui demandoit touchant les livres defendus; l'accommodement proposé entre Rome & la France; & la difficulté qu'il y avoit à le rapeller de Rome.

312.

LETTRE DIII. A M. Dodart. Sur le livre latin de M. Huet, De l'accord de la raison & de la foi; les mesures que l'on pouvoit prendre auprès du Roi pour travailler à la paix de l'Eglise. La Fourberie de Douai.

316.

LETTRE DIV. A M. du Vancel. Sur le même livre de M. Huet; l'exécution du

DES LETTRES.

du Calomniateur de Beauvais; la Fourberie de Douai. 323.

LETTRE DV. *A Mad. de Fontpertuis. Sur la mort de Mad. de S. Laurent, à laquelle il avoit preté quelque argent; la fourberie de Douai; & la saisie de 1200. exemplaires d'un livre intitulé, Secrets du parti de M. Arnauld.* 317.

LETTRE DVI. *A la même. Sur les memoires dont il a parlé dans les lettres precedentes, & qu'il auroit souhaité que l'on eut pu presenter au Roi; de l'obligation où sont les riches de faire l'aumône.* 329.

LETTRE DVII. *A M. du Vaucel. Sur un avis qu'il lui donnoit de separer des Difficultés proposées &c. ce qui regardoit l'autorité de la regle de l'Index touchant la lecture de l'Ecriture sainte, & sur les Conceptionistes de Liege.* 330.

LETTRE DVIII. *A Mad. de Fontpertuis. Sur les differens entre les Cours de Rome & de France, & la peine où il étoit de ne rien savoir de ce que l'on pensoit à celle de France de la Fourberie de Douai.* 336.

LETTRE DIX. *A M. du Vaucel. Sur les Conceptionistes de Liege, remises sous la Jurisdiction de l'Ordinaire; les entreprises de la Congregation du S. Office; la Fourberie de Douai; & l'Edition du X. Tome de S. Augustin.* 338.

T A B L E

LETTRE DX. *Au même. Sur un libelle qui avoit été fait contre M. Huygens, & qu'il lui envoioit ; les Avertissemens de M. de Meaux, & une Requête des Jésuites.* 342.

LETTRE DXI. *A M. Dodart. Il lui parle d'un petit traité de la liberté ; On trouve dans une copie que cette lettre est écrite au P. Macaire Chanoine Régulier & Professeur en Theologie.* 346.

LETTRE DXII. *A M. du Vaucel. Sur la lettre touchant l'accommodement des Cours de Rome & de France ; les injustices commises envers M. Huygens ; & la resolution où il étoit de defendre la verité par ses écrits, sans craindre ce qui pouvoit lui en arriver.* 353.

LETTRE DXIII. *A Madame de Fontpertuis, pour la prier d'engager M. l'Abé de Pomponne à faire quelque aumône à une pauvre fille aveugle.* 357.

LETTRE DXIV. *A M. du Vaucel. Sur l'affaire des Conceptionistes ; les differens entre la Cour de France & celle de Rome. Un ordre donné au sujet des Exilés en Bretagne ; les Filles de l'Enfance ; la resolution où il étoit de demeurer caché ; le livre de M. Huet contre M. Descartes ; les reflexions morales du P. Quesnel sur le nouveau Testament.* 358.

LETTRE DXV. *Au même. Sur la re-
plique*

DES LETTRES.

replique à la Reponse des Jesuites pour
leur Defense des nouveaux Chrétiens con-
vertis. 362.

LETTRE DXVI. *Au même.* Sur un
Memoire des Cardinaux d'Estrées & de
Fanfon; le decret contre les 31. proposi-
tions; les affaires de Louvain; la lecture
de l'Ecriture sainte en langue vulgaire. 367.

LETTRE DXVII. *Au même.* Sur l'Ecrie
des Jesuites pour le P. Tellier; & les
Decrets de l'Inquisition. 372.

LETTRE DXVIII. *A M. Dodart.* Sur
une lettre qu'il lui avoit écrite au sujet de
la Fourberie de Douai. 375.

LETTRE DXIX. *A M. du Vaucel.* Sur
les lettres de cachet expediees au sujet de
la Fourberie de Douai; le Decret contre
les 31. propositions; une these des Jesuites
de Paris. 378.

LETTRE DXX. *Au même.* Sur la signa-
ture du Formulaire. 380.

LETTRE DXXI. *Au même.* Sur un ordre
donné en Espagne à la persuasion du Con-
fesseur de S. M. C. pour soutenir une
these horrible; les Decrets du S. Office;
la signature du Formulaire. 394.

LETTRE DXXII. *A Mad. de Fontper-
tuis.* Sur l'affaire de Rouen. 397.

LETTRE DXXIII. *A M. du Vaucel.*
Sur le progrès de la signature du Formu-
laire dans les Pais-bas; la Fourberie de

T A B L E

- Donai; les Missions de la Chine.* 399.
- LETTRE DXXIV. *A Mad. de Fontper-*
tuis. Sur les mesures que l'on prenoit
pour le faire revenir en France. 404.
- LETTRE DXXV. *A la même. Sur cer-*
taines conditions qu'il ne falloit pas propo-
ser pour lui procurer son retour. 412.
- LETTRE DXXVI. *A M. du Vancel.*
Sur la condamnation de la Defense des
nouveaux Chrétiens, un Ecrit contre
le Formulaire, un autre écrit fait par les
Jesuites de Malines contre les pretendus
Jansenistes. 415.
- LETTRE DXXVII. *A Mad. de Font-*
pertruis. Sur ce que M. de Pomponne
pouvoit représenter au Roi. 418.
- LETTRE DXXVIII. *A M. du Vancel.*
Sur le livre du P. Tellier Defense des
nouveaux Chrétiens &c. un Ecrit latin
contre la signature du Formulaire que
l'on exigeoit à Malines; la IX. Partie
des Difficultés proposées à M. Steyaert. 427.
- LETTRE DXXIX. *Au même. Sur quel-*
ques Ecrits faits pour ou contre la signa-
ture du Formulaire que l'on exigeoit aux
Pais-bas, la IX. Partie des Difficultés.
 430.
- LETTRE DXXX. *Au même. Sur un*
ordre qu'il mandoit avoir été envoyé de
Rome sur la signature du Formulaire, un
livre de M. Simon; un petit écrit con-
 tre

DES LETTRES.

tre M. Steyaert. 434.

LETTRE DXXXI. A Mad. de Fontpertuis. Sur quelques charités qu'il la prioit de faire à de pauvres gens dont il lui parle; le libelle de M. Simon intitulé Avis important; l'histoire de la Denonciation du livre du P. Tellier, faite au S. Office. 436.

LETTRE DXXXII. A la même. Sur un libelle intitulé, Histoire de Janſenius & de S. Cyran. 440.

LETTRE DXXXIII. A M. du Vaucel. Sur les défors qui se commettoient au Pais-bas dans l'administration du sacrement de Penitence. 443.

LETTRE DXXXIV. Au même. Sur plusieurs Ecrits qu'il lui envoioit, & dont il est parlé dans les lettres precedentes. 446.

LETTRE DXXXV. Au même. Sur la nomination des deux Evêques Portugais dans les Indes; l'étrange abus qui se commettoit dans l'administration du Sacrement de Penitence; un Ecrit qu'il avoit fait contre les Decrets de l'Inquisition. 450.

LETTRE DXXXVI. A Mad. de Fontpertuis. Sur l'usage que M. de Pomponne pouvoit faire de son credit; la permission aux Huguenots de retourner en France à certaines conditions, quelques charités qu'il sollicitoit pour les pauvres dont il lui avoit parlé. 456.

LET-

T A B L E

- LETTRE DXXXVII. *A la même. Sur un Bref que les Jéfuites avoient obtenu pour être fournis à deux Evêques que le Roi de Portugal devoit nommer pour les Indes Orientales.* 458.
- LETTRE DXXXVIII. *A M. du Vauzel. Pour lui demander l'éclairciffement de quelques faits.* 459.
- LETTRE DXXXIX. *Au même. Pour lui demander fon avis sur un livre qu'il avoit composé touchant les Miffions de la Chine.* 464.
- LETTRE DXL. *Au même. Sur la difpofition où étoit M. l'Archev. de Paris à fon égard; le defaveu que M. Simon avoit fait du livre qui lui étoit attribué; les offres qui lui étoient faites de la part de MM. de Hollande & de Louvain; la conduite que tenoit l'Archev. de Malines.* 468.
- LETTRE DXLI. *A Madame de Fontpertuis. Sur la mort de M. l'Evêque d'Angers, & le credit de M. de Pomponne.* 472.
- LETTRE DXLII. *A la même. Pour justifier M. Guelphe sur la vifite qu'il avoit été rendre à M. de Pomponne.* 478.
- LETTRE DXLIII. *A M. du Vauzel. Sur la fignature du Formulaire dans les Pais bas.* 484.
- LETTRE DXLIV. *Au même. Sur le*
li-

DES LETTRES.

livre d'un Capucin Allemand, intitulé Pseudo-Pœnitens; une Instruction de l'Evêque de Gand pour les Confesseurs; & quelques libelles dont il lui a parlé & qu'il lui envoie. 486.

LETTRE DXLV. *Au même. Sur M. de Palafox; une These des Jesuites, & comment on peut louer les Princes.* 493.

LETTRE DXLVI. *A M. Willart. Sur la mort de M. l'Evêque d'Angers, & un Traité François touchant la liberté.* 499.

LETTRE DXLVII. *A Madame de Fontpertuis. Pour lui marquer les sentimens dans lesquels il persèveroit au sujet des conditions de son retour.* 502.

LETTRE DXLVIII. *A la même. Pour le justifier de quelques reproches qu'on lui faisoit; il donne à cette occasion des maximes sur l'amitié.* 510.

LETTRE DXLIX. *A M. du Vaucel. Sur quelques particularités de la mort de M. l'Evêque d'Angers; les affaires que l'on avoit suscitées au Confrere de Brienne; l'écrit de M. Simon; & les sentimens où se trouvoit Grotius sur la fin de sa vie.* 516.

LETTRE DL. *Au même. Pour lui demander quelques éclaircissèmens sur le P. Ricci de Polanco; & sur J. B. de Morales: il lui parle aussi de la Defense des*

nou-

T A B L E

nouveaux Chrétiens, & de la part qu'il prenoit à l'accommodement d'un ami.

520.

LETTRE DLI. *Au même. Sur la Fourberie de Douai & le desir qu'un ami avoit de recevoir de ses nouvelles.*

524.

LETTRE DLII. *Au même. Sur un projet de Réponse à un écrit touchant la signature du Formulaire ; l'avis qu'on lui avoit donné de parler au Pape ; le VI. volume de la Morale Pratique ; & une Thèse des Jésuites de Paris.*

530.

LETTRE DLIII. *Au même. Sur la signature du Formulaire, & l'Ecrit de M. Simon, Avis important.*

533.

LETTRE DLIV. *Au même. Sur deux voyages que M. l'Evêque d'Angers avoit fait à Rome ; l'auteur de la Bibliothèque Universelle ; le parti qu'avoit pris M. Dupin dans les matieres de la grace ; un écrit que M. Simon préparoit.*

535.

LETTRE DLV. *Au même. Sur les éclaircissemens qu'il lui avoit donné touchant les affaires de la Chine, & ce qu'il disoit dans un de ses Ecrits sur la prohibition des livres.*

538.

LETTRE DLVI. *Au même. Sur l'entêtement de M. Steyaert au sujet du Formulaire ; & la conduite qu'il tenoit dans les visites de son Vicariat.*

541.

LET-

DES LETTRES.

LETTRE DLVII. *Au même. Il lui parle des Remarques sur le livre du P. Tellier, & des derniers volumes de la Morale Pratique.* 543.

LETTRE DLVIII. *Au même. Sur une nouvelle de la Chine qu'il lui avoit mandée; ce qu'il en avoit appris lui même touchant la maniere dont s'y conduisoient les Jesuites qu'il lui dit être important de faire connoître pour ce qu'ils font.* 547.

LETTRE DLIX. *Au même. Sur la neuvieme partie des Difficultés; la crainte que quelques amis avoient touchant certains points qui y sont traités; le sixieme volume de la Morale Pratique; les sollicitations que faisoient les Jesuites auprès de l'Archev. de Malines pour l'engager à ne point deferer à l'ordre venu du S. Siege sur la signature du Formulaire.* 553.

LETTRE DLX. *Au même. Sur une nouvelle édition qui se devoit faire du livre du P. Tellier, Defense des nouveaux Chrétiens.* 558.

LETTRE DLXI. *Au même. Sur un Indult accordé au Roi de Portugal pour un Eveché à la Chine.* 560.

LETTRE DLXII. *Au même. Sur la neuvieme partie des Difficultés qui venoit d'être imprimée.* 567.

LETTRE DLXIII. *Au même. En lui*
en-

T A B L E &c.

envoiant ce qui lui manquoit du 6. vol. de la Morale Pratique; & la 9. partie des Difficultés, il lui propose certains points concernant la simonie, pour engager le Pape à y apporter remede. 569.

LETTRE DLXIV. *Au même. Sur la IX. partie des Difficultés à M. Steyaert.*

573.

LETTRE DLXV. *Au même. Sur les affaires des Missions étrangères. 578.*

LETTRE DLXVI. *Au même. Sur un Memoire de M. Hennebel; une lettre de M. Huygens; la nomination de l'Abé de Camps; les affaires de la Regale; & quelques Ecrits de Peres de l'Oratoire.*

582.

LETTRÉS

DE

M. ANTOINE ARNAULD,

DOCTEUR DE SORBONNE.

LETTRÉ CCCCXV.

Au PRINCE ERNEST LAND-^{13. Mai}
GRAVE DE HESSE-RHIN-^{1689.}
FELTS. *Au sujet du silence qu'il a-
voit gardé, & de differens Livres de
Théologie & de Pieté qui s'imprimoient en
France.*

MONSEIGNEUR

IL y a long-tems que je ne me suis
donné l'honneur d'écrire à V. A. S.
J'avoue que sa dernière lettre en a
été la cause. Elle m'a fait voir que nos
sentimens touchant les affaires d'Angle-
terre sont si opposés, que ne pouvant
ni me rendre aux pensées de V. A. sans
Tome VI. A trahir

trahir ma conscience , ni soutenir les
miennes sans me mettre en danger de lui
faire de la peine , il m'a paru que le meil-
leur parti que je pouvois prendre , étoit
celui du silence , tant que je n'aurois
point d'autre sujet de l'entretenir. Il est
vrai que je lui aurois pû dire quelque
chose de trois différentes pieces qui m'ont
été envoiées de Paris, qui font voir évi-
demment l'injustice de l'usurpation du
Roiaume d'Angleterre par le Prince d'O-
range. Mais je me suis imaginé que le
P. Jobert n'a pas manqué de vous les en-
voier. Cependant j'ai adressé à V. A.
par les chariots de Cologne un livre assez
curieux, contenant des lettres du Prince
de Conti au P. Dechamps , & du P.
Dechamps au Prince de Conti sur la ma-
tiere de la grace. Peut-être que le sujet
de ces lettres paroîtra trop Théologique
pour V. A. mais il y a un discours à l'en-
trée sur la conversion de ce Prince , qui
l'édifiera. Car il y a long-tems qu'il
n'est rien arrivé qui ait fait plus d'hon-
neur à la Religion , que la maniere dont
ce Prince est retourné à Dieu après un
grand égarement , & la fidelité avec la-
quelle il l'a servi selon les regles les plus
exactes de la Morale Evangelique, les 8.
ou 9. dernieres années de sa vie. Peut-
être que V. A. en est déjà informée par
deux

deux petits livres qu'il a faits, l'un du devoir des Grands, où on a ajouté le reglement de sa maison, & l'autre sur la Comedie.

Je ne sai si on a soin d'envoyer de Paris à V. A. les plus beaux livres d'entre les nouveaux qui s'y impriment. Car il y en a qui meriteroient bien d'avoir place dans sa Bibliotheque, comme l'Histoire des Variations de M. l'Evêque de Meaux, les Principes & Regles de la Vie Chrétienne par feu M. le Tourneux ; ce n'est qu'un petit livre, mais qui est très beau & très solide, divers ouvrages de pieté qu'on a trouvé parmi les papiers du Medecin de Port-Royal, mort depuis quelques années. Il y a un Tome imprimé depuis peu de la Priere continuelle, & des diverses sortes de penitence. Il est difficile de rien voir de plus solide ni de plus pieux. Celui de la priere continuelle peut effraier, parce qu'il demande une grande perfection ; mais il ne prétend pas qu'on y arrive tout d'un coup. Et il est toujours avantageux de tendre à ce qui est de plus parfait, parce qu'on en approche davantage, que si on ne s'étoit rien proposé que de fort bas. Il faut avouer qu'il n'y a point de Roiaume Chrétien, où il y ait tant de livres propres à faire avancer les fideles dans la pieté, qu'il y en

M. Ha.
mon.

4 *CCCCXV. Lettre de M. Arnauld*

a en France. Peut-être que V. A. sera étonnée que je mette de ce nombre la Tragedie d'Esther. Il est vrai néanmoins qu'on n'a rien fait dans ce genre de si édifiant, & où on ait eu plus de soin d'éviter tout ce qui s'appelle galanterie, & d'y faire entrer de parfaitement beaux endroits de l'Ecriture touchant la grandeur de Dieu, le bonheur qu'il y a de le servir, & la vanité de ce que les hommes appellent bonheur. Outre que c'est une piece achevée pour ce qui est de la beauté des vers & de la conduite du sujet.

Ce seroit une chose bien avantageuse pour l'Allemagne que l'on pût traduire de François en Allemand quelques uns de ces livres de pieté. Il y a un Abé du païs de Limbourg qui le feroit bien, & qui en a déjà traduit quelques-uns; mais il ne trouve point qui les veuille imprimer : & ainsi son travail demeure inutile. Je suis, Monseigneur, de V. A. S. le très-humble & très-obéissant serviteur A. A.

L E T T R E C C C C X V I .

A M. DU VAUCEL. *Sur un Ecrit* ^{13. Mai}
touchant la Regale, où il donnoit mal à ¹⁶⁸⁹
propos des éloges à l'auteur de l'Histoire
des Ouvrages des Savans. Il lui parle
aussi des affaires d'Angleterre, de l'Abesse
d'Epiniën, & de M. Navans.

Nous reçumes hier votre lettre du 23.
 Avril & deux exemplaires de l'é-
 claircissement touchant la Regale. Je
 l'ai parcouru & l'ai trouvé très solide.
 Mais je vous avoue que j'ai été mal sa-
 tisfait des éloges que vous donnez d'abord
 à l'auteur de l'histoire des Ouvrages des
 savans, qui n'est pas le S^r. Bayle, mais le
 S^r. Basnage qui lui a succédé, & qui
 marche sur ses pas. Car je ne sache rien
 de plus pernicieux pour la Religion &
 pour les bonnes mœurs, que ces livrets de
 l'un & de l'autre. Le premier avoit de-
 claré qu'il ne prendroit point de parti,
 & qu'il se contenteroit d'être historien,
 & il a fait depuis tout le contraire aussi
 bien que son successeur. Ils font valoir
 les livres des hérétiques, dont la plupart
 ne seroient pas connus sans ce qu'ils en
 disent. Ils ont une adresse maligne
 pour ôter autant qu'ils peuvent toute la

force à ceux des Catholiques , & ils donnent souvent de grands éloges à des livres contraires aux bonnes mœurs, comme étoient les Contes de la Fontaine. Desorte que c'est un grand défaut de police , de souffrir que cela se vende dans des païs Catholiques. Car c'est un moien facile aux hérétiques d'affoiblir les meilleurs livres que l'on fait contr'eux , par de malignes reflexions. Ce qui est si vrai , que j'ai appris depuis peu que M. de Meaux s'étoit trouvé obligé d'ajouter une très-longue Preface dans la 2. Edition de son Histoire des Variations , pour refuter ce qui en a été dit dans cette histoire des Ouvrages des Savans. Je n'ai donc pu lire sans chagrin , je vous l'avoue encore une fois , les louanges que vous donnez à ce miserable auteur. Il est vrai que M. Pellisson a fait la même chose que vous à l'égard de son prédecesseur, mais j'en eus aussi la même indignation contre lui.

Le Roi d'Angleterre est entierement maître d'Irlande. Il n'y avoit plus que quelques endroits vers le Nort, que tenoient les Protestans. Mais on pense qu'ils se feront rendus presentement. Le 17. du mois passé il y avoit à Brest une Flotte de plus de 25. gros Vaisseaux, des Brulots & des Fregates prêtes à partir pour

pour l'Irlande, ou plutôt, comme on croît, pour l'Ecosse. Milord Herbert étoit aussi en mer pour le Prince d'Orange avec environ autant de Vaisseaux. On ne fait point encore ce qui sera arrivé de tout cela. Le Prince d'Orange a été proclamé Roi d'Ecosse, mais avec des conditions si peu compatibles avec la véritable Roiauté, qu'il ne sera quasi Roi que de nom. Il faut attendre ce qui arrivera s'il passe des troupes en Ecosse pour le véritable Roi. N'a-t-on point vû à Rome deux lettres admirablement bien faites contre ces Rebelles d'Angleterre ? L'une qui est la plus ancienne d'un Milord absent de la convention à un de ses amis. L'autre d'un Evêque Protestant à un Milord. On ne doute point que les titres ne soient feints, & qu'elles n'aient été faites à Paris par une personne parfaitement bien informée de toutes les loix d'Angleterre, & de tout ce qui s'y est passé dans les derniers mouvemens. Il y a plus de jeu d'esprit dans la première; mais la dernière qui est de 12. pages in 4. de lettre fort menue, est une piece assommante contre tout ce qu'a fait la convention contre leur Roi, & contre ce chimerique pact original entre le Roi & le peuple. On est bien mal

8 CCCCXVI. Lettre de M. Arnauld
informé à Rome d'une si grande affaire
si ces pieces-là ne s'y voient point.

Comment la maison d'Autriche peut-elle dire du Roi d'Angleterre qu'*au lieu d'agir comme garand de la trêve, il a continué à appuier les desseins de la France dans la rupture qu'elle en a faite?* Qu'a fait la France depuis qu'il est Roi, jusqu'au siege de Philisbourg, qui ait été une rupture de la Trêve, & que le Roi d'Angleterre ait appuié au lieu de s'y opposer? Et pour ce qui est du siege de Philisbourg, étoit-il en état de se déclarer contre la France pour empêcher qu'il ne se fit, lorsqu'il avoit tout sujet de croire que le Prince d'Orange étoit sur le point d'envahir son Roiaume avec une formidable Flotte? Que l'on crie tant que l'on voudra contre la France, mais je ne saurois souffrir ces injustes plaintes contre S. M. B.

C'est par vous que nous avons appris la mort de la Reine de Suede. Il n'en étoit encore rien dit dans les Gazettes. Il feroit bien honteux à M. de Lavardin de soutenir cet Aribert, après le vilain tour qu'il vient de jouer. On ne voit pas aussi avec quelle conscience il peut souffrir que des gens qui sont chez lui se battent en duel, le Roi étant si louable de ne le point souffrir dans tout son Roiaume. Il

Il n'y a plus rien à faire à Epinlieu. L'Abesse a déjà envoié sa demission au Gouverneur général, étant resolue de demeurer dans son Convent simple Religieuse.

M. Navæus est resolu aussi d'en user selon la coutume de France, où ceux qui ont besoin de petites perruques en disant la messe, le font sans en demander permission.

LETTRE CCCCXVII.

A M. DU VAUCÉL. Sur la mort de 9. Juin 1689.
M. de Berghes Archevêque de Maline ;
deux facheuses histoires arrivées l'une à
Ostende, l'autre à Brusselles ; & quel-
ques pieces contre les Jesuites contenues
dans les Ecrits de Navarette.

... **N**ous fimes mardi une grande perte. M. l'Archevêque de Malines * mourut à 4. heures du matin, * M. de Berghes.
 après n'avoir été que six jours malade. On craint bien que ce Diocèse ne tombe en mauvaises mains, & que les Moines qui n'y sont déjà que trop puissans, étant soutenus par un Archevêque qui leur seroit dévoué, n'y fassent de grands desordres. Mais on n'a sur cela qu'à prier Dieu. . . . Il arriva le même jour

un grand malheur. Il faut que je vous conte ce que c'est dans la verité ; car les Moines ne manqueront pas d'en écrire à Rome, & de le tourner d'une manière odieuse. La Cure de la ville d'Ostende est annexée à l'Oratoire ; & c'est toujours un Espagnol qui est Gouverneur de cette ville. Celui qui l'étoit il y a 3. ou 4. ans étoit bon homme, mais gouverné entièrement par sa femme, qui étoit de l'humeur du monde la plus hautaine. Cela lui fit avoir quelque différent avec le Curé ; mais voici ce qui causa le plus grand desordre. Quoiqu'elle eût sa place dans l'Eglise, elle s'avisa un jour, comme pour braver le Curé qui alloit dire la messe, de faire mettre son Carreau sur les marches de l'autel, quoiqu'il y eût une Ordonnance dans le Diocèse qui défendoit aux femmes de se mettre ainsi proche de l'autel. Le Curé l'ayant trouvée en cette place avant que de commencer la messe, la pria de se retirer plus loin, & n'en ayant rien voulu faire, il prit son calice, & s'en alla pour dire la messe à un autre autel. La Gouvernante y fit porter son carreau & se mit au même endroit ; & le Curé l'ayant priée encore une fois de s'éloigner davantage de l'autel ; comme elle n'en voulut rien faire, il prit son calice pour s'en retourner

à la sacristie, mais elle se leva, & l'aïant pris par le bras, l'arrêta, & lui dit beaucoup d'injures devant tout le monde. Elle ne se contenta pas de cela : comme elle faisoit de son mari ce qu'elle vouloit, elle l'engagea d'écrire à M. le Marquis de Grana, qu'il ne répondoit pas de sa place tant que ce Curé y demeureroit. Et il l'en fit chasser ensuite par six Soldats. Ce Gouverneur mourut 3. ou 4. mois après ; & sa femme s'est venue ensuite établir dans Bruxelles avec deux filles & deux garçons qui sont dans les troupes.

Il y a huit jours qu'il y a eu une brèche aux Brigittines, dont le P. de Hondt est supérieur & directeur. Et vous savez qu'en ces pais-ci aussi bien qu'en France, tout le monde croit avoir droit d'entrer dans les Monasteres de Religieuses quand il y a des brèches, que les ouvriers travaillent à réparer. Mardi dernier cette Dame y entra avec ses deux filles, & le P. de Hondt qui y étoit allé pour confesser, eut un mouvement de lui représenter le mauvais état où il croioit qu'elle étoit, pour n'avoir fait aucune reparation de la maniere indigne & calomnieuse, dont elle avoit traité un prêtre. Il lui fit aussi remarquer que son mari étoit mort quelque tems après, & que ç'avoit été peut-être un jugement

T2 CCCCXVII. Lettre de M. Arnauld
de Dieu. Au lieu de se reconnoître el-
le s'emporta de colere & se saisit de telle
forte, qu'on n'eut le loisir que de l'em-
porter dans une maison prochaine où elle
mourut bientôt après. On n'est pas
étonné de l'emportement de ses filles dans
cette surprise; mais il faut qu'elles soient
bien peu chrétiennes, d'être passées jus-
ques à cet excès, de menacer un prêtre de
lui faire arracher le cœur, en accompa-
gnant ces menaces de toutes sortes d'in-
jures. On a vû M. l'Internonce qui a
demandé si le Pere étoit Confesseur de
cette Dame, & sur ce qu'on l'a assuré
qu'il ne l'avoit jamais confessée, il a dit
qu'on n'avoit donc rien à dire, puisqu'on
ne pouvoit pas l'accuser d'avoir revelé sa
confession. Cependant les amis du Pere
sont bien en peine. Car ils apprehendent
que les fils de cette Dame n'attendent à sa
vie: ce qui n'a pas empêché qu'hier &
aujourd'hui il n'ait confessé dans l'Egli-
se à son ordinaire.

N'ayant plus personne avec moi qui
interprete l'Espagnol, je me suis mis à
l'étudier, & avant qu'il soit 15. jours ou
trois semaines je l'entendrai suffisamment
pour savoir ce que contiennent diverses
pieces excellentes qui sont dans le 2. To-
me de Navarette. Il y en a une sur
tout qui m'a paru admirable. C'est la

réponse à l'Ecrit du P. Roboredo Jesuite, qui est depuis la pag. 505. --- 556. dans laquelle l'Ecrit de ce Jesuite est inferé. Et ainsi on y trouve des choses admirables avouées par ce Jesuite. J'y ai trouvé une chose sur laquelle je serois bien aise que vous fissiez quelque recherche. C'est qu'en la pag. 526. il est parlé d'un Ecrit intitulé : *Papel de las quinze dudas el año de mil seiscientos y treinta y siete*, dont il est encore parlé dans la 2. Col. de la pag. 551. & dans la 1. Col. de 552. Il nous seroit bien important d'avoir cet Ecrit de *quinze dudas*. Cependant ce qui en est dit dans cette pag. 551. fait voir la fausseté du libelle, page 175. & 176. Car il prétend que l'Archevêque de Manille & l'Evêque de Zebut aiant écrit d'abord au Pape contre ce qu'on leur avoit dit que pratiquoient les Jesuites dans la Chine, ils s'étoient retractés depuis, aiant été mieux informés, par des Lettres écrites en 1637. Or cette prétendue palinodie est manifestement fausse. Car 1. ce ne fut qu'en 1637. (& non en 1633.) que ces Prelats furent informés par ce *papel de 15. dudas*, ce ne fut donc qu'en cette année là qu'ils en écrivirent au Pape. Et l'auteur du libelle veut que ce soit en cette année là qu'ils se retracterent. 2. Le

Voiez
Mor.
Prat. t. 3.
ch. 22.

14 *CCCCXVIII. Lettre de M. Arnauld*
Pere Roboredo reconnoit que ces Evêques écrivirent au Pape contre la pratique des Jesuites. Or son livre est fait à Manille à la fin de Decembre de l'an 1638. Il n'auroit donc pas pû ignorer ce que les Evêques des Philippines auroient écrit en leur faveur en 1637. l'année d'au-paravant ; & par conséquent il n'auroit pas manqué d'en parler...

LETTRE CCCCXVIII.

24. Juin. 1689. *A M. DU VAUCEL. Il le remercie de lui avoir envoié une partie de la vie de M. de Palafox, dont il lui dit dans la suite son sentiment, & il le prie de lui en envoyer le reste. Il lui parle des desordres de l'Abbaie d'Epinlien, & lui mande ce qui se disoit des affaires du tems.*

J'Ai reçu avec bien de la joie ce que vous m'avez envoié de la vie de M. de Palafox ; & j'espere que vous m'enverrez le reste ensuite. Je ne suis plus en peine d'avoir des preuves de sa lettre au Pape. Ce que vous en avez envoié d'Espagne me suffit , étant très-convaincant. Mais il y a de très bonnes choses à l'égard de sa grande affaire contre les Jesuites, dont je me pourrai servir

vir dès le 1. Volume qui paroîtra. Vous approuveriez ce qu'a fait la bonne Abesse d'Epinlieu * si vous saviez en quel état est ce Monastere. Ce sont des filles incapables d'être gouvernées, & qui sont endurcies dans leur libertinage. Ce qui est arrivé depuis sa demission vous fera juger qu'elle a fort bien fait. Il y a après de deux ans qu'une de ses Religieuses obtint permission de sortir pour aller aux eaux, de l'Abbé de Cambron leur Supérieur par commission. L'Abesse qui connoissoit le dereglement de cette fille, refusa de consentir à cette sortie ; mais elle le fit malgré elle, & on a su depuis certainement qu'elle étoit grosse d'un Abé d'un autre Ordre, & qu'elle ne sortoit que pour aller acoucher, comme elle fit quelques mois après avec un grand scandale. Presentement depuis que l'Abesse s'est demise, l'Abé de Cambron la renvoie à Epinlieu, & ordonne qu'on l'y recoive. L'Abesse en a été quitte en disant qu'elle s'est demise, & qu'elle ne se regarde plus comme Abesse, & qu'elle a marqué dans sa demission, qu'elle ne vouloit plus avoir de voix à rien. Mais qu'auroit-elle fait, si elle avoit encore été en place ? Cette miserable bien loin de revenir comme penitente, menace toutes les personnes qui ont mal parlé d'elle, de
leur

* Monastere près de Mons

16 CCCCXVIII. Lettre de M. Arnauld
leur faire un procès en réparation d'honneur. Elle y seroit soutenue par bien des gens, & même par l'Abé de Cambren. Le crime est très-certain, mais on n'en a point de preuves juridiques. La maison est dans la dernière pauvreté, & n'a pas un sou pour soutenir un procès. N'a-t-elle donc pas bien fait de se tirer de cet embarras?

Je vous ai déjà mandé que le Cardinal de Norfolck a eu peur de son ombre quand il a apprehendé que sa fermeté à soutenir un homme de bien, ne fît une affaire au Roi d'Angleterre, & il ne sauroit mieux faire que de reparer cette faute en retenant chez lui un si homme de bien. On ne fait pas si à la fin les Suisses se laisseront gagner par les Imperiaux: mais ce qui est certain, est que dans le tems que vous écriviez *Qu'on tenoit pour assuré que les Suisses accordent le passage aux Troupes Imperiales*, le contraire avoit été arrêté dans une Diete. Et ils agiroient bien contre leurs veritables interêts s'ils ne demeuroident fermes dans la neutralité, ne donnant passage dans leurs pais ni aux uns, ni aux autres. Il y a des gens arrêtés que l'on dit être accusés de conspirations contre le Roi: mais il n'y eut jamais de fable plus ridicule que ce que l'on a dit sur cela de Madame la Dauphine.

phine. Ce que vous mandez du profit que les Jesuites tirent de leurs Messes, est fort curieux. Vous esperez en vain que nous nous rendrons à la proposition que vous nous faites d'écrire quelque chose pour detromper le C. d'A. Il ne merite pas que l'on fasse pour lui une pense d'a. Les Disquisitions de Paul Irenée sont plus que suffisantes pour detruire le Phantôme du Jansenisme. Et de plus comme je vous ai déjà dit, on n'a qu'à traduire en latin le Phantôme même. Vous ferez apparamment en quelle année & en quel lieu est mort Bernardin de Cardenas, par celui qui fait les Chroniques de leur Ordre. Je suis tout à vous.

J'ai oublié de vous dire qu'il y a une chose qui ne me plaît point dans cette vie de M. de Palafox. C'est qu'il parle contre lui-même d'une maniere trop outrée, non seulement par rapport aux debauches de sa jeunesse, mais par rapport au tems de son Episcopat, & ne parlant jamais de lui que comme d'un miserable pecheur. On ne doute pas que ce ne soit par humilité ; mais S. Augustin a raison de ne pas approuver ce langage de l'humilité, qui seroit contraire à la verité ; & c'est un excès qu'il a eu soin d'éviter dans le livre de ses confessions. L'affaire du P. de Hondt a fait beaucoup de bruit

18 CCCCXIX. *Lettre de M. Arnauld*
bruit d'abord , mais presentement il n'y
a plus personne de raisonnable qui le con-
damne depuis qu'on a été informé du su-
jet qu'il a eu de faire cette remontrance
à cette Dame emportée.

L E T T R E CCCCXIX.

2. Juillet
1689.

*A. M. DU VAUCEL. Sur quelques
Ecrits qu'il avoit envoyés; les proposi-
tions qu'il lui faisoit; & la mediation
des Venitiens entre le Pape & le Roi.*

L Es pieces Espagnoles que vous nous
avez envoyées sont très curieuses.
La premiere, qui est une lettre de M. de
Palafox, confirme admirablement ce que
j'avois traité dans le 4. Volume.

Je me tiens toujours à ce que je vous
ait écrit sur le sujet des deux Cardinaux.
Je ne saurois rien faire de plus fort pour
montrer qu'il n'y a point de Jansenistes
qui soutiennent les V. propositions, que
ce que j'ai déjà fait dans le *Phantôme*. Et
on ne peut point dire que c'est un livre
sans nom ; car on fait bien que j'en
suis l'auteur, & je ne m'en cache point :
outre qu'en le mettant en latin, on le
pourroit dire dans une Préface. N'aiez
point de peur de la posterité. Les seules
Disquisitions de Paul Irenée, qui pour-
ront

ront être vûes de tous les savans, seront capables de convaincre tous les gens d'esprit qu'il n'y a jamais eu d'heresie Jansenienne. J'ai d'autres choses à faire, dont j'aurois scrupule de me divertir pour une chose aussi peu necessaire que celle là.

J'avois oublié de vous parler de la *vida interiore*, que nous avons presentement toute entiere. J'en suis extrêmement édifié, & je ne saurois m'empêcher de regarder ce bon Prélat comme un très grand saint. Il y a deux ou trois endroits qui me sont fort importants; je verrai ce que je ferai du reste.

J'ai de la douleur de ce qu'il semble que le Pape ne veuille point accepter la mediation de Venise, que le Roi n'ait fait auparavant ce qu'en conscience il devroit faire; mais ce qui est à craindre qu'il ne veuille pas faire, qu'on ne soit convenu de tout. Il n'y a que cet *auparavant* qui me fait de la peine. Car quoique cela soit fort juste, faudroit-il s'y arrêter si cela est capable de rompre le negociation? Le premiere Vicaire de J. C. qui est plus obligé que personne d'agir par son esprit, qui est un esprit d'humilité & de douceur, & très éloigné de la domination mondaine, ne devroit-il pas sacrifier ce point d'honneur
pour

20 *CCCCXIX. Lettre de M. Arnauld*
pour ne pas mettre d'obstacle à un accommodement qui seroit si nécessaire pour le bien de l'Eglise & de l'Europe ? Ce qui le devroit rendre plus facile à écouter, est que pour ne l'avoir pas fait, cela peut avoir été cause de ce que nous voions presentement, sans parler du Bref d'éligibilité qui y a pû aussi avoir contribué. Autre chose est d'accorder quelque chose d'injuste; autre chose d'écouter un entremetteur qui ne lui parlera qu'avec toute sorte de respect & de moderation. Pourquoi ne pas esperer que Dieu touchera le cœur du Roi, & qu'il se rendra à la raison, quand un sage Mediateur lui représentera ses veritables intérêts ? Au lieu que tout espoir d'accommodement est rompu, quand il n'y aura plus personne qui s'en entremette.

L E T T R E C C C C X X .

A M. DU VAUCEL. *Sur l'obligation qu'il avoit à un ami; la maladie du Pape; la difficulté de faire imprimer; & quelques faits dont il souhaittoit d'être éclairci.* 14. Juil.
1689.

JE vous ai témoigné ma reconnoissance envers l'Illustre Ami, aussi-tôt que ce qu'il a fait pour assurer le repos de notre solitude avec tant de bonté & d'affection est parvenu jusques à nous. Mais je n'ai pas jugé à propos de la lui témoigner par une lettre, que très volontiers je me serois donné l'honneur de lui écrire, parce que les tems sont si mauvais, que quand il n'y a point de necessité, on ne peut trop se tenir clos & couvert. Il fait assez combien je suis sensible à ses manieres si obligantes; il n'en seroit pas plus assuré par un compliment. Cependant nous sommes toujours, graces à Dieu, dans le même repos & la même tranquillité. . . . Vous nous avez mis d'abord dans une grande peine; mais vous nous avez rassurés par cette apostille, que le Pape est mieux, & qu'il n'a point de fievre. La guerre & les livres nes'accommodent guere bien ensemble. Cela fait qu'on a bien
de

22 *CCCCXX. Lettre de M. Arnauld*
de la peine à faire imprimer. Il se passera
bien six semaines pour le moins avant que
ce qui est prêt il y a six mois puisse com-
mencer à se *stamper* : & il faudra peut-
être que ce soit à nos depens. Nous vous
sommes bien obligés de vos soins. Nous
n'aurions besoin que de ce qu'on pourra
savoir par l'Historiographe des Recollets :
& de l'année de la mort de Collado , dont
nous avons peu d'esperance de rien apren-
dre de Paris. Cependant-il est tout à fait
important que je la sache. Il est certai-
nement parlé de J. B. Morales , de Jean
Garcias & de Polanco , ou dans les actes
des chapitres de l'Ordre de S. Domini-
que ou dans d'autres pieces authentiques ,
que vous avez vues. Car c'est d'une de
vos lettres que j'ai sù ce que je vous en
ai mandé. Je n'ai pas tant besoin de con-
noître les missionnaires qui travaillent
maintenant dans les Missions d'Orient que
de ceux qui y ont travaillé , depuis 1633.
jusqu'à 1670.

L E T T R E C C C C X X I.

A M. DU VAUCEL. *Sur la santé* ^{21. Juil.} 1689.
du Pape; une lettre de l'Empereur au Prince d'Orange; la Vida interior de M. de Palafox; le livre de M. Van Heussen touchant les Indulgences; l'ordination de M. Ernest; & un livret semipelagien d'un Curé d'Hollande.

Vous nous donnez bien de la joie en nous confirmant que S. S. se porte fort bien, à la goûte près, & qu'on n'a plus lieu de craindre ce qu'on avoit appréhendé de la fièvre qui lui étoit survenue. C'est une chose bien honteuse qu'on ait imprimé ici une lettre de l'Empereur au Prince d'Orange, qu'il reconnoît pour vrai Roi, & à qui il demande en grace qu'il ne traite pas mal les Catholiques qui lui seront fideles. On se plaint, & avec raison, que le Roi ait détruit entièrement quatre ou cinq villes sans épargner les Eglises. Charles V. en fit autant à Terrouanne, ancienne ville épiscopale, où il ne laissa pas pierre sur pierre. Cela n'en vaut pas mieux. Mais je soutiens que c'est là un moindre mal, que d'apuiier un hérétique qui éteint autant qu'il est en lui une succession de Rois Catholiques dans
trois

trois Roiaumes, & qui y fait établir pour loi fondamentale qu'il n'y en ait jamais de Catholiques. Mais voilà comme les hommes sont faits. L'extinction ou au moins l'opression de la religion veritable dans trois Roiaumes les touche moins que l'embrasement d'une douzaine d'Eglises. Je ne vous écris de ces choses que parce qu'il semble que vous desirez que je vous mande quelques nouvelles. Car j'ai bien envie de ne plus penser à tout cela; & sur tout de ne point faire le Prophete, & de laisser l'avenir à la providence de Dieu.

J'ai lu toute entiere la *Vida interior*, & je l'entends fort bien. Elle m'a donné une fort grande idée de ce bon Prelat: & je suis persuadé que depuis sa conversion, sa vie a été très sainte, & qu'il l'a toute passée dans des sentimens merveilleux de Dieu. Mais c'est ce qui est cause que je puis moins souffrir la maniere outrée dont-il parle contre lui même, en s'appellant par tout *malo sacerdote*, *perdido Obispo*, & se plaignant toujours de ses chûtes, comme s'il ne faisoit autre chose que tomber & se relever. On voit assez que depuis sa conversion cela ne se peut entendre que des fautes venielles. Car il n'est pas croiable qu'un homme si plein de Dieu, si enflammé de son amour, &

si

Voiez le
4. Tome
de la Mo-
rale Pra-
tique, pag.
217. de la
2. edit.
gr. in 12.

si appliqué aux exercices de toutes sortes de vertus, en ait pû commettre d'autres. Mais pourquoi ne pas imiter S. Augustin qui parle si fortement dans les premiers livres de ses Confessions des desordres où il étoit tombé avant qu'il fut converti, & si sincèrement dans les derniers, de l'état où Dieu l'avoit mis depuis sa conversion; toujours juste à l'égard de l'un & de l'autre tems, & également éloigné d'excuser ses crimes, & d'exagerer au delà de la raison ses petites fautes. Voilà le modele que j'aurois voulu que ce saint homme eut suivi. Il peut y avoir eu en cela quelque chose de l'humeur de sa nation, comme on voit par sainte Theresè, qui est sujette aussi à se condamner avec excès, & qui l'auroit fait davantage si ses confesseurs ne le lui avoient point défendu, comme elle le marque en quelque endroit. On peut dire encore que ce defaut a eu dans ce bon Evêque une cause qui lui a été bien avantageuse: c'est que l'on ne sauroit lire cette vie, que l'on ne juge qu'il a eu une si grande idée de la sainteté de Dieu, & de ce qui lui est dû par ses creatures, & qu'il l'a aimé si ardemment, qu'il n'a pû regarder les moindres choses où il a cru que Dieu étoit offensé, que comme une extrême ingratitude envers cette bonté infinie qui lui avoit pardonné

26 CCCCXXI. Lettre de M. Arnauld
tant de péchés de sa jeunesse, & lui avoit
fait de si grandes miséricordes: ce qui lui
donnoit tant d'horreur de lui-même en
se comparant à celui qu'il offensoit, que
comme il croioit ne pouvoir trop mal
traiter son corps, il croioit aussi ne pou-
voir dire trop de mal de son ame. Tout
cela me semble vrai; & je n'oserois con-
damner ce qui me paroît venir d'une si
bonne source. Je voudrois néanmoins
qu'il eut parlé autrement, parce qu'il y
a des gens qui en pourroient être induits
en erreur, en s'imaginant qu'on peut men-
ner une vie chrétienne en tombant & en
se relevant par des vicissitudes continuelles,
dans le sens qu'on prend d'ordinaire ces
mots, c'est-à-dire en perdant la grace par
des péchés mortels, & en la recouvrant
par le sacrement de penitence. Je vou-
drois aussi qu'il n'eut point mis les chapi-
tres où il parle à Dieu. Il y en a 9.
qui ne disent presque tous que la même
chose & d'une manière si chargée d'epi-
thetes, qu'ayant eu la pensée de faire tra-
duire cette vie, j'en ai été dégouté à cau-
se de ces chapitres qui la rendroient extre-
mement ennuieuse, à moins qu'on ne les
retranchât. Jugez-en vous même en li-
sant l'exemplaire qui est demeuré à Rome.
Car je crois que vous le pouvez aisément
avoir.

M. van Heussen nous a mandé que M. l'Internonce lui avoit fait savoir qu'il pouvoit faire imprimer son petit livre des Indulgences selon sa traduction latine, en y changeant fort peu de choses. Sur quoi il nous demandoit notre avis: s'il le faisoit imprimer, s'il le dedieroit, & à qui? Mais il y a une chose dans sa lettre qui nous embarrasse, qui est qu'on ne veut pas qu'il témoigne que cette permission lui vient de la Congregation de *Propaganda*. Car il nous semble que cela veut dire que ces MM. sont bien intentionnés pour lui; mais qu'ils ne veulent pas se rendre garans de ce qui pourra arriver, s'il s'éleve quelque nouvelle bourasque contre ce livret, & qu'ainsi il est à craindre qu'il ne soit aussi mal traité que celui du P. Gabriellis, qui ayant été imprimé dans Rome même, selon les corrections qu'on avoit jugé qu'il y devoit faire & avec toutes les permissions nécessaires, n'a pas laissé d'être depuis condamné de nouveau. Or vous voyez bien que cela seroit bien plus facheux pour M. van Heussen que la premiere condamnation. Et ainsi tout considéré nous avons cru que le plus sûr étoit de ne rien faire qu'on n'eut eu auparavant de vos nouvelles.

L'auteur de l'histoire des ouvrages des savans, à qui vous avez donné des louan-

ges qu'il ne meritoit pas, a entrepris de se défendre contre vos justes reprehensions dans son histoire du mois de Mai. Nous ne doutons pas que vous ne le voiez, comme vous avez vû l'autre, dont vous avez parlé. Et de plus, ce qu'il dit est si peu de chose, que cela ne meritoit pas qu'on y fit une repliche. Et ainsi nous n'avons pas cru vous devoir envoyer ce petit livret, qui vous auroit couté plus de port qu'il ne vaut. M. Ernest a été si occupé pour les contributions de l'Abbaïe d'Orval, qu'il y a six semaines qu'il ne peut faire autre chose; & ainsi quand il auroit voulu apprendre l'Espagnol, il n'auroit pas pû s'y apliquer. Mais quand il le sauroit parfaitement, cela n'auroit pû me dispenser de l'apprendre en lisant les pieces, dont j'ai besoin d'être instruit (car c'est tout ce que j'ai fait pour apprendre cette langue) parce qu'il n'est pas aisé de bien juger des choses quand on ne les fait pas par soi-même. Comme aparamment il n'y aura pas si-tôt un Archevêque à Malines, il se dispose d'aller en Hollande aux quatre tems de Septembre, pour être ordonné par M. de Sebaste. Nous avons eu quelque peine de vous envoyer la derniere fois le livre Flamand du Curé * Semi-pelagien, parce que nous ne savions point ce qu'il contenoit de mauvais. Mais deux jours après

* Adrien
van Wyk
Pasteur
en Hol-
lande.

après on nous a envoié quelques propositions extraites de ce livre qui sont si méchantes, que ce sera une chose bien honteuse si la cabale des Jesuites empêche qu'on ne le condamne. On marque dans la lettre qu'on nous écrit, que ce Curé y renouvelle la calomnie horrible de l'assemblée de Bourgfontaine : mais on n'a pas jugé à propos de mettre cela parmi les propositions qu'on en a extraites, de peur que les Jesuites, qui pourront savoir ce qui a été allegué contre ce livre, ne fassent courir le bruit qu'il n'a été condamné (s'il l'est) qu'à cause de ce fait, & non qu'on ait jugé que la doctrine en fût mauvaise.

L E T T R E C C C C X X I I.

A. M. DU VAUCEL. *Sur la maladie du Pape; quelques faits dont il lui demandoit éclaircissement & la proposition qu'il lui faisoit de ne pas continuer à donner le titre de Morale Pratique &c. à quelques Ecrits qu'il preparoit contre les Jesuites.* 28. Juil. 1689.

Votre lettre du 9. que nous reçumes hier nous a rejettés dans l'inquiétude dont la precedente nous avoit tirés. Car la fièvre aiant repris à S. S. depuis que

30 *CCCCXXII. Lettre de M. Arnould*
vous nous aviez assuré qu'il en étoit tout
à fait quitte, ces rechûtes font apprehen-
der qu'il ne lui arrive ce qui arriva à la
Reine de Suede, que l'on avoit cru hors
de danger, & qui mourut quelque tems
après. On ne peut que s'adresser à Dieu,
afin qu'il détourne ce coup qu'on a grand
sujet d'aprehender qui n'ait de facheuses
suites. On ressent comme l'on doit ce
qui regarde en cela M. de Cassoni. Vous
n'avez pas bien pris ce que je vous ai de-
mandé touchant Collado. Ce n'est pas
le *jour* de sa mort que je desire savoir,
mais seulement l'année. Et il me suffit
même d'avoir des preuves qu'il n'a pas
vécu jusqu'en l'an 1639. Et cela me pa-
roît certain par ce qu'en dit le libelle dans
le chapitre 8. art. 1. Il semble de plus
qu'on n'aura pas manqué de parler de sa
mort dans cette histoire de la Province des
Philippines (dont le libelle parle dans l'art.
2. du ch. 8.) imprimée en 1640. Or
seroit-il possible que cette histoire ne fût
pas à Rome? Cependant ces retardemens
font fâcheux. Car j'ai besoin de savoir
cela pour justifier Collado d'une impostu-
re dont il est accusé dans le libelle; &
ce que j'en dis est à la fin du volume
que l'on va imprimer presentement. C'est
ce qui me donne occasion de vous parler
de la proposition que vous me faites de
chan-

changer le Titre de *Morale Pratique &c.* J'ai de la peine à m'y rendre. Car c'est un grand avantage pour le debit de ce que l'on va faire, qui tiendra plusieurs volumes, de faire entendre par le titre même que c'est la suite de deux volumes qui se sont fort bien vendus. Outre qu'il est important qu'il ne paroisse pas qu'on les veuille abandonner, & que l'on se repente de les avoir faits, ce qui seroit un triomphe pour les Jesuites; au lieu que rien ne les mortifiera plus que la continuation de ce titre. Quant à ce que vous dites qu'il est à craindre que ce titre là ne les fasse mettre dans l'*Index*, cela ne me paroît pas considerable. Car si les Jesuites ont plus de credit qu'ils n'en ont presentement, ils feront condamner tout ce que l'on fera contr'eux, quelque titre qu'on y donne: & s'ils n'en ont pas plus, on lira ces livres avant que de penser à les condamner; & on a un si grand soin de n'y mettre rien que de veritable, & d'éviter tout ce qui paroîtroit trop emporté, que s'il y a quelque justice dans ces tribunaux de Rome, on n'osera pas y toucher; & s'il n'y en a point, il ne faudra pas se mettre en peine de ce qu'ils feront. Le public qui a un tribunal superieur aux leurs, en fera le juge. Mais ce titre, dites-vous, a quelque chose de choquant, en

32 *CCCCXXII. Lettre de M. Arnauld*
ce qu'il attaque tout le corps de la Société.
Et c'est au contraire ce qu'il a d'avanta-
geux. Car on ne feroit rien si on n'atta-
quoit que quelques desordres des particu-
liers de la Compagnie. C'est le corps de
la Société qui cause presentement une in-
finité de maux dans l'Eglise, en decriant
par ses médifances ce qu'il y a de plus
gens de bien, en employant le credit
qu'elle a auprès des puissances seculieres
pour y exercer une tyrannie insupportable,
en y entretenant un très grand relâche-
ment dans les mœurs, en opprimant le
Clergé autant qu'elle peut, en se rendant
formidable aux Evêques mêmes, & en
s'opposant à toute veritable reformation.
On ne peut rendre un plus grand servi-
ce à l'Eglise que de les faire connoître
pour ce qu'ils sont. Ils en demeurent
eux mêmes d'accord (p. 20. & 21.) &
tout ce qu'on a à prendre garde, est de
ne rien dire que de bien certain, & qu'on
ne puisse avec raison attribuer à la Com-
pagnie, selon les regles du bon sens que
j'en donne dans le volume qui paroîtra
le premier. Je l'ai relu tout entier de-
puis 4. ou 5. jours : & il m'a paru par
tout si bien tourné & si hors de prise,
que je ne saurois croire qu'il ne fasse un
très-bon effet, quand même ils auroient
assez de credit pour le faire mettre à l'*In-*
dex :

dex : mais ils se feroient grand tort à Rome, s'ils se laissoient aller à commettre cette injustice. La maniere dont vous nous assurez que la lettre à M. l'Evêque de Malaga y a été reçue, fait esperer qu'on y fera plus équitable; & ce qu'on vous envoie par cet ordinaire pourra contribuer à les faire mieux connoître. Comme il ne sera achevé que ce soir, & qu'étant encore moite, il pourroit maculer, on n'en enverra peut-être qu'à vous par cet ordinaire, & on réservera pour le suivant à en envoyer à tous ceux à qui on a envoyé la lettre.

L'Ecrit que l'on pensoit vous envoyer, ne sera achevé de tirer que ce matin. C'est pourquoi on ne pourra vous l'envoyer que l'ordinaire prochain. C'est la nouvelle hérésie du péché Philosophique (soutenue par une These imprimée dans le College des Jesuites de Dijon, dont je crois vous avoir parlé autrefois) mise dans son jour. Je suis persuadé que ce sera un terrible coup contre la Société; & je ne vois pas comment elle le pourroit parer. Mais ce sera une chose bien honteuse, si on ne fait rien à Rome contre une nouveauté si impie. C'est ce que je traite dans la Conclusion, & d'une maniere que je crois qui ne vous déplaira pas.

Nous avons trouvé ici un petit livre

34 CCCCXXIII. *Lettre de M. Arnauld*
de M. de Palafox intitulé : *El Pastor de*
noche buena imprimé à Madrid en 1645.
Il y a d'abord un avis au Lecteur, fait par
celui qui l'a fait imprimer, qui contient
un fort bel éloge de ce fort bon Evêque.
Cela m'a fait desirer de savoir si tous ses
ouvrages n'ont point été imprimés en-
semble, ou au moins si on n'en a point
une liste. Je suis tout à vous.

LETTRE CCCCXXIII.

31. Juil.
1689. A MAD. DE FONTPERTUIS. *Sur*
l'amitié & l'attachement que l'on a aux
personnes même de piété.

Dieu soit beni, ma très-chère sœur,
de votre retour d'un assez long
voiage, & de la visite que vous avez
rendue aux SS. Anachorettes qui font
tant d'honneur à l'Eglise. Il ne nous est
rien arrivé depuis votre absence dont nous
n'aions aussi sujet de louer Dieu. Nous
jouissons d'un très-grand repos au milieu
de la guerre; & nous sommes en quelque
forte plus en sûreté qu'auparavant. Tou-
te la famille continue aussi d'être en fort
bonne santé. Nous aurions bien de la
joie s'il en étoit de même du lieu d'où
vous étiez revenue depuis peu. Mais que
faire à tout cela que de prier Dieu &
s'a-

s'abandonner à sa volonté? Les attaches les plus innocentes & que nous croions les plus saintes nous devroient faire plus de scrupule qu'elles ne nous en font. C'est manquer de foi que de nous appuyer si fort sur les créatures. C'est donner une trop grande place dans notre cœur aux personnes que nous aimons pour leur vertu, que de nous laisser accabler de tristesse quand nous les perdons, jusqu'à en devenir malade. Il est bien à craindre que notre amour propre n'ait beaucoup de part dans ces amitiés. S'il n'y avoit rien que de spirituel & de chrétien dans ces affections, elles n'agiroient pas si violemment sur le corps, & la confiance en Dieu arrêteroit plus facilement ces transports de douleur. Mais qu'il est à craindre qu'au lieu de les reprimer par des vues de religion, on ne s'y laisse aller par une certaine douceur qu'ont les larmes, quand on se peut flater qu'on a un juste sujet de les répandre. A quoi il peut entrer aussi, sans que l'on s'en aperçoive, un desir secret de paroître bon ami.

Quelque saintes que soient les personnes que nous aimons, c'est assurément une faute plus considérable que l'on ne croit, de les aimer avec une telle attache. Et il seroit bon qu'on y fit plus d'attention. Car il y a tant de vérités chrétiennes,

36 CCCCXXIV. Lettre de M. Arnauld
nes, qui étant bien meditées nous pour-
roient rendre plus forts dans ces accidens,
que nous sommes inexcusables de nous y
trouver si foibles. Je suis dailleurs très
content de la réponse que l'on m'a faitte,
& je loue Dieu des excellentes qualités &
des bonnes dispositions qu'il a mises dans
cette personne. Ce qu'elle me mande de
sa tante , est bien digne de compassion.
Comment peut-on trouver tant de char-
mes dans les badineries du monde, après
avoir goûté Dieu ? Est-ce que la premie-
re conversion n'auroit rien eu de solide ?
Ces rechûtes devroient bien faire trem-
bler. Je suis tout à vous, ma très-chere
Sœur.

LETTRE CCCCXXIV.

4. Août 1689. *A M. DU VAUCEL. Sur les raisons
qu'il avoit de ne pas écrire aux deux
Cardinaux dont on lui avoit parlé; quel-
ques livres qu'il avoit reçues & qu'il li-
soit ; & un Mandement de l'Evêque de
Gand pour défendre de lire l'Ecriture
sainte sans permission.*

JE suis bien fâché de ne pouvoir être de
votre avis sur la lettre aux deux Car-
dinaux. Mais outre les raisons que je
vous ai déjà alleguées, & principalement
celle

celle , qu'on ne sauroit rien faire de si convaincant sur ce sujet que le Phantôme ; en voici encore quelques autres. On ne peut écrire à ces personnes, qu'on ne leur donne quelques louanges ; & je ne crois pas qu'en conscience je le puisse faire , sur tout à l'égard de l'un d'eux. S'ils s'avisent de répondre, il faudroit nécessairement repliquer, ce qui pourroit être embarrassant. Car outre que je suis accablé d'autres ouvrages , ils pourroient me chicaner (comme le Jesuite de Reux fait presentement M. Swaen) en me demandant si je condamne les cinq propositions *in sensu à Jansenio intento* : sans quoi , diroient-ils , on ne satisfait point aux Bulles. Faudroit-il rentrer dans ce qu'on a dit tant de fois de la distinction du fait & du droit ? Je l'ai fait dans le Phantôme pour la dernière fois. Cela a bien réussi : il est de la prudence d'en demeurer là. Car c'est une pillule que les Romains auront toujours un peu de peine à avaler. Enfin la dernière raison qui est décisive, est que le papier est si rencheri , & le debit des livres si diminué, que nous ne trouvons plus de Libraires qui veuillent imprimer qu'à nos dépens. Et c'est à quoi nous avons été réduits pour la petite piece qu'on vous envoie , & que nous le sommes encore pour

38 CCCCXXIV. Lettre de M. Arnauld
le 3. volume de la Morale Pratique. Et
par conséquent il n'y auroit pas de sagesse
à nous engager à d'autres depenses,
que vous avouerez être beaucoup moins
nécessaires que celle-là. Car je regarde
comme un des plus grands services que
l'on puisse rendre à l'Eglise, de faire con-
noître les Jesuites pour ce qu'ils sont. Et
c'est même un des meilleurs moïens de
détruire le Phantôme du Jansenisme, qui
ne subsiste principalement que sur la
créance qu'on a en eux. Je vous remer-
cie de ce que vous m'avez envoie des
actes des Chapitres généraux &c. Mais
d'où vient qu'il n'y a rien de Navarette ?
Je continue à le lire. J'y trouve de très-
belles choses pour confondre l'auteur du
Libelle. Il est bien étrange qu'on ne
puisse trouver l'Ecrit des 15. *dudas*. Il
est cité plusieurs fois dans la Réponse
du P. Roboredo : & on en a même la
substance. C'est de quoi il faudra se
contenter, si on ne peut trouver autre
chose. Je ne suis pas si choqué des vi-
sions de la *vida interior*. Il en peut avoir
eu aussi bien que sainte Therese, & je
n'ai pas remarqué qu'elles continssent rien
d'extravagant.

Je viens d'apprendre une chose qui me
fait saigner le cœur. Un Curé de Gand
aïant exhorté ses paroissiens de lire l'E-
van-

vangile, les Moines & principalement les Jesuites en ont fait des plaintes à l'Evêque, * qui sans en rien dire à son Chapitre, où il y a d'habiles gens, en a seulement écrit à la Faculté étroite de Louvain, qui aiant répondu comme le desiroient les Moines, il a fait un Mandement pour être publié par trois dimanches consecutifs dans toutes les paroisses, par lequel il renouvelle la regle de l'*Index*, defendant à qui que ce soit de lire l'Ecriture en langue vulgaire sans sa permission (de lui Evêque) qu'il ne donnera qu'ensuite du temoignage des Curés. Cela pouvoit être supportable du tems de Pie IV. parce que tous les peuples étoient portés à lire l'Ecriture Sainte pour se faire une Religion à leur mode. Mais présentement que c'est tout le contraire, & que les peuples sont dans une étrange negligence de s'instruire par la lecture de l'Evangile & des Epitres des Apotres, de ce que J. C. demande d'eux, je suis persuadé qu'on ne peut pas sans un grand peché faire valoir ces defenses; & que c'est ôter aux chrétiens ce qui leur appartient de droit divin. Car l'Evangile a été écrit pour ceux qui n'entendent que leur langue maternelle, aussi bien que pour ceux qui entendent le latin. A quoi on peut ajouter qu'ils ré-

* M. de
Hornes.

pon-

40 *CCCCXXIV. Lettre de M. Arnaud*
pondront devant Dieu de l'obstacle qu'ils
mettent par là à la conversion des hérétiques,
qui ne sont de rien tant choqués
que quand ils entendent dire à leurs Ministres,
que la sainte Ecriture, qui est le pain des fideles,
passe dans l'Eglise Romaine pour un livre
defendu, qu'on ne peut lire sans permission.
Il est de plus certain que cette promesse de
donner des permissions sur les certificats des
Curés ou des Confesseurs, est une pure illusion.
Car il se trouve qu'on n'en donne point,
parce que ceux à qui on a persuadé qu'il y a
plus de dommage que d'utilité à lire l'Ecriture
Sainte en langue vulgaire, en demeurent là,
& ne demandent point permission de faire
ce qui leur pourroit plutôt nuire que profiter;
& ceux qui sont persuadés du contraire trouvant
cette Ordonnance injuste, comme elle l'est
en effet, ne se croient point obligés d'y
avoir égard. Cependant on jette des Curés
très-pieux & très-habiles dans de grandes
peines de conscience; car ils ne savent d'une
part s'il leur est permis de publier une
Ordonnance fondée sur une raison qu'ils
savent n'être pas vraie par leur propre
experience; & de l'autre, ils s'exposent à
de violentes persecutions s'ils refusaient de la
publier. Il y a plus de 60. ans que Rome
devroit avoir remedié à de si
grands

grands maux , en expliquant cette Reg^e de l'*Index*, & déclarant que la disposition des esprits étant changée , elle n'oblige plus présentement ; comme il faut bien que tout le monde avoue qu'une semblable defense de ne point lire des livres de controverse écrits en langue vulgaire , n'oblige plus présentement. Mais on se fait un faux honneur de ne pas reculer , & on aime mieux que des milliers d'ames se perdent , que de reformer un Decret qu'on s'est engagé depuis tant de tems de faire valoir , & dont les Jesuites & d'autres Moines prennent occasion de persecuter le Clergé dans les païs où on est plus timide qu'en France sur ces sortes de choses. Je suis tout à vous.

L E T T R E C C C C X X V .

A M. DU VAUCEL. *Sur son peu de goût pour les Nouvelles ; la nomination de l'Evêque de Bruges à l'Archevêché de Malines ; le remplacement de deux Docteurs dans la Faculté étroite de Louvain ; & ce qu'il avoit decouvert dans la lecture de Navarette.* 12. Août 1689.

J'Ai cru qu'il étoit plus important à des Théologiens d'être instruits des véritables intérêts de la Religion Catholique dans

dans ces revolutions de l'Europe , que d'être informé des nouvelles qu'on peut apprendre par les Gazettes , & que nous ne savons que par là. J'ai supposé qu'on les envoioit à Rome , sur tout celle de France qui est la plus fidelle & la plus exacte de toutes. Mais je m'imagine que vous êtes plus en peine de savoir ce qui se passe ici à cause de la part que nous y pouvons avoir. Jusques ici il ne s'est rien fait de considerable. . .

Il y a ici une autre nouvelle dont la plupart du monde ne se mettra gueres en peine ; mais dont les gens de bien doivent être plus touchés que des maux que fait la guerre. C'est qu'on a nommé en Espagne pour Archevêque de Malines un très miserable sujet , qui est l'Evêque de Bruges *. On doit s'attendre qu'il ruïnera tout ce que le defunt Archevêque avoit tâché d'établir de discipline , principalement pour l'examen de ceux qui aspirent aux ordres , & de tous ceux généralement , seculiers ou reguliers , qui demandent des permissions pour prêcher & confesser. Et on peut même craindre que les Jesuites ne le poussent à chicaner ceux qu'ils lui feront passer pour Jansenistes ou Rigoristes. Sur quoi MM. les Romains pourront-ils fonder la dispense de cette translation ? Mais ce seroit bien en

vain

* M.
Humbert
de Pré-
cipian,

vain qu'on leur feroit une telle demande. Ils peuvent tout faire sans raison, *De plenitudine potestatis*: ils n'en ont pas le moindre scrupule. Mais en fera-t-il de même quand il en faudra rendre compte au Souverain juge?

Le P. Fervagues étant mort, il y a deux places vacantes à la Faculté étroite. M. l'Internonce a eu soin de les bien remplir & d'achever de ruiner ce corps. Il auroit été suspect à la Cour de Rome, s'il étoit rempli de gens aussi pieux qu'habiles. Il en a fallu exclure tous ceux qui ont trop de conscience, & qui ne tiennent qu'à Dieu & à la vérité. Vous aurez reçu presentement *la nouvelle hérésie découverte*: prenez garde à la conclusion. Elle pourra être le sujet de la condamnation de bien des gens, si par negligence, ou par complaisance, ou par timidité, on ne dit rien & on ne fait rien contre une si abominable doctrine. Ce sera bien alors: *Canes muti non valentes latrare*.

J'entends à cette heure couramment Navarette. Et j'y ai trouvé le sujet d'un nouveau Chapitre que j'insérerai dans le Volume que l'on va bientôt imprimer. C'est que la lettre attribuée à Navarette dans le Libelle * pag. 233. est certainement fausse. J'ai de quoi le prouver invinciblement, & ce m'est une

* Le Livre du P. Tellier.

44 *CCCCXXVI. Lettre de M. Arnauld*
occasion de refuter par Navarette le cha-
pitre 4. du Libelle. Cela manquoit à ce
volume. Car il eût été fâcheux qu'on
n'y eût rien dit des affaires de la Chi-
ne.

LETTRE CCCCXXVI.

19. Août
1689.

*A M. DU VAUCEL. Sur l'appre-
hension que l'on avoit à Rome pour la
France.*

J'Admire MM. les Romains, qui s'a-
visent maintenant de craindre que la
France ne soit accablée par tant de Prin-
ces Protestans conjurés contre elle, &
que la Religion n'en reçoive un grand
préjudice. Il ne falloit donc pas mettre
du bois dans ce feu, & se réjouir de tout
ce qui pouvoit contribuer à cet accable-
ment de la France. Mais c'est qu'on est
plus touché de ses injures particulieres,
que des interêts de l'Eglise. Au lieu
qu'il n'y a rien qu'un Pape ne dût sacri-
fier pour remedier à un aussi grand mal
qu'est l'oppression de la Religion Catho-
lique dans trois Roiaumes, & l'établisse-
ment d'une loi aussi impie qu'est celle
qui exclut de la succession de ces trois
Couronnes tout Prince non protestant;
outre le renouvellement de l'hérésie dans
le

le plus florissant Etat de la chrétienté, dont se flatent les ennemis de la France par des Ecrits imprimés, parfaitement bien reçus par tous les Autrichiens en quelque lieu qu'ils se trouvent, & à Rome même.

Il semble enfin que les Romains ouvrent les yeux, & une apprehension si raisonnable paroît les toucher. Mais pourquoi donc ne pas accepter la médiation de Venise, & y mettre des préalables qu'on a dû prévoir qui la feroient échouer? Ce qu'on demande est très raisonnable; mais comme il est indubitable qu'on l'aura par la médiation, pourquoi n'y pas entrer? ce qui peut contribuer à adoucir les esprits. S'agissant d'un aussi grand bien comme est la réconciliation du S. S. avec la France, la puissance spirituelle y doit apporter toutes sortes de facilités, éviter seulement ce qui seroit injuste, & ne craindre point de s'abaisser, pourvû que la Religion y trouve son avantage.

LETTRE CCCCXXVII.

25. Août
1689.

A M. DU VAUCEL. Pour lui dire son sentiment sur un écrit qu'il lui avoit envoié; il lui mande aussi les nouvelles que l'on avoit eues de la mort du Pape; il lui envoie une recommandation qu'on lui avoit faite; & le prie de savoir comme les choses se passent dans les Congregations du S. Office & de l'Index.

NOUS reçumes hier les remarques sur le *Traëtatus*. Je les ai lues dès ce matin, parce que j'ai été bien aise de vous en dire ma pensée par cet ordinaire. Mais nous les lirons encore tous trois ensemble. Je les ai trouvées fort claires, fort judicieuses & fort solides. Vous y gardez une grande moderation (& cela étoit nécessaire dans le poste où vous vous trouvez;) mais elles ne laissent pas d'être très-fortes; & elles montrent au moins d'une manière convaincante, que c'est exercer une domination bien injuste sur la conscience des Théologiens, que de les vouloir obliger à soutenir des opinions si peu fondées, à peine d'encourir l'indignation de MM. les Romains, & d'être persécuté comme un ennemi du S. Siege, quelque service que l'on puisse rendre à
l'Eglise

l'Eglise par une piété édifiante & une science solide. Il n'y a qu'un endroit qui m'a blessé. C'est ce que vous dites à l'occasion de Henri IV. que s'il ne se fût point converti, on auroit pu élire un autre Roi, *par un pouvoir que vous supposez qui reside radicalement dans le corps de l'Etat, & qu'il n'emprunte point d'ailleurs.* C'est le fondement des Cromwellistes & des Parlementaires, qui ont detroné Jacques II. & mis le Prince d'Orange en sa place. Et le supposant pour bien établi, c'est faire perdre le procès au Roi legitime, & donner gain de cause à l'usurpateur. C'est pourquoi je serois bien fâché que ces Remarques parussent jamais avec cet article : & je crois que vous devez travailler de l'ôter de toutes les copies que vous en avez données ; car les hérétiques en tireroient de grands avantages. L'opinion contraire à celle que vous supposez, est très bien prouvée par Grotius dans son livre *De jure belli & pacis*. C'est un très-bel ouvrage, & je crois que vous devriez le lire. Car outre qu'il est parfaitement bien écrit en latin, ce qui vous serviroit à former votre stile, il y a bien de belles choses à apprendre.

On nous mande de Paris par une lettre du 22. *Que tous les Cardinaux & beau-*

comp

8 CCCCXXVII. Lettre de M. Arnauld
oup de gens avec eux partent demain, sur
une lettre que le Roi a reçue du Cardinal
d'Estrées, que le Pape étoit à l'agonie. Le
Roi donne 20. Galeres pour les conduire,
& ils arriveront à Rome le 16. Septembre.
Cela ne s'accorde pas avec ce que vous
mandez que le Pape se porte mieux, &
que ses forces reviennent. Mais ce Cou-
rier du Cardinal d'Estrées peut être parti
6. ou 7. jours plus tard que votre let-
tre.

Nous vous envoions cette recomman-
dation telle qu'elle nous a été envoyée.
Elle est de M. le Marquis des Motes, qui
étoit ci-devant Trésorier général & du
Conseil d'Etat, & qui nous a servis en
tout ce qu'il a pû. Depuis la mort de sa
femme il s'est retiré aux Carmes Des-
chaussés, & vit dans une grande pieté.
Nous ne croions pas qu'il y ait rien à
faire pour ce qu'il demande pour son
Chapelain, que nous ne connoissons
point, & que par consequent nous ne
pouvons pas savoir s'il est digne du be-
nefice qu'il postule. Il suffit qu'en
nous répondant, vous mettiez dans vo-
tre lettre quelque chose d'honnête, que
nous lui puissions montrer.

On seroit bien aise de savoir de quel-
le maniere les choses se passent dans les
Congregations du S. Office & de l'Index
pour

pour la condamnation des livres. Quelle part y ont les Cardinaux? S'il n'est pas aisé aux Consultants qui auroient mauvaise volonté, d'y faire réussir ce qui leur plaît? S'ils opinent de vive voix, ou par écrit? Enfin tout ce qui pourroit servir à décrediter les méchantes condamnations qui s'y font.

LETTRE CCCCXXVIII.

A. M. DU VAUCEL. Sur la mort 1. Nov.
d'Innocent XI. la Vida interior de M. 1689.
de Palafox; un de ses livres qu'il devoit
lui envoyer; celui de M. van Wyck;
l'affaire du P. Hazart; l'emprisonne-
ment d'une Maitresse d'Ecole de Mons.

JE ne doute point que Dieu n'ait fait miséricorde à un Pape qui a eu de très-bonnes intentions, & donné un rare exemple de desintéressement pour sa famille. On ne peut aussi qu'on ne loue beaucoup ce qu'il a fait pour le bien de la chrétienté dans la guerre contre les Turcs. S'il a manqué de lumière en d'autres choses, ce sont des péchés d'ignorance que Dieu lui aura pardonnés. Je mets de ce nombre ce que l'on a fait par son ordre contre M. Huygens; ce qui peut avoir de fâcheuses suites. Vous

50 CCCCXXVIII. Lettre de M. Arnauld
nous parlez de trois ou quatre sujets papables, Accioli, Conti, Bonvisi, Ginetti; mais vous ne vous dites point quelles sont leurs qualités bonnes ou mauvaises, & s'il y auroit à espérer qu'ils pourroient contribuer à la paix de l'Europe. Nous recevons presentement une lettre de Paris par laquelle on nous mande que les Cardinaux sont partis avec M. de Chaulnes, & qu'ils auront 28. Gale- res pour les escorter, mais que M. le Cardinal le Camus n'en fera pas, ni peut-être le Cardinal de Bouillon, sans en dire de raison. C'est peut-être que le premier est malade. Mais pour le dernier, j'ai de la peine à croire que l'on pousse si loin sa disgrâce, que l'on veuille bien se priver de sa voix dans un conclave.

Je suis du même sentiment que vous pour la *Vida interior*. Je ne crois pas qu'il fût à propos de la traduire toute entière. Mais j'en ai pris diverses choses qui peuvent contribuer à donner une grande idée de la sainteté de ce bon Prélat. J'ai étudié Navarrette tous ces jours-ci: car j'oublierois bientôt ce que je fai d'Espagnol, si je n'en lisois tous les jours; & je vois bien que la connoissance de cette langue m'étoit tout-à-fait nécessaire. J'espere que dans quatre mois au plutard nous aurons le 1. Volume: mais

mais il fera bien de 30. feuilles. Car j'y ai ajouté depuis peu deux grands chapitres, qui sont très-importans, & rendront le livre beaucoup plus considerable qu'il n'eût été sans cela. Mandez-moi s'il vous plaît de bonne heure, si on le pourra envoyer par la poste à d'autres qu'à vous, & à qui? Car de s'attendre à l'envoyer par mer, ce sont des années de retardement. Je ne donne point aux Jesuites aucun juste sujet de se plaindre; car je n'avance rien que de très constant, & ne leur fais point de reproches en l'air. Les autres Religieux, & sur tout les Dominicains y sont très-bien traités. C'est pourquoi je ne vois pas qu'on ait sujet d'apprehender ni l'Inquisition, ni l'*Index*, quoique je sois bien resolu de ne m'en mettre guere en peine quand cela arriveroit.

J'ai bien cru que vous seriez touché des propositions tirées du livre du Semipelagien de Hollande. Ce seroit une honte qu'un si mechant livre ne fût pas censuré à Rome. Et cela est necessaire pour arrêter l'insolence des Jesuites, à qui on croit que ce Curé prête son nom. Ils se moqueroient d'une censure de la Faculté de Louvain qu'il y a long-tems qu'ils font passer pour infectée du Janfenisme.

*Le Sr.
Adrien
van
Wyck.*

On n'a pas encore épuisé toutes les chicaneries du P. Hazart. Il lui faut faire encore une signification, avant que de le condamner par contumace.

Les Jésuites avoient engagé les Echevins de Mons à emprisonner une très bonne fille qui apprenoit à de petites filles à gagner leur vie, l'ayant fait accuser faussement par deux de ces enfans d'être contraire à la devotion de la Vierge ; & après l'avoir retenue plus d'un mois en prison, ils la menaçoient de la chasser de la ville. Mais on a eu recours au Roi dans son Conseil privé, qui ayant été informé de l'injustice que l'on faisoit à cette pauvre fille, a envoyé un ordre aux Echevins de l'élargir sans dépens. Et ainsi les Jésuites en ont reçu une grande confusion.

Nous avons reçu la fin des Remarques, & nous avons commencé aujourd'hui à les lire en commun. Elles nous ont paru fort bonnes.

LETTRE CCCCXXIX.

A M. DU VAUCEL. *Sur la Denon-* 15. Sept.
ciation du peché philosophique qu'il lui 1689.
avoit envoiée; les demêlés de M. Steyaert
avec les Jesuites de Louvain; quelques
Theses de Rome, de Dijon &c; les dé-
couvertes qu'il continuoit de faire dans
Navarette; les livres de M. Dupin,
& un écrit intitulé, les Soupirs de la
France.

Nous attendions avec impatience que vous nous donnassiez avis de la reception de la nouvelle hérésie. Cela est fait. Mais ce sera pour la premiere fois que vous nous apprendrez l'effet qu'elle aura eu. Il y a peu de tems qu'elle paroît ici, parce qu'il a fallu prendre de longs circuits pour empêcher qu'on ne decouvrit où elle a été imprimée. Elle fait horreur à tous ceux qui l'ont vûe. Mais on en demeure là; car il ne faut pas s'attendre que l'on fasse rien de vigoureux contre les Jesuites, sur tout depuis la mort de l'Archevêque, celui qui est nommé en sa place leur étant fort dévoué, aussi bien que le Vicaire général qui gouverne pendant la vacance. Pour Louvain, il y a une conjoncture assez favorable.

nable. C'est que M. Steyaert est terriblement brouillé avec les Jesuites sur le sujet des péchés d'ignorance. Il a fait quelque These contr'eux, & eux contre lui, où ils le traitent fort aigrement, jusqu'à l'appeller *Jansenista larvatus*, parce qu'ils disent qu'il ne suffit pas de condamner les cinq propositions, qu'il faut aussi condamner celles qui en approchent, comme est, à ce qu'ils prétendent, de dire qu'on puisse pécher quand on ne connoît aucun mal dans ce que l'on fait. Mais avec tout cela, je n'espere rien d'un tel homme, qui n'a travaillé jusques ici qu'à ruiner l'Université de Louvain, en l'assujettissant aux injustices de la Cour Romaine.

La These des Jesuites de Rome, dont vous envoie l'extrait, est très-méchante, aussi bien que les propositions du Cardinal Petrucci, qui sont d'autant plus detestables, qu'elles se trouvent dans des livres que l'on faisoit valoir, comme étant d'une spiritualité fort sublime. Et c'est ce qui a été parfaitement bien refuté dans la 4. Provinciale. Mais la These de Dijon me paroît avoir quelque chose de plus impie, & de plus manifestement contraire à l'Evangile. C'est pourquoi je vous l'ai déjà dit, & je vous le redis encore; ce sera une grande honte si on
n'o-

n'oblige point les Jesuites à la retracter & à reconnoître qu'elle est hérétique & impie. Et cependant il n'y a guere lieu de s'y attendre.

En lisant Navarrette, j'ai vû qu'en divers endroits il renvoie à son 3. Tome, où il insinue qu'il parlera des mauvais traitemens que les Jesuites ont fait dans la Chine aux autres Religieux. Rien ne me paroît plus important pour faire connoître les Jesuites, que d'avoir de bonnes preuves de cela. C'est pourquoi s'il ne tenoit qu'à de l'argent pour avoir une copie de ce 3. Tome de Navarrette, je donnerois de bon cœur tout ce qu'il faudroit. Car je suis persuadé qu'on y trouveroit des choses très-importantes pour la justification des plaintes que les Missionnaires de S. Dominique & de S. François ont fait des Jesuites; & ils n'auront jamais une si belle occasion de se défendre. Mais il faudroit que cette copie fût bien écrite. Car je vous avoue que je ne sai pas assez d'Espagnol pour l'entendre, quand j'ai de la peine à le lire.

Je reviens à la nouvelle hérésie. Il y a trois choses sur lesquelles vous faites quelque difficulté. La 1. *etiam populariter*, qu'on n'a pas traduit *etiam*. Je ne vois pas que cela y fasse rien. Car si

56 CCCCXXIX. Lettre de M. Arnauld
l'existence de Dieu peut être *démontrée*
d'une manière proportionnée à l'intelligence
du peuple, elle le peut être à plus forte
raison à l'égard des favans, & par consé-
quent cela comprend tout. La 2. *In*
Burgundiam usque peccati. Il est vrai
qu'on a négligé de marquer cet *usque* dans
le François; mais que cela fait-il au
sens? La 3. qu'en parlant de la condam-
nation des Casuistes par les Evêques &
les Universités, on n'a point parlé des Dé-
crets d'Alexandre VII. & d'Innocent
XI: on n'auroit pas manqué de le faire si
on avoit parlé de la condamnation des
Casuistes en général. Mais on n'a parlé
des Evêques & des Universités, que pour
la condamnation de cette doctrine, qu'on
ne peche point quand on ne fait point
que ce que l'on fait est un peché. Or je
ne crois pas qu'il y ait rien de cette pro-
position dans les Décrets d'Alexandre
VII. & d'Innocent XI,

Vous nous aviez mandé il y a long-
tems qu'on feroit un Décret terrible con-
tre le livre de M. du Pin. Cependant
vous ne nous l'avez point envoyé, non
plus que celui contre la lettre de M.
l'Evêque de Tournai. On a imprimé
ici un Ecrit intitulé: *Les soupirs de la*
France, où on exagere beaucoup les
mauvais traitemens que l'on fait à ceux
qu'on

qu'on nomme Jansenistes. Cela a déplu aux Jesuites ; & comme ils ont beaucoup de credit auprès des Magistrats , ils ont fait agir le Procureur général, qui a défendu de vendre cet Ecrit. Mais le libraire a été trouver au Camp le Gouverneur général, de qui il a obtenu que cette défense seroit levée, & qu'il seroit libre de vendre cet Ecrit. Desorte qu'il est permis en ce pais-ci de dire tant que l'on voudra du bien des Jansenistes, pourvû que l'on dise en même tems beaucoup de mal de la France.

LETTRE CCCCXXX.

A M. DU VAUCEL. D'une Réponse des Jesuites à la denonciation de l'hérésie du péché philosophique. 22. Sept. 1689.

LEs Jesuites ont senti le coup de la nouvelle hérésie , & ils s'en sont voulu défendre. Ils l'ont fait par l'Ecrit que je vous envoie, qu'ils ont répandu dans tout ce pais par un étrange aveuglement. Car ils ne pouvoient rien faire qui fût plus capable d'attirer sur eux l'indignation de tous les gens de bien & une severe condamnation de leurs erreurs impies , s'il reste encore dans l'Eglise quelque zèle pour la conservation de la

58 CCCCXXX. Lettre de M. Arnauld
pureté de la foi & de la bonne Mora-
le.

Je ne dis rien des injures, des médi-
sances, des calomnies, des impertinences
que vous verrez assez. Je crois seule-
ment que vous pouvez faire remarquer
que la Morale de Grenoble aiant été esti-
mée par le feu Pape, qui en a fait l'au-
teur Evêque, c'est faire injure à sa me-
moire que de l'appeller une *Morale outrée*,
bien différente de celle des Jesuites, qu'ils
voudroient faire croire être la vraie Mo-
rale chrétienne, ni trop severe, ni trop
douce. Je ferai seulement quelques re-
marques sur ce qui regarde la doctri-
ne.

1. Ils ne nient pas que la These n'ait
été soutenue à Dijon, puisqu'ils sont re-
duits à dire *qu'il est ridicule d'avoir fait
tant de bruit & de fracas pour une petite
These soutenue aux extrémités de la France.*
Ainsi le fait est constant : ce qui don-
ne plus de facilité pour la faire censu-
rer.

2. Pour le droit, ils biaisent & le brouil-
lent tant qu'ils peuvent. Ils n'ont osé
dire après avoir rapporté la *proposition* qu'on
ne peut lire sans en avoir de l'horreur,
qu'elle ne contient rien qui soit condam-
nable, & qu'on ait eu droit d'appeller
une nouvelle hérésie.

3. Mais

3. Mais sur la fin, lorsqu'ils ont cru qu'on n'auroit pas si present ce qu'elle contient, ils la veulent faire passer pour une *hérésie chimerique*. Ce qui ne pouvant pas se rapporter au fait, dont ils demeurent d'accord, se doit necessairement rapporter au droit, & par consequent cela veut dire, que c'est une chimere qu'il y ait aucune hérésie dans la proposition qu'on a dénoncée à l'Eglise.

4. Cependant ils disent à la 4. page: *On ne prétend pas justifier la These de Dijon en tous les points, & le P. de Renx n'en approuve pas toute la doctrine.* Mais ils n'ont osé marquer distinctement en quel point ils ont prétendu la justifier, & en quel point ils ne l'approuvent pas.

5. Il est aisé de reconnoître en comparant ensemble trois endroits; celui de la page 3. marqué A. de la page 4. marqué B. & de la page 7. marqué C. que de trois choses que la These dit du péché philosophique grief: 1. qu'il n'est point offense de Dieu; 2. que quoique grief, ce n'est point un péché mortel qui rompe l'amitié de l'homme avec Dieu; 3. qu'il ne merite point la peine éternelle, ils n'ont osé rien dire du premier, quoiqu'il paroisse assez qu'ils l'approuvent. Ils improuvent le second, c'est-à-dire,

C 6

qu'ils

qu'ils temoignent n'être pas fur cela de l'avis de la These. Mais pour le 3. qui est horrible, ils sont du même sentiment, comme il paroît par l'endroit C. qui determine ce qu'ils n'avoient qu'infinué dans les endroits A. & B. Prenez bien garde, je vous prie, à cette remarque: étudiez la bien & mettez la bien dans votre esprit. C'est ce qui doit porter davantage à faire condamner & la These & l'Ecrit, de ce qu'on voit par l'Ecrit, que c'est une doctrine commune parmi les Jesuites, qu'un péché philosophique, qui étant grief est mortel & fait perdre la grace, ne soumet point aux peines du feu éternel pour toujours, celui qui en est coupable & qui meurt en cet état.

6. Faire remarquer que ce qui est dit dans l'endroit C. revient à l'erreur des Origenistes. *Intelligenti pauca.*

7. Tout ce qu'ils disent pour diminuer le nombre de ces péchés philosophiques, qui quoique très-griefs ne damnent point, ne fait rien du tout à l'égard de la These. Car ils voudroient restreindre ce privilege des athées, à ceux qui ignorant *Deum inculpate.* Or la These ne dit point cela: elle dit seulement *qui ignorant Deum*, comme S. Paul le dit de tous les Gentils: *sicut gentes quæ ignorant Deum.*

8. De

8. De plus, comme on a fait voir dans la *Nouvelle Hérésie*, cette Thèse ne restraint pas le péché Philosophique qui ne damne point, à celui qui *Deum ignorat*, mais elle ajoute *vel de Deo actu non cogitat*. Or il est certain qu'une personne qui n'a point de connoissance de Dieu, soit que ce soit par sa faute ou sans sa faute, ne pense point actuellement à Dieu, quand il commet quelque grand péché: Donc &c.

9. Ils se contredisent eux mêmes & font voir l'inutilité de leur *inculpate* pour diminuer l'horreur de cette méchante doctrine. Car ils nous aprenent p. 4. qu'ils ont sur ce même sujet une dispute contre un fameux Docteur en Theologie (c'est M. Steyaert) dont ils rapportent cette proposition (D.) *Fieri potest ut peccet peccato vero, formali & Theologico, qui Deum ita ignorat, ut simpliciter nesciat Deum esse, quin etiam qui Deum ita ignorat, ut firmiter ac sine hesitatione judicet nullum esse Deum*. Remarquez qu'il parle absolument de celui qui *Deum ignorat*, & non pas de celui, qui *Deum ignorat inculpate*. Il soutient donc absolument que celui, qui *Deum ignorat sive culpate, sive inculpate, potest peccare peccato vero, formali & Theologico*. Cependant ils font repondre à leur Pere de Reux Jesuite, que la doctrine opposée à ces

deux propositions, est le sentiment commun des Théologiens. Ils soutiennent donc qu'il ne se peut pas faire que celui qui est si ignorant de l'existence de Dieu &c. commette un péché Theologique ? Or il n'y a selon eux que le péché Theologique qui merite les peines éternelles de l'Enfer. Il ne se peut donc pas faire que celui qui ne connoissant pas Dieu, peche grievement, commette un péché qui merite les peines éternelles de l'enfer.

Je travaille à une réponse. Elle pourra être achevée dans 7. ou 8. jours. Mais il faudra l'envoier en Hollande pour y être imprimée. Car on n'ose rien imprimer ici. Cependant travaillez de votre côté en faisant quelque bon memoire Italien ou Latin : & employez tous vos amis pour faire condamner & la These & l'Ecrit. Je ne crois pas que l'on puisse rendre presentement un plus grand service à l'Eglise : mais ce seroit peu de chose si on se contentoit de mettre dans l'*Index* deux si méchantes pieces. Il faudroit les flétrir par un Decret de l'Inquisition fait exprès. Je vous avoue que si on ne fait rien contre de si grands excès, je me confirmerai dans ce qui est dit à la fin de la conclusion, que la Societé est *la peste de l'Eglise &c.* Mais malheur à ceux qui s'endorment au lieu de veiller à empêcher

pêcher de si grands maux. Ils sont bien négligens à Louvain. Ils ne m'ont point encore envoyé ce qui s'est fait sur cette même dispute des péchés d'ignorance entre M. Steyaert & les Jesuites. Nous vous remercions de vos nouvelles du conclave : elles sont bien particulieres. Je ne fais de vœux pour personne : car je ne crois pas qu'il y en ait aucun de tous ceux à qui l'on pense, qui ne soit très incapable de cette charge. Il faut donc laisser faire Dieu. Je suis tout à vous.

Ce. 23.

Je viens de recevoir les Theses de M. Steyaert, & celles des Jesuites. Je crois vous les devoir envoyer. Car M. Steyaert étant si bien à Rome, cela pourra servir à faire condamner la These & l'Ecrit. Et il y a de plus de bonnes choses dans la 2. These de M. Steyaert contre les chicane-ries des Jesuites. Peut-être que M. Steyaert les aura lui même envoyées; mais cela est douteux. Et puis, cela ne feroit pas que vous les pussiez voir. Vous y admirerez l'insolence du Jesuite, & combien il est aigre contre une personne qui ne l'avoit traité que trop doucement.

L E T T R E CCCCXXXI.

30. Sept. 1689. *A M. DU VAUCEL. De M. de Palafox.*

JE suis trop persuadé de l'éminente vertu de M. de Palafox pour n'en pas parler comme d'un très-grand saint : & je suis assuré que dans le volume qui suivra celui qui s'imprime, l'idée que j'en donnerai, prise de ses Ecrits & de sa Vie écrite par le P. de Rosende, en fera croire la même chose à toutes les personnes raisonnables. Mais j'aurai soin de marquer qu'on a tort de croire qu'on ne puisse être saint & avoir quelque défaut & quelque manquement de lumière. Il n'est pas étrange qu'il n'ait pas été éclairé sur le délai de l'absolution. Il n'y a presque personne qui le fût en France avant le livre de la Frequente Communion. Et c'est ce qui fut cause qu'il fit tant de bruit, les uns condamnant ce qui y étoit dit sur ce sujet comme une nouveauté blâmable, & les autres en étant ravis & y donnant une aprobation extraordinaire. Il ne paroît point aussi que l'utilité de ce délai ait été connue à S. Philippe de Neri ; & je pense qu'on doit dire la même chose du Cardinal de Berulle, & du P.
de

de Gondren. Tout ce qu'ils faisoient au plus, est qu'ils refusoient l'absolution à ceux qui témoignoient ne vouloir pas quitter leurs péchés; mais pour ceux qui témoignoient les vouloir quitter, je doute fort qu'ils ne leur donnassent pas l'absolution. A Louvain on a été fort longtemps depuis le livre de la Frequente Communion à ne point user de delai. Et ce n'est que depuis la *Methode* de M. Huygens qu'on a commencé à en user, comme on l'avoue dans le *Bellum Poeticum* que je crois que nous vous avons envoyé. Il me semble donc qu'il seroit fort injuste de trouver mauvais que je parlasse de M. de Palafox comme d'un des plus grands saints de ce dernier siecle, parce qu'il n'auroit pas vû assez clair sur une matiere sur laquelle on étoit de son tems très-peu éclairé.

Il faut de plus considerer que chaque saint a son talent particulier, & que le sien n'a pas été une grande & profonde connoissance des verités chrétiennes, mais un très-servent amour de Dieu, une humilité très-sincere, une charité envers les pauvres digne des premiers siecles, un amour prodigieux de la pauvreté, une application infatigable & continuelle à tout ce qu'il savoit être de ses devoirs. Si avec tout cela on n'est pas saint & très-grand

66 CCCCXXXII. *Lettre de M. Arnauld*
grand saint , je ne sai qui le pourra être ;
outre que j'ai oublié de parler de ses peni-
tences , qui ont été terribles.

LETTRE CCCCXXXII.

6. OA.
1689.

A M. DU VAUCEL. Sur les Remar-
ques dont il lui avoit déjà écrit ; M.
Leibnits ; le P. de Reux , & l'avantage
qu'il y auroit de faire mettre en Latin le
Phantôme du Jansenisme.

JE suis assuré que l'endroit des Remar-
ques sur le *Tractatus*, que je vous ai
marqué, n'est pas bien. Il faudroit trop
de discours pour vous en dire la raison,
& pour repondre à l'objection que vous
faites du changement arrivé quand la Cou-
ronne a passé dans les deux dernieres ra-
ces. Ce n'est point par des exemples que
ces questions se doivent decider. Ce sont
des coups extraordinaires de la providence
de Dieu, dont on ne doit point tirer de
consequences. Cependant on est content
de passer cet article sans rien mettre de
contraire.

M. Leibnits n'est point un homme
sans religion. Ce qu'il dit des Arminiens
Hollandois peut être vrai, mais il ne s'en-
suit pas qu'il ait aucun penchant pour le
Socinianisme. Pour Grotius, il a pû va-
ciller

ciller étant jeune : mais il paroît clairement par ses derniers livres, qu'il étoit tout à fait entré à la fin de sa vie dans les sentimens de l'Eglise Catholique, comme Jurieu le fait bien dire dans son *Esprit de M. Arnauld*. Et il établit très-fortement dans son livre posthume, que les dogmes de la foi se doivent décider par la Tradition & l'autorité de l'Eglise, & non par la seule Ecriture ; ce qui renverse toutes les hérésies & le Socinianisme plus que pas une autre ! Peut-être que M. Leibnits n'a pas vû ce livre là. Il lui faudroit faite voir ; peut-être qu'il en seroit touché. C'est le dernier de ses livres contre Rivet, qui n'a été imprimé qu'après sa mort. J'ai vû une lettre de M. Leibnits par laquelle il témoignoît n'avoir pas d'éloignement de se faire Catholique. Il faudroit menager ce commencement de bonne disposition. Il y a peut-être plus à esperer que vous ne pensez : mais vous ne nous dites point ce qui l'a amené à Rome.

Je travaille contre le méchant Ecrit que je vous ai envoié. Cela sera un peu plus long que je ne pensois. Mais je vous dis encore une fois, que ce sera une honte pour les Romains s'ils ne condamnent pas une si méchante doctrine. Je viens d'apprendre que l'auteur de ce méchant Ecrit est

68 *CCCCXXXII. Lettre de M. Arnauld*
est le P. de Reux, qui se cite souvent lui-même, & qui est parti pour Rome il y a dix jours, où il ne faut pas douter qu'il ne cabale autant qu'il pourra pour empêcher qu'on ne le condamne. Mais c'est ce qui devroit animer les Disciples de S. Thomas, de ne laisser pas prendre pied à cette monstrueuse hérésie, qui renverse tous les principes de la Morale de ce saint.

Puisque M. Toureil traduit fort bien, je m'étonne que vous ne l'engagiez pas à traduire le Phantôme, plutôt que d'autres pieces, qui me semble qu'il ne seroit pas si important qui fussent en Latin. Car assurément rien n'est plus propre à faire voir que nous ne soutenons point les 5. propositions; & il me semble que vous m'avez mandé que c'est le jugement qu'en a fait le Cardinal Casanata. Et le Traducteur pourroit dire dans une Preface qu'on ne doute point que ce livre ne soit de M. Arnauld. Je suis tout à vous.

LET-

L E T T R E C C C C X X X I I I .

A M. DU VAUCEL. Sur l'Election ^{28. Oct.}
du Pape Alexandre VIII. le silence des Evê- ^{1689.}
ques sur le prétendu Jansenisme ; la de-
nontiation de l'hérésie du péché Philoso-
phique ; quelques faits dont il avoit été
éclairci ; & quelques changemens faits en
France dans le gouvernement.

APrès le portrait fidele que vous nous avez fait de celui que l'on vient de mettre sur la chaire de S. Pierre, il ne nous reste qu'à prier Dieu qu'il lui donne toutes les graces nécessaires pour se sauver en sauvant les autres. Il y a lieu d'esperer qu'il terminera les brouilleries entre la France & la Cour Romaine, mais Dieu veuille que ce soit d'une maniere avantageuse à l'Eglise, ou au moins qui ne lui soit pas tout à fait préjudiciable. Vous nous avez parlé autrefois d'un accommodement touchant la Regale, que la France avoit proposé, qui vous paroissoit raisonnable. Ne pourroit-t-on point terminer le different sur ce pied-là, & faire comprendre au Roi qu'il est contretoute raison de soumettre à la Regale les Chanoines de la Cathedrale de Pamiez, puis-que depuis l'établissement de la vie com-
mune

70 *CCCCXXXIII. Lettre de M. Arnauld*
mune aprouvée par l'une & l'autre puissance, ce ne sont plus des benefices, mais seulement des places de Religieux. On ne peut croire que le Roi rende Avignon sans rétablir M. de Vaison dans son Eglise.

M. le Cardinal le Camus auroit moins donné de prise à ses ennemis, s'il avoit pris plus de soin de détruire dans l'esprit du Roi le Phantôme dont on s'est servi pour le rendre suspect. C'est ce que doivent craindre tous ceux qui se contentent de dire qu'ils ne sont pas Jansenistes, sans oser dire qu'il n'y en a point. C'est confirmer le Prince dans l'opinion qu'il y en a. Et cela suffit pour avoir occasion de les décrier dans son esprit; parce qu'il est aisé de lui persuader qu'ils entretiennent de secretes intelligences avec des personnes du parti, pour qui on fait bien dans le monde qu'ils ont de l'affection.

Cependant il faut s'attendre que ce Phantôme subsistera encore long-tems, parce que personne n'ose y toucher, ou par timidité, pour ne pas s'exposer aux resentimens d'une Compagnie vindicative, ou par ambition, pour n'être pas traversé dans ses desseins par des gens qui ont beaucoup de credit dans presque toutes les Cours, sans parler des politiques qui sont
bien

bien aises de l'entretenir, pour s'en servir dans les rencontres à opprimer ceux qu'ils en peuvent faire soupçonner. Ainsi on n'espère pas qu'on le mette moins en œuvre sous ce nouveau Pontificat. Et on a plus lieu de craindre qu'on ne l'emploie pour empêcher la condamnation de la nouvelle hérésie*. Mais je ne sai comment vous croiez possible de suppléer à ce qu'on ne pourroit faire à Rome, en la faisant condamner par des Evêques ou des Universités. Tous les Evêques de ces païsi-ci, ou sont vendus aux Jesuites, ou tremblent sous leur credit. Le P. de la Chaise tient tous ceux de France dans le respect, hors M. de Reims qui se contente de parler très-fortement à ces Peres, mais qui n'entreprendra pas de les censurer. En Italie, en Espagne, en Allemagne, il est inouï depuis long-tems qu'aucun Prelat ait rien censuré, si ce n'est pour flatter la Cour Romaine, comme fit il y a quelques années l'Archevêque de Gran. Pour les Universités, ou les Jesuites y sont tout puissans, ou elles sont tellement esclaves, qu'elles ne font plus de censures, si ce n'est de commande. Or vous attendez-vous qu'on en presse quelqu'une de dire son sentiment sur cette nouvelle hérésie? Il ne reste donc plus qu'à gémir sur le pi-

* Du
péché
Philoso-
phique.

72 *CCCCXXXIII. Lettre de M. Arnauld.*
toiable état de l'Eglise, s'il n'y a plus de
tribunal où une hérésie si grossiere puisse
être condamnée. Vous aurez reçu l'Ecrit
des Jesuites, où ils ne desavouent pas la
These de Dijon. Qu' est-il besoin après
cela que le Denonciateur se nomme? J'ai
achevé une seconde *Denonciation*, qu'on
fera imprimer aussi-tôt que le petit ami
l'aura copiée.

Je m'en vais me remettre à mon Espag-
nol, que j'ai long-tems interrompu. Je
suis bien affligé de ce que vous me man-
dez qu'on n'a point le 3. Tome de Na-
varrette. J'ai de la peine à croire qu'il
n'y eut point travaillé. Car j'ai trouvé
bien des endroits de son 2. Tome où il
renvoie à ce 3. Et on nous a dit que le
P. Harney, Docteur de Louvain de la
Faculté étroite, en avoit quelque chose.
On fera ce qu'on pourra de ce côté-ci
pour decouvrir ce qui en est. Ceux du
païs où vous êtes n'y pourroient-ils rien?
On ne commettra personne: vous pouvez
bien vous en assurer. Je suis content de
ce qu'on vous a mandé d'Espagne de
Diego Collado: qu'on ne fait pas le jour
de sa mort, mais qu'on est certain qu'il
est mort en 1638. Cela me suffit pour
confondre l'auteur du libelle. Je vous
rends graces de vos autres memoires; on
les conservera bien, & on n'en fera d'af-
faire

faire à personne. Mais quand ce sont des Imprimés, où ils sont nommés, y a-t-il danger de les nommer ?

Le changement qui s'est fait dans quelques Charges ne donne pas lieu de dire que les choses vont fort mal dans le Conseil du Roi. M. le Pelletier demeure Ministre d'Etat, & on ne doute point qu'il n'ait été bien aise de laisser à un autre le soin des Finances. C'est M. de Pontchartain qui est Contrôleur general. Tout le reste ne s'est fait aussi que par l'agrément des parties, qui y trouvent leur compte aussi bien que le public. Pour ce qui est des armées, je ne sais sur quoi est fondé ce que l'on fait croire à Rome, que les choses y vont aussi fort mal ; puisque les armées de France ont vécu toute cette campagne dans le pays ennemi, & que les Alliés ont été réduits à prendre des quartiers d'hiver par delà le Rhin dans des Etats de l'Empire, qui en demeureront bien ruinés. Car on sait ce que c'est que des quartiers d'hiver des troupes allemandes. Il est vrai qu'on a perdu Maïence & Bonne : mais ce n'a pas été sans qu'il en ait coûté aux Impériaux bien des hommes & de l'argent. Mais comme il n'y a que des malheurs à attendre d'un côté & d'autre de cette mi-

74 *CCCCXXXIV. Lettre de M. Arnauld*
ferable guerre, ce seroit une chose bien
glorieuse au nouveau Pape & bien avan-
tageuse à l'Europe, s'il y pouvoit rétablir
la tranquillité, ce qu'il n'y a guere lieu
d'esperer, tant il s'y trouve de difficul-
tés qui paroissent insurmontables.

LETTRE CCCCXXXIV.

II. Nov. 1689. *A M. DU VAUCEL. Sur le delai de*
l'absolution peu pratiqué, quoique connu
par quelques personnes avant le livre de
la Frequente Communion; les apparences
de reconciliation entre les Cours de Rome
& de France; l'emprisonnement de six
Chanoines de Beauvais; & une seconde
denonciation du péché Philosophique.

JE n'ai pas prétendu que les grands
hommes dont je vous ai parlé n'usas-
sent jamais de delai de l'absolution; mais
il est certain qu'ils en usoient très peu
souvent, & qu'ordinairement ils se con-
tentoient des promesses qu'on leur faisoit
après beaucoup de recidives, sans exiger
qu'on en donnât des preuves par un chan-
gement effectif. Emerit de Bonis ancien
Jesuite a bien connu l'utilité de ce delai.
S. Charles en a aussi donné de très-belles
regles. Mais il se pourroit bien faire que
ceux qui ont travaillé sous lui, ne les
aient

aient pas pratiquées trop exactement. Enfin on doit rendre graces à Dieu de ce que cette pratique si salutaire est devenue bien plus fréquente depuis le livre de la Fréquente Communion. Cependant les 7. ou 8. lignes que vous raportez de M. de Palafox peuvent servir à expliquer ce qui est dit dans la lettre pastorale sur l'absolution des Indiens. Je serois bien aise que l'on trouvât quelque chose de bon sur ce sujet dans la vie de saint Bertrand. Ce que vous nous mandez de l'instruction du procès pour la beatification de Dom Jean de Palafox nous a bien rejouis. La cession du quartier est aussi une bonne chose; car c'est un signe qu'on veut tout de bon faire cesser les brouilleries entre les deux Cours. Mais ne s'est-il rien dit de l'Evêque relegué? N'est-il point compris dans la restitution d'Avignon?

Nous venons presentement de recevoir de Paris une nouvelle bien surprenante, qui est qu'on a mis à la Bastille six chanoines de Beauvais entre lesquels est le chantre, sans qu'on en sache encore le sujet. Votre Cour ne trouve-t-elle rien à redire à ces voies de fait si fréquentes contre des Ecclesiastiques, & que tout cela se fasse par les Conseils d'un Jesuite & d'un Archevêque, sans qu'aucun Prelat ose ouvrir la bouche pour représenter au Roi combien

76 CCCCXXXIV. Lettre de M. Arnauld
on surprend sa religion? Il est bien à crain-
dre que la cession du quartier ne fasse
passer bien d'autres choses qui ne seront
guere avantageuses à l'Eglise. Cepen-
dant de quelque maniere que se fasse
l'accommodement, cela vaudra encore
mieux que de laisser les choses dans le
miserable état où elles étoient. La 2. De-
nonciation de la nouvelle hérésie est ache-
vée. Elle sera quatre fois plus grande
que l'autre. Mais il faudra bien encore
dix ou 12. jours avant qu'elle puisse être
envoïée à l'Imprimeur, & 3. semaines
pour être imprimée; de sorte qu'elle ne
poura vous être envoïée que dans six se-
maines.

LETTRE CCCCXXXV.

1^{re}. Nov. 1689. A. M. DU VAUCEL. *Sur l'accommo-*
dement entre les Cours de Rome & de
France; le livre intitulé, les Soupirs de
la France; l'Explication de l'Apocalypse
de M. de Meaux; plusieurs Theses où
les Jesuites enseignent le péché Philoso-
phique; la seconde Denonciation de cette
hérésie; & M. de Palafox.

Nous nous attendions d'apprendre quel-
que chose de l'accommodement des
deux cours par votre lettre que nous re-
çu.

gumes hier : mais nous voions bien que cela n'ira pas si vite. Tout ce que vous mandez n'est qu'un sujet de gémir. *Les soupirs de la France* ne sont point du tout de la personne que vous soupçonnez. C'est d'un franc Huguenot , quoi qu'il affecte de ne pas paroître tel. Le Prince qui les attribue à un Janseniste , se trompe certainement. N'a-t-on point vû à Rome l'Explication de l'Apocalypse de M. l'Evêque de Meaux. Il y met en poudre les Prophéties de Jurieu , & c'est assurément un grand service qu'il a rendu à l'Eglise. M. Pellisson les a aussi refutées très-solidement : mais il finit par une flaterie aussi outrée que l'on s'en puisse imaginer. Ces livres ne se trouvent-ils point à Rome ? Les Dominicains ou feroient bien peu zélés pour la doctrine de S. Thomas, ou auroient bien peu de credit, s'ils ne peuvent pas faire condamner l'hérésie du péché Philosophique, qui renverse entierement la Théologie de ce saint, comme on le fait voir très-évidemment dans la 2. Denonciation, qu'on ne pourra envoyer à l'Imprimeur que dans 7. ou 8. jours, & ainsi vous ne l'aurez pas sitôt. J'ai recouvré 15. Theses de Jesuites de ces païs-ci, où ils soutiennent, que *peccatum Philosophicum non est formalis offensa Dei, atque ideò non meretur pœnas*

78 CCCCXXXV. Lettre de M. Arnauld
sensus aternas. On voit donc combien il
est important d'arrêter le progrès de cette
damnable doctrine. Vous pouvez vous
servir utilement des Theses de M. Steyaert,
qui pourra trouver de l'apui à Rome. J'ai
trouvé une proposition encore plus mé-
chante dans une These soutenue à Lou-
vain par un Recollet Irlandois nommé le
P. Duffy, que je crois être presentement
à Rome. C'est par où je finis la 2. *De-
nonciation.* Je mets ensuite l'*Ecrit* des Je-
suites avec des Remarques sur leurs in-
jures & leurs calomnies. En voilà deux
sur lesquelles je serois bien aise d'avoir
votre avis.

(*Qui font lire à tout le monde l'Ecriture
sainte en langue vulgaire.* Des loix utiles
à cause des circonstances de certains tems
peuvent cesser d'obliger quand ces circon-
stances sont changées. C'est ce qu'ont
pensé les plus éclairés de vos Peres, de la
defense de lire l'Ecriture sainte en langue
vulgaire. Ils nous ont assuré que l'usage
des Eglises d'Allemagne est de la laisser
lire à tous ceux qui y ont devotion,
pourvû que ce soit d'une version Catho-
lique. (*Serrarius dans ses Prolegom. sur
l'Ecriture sainte p. 136.*) & quoiqu'on ne
le permette pas en Espagne, on y recon-
noît néanmoins comme une chose notoire,
qu'en France & aux Pais-bas tout le mon-
de

de la peut lire. *Thomas Hurtado, de residentia lib. 5. Resol. 7.*

Nouveau Testament de Mons condamné par deux Papes comme falsifié en divers endroits. On fait ce qui fut cause que cette version du Nouveau Testament fut prohibée avant la paix de l'Eglise, & de quoi on convint lorsque cette paix se fit. Mais vous ne sauriez rien rapporter sans y mêler quelque mensonge. Car il est faux qu'elle ait été prohibée *comme falsifiée en divers endroits*, ni qu'on ait marqué dans le Decret qu'il y ait aucune erreur.)

Seroit-il à craindre que ces deux endroits attirassent quelque censure contre cet Ecrit? Votre reponse viendra encore assez tôt pour retrancher cela si cela étoit à apprehender. Il seroit bon cependant que cela y demeurât à moins que ce danger ne fut fort apparent. Car c'est faire un grand préjudice à beaucoup de bonnes ames, que de leur laisser arracher des mains la parole de Dieu sans oser rien dire pour les rassurer.

Je ne suis pas surpris que M. de Palafox parle de *graces suffisantes*, ou, de *secours suffisans*. L'explication que vous y donnez est très-bonne, pourvû que le texte n'y fut pas contraire. Mais avez-vous pris garde à sa lettre pastorale des misericordes de Dieu? C'est la priere

80 CCCCXXXVI. Lettre de M. Arnauld de M. l'Abé de Haute Fontaine traduite & augmentée, comme il le reconnoît dans la Preface. Je suis tout à vous.

LETTRE CCCCXXXVI.

25. Nov. 1689. A M. DU VAUCEL. *Sur le sujet de l'emprisonnement des Chanoines de Beauvais ; les avertissemens de M. de Meaux ; & le dessein que Grotius avoit d'embrasser la Religion Catholique.*

Nous n'avons reçu qu'à midi vos lettres du 4. & du 5. ce qui nous laisse peu de tems pour vous écrire. On vous a mandé l'histoire de Beauvais : en voici la suite. L'Evêque proteste qu'il n'y a aucune part ; & voici à quoi on attribue ce grand vacarme. Un chanoine nomme *Foi de la place* (différens de deux autres chanoines qui s'appellent aussi *Foi*) a inventé la fable suivante pour se vanger de ces Messieurs. Il a feint qu'un fou, avant que la tête lui tournât, étoit leur confident & leur scribe ; qu'ils composoient des livres contre le gouvernement ; que M. Papin Doien de Boulogne, & qui a été auparavant Chanoine de Beauvais, les faisoit imprimer en Hollande, & qu'Alleau libraire de Beauvais les debitoit. Il a trouvé moien d'avoir de l'E-
cri-

criture de ce fou, qu'il prétend confronter avec des Ecrits trouvés chez ces MM. & pour donner plus de couleur à sa médifance, il a eu la malice de faire venir par Alleau un de ces libelles, qu'il a déposé entre les mains du Promoteur de l'Evêque. Il y a quelques années que ce malhonnête homme aiant été accusé par une fille qu'elle étoit enceinte de lui, M. de Nully qui étoit alors Promoteur du chapitre, fit son devoir. Presentement une jeune veuve à laquelle il a fait un billet de six mille livres les lui demande, & M. le Maire le doit juger. Ce sont là les sujets qu'on allegue de la piece qui leur a été jouée. Le chagrin qu'il a contre les autres n'a que trop éclaté dans quelques rencontres. On ajoute que les parens de ce miserable las de ses debauches, & de ce qu'il a dissipé tout son bien, le veulent faire enfermer à S. Lazare. M. de la Reynie qui a interrogé M. le Maire, a dit à Madame de Fontenu sa sœur, que l'affaire de ces MM. finiroit bientôt; qu'ils avoient toutes leurs commodités, mais que M. son Frere s'en retranchoit une partie, parce qu'il étoit trop penitent, qu'il ne voudroit pas mettre sur son compte de contribuer à ôter de l'Eglise de Beauvais un si honnête homme; & que l'Exempt l'Oisillon (c'est celui qui

82 CCCCXXXVI. Lettre de M. Arnauld
les a arrêtés) lui avoit dit en propres termes: *Si M. le Maire est coupable, je veux qu'on me coupe la tête.*

M. de Beauvais assure qu'il a dit au Roi, qu'il les croioit innocens, & que S. M. en étoit aussi persuadée. Il a fait le portrait de ces quatre Messieurs en parlant à Madame de Billy; que M. le Maire étoit un saint, & qu'il avoit dit au Roi qu'il n'avoit pas de meilleur Ecclesiastique dans son Roiaume; Gerard bon homme, mais sang brulé & atrabilaire; Hocquet homme d'esprit, & de Nully simple & incapable de brouiller. Voilà tout ce qu'on nous en a mandé.

Je ne crois point du tout ce que l'on vous a dit de la rupture de l'Assemblée: cela n'a point de vraisemblance. Vos nouvelles sont très curieuses & très exactes: nous vous en remercions. On ne peut trouver à redire à ce que j'ai dit de Grotius, puisque je n'en dis rien qui ne soit avantageux pour notre Religion. C'est dans le livre contre M. le Fevre pour la justification du livre du Renversement de la Morale. Je pense que vous l'avez. M. de Meaux repond par des *Avertissemens*, à ce qu'a dit Jurieu dans ses lettres pastorales contre son Histoire des Variations. On nous a envoyé le premier: il est admirable. Le Ministre

y est poussé comme il faut. Il est fâcheux que vous ne puissiez voir ces livres là qui sont sans doute à Rome. Il a fait aussi une reponse à des difficultés que quelques Ministres ont faites sur le canon de la messe : ce n'est qu'un petit livre qui est fort beau.

Je lis presentement le livre de M. Dau : mat : *Les loix civiles dans leur ordre naturel.* Il y a à la tête un traité des loix que j'ai presque achevé. J'en suis extremement satisfait : car il y a beaucoup de pieté & beaucoup de lumiere. Ce livre là devroit être à Rome , où on estime tant la jurisprudence. Ce seroit un prix excessif de vous l'envoier par la poste. Car c'est un vol. in 4. & ce n'est encore que la moitié de l'ouvrage.

J'ai oublié de vous dire à propos de Grotius qu'il est très faux qu'avant son dernier voiage en Suede, il étoit disposé d'aller à Charenton, & qu'il n'en fut empêché qu'à cause du rang qu'il prétendoit. Cette dispute du rang arriva tout au commencement de son Ambassade, comme il paroît par ses lettres, & non point à la fin. J'ai sù au contraire de M. Issali, qui l'avoit su de M. Bignon le pere, qu'il avoit promis à M. Bignon son grand ami, qu'aussi-tôt qu'il seroit retourné de son voiage, il fe-

84 CCCCXXXVII. Lettre de M. Arnauld
roit publiquement profession de la Reli-
gion Catholique.

LETTRE CCCCXXXVII.

4. Dec.
1689. A MAD. DE FONTPERTUIS.
*Sur la mort de la sœur Briquet, Reli-
gieuse de P. R.*

MA TRES-CHERE SOEUR

QUelle épreuve , & si vous n'aviez
beaucoup de foi , quelle crainte n'au-
roit-on point que vous ne succombassiez
à une telle douleur ! Car qu'y a-t-il de
plus triste & de plus amer en ce monde
que de perdre ce qu'on y avoit de plus
cher , & à quoi on étoit attaché par des
liens , que la foi même nous faisoit re-
garder comme très saints & très-legitimes ?
Aimer une personne fort aimable , l'aimer
pour sa piété & pour ses dons de graces
extraordinaires , & n'avoir que Dieu en
vûe dans cette amitié , peut-on rien
s'imaginer de plus capable de former une
union dont la rupture ne puisse être que
très-sensible à la nature , à moins qu'elle
ne soit soutenue par une vive application
à ces grandes verités de la Religion chré-
tienne , qui ont été inconnues aux sages
du monde , & qu'on ne sauroit appren-
dre

dre comme on les doit savoir pour nous être avantageuses , que dans l'Ecole du S. Esprit. Mais c'est aussi , ma très-chere Sœur , ce qui me console en vous consolant. Je ne doute point que vous ne soiez remplie de ce qu'un homme de bien vous a écrit sur le sujet de l'amitié chrétienne. Je viens de le relire pour me consoler moi même , & j'en ai été de nouveau si satisfait , qu'il m'a paru inutile de faire autre chose pour soulager votre affliction , que de vous renvoyer à ce que vous a dit ce saint homme pour vous préparer à ces sortes de pertes , dont il ne prévoioit pas que la sienne seroit la première. Je n'ai encore rien appris des circonstances d'une mort qui n'a pû être que précieuse devant Dieu. Mais si ce vous a été un coup bien rude quant aux sens , d'être présente à cette dure separation , je ne puis m'imaginer qu'il ne s'y soit passé beaucoup de choses qui vous ont fait sentir quel avantage c'est à une ame à qui Dieu a fait la grace d'être toujours attachée à J. C. comme à son unique époux , qu'elle a préféré aux plus grands avantages du monde , d'être délivrée de ce corps mortel pour être reçue aux nûces de l'agneau , & y recevoir la recompense de son inviolable fidélité. N'aions tous que cette pensée , & quoi-

M. de
Sacy.

86 CCCCXXXVIII. *Lettre de M. Arnauld*
qu'il nous arrive, rien ne sera capable de
nous abbattre. La Maison de Dieu sem-
ble se détruire ; mais elle se bâtit ailleurs.
Les pierres se taillent ici ; mais c'est pour
être placées dans l'édifice celeste.

LETTRE CCCCXXXVIII.

9. Dec.
1689.

A M. DU VAUCEL. Sur un Ecrit
qu'il lui proposoit de faire ; la seconde De-
nonciation du péché philosophique ; l'élar-
gissement des Chanoines de Beauvais ; &
la cause de l'emprisonnement de M. de
Bridien.

Nous recevons presentement votre
lettre. On pensera à tous les avis
que vous nous y donnez ; quoiqu'on ait
un peu de peine à interrompre ce que
l'on fait presentement, & dont on a les
idées toutes fraiches. Ce que vous pro-
posez est sans doute fort important, mais
il y a très-peu d'esperance qu'on obtien-
ne quelque chose de positif. La condam-
nation de la nouvelle hérésie paroît plus
facile. Vous savez ce que l'on vous a
mandé de Paris. Disposez vous donc à
faire de votre mieux quand vous aurez
reçu la *seconde Denonciation*. L'Ordre
de S. Dominique manqueroit bien de
cœur, s'il ne travailloit à faire étoufer
une

une erreur qui ruine tous les principes de la morale de S. Thomas, qui est celle de l'Evangile.

Les Chanoines de Beauvais sont sortis de prison pleinement justifiés. Leur Evêque les alla querir dans son carrosse le 5. de ce mois, & les mena souper chez lui. Mais on ne fait encore ce que deviendra M. de Bridieu, qui n'étoit pas avec eux, mais à la Bastille, & dont l'affaire n'avoit rien de commun avec la leur. Mais il n'a pas été moins grossièrement calomnié par un misérable moine Bernardin, qui étoit le *Pater* d'une Abaie de filles auprès de Kimper (ou dans la ville même) dont l'Abesse qui est une très-bonne fille âgée de 70. ans, avoit désiré voir M. de Bridieu. Il avoit de la peine à y aller, mais M. l'Evêque qui estime beaucoup cette Abesse, souhaitta qu'il y allât, & l'y mena lui-même. Le Moine en a eu jalousie, & en a écrit au P. de la Chaise l'accusant de dogmatiser dans ce Monastere. L'Evêque & les Religieuses ont écrit pour sa justification : mais cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait amené à la Bastille.

LETTRE CCCCXXXIX.

15. Dec. 1689. *A M. DU VAUCEL. Sur la 2. Partie de la Défense des nouveaux Chrétiens; le 3. & 4. Volume de la Morale Pratique des Jesuites; & le refus qu'il fait de presenter des articles en son nom.*

NOUS avons reçu en même tems votre lettre du 26. Novembre, & la 2. partie de la Défense des nouveaux Chrétiens. C'est la plus sotte piece du monde. Presque tout ce qu'ils y disent est refuté dans ce que vous aurez vû presentement du 3. Volume de la Morale Pratique. Nous en manderons encore un de Paris afin de vous l'envoier. Je ne l'ai fait que parcourir, mais j'en ai assez vû pour juger que ce n'est rien qui vaille. Il n'y a qu'un endroit sur quoi on feroit bien aise d'avoir quelque éclaircissement. C'est qu'il rapporte des lettres de Navarrette étant Archevêque de S. Domingue, où il dit du bien des Jesuites, pour empêcher qu'ils ne se retirassent de sa cathedrale, où il les croioit utiles pour enseigner les humanités & même la morale. Je crois que vous nous en avez dit autrefois quelque chose. Mais comme cela

cela ne presse pas, nous aurons plutôt fait d'attendre votre réponse que de parcourir toutes vos lettres. Le 3. Volume est achevé d'imprimer, & le suivant, qui contiendra l'histoire de M. de Palafox, est tout prêt de donner à l'Imprimeur. Je travaille à celui de la Chine. Je voudrois bien qu'il pût être fait pendant qu'on imprimera celui de Palafox. Et ainsi je serois bien aise de n'être point interrompu.

M. de Fresne * vous répondra sur ce * Le P. qui regarde la grace & la publication des ^{Quésnel} Articles. Rien n'est mieux que ce que vous faites sur cela, & on ne peut vous ôter la louange que vous meritez d'un très-adroit & très-habile negociateur. Mais aiant bien pensé à ce qui me regarde, je ne puis du tout me résoudre à envoyer ces Articles en mon nom. C'est me mettre à la tête des autres, ce qui ne paroît point à propos. On me demandera quelle procuration j'ai de parler pour eux. La piece se soutient d'elle-même par la maniere dont elle a été faite & approuvée il y a long-tems. Il suffit qu'il n'y ait personne qui la desavoue, sans qu'il soit necessaire qu'il y ait quelqu'un qui se fasse fort des autres. On peut ajouter à cela qu'apparemment on ne me fera point de réponse, ce qui est une espe-

90 *CCCCXXXIX. Lettre de M. Arnauld*
espece de rebut, dont les Jesuites se pour-
ront prevaloir. Enfin on ne peut pres-
que écrire sans donner quelque louange
&c. Je vous prie donc de me dechar-
ger de cette corvée. Pour le Cardinal de
B. c'est autre chose. On pourra bien
lui écrire, mais il faut en avoir quelque
occasion, & je ne crois pas que ce dût
être la publication des articles. En par-
courant la 2. partie de la Défense, j'ai
trouvé un endroit qui auroit besoin d'é-
claircissement. Ce sont des Réponses du
P. Pas de l'Ordre de S. Dominique à des
doutes qui lui avoient été proposés sur
les honneurs que les Tonquinois rendent
à Confucius. Je vois à peu près ce
qu'on y pourroit répondre. Je serois
bien aise néanmoins d'avoir copie de ces
Réponses, si on les a où vous êtes. Elles
sont de 1680.

LETTRE CCCCXL.

A M. DU VAUCEL. Sur ce que ^{30. Dec.} l'on pouvoit faire pour mettre la Cour de ^{1689.} Rome à la raison, au sujet de ses differens avec celle de France, le refus qu'il faisoit d'écrire au nouveau Pape, & la réponse au livre du P. Tellier.

SI le Pape demeure ferme dans la proposition qu'il fait de remettre les choses en l'état où elles étoient avant l'arrêt de 1673. & la Déclaration de l'Assemblée de 1682. il n'y a nulle espérance de voir terminer les differens entre les deux Cours. Car on ne lui cederà jamais ce dernier article. Mais si le Roi prenoit conseil de Prélats habiles, pieux & desintéressés, & qu'il voulût de bonne foi suivre leurs avis, il embarrasseroit bien les Romains. Il ne faudroit que les menacer d'un Concile National, auquel on laisseroit toute liberté de lui dire ce qui seroit plus avantageux pour le bien de son Eglise, quand ce seroit même de renoncer à l'extension de la Regale; mais de faire en même tems déclarer avec plus d'autorité ce qui regarde les 4. articles. & de retrancher beaucoup d'abus de la Cour Romaine, comme sont les preven-
tions

tions & les resignations *in favorem*, & les dispenses obtenues pour de l'argent contre le reglement exprès du Concile de Trente. Peut-être que Dieu se servira de cette resistance du Pape, & de l'embaras où cela met le Roi, pour lui ouvrir les yeux, & lui faisant comprendre qu'on la très-mal conseillé sur les affaires de l'Eglise, il s'adressera à d'autres personnes qui le conseilleront mieux. Dieu le veuille. Ce seroit un grand bien pour l'Eglise.

Je vous ai déjà mandé que je n'ai point d'inclination d'écrire au restaurateur du Nepotisme. Cela seroit encore moins à propos, se brouillant avec la France. Et par la même raison je suis bien aise qu'on ne voie point mon nom en cette Cour-là. Vous ferez bien aussi de délibérer si vous devez vous faire connoître. Ce que l'on dit du C. N. est bien déplorable. Il ne faut pas s'étonner si cela fait regretter le Pontificat passé. Des reprimandes ne servent de guere à de jeunes debauchés. Le Philosophe Visionnaire sera bien en colere de se voir dans l'*Index* & encore plus s'il est condamné par un Decret exprès. Ce n'est pas M. l'Abé le Roi qui a traduit la lettre pastorale de M. de Palafox, mais M. de Palafox qui a traduit la priere de M. le Roi.

Roi. Me serois-je si mal expliqué que je vous eusse donné une idée contraire ? Je suis bien aise que vous soiez content des feuilles. Je crois que vous serez encore plus satisfait de la suite. On imprime presentement la Réponse au second Volume du P. Tellier. Elle ne tiendra qu'environ deux feuilles & demie. On ne nous en a encore rien envoyé : mais j'espère que nous vous enverrons tout par le premier ordinaire. Vous y trouverez la Réponse aux Lettres de Navarette. J'ai retrouvé ce que vous nous aviez mandé autrefois de cette affaire de S. Dominique. Je menagerai dans le Tome suivant, qui contiendra l'histoire de M. de Palafox, de parler de M. Cosimo Ricciardi. Je l'aurois fait dès celui-ci si j'avois su ce que vous m'en mandez. Pour Monseigneur l'Archevêque de Seville, je ne sais s'il est à propos d'en rien dire. Car j'aurois peur que cela ne l'exposât trop à la haine des Jésuites, qui sont toujours de dangereux ennemis. Je viens de penser que quand on pourroit faire condamner le Libelle, il ne seroit pas à propos de l'entreprendre, parce qu'il seroit comme indubitable qu'ils feroient à leur tour condamner la Morale Pratique qui va paroître.

L E T T R E CCCCXLI.

6. Janv. 1690. *A M. DU VAUCEL. Sur la Promotion du Neveu du Pape, & du Seigneur Palucci au Cardinalat; de quelques Ecrits qu'il le prie de lui chercher.*

IL est vrai que vous nous aviez mandé qu'il ne s'étoit trouvé aucun Cardinal qui se fût opposé à l'élevation du Cardinal Neveu. Mais ce n'étoit pas un juste sujet de vous en dedire, que ce que vous avez appris du Cardinal d'Aguirre, & qui ne vaut guere mieux que rien. Car il suffisoit qu'il ne connût aucun merite dans ce jeune homme, pour être obligé de déclarer au Pape qu'il ne pouvoit pas consentir qu'on le fît Cardinal, & qu'on l'élevât si jeune à une si éminente dignité, avant qu'il eût donné des preuves, par une conduite sage & édifiante, qu'il en étoit digne. Ces demi-generosités des plus gens de bien ne font qu'autoriser la lâcheté des autres. Le feu Pape a eu tant de moiens de remplir le sacré College de bons sujets; il est bien à craindre qu'il n'ait eu un grand compte à rendre à Dieu de ne l'avoir pas fait.

J'apprends par la seconde partie de la Défense, que le Seigneur Palucci à qui la
Con-

Congregation des affaires d'Angelopolis donna commission le 17. Decembre 1652. de faire l'acte que le-Defenseur appelle page 351. *Factum concordatum*, est presentement M. le Cardinal Altieri. Cela étant, ne pourroit-on point connoître quelqu'un chez ce Cardinal, qui nous pût demêler toute cette histoire du *factum concordatum*. Mais il faudroit avoir la piece que les Jesuites firent imprimer en 1653. à Rome sous ce titre : *Processus & finis causæ Angelopolitanae &c.* qu'ils ont fait inserer depuis en 1655. dans le 4. Tome du Bullaire imprimé à Lion, depuis la pag. 289. jusqu'à la 300. Ce n'est pas que je n'aie assez de quoi les confondre des avantages imaginaires qu'ils ont voulu prendre de tout cela ; mais c'est que je m'imagine qu'on le feroit encore mieux, si on savoit au vrai comment cette affaire s'est passée.

L E T T R E CCCCXLII.

25. Janv. 1690. *A M. DU VAUCEL. Sur la 2. Denonciation du péché Philosophique; l'affaire des Chanoines de Beauvais; un dessein qu'avoit le Général des Jésuites; la disgrâce d'un Cardinal; & quelques Theses de M. Hennebel.*

Nous ne reçûmes votre dernière lettre qu'une heure après que la nôtre fut envoyée à la poste.

La 2. Denonciation de l'hérésie du péché Philosophique a été retardée près d'un mois par la faute des Imprimeurs. Mais j'espère que nous la pourrons avoir dans trois semaines.

L'affaire des Chanoines de Beauvais s'est terminée si glorieusement pour eux, qu'on ne peut plus en prendre avantage contre la Cour, On seroit bien heureux si toutes les persecutions que l'on fait aux gens de bien en prevenant le Roi contr'eux, se passaient de la même manière. Je ne crois pas que le feu P. General de la Societé eût jamais osé faire ce que l'on vous a dit qu'il étoit resolu de faire: & il n'y a nulle apparence que son successeur ose l'entreprendre. Je ne crois pas même que cela fût à souhaiter. Car
cela

cela n'auroit point d'autre effet que d'attacher le Roi aux Jesuites plus encore qu'il n'est presentement.

La continuation des desordres dont vous nous parlez est un nouveau sujet de larmes. Ce que vous dites du Cardinal, qui n'est pas encore rentré en grace, est ce qui me fait de la peine. Car ce qu'on dit dans le monde du sujet de sa disgrâce, est une chose bien horrible. Nous vous envoions une These de M. Hennebel : *De sacerdote lapsô*, que vous trouverez fort belle. Cependant M. Steyaert qui est le Docteur dont il refute le sentiment, le menace de Rome. Mais je ne saurois croire qu'on y osât condamner une doctrine si bien appuïée sur la pratique uniforme de 12. siecles & plus, & qui n'est expressément combattue que par de miserables Casuistes modernes, dont l'opinion fait horreur à tous ceux qui ont un peu de sentiment de pieté. Vous avez interêt de travailler à empêcher un tel excès ; car ce seroit condamner l'*Amor poenitens*. Ce qui seroit à craindre est qu'on ne prît occasion du mot d'*abominable*, dont M. Hennebel s'est servi dans une dispute de vive voix seulement, pour mettre cette These dans l'*Index* par un *Feria 3. ou 4. ob acerbiteram censuræ*, sans néanmoins dire pourquoi,

98 CCCCXLIII. *Lettre de M. Arnould*
afin de se venger d'un Docteur qu'ils
croient n'être pas favorable à leurs pre-
tentions ultramontaines, & favoriser ce-
lui qui s'en declare si hautement le pro-
tecteur.

LETTRE CCCCXLIII.

26. Janv.
1690. *A M. DU VAUCEL. Sur quelques
Projets de Lettres au Pape & aux Car-
динаux.*

* Le
Pape. **N**ous venons de recevoir votre lettre
du 7. qui nous a fait changer tous
nos projets. Car sur ce que vous dites
que la lettre au P. de S. Martin * lui se-
ra rendue par un homme fort sage, en-
sorte que si cette affaire ne réussissoit pas
aussi bien que nous le souhaitterions, elle
pourroit demeurer secrette, nous nous
sommes resolus d'écrire; & nous vous
envoions la lettre à cachet volant, dont
il faudroit que vous tirassiez copie, parce
que nous n'avons pas eu le loisir de la
faire pour vous l'envoier; outre que cela
auroit coûté du port. Nous n'en en-
voions qu'à vous cette fois-ci (car cela
ne vient que d'être achevé.) Dans huit
jours on en enverra pour les Cardinaux.
Mais prenant la voie de M. de S. Quen-
† M. de
Castoni, tin † qui est assurément la meilleure, nous
com-

commençons à douter s'il faut écrire au C. de B. Ce que vous nous mandez, qu'il n'est pas encore en grace, mais qu'il faut qu'il merite par ses services d'y rentrer, nous fait croire qu'il n'est point à propos de lui confier aucun secret. Car étant dans une dependance absolue de la Cour, il n'y a point d'apparence qu'il nous puisse servir, étant même assez croiable qu'il a ordre de ne rien faire qu'avec la participation de l'Ambassadeur, à quoi il est à craindre qu'il n'obéisse trop scrupuleusement, pour ne pas donner la moindre petite occasion de se rebrouiller avec la Cour. C'est peut-être porter le soupçon trop loin; mais y aiant très peu à esperer de l'autre côté, il vaut mieux prendre le plus sûr aussi bien pour vous que pour nous. Quoique nous n'envoyons pas cette fois-ci pour les Cardinaux, nous avons pensé néanmoins qu'il feroit bon de vous en envoyer une demi-douzaine que vous ne montrerez qu'à des amis intimes, du secret desquels vous soiez bien assuré. Mais nous avons cru qu'il falloit que M. de S. Quirice * en eût un, & qu'il pût aussi en donner à celui dont il se veut servir pour le faire presenter au P. de S. Martin.

* M. de
Caston.

E 2

LET.



LETTRE CCCCXLIV.

3. Fevr.
1690.

A M. DU VAUCEL. Sur quelques Lettres écrites au Pape & à différentes personnes; la defense qu'il avoit prise de Collado & de Navarrette; & la 2. Denonciation du péché Philosophique.

NOUS ne venons que de recevoir vos lettres, & ainsi nous aurons peu de tems pour vous répondre. Vous aurez vû par ma derniere que j'ai changé de dessein. Mais ce que nous venons d'apprendre, que celui à qui j'ai écrit une grande lettre (dont on vous a laissé le soin de mettre le dessus) a fait dire à MM. de Louvain, ne me plaît guere, & me fait craindre qu'il n'y ait rien à faire avec un homme qui n'est pas encore detrompé du Phantôme. Il en fera néanmoins ce qu'il plaira à Dieu, qui saura bien defendre sa cause.

Vos nouvelles ne sont guere édifiantes; mais on ne doit pas s'attendre à autre chose après un tel commencement. Nous ne voions pas que les Jesuites aient pû écrire au Pape d'une autre sorte qu'ils ont fait. Nous avons trouvé votre Memoire touchant Navarrette; & je pense que vous aurez été satisfait de la maniere, dont

dont on a poussé l'auteur du Libelle * sur les avantages qu'il prétend tirer de ces lettres de l'Archevêque de S. Domingue. On gardera le secret sur ce que vous mandez de la lettre du P. le T. au Général des Dominicains. Je crois que ce dernier sera bien content de la manière dont on a défendu le P. Collado, & l'Illustrissime Navarrette. Le volume de M. de Palafox est achevé. Je travaille présentement à celui de la Chine, où les deux Ordres de S. Dominique & de S. François sont bien justifiés dans les differens qu'ils ont eu avec la Société.

• La
Défense
des nou-
veaux
Chrét-
tiens

Vous avez bien fait de m'avertir du jugement que l'on porte dans l'Ordre, de ce P. de Pas. Mais sans savoir cela je n'ai pas laissé de m'en bien démêler. On vous envoie la première feuille de la seconde Denonciation, où vous trouverez les dates des 15. Theses où il est parlé du péché Philosophique.

L E T T R E CCCCXLV.

16. Fevr, 1690. A. M. DU VAUCEL. *Sur quelques Ecrits qu'il lui avoit demandés ; & sur le livre intitulé, Defense des nouveaux Chrétiens.*

Nous reçumes vos lettres du 28. d'hier au soir, deux jours plutôt que la dernière fois. Je commence par vous dire, de peur de l'oublier, que nous avons l'Ecrit intitulé : *Processus & finis Causæ Angelopolitanae &c.* & qu'ainsi vous ne devez penser ni à le chercher, ni à nous l'envoyer. J'ai bien cru qu'il seroit difficile de savoir du Cardinal Altieri, ce qui s'est passé dans le *Factum concordatum*. Ce n'est pas aussi une chose qui me soit nécessaire (car je ne fais point dépendre ce que j'ai à répondre à cela, de ce qu'on en pourroit apprendre par cette voie) mais seulement qui pourroit être de quelque utilité pour convaincre les Jesuites de mauvaise foi dans les avantages qu'ils prennent de cette piece. Mais j'ai sans cela de quoi les couvrir de confusion.

En faisant une revision sur mes pieces de la Chine, j'ai trouvé le dernier Ecrit du P. Antoine de S. Marie, dont je vous.

vous ai écrit la dernière fois. Mais je ne sai d'où vient qu'il est en Italien. Car je suppose que ce Religieux étoit Espagnol. Desorte que ce ne seroit pas une chose inutile que de l'avoir en Espagnol, si on le trouvoit en cette langue. Je m'imagine que ce que j'ai en Italien n'est qu'une traduction ; & je ne doute point que ce ne soit vous qui me l'avez envoyé. Voilà tout ce qui regarde le Libelle. . . .

Puisque les Dominicains entreprennent de faire censurer la première partie de la Défense, ils devroient aussi y joindre la seconde. 1. Parce qu'on y veut faire passer les sentimens particuliers du P. Sarpetri pour les sentimens communs des Missionnaires de l'Ordre de S. Dominique, p. 216.

2. A cause de la fausse idée qu'ils donnent de Navarrette, en le faisant passer pour un homme léger & inconstant, qui par des motifs humains auroit écrit, étant retourné en Europe, contre les sentimens favorables à la Compagnie qu'il avoit étant à la Chine ; & qui ensuite auroit retracté ses emportemens. Voyez la réponse dans le 3. Volume p. 585.

3. (Et ceci est le principal) parce qu'ils y prétendent justifier comme innocent ce qui a été condamné comme

104 CCCCLV. Lettre de M. Arnauld
superstitieux par le Decret de 1645. 9. Re-
sol. Car voici ce que portoit la deman-
de de J. B. de Moralès. *Il y a dans
toutes les villes & bourgs des temples eri-
gés en l'honneur de Confucius, dans lesquels
les Gouverneurs sont tenus deux fois l'année
d'offrir des sacrifices SOLEMNELS....
dans lesquels on offre un pourceau entier
mort, une chevre entiere, des chandelles,
du vin, des fleurs, des parfums. Et il y
a à la fin. Si les Chrétiens peuvent faire
licitement ces choses, parce que si cela leur
est defendu, il y aura soulèvement du peu-
ple, les Ministres de l'Evangile seront ban-
nis, & les moiens de convertir les ames
ôtés ? RESOLUTION. Ces choses ne
peuvent être en aucune façon permises aux
Chrétiens sous pretexte quelconque. Or le
defenseur soutient en deux ou trois en-
droits differens pag. 243. 244. 319. 320.
que même ces sacrifices *solemnels* sont in-
nocens, quoiqu'il prétende que les Je-
suites ne les ont jamais permis, ce que
Navarrette a fait voir être très faux To-
me II. pag. 354. & 355. C'est assuré-
ment un sujet très legitime de condamner
cette seconde Defense : dautant plus qu'ils
avouent dans la premiere pag. 187. qu'on
ne pouvoit douter que les pratiques sur
lesquelles J. B. de Moralès avoit consulté
le S. S. ne fussent ABSOLUMENT IL-
LICITES*

LICITES de la maniere qu'elles étoient exposées dans son énoncé. Le Défenseur est donc condamné par lui-même, lorsque dans son 2. Volume il prétend que ces pratiques ne sont point illicites d'elles mêmes.

LETTRE CCCCXLVI.

A MAD. DE FONTPERTUIS, 21. Fevr. 1696.

Pour la prier de prendre soin de faire paier à une pauvre Demoiselle la pension qu'il lui faisoit depuis quelque tems.

C'Etoit une maxime de M. de saint Cyran, que la charité devoit être perseverante, & qu'on ne devoit pas sans de grandes raisons discontinuer une bonne œuvre à laquelle la providence de Dieu nous avoit engagés. Lorsque j'étois au Fauxbourg saint Jaque, j'assistois une pauvre Demoiselle, & ce que je lui donnois par an alloit au moins à 100. livres. J'ai toujours eu dessein de continuer; mais mes affaires temporelles aiant été en mauvais état pendant quelque tems, M. le Curé lui fit donner par une Dame ce que j'avois accoutumé de lui donner, jusqu'à ce qu'elle a déclaré qu'elle ne le pouvoit plus faire. Et ainsi j'ai recommencé à lui faire la charité, & je

J'ai faite de bon cœur ; mais j'ai fixé la somme à 30. écus. J'apprends qu'elle n'a pas tout reçu, & qu'elle en peut avoir besoin. Je vous prie donc, ma très chère Sœur, d'avoir la bonté de savoir de M. le Curé, ce qui lui est dû, & de le faire païer avec le courant. J'ai oublié de vous en parler les deux dernières fois que je vous ai écrit, & j'apprehende qu'elle n'en ait souffert.

LETTRE CCCCXLVII.

24. Fevr.
1690.

A M. DU VAUCEL. Sur la Promotion du Cardinal de Fanson; l'Etat des affaires d'Angleterre; le mariage du Prince Ernest de Hesse-Rhinfelts; un différent entre l'Empereur & la Maison de Saxe; la refutation de la Defense des nouveaux Chrétiens; l'Election d'une Abbesse de Port-Royal des Champs; & une lettre de M. de Tournay au Pape.

ON nous manda hier de Paris que le Pape avoit fait des Cardinaux le 1. Lundi de Careme, & que M. de Beauvais en étoit un. Cela fait croire que les différens pourront être bientôt accommodés. On dit aussi que M. de Vaison est retourné à son Diocèse. On mande d'Angleterre que le Prince d'Orange

range ne s'est pas contenté de proroger le Parlement, mais qu'il l'a cassé, ce qui marque qu'il n'en étoit pas satisfait, & ce qui fera bien des mécontents. Il a déclaré qu'il passeroit en Irlande. Ce pourra être une crise de cette affaire. Le secours pour le Roi Jaque est prêt de partir de Brest.

Nous venons de recevoir des lettres du Prince * qui nous mande qu'il s'est marié, mais que c'est un mariage de la main gauche, pour ne point faire de tort à ses enfans, & que sa nouvelle femme n'aura le titre ni de Princesse ni de Comtesse. Nous ne doutons point qu'il ne vous ait mandé la même chose. Il nous mande une brouillerie entre la maison de Saxe & l'Empereur, sur ce qu'on n'a point voulu donner un fauteuil au Prince Electoral de Saxe, qui devoit manger à la Table Imperiale. On a cru qu'il se devoit contenter d'une chaise à dos sans bras ; mais un des députés de l'Electeur s'étant aperçu, comme on s'alloit mettre à table, qu'il n'y avoit qu'une chaise sans bras pour le Prince Electoral, a pris un fauteuil, & l'a mis à la place de cette chaise, & le Prince s'y est assis sans qu'on l'en ait empêché. Mais le lendemain l'Empereur a fait signifier à celui de ces députés qui lui avoit fait

* Le
Prince
Ernest de
Hesse-
Rhine-
felde.

cet affront, une interdiction de la Cour Imperiale. Le Prince mande aussi que la succession de Lawembourg est un feu caché sous la cendre, qui pourroit bien causer quelque embrasement. Nous pensions vous envoyer la fin de la 2. Denonciation; mais nous ne l'avons point reçue. Ce sera pour le 1. ordinaire que nous pourrons avoir nombre à envoyer.

On paroît très satisfait à Paris de la refutation du Libelle. Il faudroit pousser la condamnation de la Thèse de Dijon, car elle est sans difficulté; au lieu que ce que les Jesuites de Louvain se sont avisés de dire pour pallier cette doctrine, est plus embarrassé, quoi que dans le fond il ne soit pas moins certainement condamnable.

Les six ans de l'Abesse de P. R. des Champs étant passés, on a élu la Prieure qui est une très-bonne fille, qui a bien répandu des larmes, étant si humble, qu'elle ne croioit point du tout qu'on pensât à elle pour cette charge. Je m'attendois que vous nous parleriez de la fin de la Morale pratique, mais il faut que vous ne l'eussiez pas encore reçue. Je suis tout à vous.

Je me souviens que vous nous avez
envoïé autrefois de grands extraits d'une
lettre

lettre au Pape, de M. de Tournai, où il y avoit bien des choses de la grace, qui étoient assez pitoiables; & je ne sai s'il ne citoit point pour les apuier ce *P. Vida*. J'en ai, ce me semble, une memoire confuse. Je ne vous dis rien de diverses choses dont nos amis vous écrivent. Notre petit Ami se recommande bien humblement à vos prieres.

LETTRE CCCCLVIII.

*A M. DU VAUCEL. Sur la Promo- 3. Mars
tion des Cardinaux. De la Morale Pra- 1690,
tique; de quelques Exemplaires de ce li-
vre que l'on avoit retenus à la poste; &
d'une piece du P. Bouhours sur la These
d'un Jesuite de Dijon.*

VOUS nous parlerez la semaine qui vient de ce qu'on pense à Rome de la promotion des Cardinaux, & quel jugement on fait des promûs. Mais nous avons été étonnés de ce que vous ne nous dites rien de la fin de la Morale Pratique que vous devez avoir reçue. Nous en avons envoié par la poste à tous les Ministres d'Etat: mais nous aprîmes hier qu'on a tout retenu à la poste, excepté deux qu'on avoit adressés à M. de Louvois, & cinq à M. de Reims. Ceux à qui on les

ETO CCCXLVIII. Lettre de M. Arnauld
a retenus sont M. le Pelletier Ministre
d'Etat, M. de Pont-chartrain Control-
leur General, M. de Seignelai & M. de
Croissi-Colbert. Quelle justice, de don-
ner des privileges aux Jesuites pour dire
cent mensonges contre leurs adversaires, &
ne vouloir pas que même les Ministres
d'Etat voient les reponses qu'on leur
fait?

On vous envoie un memoire pour les
Peres de l'Oratoire. Ne pourroit-on
point faire savoir au Cardinal Colloredo
quelles calomnies les Jesuites emploient
pour empêcher qu'ils ne soient reçus à
Liege? Mais ce que vous trouverez de
plus curieux est la piece du P. Bouhours
au nom des Jesuites, pour faire croire
qu'ils condamnent & qu'ils detestent la
nouvelle hérésie du péché Philosophique.
Vous remarquerez aisément leurs équivo-
ques & leurs artifices pour disculper leur
Theologien de Dijon, en même tems
qu'ils se sont trouvés obligés de condam-
ner sa These. Il sera aisé de ruiner cet
Ecrit, & d'en faire voir les contrariétés
avec ce qu'ont enseigné & soutenu sur ce
même sujet du péché Philosophique les
Jesuites de ce païs-ci. Mais il vaut mieux
laisser publier la 2. Denonciation, qui
seroit publique il y a long-tems sans la len-
teur de l'Imprimeur d'Amsterdam. Ce-
pen-

pendant ce libelle des Jesuites de Paris doit faire condamner la These de Dijon avec plus de facilité. Car rien n'est plus ridicule que de vouloir justifier leur Professeur, par ce qu'ils pretendent être dans ses Ecrits. Et remarquez en passant leur impertinence, de dire comme ils font, qu'ils ne s'oposeront point à la condamnation de cette These, & qu'ils y souscriront sans avoir recours à la distinction des sens, lorsqu'ils y ont recours par avance, en voulant qu'on puisse considerer la proposition de la These, ou par rapport à la These imprimée, ou par rapport aux pretendus Ecrits non imprimés. Vous trouverez aussi un *Factum* *, qui vous apprendra ce que c'est que l'impudence d'un moine.

* C'est
contre le
P. Desirant.

LETTRE CCCCXLIX.

A MAD. DE FONTPERTUIS. Sur ^{5. Mars 1697.}
la proposition qu'on lui faisoit de menager son retour a Paris.

L'Af faire que vous proposez dans votre derniere lettre est bien delicate, & il faut bien prendre garde qu'en voulant rendre la condition de votre ami * meilleure * Lui même.
qu'elle n'est, on ne la rendit pire. J'ai voulu savoir ce que cet ami en pensoit.

& voilà ce que j'en ai pû apprendre. Il est resolu de ne point sortir du lieu où il est presentement, à moins qu'il n'y soit forcé. Il s'y trouve fort bien, parce qu'il y est bien caché, & c'est en cela qu'il met sa sureté & sa liberté. Car il ne voudroit point de l'un sans l'autre, c'est-à-dire, qu'il ne voudroit point acheter sa sureté par la diminution de sa liberté. Il s'ensuit de là qu'il n'accepteroit jamais de demeurer chez une personne qui auroit répondu de lui. Car cela voudroit dire qu'il ne feroit que ce que voudroit cette personne. Et il n'y a rien à quoi il ne s'exposât, plutôt que de se réduire à cette servitude. Il ne voit pas aussi comment il pourroit être exposé à recevoir toutes sortes de visites, & n'être pas obligé à de certaines démarches qu'il ne juge pas pouvoir faire pour bien des raisons. Tout se reduiroit donc à obtenir du superieur de pouvoir être *incognito* au milieu de Paris, sans que personne fût qu'il y est, hors quelques amis qui lui garderoient un secret inviolable. Si on est persuadé que cela ne se pourra pas obtenir, il vaut mieux ne rien tenter. Il y a seulement une chose qu'il seroit assez à propos que le Roi fût, qui est que depuis 12. ans que je suis sorti du Roiaume, j'ai rencontré par tout beaucoup
d'amis,

d'amis, qui m'ont toujours temoigné être fort contens de moi, hors un seul point, qui est que j'étois, à ce qu'il leur sembloit, trop passionné pour mon Roi. Il n'y eut donc jamais d'accusation plus mal fondée que celle de m'avoir imputé de cabaler contre son service. Après tout néanmoins, je ne m'inquite guere de tous les bruits que l'on fait courir de moi. Dieu saura bien en faire connoître la fausseté, quand il lui plaira.

L E T T R E C C C C L.

A M. DU VAUCEL. Sur les affaires intentées à M. Huygens; & sur la Promotion des Cardinaux. 10. Mars 1690.

JE vous envoie une lettre pour l'illustre ami *. J'avois pensé de lui dire un mot de l'affaire de M. Huygens qui me fait saigner le cœur, quand je considere que Dieu s'est servi de ce Docteur & de quelques-uns de ses amis pour inspirer une pieté solide à presque tout ce qu'il y a de bons Ecclesiastiques dans les Pais-bas, n'y en aiant guere qui n'aient été élevés dans son College, ou dans ceux dont les présidens ont toute créance en lui. Je lui aurois représenté que les traverses qu'on lui fait, donnent occasion aux Jesuites &

* M. de Cassoni.

à quelques moines qui leur sont tout devoués, de faire passer pour des Novateurs, qui sont en très-méchante réputation à Rome & à Madrid, tout ce qu'il y a ici de bons prêtres & de bons Pasteurs; que les gens de bien sont fort scandalisés de l'injustice qu'on fait à M. Huygens; que tous les Tribunaux sont pour lui, & que son Excellence ne lui est pas contraire; que le Conseil d'Etat lassé de voir qu'on ne mettoit point de fin à cette injustice, en avoit écrit très-fortement en Espagne, & qu'il est difficile qu'enfin cette affaire ne se termine à l'avantage de ce Docteur, & qu'il seroit bien plus avantageux à la Cour de Rome qu'elle s'en fit honneur en levant les obstacles qu'elle y a mis jusques ici sans aucun sujet legitime. Mais ce qui a été cause que je n'en ai rien écrit à l'Illustre ami, est que je me suis imaginé qu'il seroit parti pour sa Nonciature de Naples, avant que cette lettre fût arrivée. . . D'où vient que vous dites que *ce qu'on trouve bon dans la promotion des Cardinaux est que le Pape n'ait fait aucun Romain ni Papalin?* Je crois que par Papalin vous entendez ceux qui sont de familles papales. Mais pour les *Romains*, est-ce qu'ils sont si decriés pour leur vie dereglée, qu'on n'en veut point pour Cardinaux, ni par consequent pour Papes?

Je doute fort qu'on ait exigé d'Æneas Sylvius qu'il se fit absoudre des prétendues censures qu'il auroit encourues pour avoir été au Concile de Bâle, lorsqu'il étoit brouillé avec le Pape. Je ne crois point qu'il en soit rien dit dans la Retraction de Pie II. & je pourrois bien dire des choses qui feroient voir que cela est sans apparence. Mais j'admire que les meilleurs Cardinaux aient fait tant de bruit contre l'Evêque de Beauvais * sur ce qu'il a adhéré à l'appel au futur Concile, & qu'ils en fassent si peu sur les desordres du Cardinal N. *Excolantes calicem, camelum glutientes*. L'Evêque de Beauvais a de très-méchantes choses par son asservissement à la Cour, qui lui fait persécuter les plus gens de bien ; mais loin que ce soit cela qui le rende indigne du Cardinalat au jugement de la plupart de MM. les Romains, c'est ce qui l'en rendroit plutôt digne, parce qu'ils prendroient cela pour un grand zèle contre ces Jansenistes, qui du tems de son prédécesseur n'ont pas témoigné une obéissance aveugle pour la décision du fait de Jansenius par Alexandre VII. Cela fait voir le peu qu'il y a à espérer du côté de Rome pour la reformation de l'Eglise. Car ce qu'on auroit à souhaitter, est qu'on prît pour Pape une personne de piété ; & ce-
pen-

* M. de Janson.

pendant il seroit bien à craindre que ce Pape pieux ne causât bien des brouilleries par un faux zèle pour soutenir les prétentions Ultramontaines.

L E T T R E C C C C L I.

24. Mars.
1690.

A M. DU VAUCEL. Sur une lettre qu'il lui envoioit avec la sienne. Les nouvelles qu'il avoit recues de Paris ; & un Ecrit auquel il travailloit.

JE vous envoie ce que je reçûs hier de Hollande. La lettre qu'on vous écrit étoit ouverte , & j'y ai vû une chose qui ne m'a pas plû. C'est ce qui est dit de M. de Meaux. Il n'est point vrai que ce Prelat croie les Disciples de S. Augustin hérétiques : car il est très-ferme & très-zélé pour la grace efficace & pour la Predestination gratuite. Il est vrai qu'il a été embarrassé à répondre à Jurieu, qui n'accusoit pas l'Eglise Romaine d'être Semipelagienne, mais de tolerer le Semipelagianisme, comme M. de Meaux avoit reproché à M. Jurieu de tolerer le Semipelagianisme des Lutheriens. C'est ce qui l'a obligé de mettre de la difference entre les Jesuites & les Semipelagiens ; & il est vrai qu'il y en a à l'égard des Jesuites qui sont Congruistes, comme le sont

la plupart de leurs Théologiens. Il n'y a pas de prudence à mettre contre nous ceux que le public croit être pour nous. Je crois d'ailleurs qu'on doit louer le zèle qu'a pour la grace celui qui vous écrit. Et ce seroit un avantage, si ce qu'il envoie étant signé de tant de curés, pouvoit être bien reçu. Faites le voir aux plus éclairés des Dominicains, avant que de le produire.

Il y a de très-bonnes choses dans votre dernière lettre. Mais je ne vois pas qu'il y ait rien à répondre au moins pour cet ordinaire. On vous enverra par le prochain une piece importante pour la justification des PP. de l'Oratoire.

Voici les dernières nouvelles qu'on nous a mandées de Paris. (Les Evêques non bullés écriront une lettre de soumission sur l'Assemblée de 1682. & on dit que l'on en a ôté les actes qui étoient chez Leonard. Ils doivent tous se trouver ici au mois de Mai. Tout le monde vient en foule faire des complimens à M. de Paris sur sa nomination au Cardinalat. On dit que sa plus grande joie est d'avoir été préféré à M. de Reims, & qu'il se porte beaucoup mieux depuis cette nomination. M. de Vaifon n'a pas encore été mis en liberté. Il y a long-tems que la donation de Mademoiselle de Guise a été cassée ;
mais

mais le testament a été confirmé. Il en reviendra plus de vingt mille écus à l'Hôtel-Dieu. Les Jesuites faisoient crier par les Colporteurs leur *sentiment* touchant le péché Philosophique : on l'a empêché. Au bas de plusieurs affiches de ce *sentiment* on a trouvé imprimé : *lisez la 4. lettre au Provincial.* Et en effet on dit que M. de Louvois se l'est fait lire à table, & qu'elle rejouit fort la compagnie. Le P. Bouhours disoit il y a quelques jours dans une maison où on lui faisoit compliment de sa lettre, qu'il avoit fait ce qui étoit en lui, qu'il ne vouloit plus prendre part à cette dispute, & qu'il laissoit aux autres Peres à travailler sur le fond de la matiere. Il paroît ici un livre qui est une reponse au P. Tellier. Tous ceux qui l'ont vû en sont charmés & sont venir envie de le voir. On dit que les Jesuites en sont effraïés; mais ils se consolent de ce qu'ils sont assez puissans pour empêcher qu'il ne soit commun en ce païs. On a dit chez Madame Chaulnes que le P. de la Chaise étoit parfaitement content de la situation des affaires de Rome.

Je vous ai déjà mandé que j'avois en Italien le traité des Idolatries Chinoises du P. Antoine de S. Marie, mais que j'étois surpris pourquoi il étoit en Italien :

car

car je ne doute point qu'il ne fut Espagnol. Ce que vous avez fait pour celui de Jean Baptiste Moralès est très bien. Il faut attendre ce qu'on en pourra découvrir. On verra quel usage on pourra faire de ce que vous mandez du P. Ribas.

Je travaille présentement à une 3. Denonciation. C'est le nom que je donne à la Reponse que je fais à la lettre du P. Bouhours. Il n'y a que 7. ou 8. jours qu'on a envoieé la 2. à Paris. On a déjà mandé qu'on en étoit fort content. Mais je pense qu'on ne le fera pas moins de la 3.

LETTRE CCCCLII.

A M. MARQUIS DE CASTAGNADA, Gouverneur du Pais-bas. 3. Avril.
1690.
Sur ce qu'il lui avoit faire dire qu'il ne pouvoit plus lui continuer sa protection.

MONSIEUR

J'Obéis avec soumission à l'ordre que votre Excellence m'a fait signifier. Quelque incommode qu'il me soit, il ne sauroit étoufer les sentimens de respect & de reconnoissance que je conserverai toujours pour la grace qu'elle a eu la bonté de

120 CCCCLII. *Lettre de M. Arnauld*
de me faire, en m'accordant jusqu'à présent l'honneur de sa protection. Je ne fais à quoi attribuer un changement si subit & si imprevû, sinon à de mauvais offices que l'on m'aura rendus. Mais, sans les vouloir penetrer, j'ose l'affurer qu'ils ne peuvent être fondés que sur des calomnies qu'il m'auroit été aisé de dissiper, si j'en avois eu connoissance. De quelques pretexts qu'on les ait colorés, soit de Religion ou d'Etat, j'ai peine à croire que ceux qui m'ont rendu ce mauvais office, en aient rendu un bon ni à l'Etat ni à la Religion: & je suis assuré que ceux qui jugent équitablement des choses, auront peine à comprendre qu'il soit honorable à la Religion Catholique, de voir un prêtre & un Docteur qui a la communion de tous les Evêques & du S. Siege, dont on lit le témoignage avantageux dans une lettre imprimée, réduit à chercher parmi les hérétiques qu'il a combattus toute sa vie, un azile assuré, faute d'en pouvoir trouver dans les Etats d'un Roi Catholique. Et d'un autre côté, le monde ne sera pas moins surpris, en considerant une Monarchie qui a toujours signalé son humanité & sa generosité envers les étrangers, commencer à changer une conduite qui lui a fait tant d'honneur, par refuser de continuer à un prêtre agé de près de 80. ans
une

une protection sur laquelle on l'avoit assuré qu'il pouvoit se reposer, & de l'obliger à cet âge & dans l'agitation universelle de l'Europe, à exposer sa vie & sa liberté pour chercher ailleurs un azile, dont il jouissoit depuis tant de tems.

Je vous supplie, Monseigneur, de me pardonner cette petite décharge de mon cœur. Elle ne regarde point votre Excellence. Je sai qu'elle en a eu de la peine, & que ce n'a pas été sans se faire violence qu'elle s'est trouvée dans la nécessité d'exécuter les ordres qu'elle a reçus. Quoiqu'il en soit, j'ai toujours mis ma confiance en Dieu, & il ne m'a jamais manqué. Je me trouve heureusement forcé de l'y mettre plus que jamais, voiant que tout me manque du côté des hommes. C'est pour sa cause & pour avoir defendu sa verité : cette verité me defendra & me servira de bouclier & d'azile. Mais quelque part que me conduise sa providence, j'y conserverai toujours la reconnoissance que je dois à Votre Excellence, & je ne manquerai jamais au profond respect avec lequel je suis &c.

LETTRE CCCCLIII.

23. Avr. 1690. A M. DU VAUCEL. Sur son déménagement, la réponse au P. Bouhours, & quelques autres Ecrits auxquels il travailloit.

JE n'ai reçu qu'hier au soir votre lettre qui étoit arrivée à Bruxelles dès mercredi. Cet éloignement est bien incommode pour le commerce des lettres. Rien n'est plus obligeant que ce que fait pour nous l'Illustre Ami avec tant de générosité & d'affection. Je vous supplie de lui en bien témoigner ma reconnoissance. Notre déménagement a été cause qu'on aura plus tard la réponse à la lettre du P. Bouhours. On va commencer à l'imprimer. Elle tiendra 4. feuilles. Il y aura aussi une réponse abrégée à une 2. lettre qu'ils ont publiée depuis. Pour la recrimination du Jesuite, on l'a repoussée dans un Ecrit à part, où on ne dit rien que de conforme à l'Ecole de S. Thomas. On vous l'aura peut-être envoyée vendredi. C'est dans la verité une chose bien étrange, que M. de Vaison ne soit pas encore hors de prison. On ne comprend rien à cette politique. Ce qu'on m'a envoyé du P. Ribadeneira est fort bon : mais je ne vois pas

pas que je le puisse si-tôt mettre en usage : car j'ai un Tome à faire des Idolatries Chinoises, qui sera le 4. qu'on a commencé à imprimer, qui est tout de M. de Palafox, avant que de penser au Japon. Ce 4. sera fort beau & fort édifiant. Car on y verra des exemples de très-grandes vertus, & en même tems bien terribles pour les Jesuites, parce qu'il les fera paroître pour tels qu'ils sont, par des pieces authentiques & incontestables. Nous n'avons point oui parler d'aucun ouvrage de M. du Pin contre M. Schellstrate & l'Abé de S. Gal. Il faut recommander à Dieu l'affaire des cinq articles : elle est en assez bon train à ce que vous nous mandez. Notre hôte nous témoigne toute sorte de bonté & d'affection. Mais il a une étrange peur que si on vient à découvrir que nous sommes chez lui, cela ne fasse tort à la mission & à M. de Sebaſte, qui nous doit venir voir dans huit ou dix jours. Je ne crois pas cette peur trop bien fondée : mais que faire, c'est une maladie dont il n'est pas facile de guerir les gens. Il ne seroit pas mauvais d'assurer ces Messieurs, qu'on ne leur sauroit point mauvais gré à la Cour de Rome de m'avoir donné retraite.

M. van
Heuſſen.

L E T T R E C C C C L I V .

7. Mai.
1690.

A M A D. D E F O N T P E R T U I S. *Sur ce qu'il étoit obligé de se retirer de Bruxelles, le Marquis de Castanaga lui ayant fait dire qu'il ne pouvoit plus lui continuer sa Protection.*

VOUS êtes trop bonne, ma très-chère Sœur, & l'affection que Dieu vous a donnée pour moi vous rend trop humaine. Vous êtes si touchée de l'état où je me trouve presentement, que vous me temoignez avoir besoin que je vous console. C'est qu'il y a des choses qui paroissent plus grandes de loin que de près, & l'idée d'une personne que l'on se représente n'avoir pas où reposer la tête, a quelque chose d'effraiant. Tout cela néanmoins est fort peu de chose. J'ai contre mon attente été obligé de sortir d'un lieu où j'étois fort commodément & fort doucement. Nous avons fait divers projets de nous retirer en certains lieux, qui n'ont pas réussi, non par défaut d'affection des personnes chez qui nous pensions nous retirer, mais parce que nous avons jugé nous mêmes que les choses n'étoient pas en état que nous y pussions être cachés. Ce pouvoit être quelque
sujet

sujet d'inquiétude ; mais je vous assure qu'il a été très-petit à mon égard. Je n'en ai pas dormi une nuit moins bien, & n'en ai été ni moins bien, ni moins tranquille. J'ai travaillé à mon ordinaire aussi-tôt que j'ai été un jour ou deux en un même lieu. Et ce qui auroit été capable de diminuer mon chagrin, si j'en avois eu, c'est que j'ai trouvé par tout de bons amis, pleins de charité & de bonté, qui m'ont bien fait connoître la verité de cette parole de J. C. que quand on quitte quelque chose pour lui, on trouve dans les persecutions mêmes, des peres & des meres, des freres, des sœurs, des maisons qui valent mieux que ce que l'on a quitté. Ce que vous me mandez de la liberalité de deux personnes si pleines d'affection & si genereuses, en est encore une preuve, & c'est par là que je l'estime infiniment plus que par le don. Car tout ce qu'on m'a mandé de la difficulté d'être païé & du danger de perdre une partie de son dû, ne m'a pas causé la moindre peine, m'en étant toujours remis à la providence de Dieu qui ne manque point à ceux qui se confient en lui. Mais j'ai eu une sensible joie de la bonne volonté que m'ont témoignée en cette rencontre des personnes que j'ai tant de sujet d'aimer, & que je recommande tous les jours à N. S. au S.

Sacrifice. Le secret qu'ils vous ont recommandé est une marque qu'ils n'y ont regardé que Dieu, & qu'ils n'en cherchent point de récompense devant les hommes. Mais n'est-ce point ici une de ces occasions, où J. C. veut que notre lumière luise devant les hommes, afin que voyant nos bonnes œuvres, ils glorifient notre pere qui est dans le ciel ? J'ai bien des raisons qui me persuadent que cela devroit être ainsi en cette rencontre. Je ne dis pas que l'on sonnât de la trompette; mais que l'on ne cachât pas aussi à bien des gens qu'il seroit bon qui le fussent, ce que mes parens ont fait pour moi; & qu'il seroit même fort à propos que cela fût sù de celui à qui vous me priez sur tout de ne le pas dire. Cependant comme il n'y a personne plus religieux que moi à garder le secret, quand on me l'a recommandé, & à ne jamais dire à un ami ce que j'aurois sù d'un autre, qui lui pourroit faire de la peine; vous pouvez vous assurer qu'il n'en saura rien, tant que vous voudrez que je ne lui en parle point.

L E T T R E C C C C L V .

A M. VAES, Conseiller du Conseil sou-
verain de Brabant. Il lui rend compte
d'un petit voiage. 25. Mai
1690.

VOUS saurez, Monsieur, par le compa-
gnon de notre voiage, les diverses
aventures qui nous ont empêché d'arriver
à tems à Maestrycht pour avoir le bon-
heur de vous y trouver encore, vous &
Madame, & vous y témoigner de vive
voix l'obligation que nous vous avons
d'avoir pris tant de peine pour nous pro-
curer une retraite, jusqu'à ce que nous
puissions de nouveau jouir avec sûreté du
bonheur que nous possédions, dont la
principale partie étoit d'avoir auprès de
nous de si bons amis. Comme M. Er-
nest vous rendra compte de tout ce qui
nous est arrivé, & de la maniere si bon-
ne & si obligeante dont nous avons été
reçûs par Madame votre belle sœur; il ne
me reste que de vous assurer de ma par-
faite reconnoissance pour toutes vos bon-
tés, & du desir que j'ai que Dieu en re-
compense vous comble de toutes ses gra-
ces spirituelles & temporelles. Je suis tout
à vous de tout mon cœur.

LETTRE CCCCLVI.

7. Juin.
1690.

A. M. DU VAUCEL. Sur sa retraite de Bruxelles; divers Ecrits qu'il avoit reçus & qu'il envoioit; le changement qui devoit arriver dans le Gouvernement des Pais-bas.

à Liege.

VOtre pelerinage a été cause que vous avez reçu bien tard les nouvelles de notre transmigration. On vous en a mandé les particularités, & on vous a fait sans doute savoir qu'après les difficultés que nous avons trouvées de demeurer avec les amis de Hollande, à cause de l'aprehension qu'ils ont eue que cela venant à se savoir, ne fit tort à la mission, on nous a procuré une autre retraite où nous sommes parfaitement bien, étant avec des personnes fort genereuses, & qui ont pour nous une tendresse & une affection inconcevable. Nous ne laissons pas néanmoins de desirer, si cela se peut, de retourner à notre gîte : & ce que vous avez fait écrire à Bruxelles & à Madrid y pourra bien servir. Mais à moins que nous ne soions dans la même ville, nous ne delogérons point du lieu où nous sommes presentement; parce que nous y sommes fort commodément, & en très grande sûreté. On ne nous

nous a pas encore mandé si la lettre du Cardinal a été rendue. On doit louer Dieu du bon état où vous mandez que sont les trois affaires, des V. articles, du péché philosophique, & de la censure du Visionnaire. Vous aurez reçu la 3. Denonciation, où on éclaircit ce que les Je-<sup>Le P. Male-
branche.</sup> suites disent dans leur 1. & 2. lettre, des Ecrits de leur Professeur de Dijon. Je travaille à une 4. Denonciation contre leur 3. lettre que l'on ne vous aura peut-être pû envoyer, parce qu'on n'en aura reçu qu'une copie de Paris, & que je ne sai si les Jesuites l'ont fait imprimer en Brabant, comme ils ont fait la 1. & la 2. Je manderai à M. Ernest qu'il vous envoie, s'il peut, la These du P. Estrix que nous n'avons eue que d'emprunt. Je crois que l'on vous a envoyé les premieres feuilles du 4. volume de la Morale Pratique, qui est l'histoire de M. de Palafox. Je pense que cela sera achevé dans un mois ou six semaines. Je ne prevois pas ce que les Jesuites y pourront repondre. J'ai bien avancé le volume suivant, qui sera de leur conduite dans la Chine, & principalement des idolatries qu'ils y ont permises. Le 2. T. de Navarrette que nous avons eu par un bonheur singulier, nous a fourni de quoi les accabler sur cela. Ce volume sera fort avantageux aux Ordres

130 CCCCLVI. *Lettre de M. Arnauld*
de S. Dominique & de S. François; &
je ne doute point qu'au moins les premiers
ne nous en sachent bon gré. Il est bien
étrange que M. l'Evêque de Vaison ne
soit pas encore en liberté. On ne com-
prend rien à cette conduite. Je viens de
recevoir des nouvelles de Bruxelles, d'où
on me mande que le Marquis de Mont-
cayo qui y est presentement, doit être
premier Ministre dans les Païs-bas, ce
qui fait croire que c'est parce qu'on don-
nera le gouvernement au Frere de la Reine
d'Espagne, auquel cas on fera bien aisé
que le premier Ministre soit un Espagnol.
Je suis bien obligé à M. de C. de ce
qu'il a fait pour la permission. C'est assez
qu'on l'ait donnée verbalement, pourvu
que j'aie une lettre qui en rende témoi-
gnage. Cela fera bon pour les person-
nes chez qui je serois retiré. Je suis
tout à vous.

LETTRE CCCCLVII.

*A M. VAES, Conseiller du Conseil sou-
verain de Brabant; pour le remercier de
tous les bienfaits qu'il en recevoit.*

ON est, Monsieur, si accoutumé
aux témoignages que vous nous don-
nez sans cesse de votre amitié, qu'il sem-
ble

ble qu'on en est moins touché, parce qu'on n'en est pas surpris. On la regarde comme un bien tout acquis, qu'on n'a plus besoin que de conserver; & on est même sur cela sans inquietude, parce que l'on fait combien vous êtes constant à aimer ceux à qui vous avez promis votre affection. Cependant nous n'en devons pas être moins reconnoissans, & c'est notre peine, de nous trouver toujours si impuissans à vous rendre aucuns bons offices, & capables seulement d'en recevoir de vous. La perte que nous avons faite à Bruxelles en a été une nouvelle occasion; & nous avons su par le R. P. de Hondt, les offres si avantageuses que vous nous avez fait faire sur cela. Nous vous en sommes bien obligés: mais comme nous avons encore quelque tems à demeurer en ce pais-ci, nous verrons comment les choses tourneront.

On ne doute point ici que l'Empereur & le Roi d'Espagne n'acceptent la treve; & nous savons certainement que le Résident de l'Empereur en a parlé à la Haye comme d'une chose très assurée. Dieu le veuille, si c'est pour le bien commun de l'Europe, comme je ne saurois m'empêcher de l'espérer! Je vous supplie d'assurer Madame Vaes que je ne l'oublie pas devant Dieu non plus que vous, Mon-

132 CCCCLVIII. Lettre de M. Arnauld
sieur, ne doutant pas qu'elle n'ait sa bonne
part dans toutes les choses sur lesquelles
nous vous sommes si redevables. M. Er-
nest me prie de vous présenter ses très-
humbles respects à l'un & à l'autre. Il
vient de partir pour un petit voiage de
trois ou quatre jours, que je n'ai pas eu
besoin de faire, ne trouvant rien de meil-
leur pour ma santé que de demeurer dans
une maison de campagne où je suis main-
tenant, dont l'air est fort bon. Je suis
&c.

LETTRE CCCCLVIII.

A MADAME DE FONTPERTUIS.

23. Août
1690.

*Sur les mauvais traitemens que l'on fai-
soit au P. du Breuil dans son Exil.*

* Le Pe-
re Du
Breuil
qui étoit
relogé
dans une
Ile.

CE nous a été un étrange contre-
coup, d'apprendre ce qui est arrivé
au pauvre Infulaire *, après les grandes
esperances qu'on nous avoit données d'un
traitement tout opposé. J'en dois être
plus touché que personne, puisque c'est
à mon occasion qu'il est traité si dure-
ment depuis tant d'années. Mais comme
je suis assuré que c'est Dieu principale-
ment qu'il a regardé dans ce qu'il a fait
pour moi, je ne puis douter que Dieu
ne lui en tienne compte, & que des souf-
fran-

frances si extraordinaires, ne soient la voie par laquelle il a résolu de le faire arriver à une sainteté non commune. Si nous avons autant de foi que nous en devrions avoir, cette pensée nous feroit trouver des sujets de joie, où nous n'en trouvons que d'affliction & de larmes. Mais notre esprit est si rempli des idées humaines par lesquelles on juge des biens & des maux par rapport à cette vie, que nous croirions manquer de naturel & d'amitié, si nous ne plaignions nos amis que le monde persecute; au lieu que, selon l'Evangile, nous les devrions estimer heureux, & nous reprocher notre peu de foi, de ce que nous nous trouvons dans des sentimens contraires. Avouons au moins notre foiblesse, & ne nous en faisons pas un merite, & prions Dieu pour les persecuteurs encore plus que pour les persecutés, car ils en ont plus de besoin. Et ce peut être une faute considerable, de ce que nous ne le faisons pas assez ni avec assez de ferveur.

Vous voiez bien que cette lettre n'est pas moins pour le cher Insulaire que pour vous. Car je n'ai point d'autres pensées sur son sujet, & je ne pourrois lui écrire que la même chose.

L E T T R E C C C C L I X .

18. Août
1690.

A M. DU VAUCEL. Sur une petite promenade qu'il avoit faite; une Religieuse qui demandoit à changer de Couvent; les Ecrits du P. Bonhors; & la quatrième Denonciation du péché Philosophique.

JE viens de recevoir votre lettre du 29. envoyée à M. Navæus. J'y repons à l'instant, quoique je ne sois pas assuré que ma lettre puisse être portée à la poste d'ici, aujourd'hui, auquel cas je l'enverrai à Bruxelles, & ce ne sera que dans 8. jours qu'elle vous sera envoyée. Il y a 15. jours que nous allâmes prendre l'air de la campagne dans un fort beau château à quatre lieues d'ici. Mais on a decouvert, nous ne saurions dire comment, que nous y étions, ce qui nous a obligés, en revenant dans la ville *, de changer de demeure, & de nous mettre en un autre lieu où nous sommes très-bien, mais plus cachés.

* Liege

Vous avez mis sur un fort bon train l'affaire de la Religieuse que je vous avois recommandée; & vous avez bien fait de suppléer par vos memoriaux à ce que je pouvois avoir omis. C'est en effet
pour

pour passer dans un autre Ordre, mais d'une plus étroite observance que celui qu'elle quitte, dans lequel il y a une très-grande division parmi les Religieuses. Ainsi le bon Cardinal se peut assurer que ce n'est point par esprit de relâchement & pour être moins reguliere, que cette Religieuse demande de pouvoir changer de maison.

Pour ce qui regarde le P. Bouhours, ses injures sont si grossieres qu'elles ne meritent pas qu'on se mette beaucoup en peine de les repousser. Je n'aurai garde sur tout de m'adresser à l'Official de Paris, après l'avoir traité comme j'ai fait dans la Defense des Versions. C'est un homme dont il n'y a rien de bon à attendre. On a fait tenir un memoire au Duc de la Feuillade & à l'Archevêque son Frere, pour leur faire entendre que c'est à leur consideration qu'on n'a pas voulu faire réimprimer la réponse qui fut faite il y a 22. ans à la lettre de ce Jesuite à un Seigneur de la Cour, qu'il a eu l'imprudence de faire imprimer de nouveau, sans que cela serve de rien du tout à soutenir leur méchante cause du péché Philosophique. Nous n'avons encore pris aucune resolution sur ce libelle du P. Bouhours. On y avoit fait néanmoins une réponse: mais nous sommes en doute
fi

136 CCCCLIX. Lettre de M. Arnauld
si nous la devons donner, parce qu'elle
est un peu longue, & que c'est detour-
ner l'attention du public de choses plus
importantes. Mes voyages & ma maladie
ont bien reculé la 4. Denonciation. En-
fin elle est envoyée pour être imprimée :
mais une These d'Anvers m'y a fait
encore ajouter quelque chose, ce qui ne
retardera pas l'impression : car c'est tout
à la fin que l'on mettra la refutation de
cette These. J'ai eu bien soin de remar-
quer dans cette piece, que l'*ignorance in-*
vincible a tout un autre sens dans la
Théologie des Jesuites que dans celle des
Dominicains. C'est pourquoi on s'y re-
duit à prouver qu'en prenant ces mots
dans la notion qu'y donnent les Moli-
nistes, il y a toujours eu une infinité de
personnes qui ont ignoré invinciblement
Dieu & sa sainte loi, d'où il s'ensuit que
selon eux leurs péchés n'ont été que Phi-
losophiques. Cela est si bien prouvé, ce
me semble, que je ne vois pas qu'on y
puisse rien repondre qui ait la moindre
vra-semblance. Vous aurez reçu presen-
tement l'Ecrit intitulé : *Les veritables sen-*
timens des Jesuites. Nous ne savons qui
en est l'auteur; mais il a été imprimé da-
bord à Paris.

Ce 19.

Cette lettre ne put pattrir hier, & nous recevons presentement vos lettres du 29. Juillet. Je n'ai rien de particulier à y répondre. Je me suis resolu de faire une 5. Denonciation sur cette These d'Anvers, de ce que je pensois ajouter à la 4. afin que la 4. soit plutôt imprimée. J'aurois bien des choses à vous dire sur ce que nos amis de delà trouvent si mauvais qu'on defende Jansenius contre les calomnies des Jesuites. Mais je ne veux pas entrer dans une matiere qui leur paroît si odieuse. Je voudrois seulement qu'ils considerassent de quelle maniere le P. Contenson en a écrit dans son Traité de la grace, où il s'objecte que ce Prelat semble n'avoir enseigné que l'efficace de la grace. Je vous supplie de voir vous-même cet endroit.

LET.

LETTRE CCCCLX.

22. Sept.
1690.

A M. DU VAUCEL. Sur la permission qu'il avoit obtenue à une Religieuse de changer de Couvent; le relachement de certaines Religieuses appelées Conceptionistes; & le Projet d'une supplique pour retirer un de leurs Couvents de la conduite des Moines.

JE vous suis, Monsieur, bien obligé de toute la peine que vous avez prise pour l'affaire que je vous avois recommandée. On est très-satisfait de ce que vous avez obtenu, & on n'en demande pas davantage. Car la Religieuse pour qui je vous ai écrit est résolue de se retirer dans une maison de son Institut, où il y a peu de Religieuses, qui vivent très-regulierement, lui suffisant pour le repos de sa conscience, qu'elle se puisse confesser à celui qui l'a soulagée dans toutes ses peines, ou à quelqu'autre approuvé par le grand Vicaire de M. l'Evêque de Liege.

Mais voici une autre proposition que le seul intérêt de la gloire de Dieu m'oblige de vous faire.

Les Recollets de ces quartiers-ci se sont avisés de faire un nouvel Institut de

de Religieuses, sous le nom de Conceptionnistes. C'est de cet Institut, dont est la Religieuse pour laquelle je vous ai écrit. Je ne fai quel a été le commencement de cet Institut ; mais presentement, hors la maison où elle prétend se retirer, toutes les autres sont très-mal conduites, & dans un grand relâchement. Ce sont des filles très-sensuelles, qui ne se contentent pas de pain & de beure pour leur déjeuner (ce qui est un repas qu'on ne connoît guere dans les Religions bien réglées) il leur faut de la langue de bœuf ou du jambon. Et quand quelque zélée en a fait des plaintes aux Peres, ils ont répondu qu'ils en faisoient bien de même. Ce ne sont de plus qu'amitiés particulieres entre les anciennes & les jeunes, ce qui est cause de toutes sortes de cabales. Et enfin cela va assurément très mal, hors le couvent des Religieuses de Viset, qui est celui dont je vous voulois parler, qui est dans tout un autre esprit, parce qu'elles se conduisent par les avis de M. l'Abé de Rolleduc de l'Ordre des Chanoines Reguliers, qui est un très-saint homme ; & tout le monde dit que ces filles y vivent comme des Anges. Mais ce n'est pas les freres Mineurs ou Recollets qui sont cause de ce bon ordre : au contraire, ils

ont

140 CCCCLX. *Lettre de M. Arnauld*
ont pensé tout ruiner. Car ce Monastere n'étant à Viset, qui est une petite ville entre Liege & Mastrick, que depuis 15. ou 16. ans, parce qu'il y avoit une Religieuse qui leur étoit toute dévouée, ils la faisoient toujours supérieure sans aucune élection. Enfin les Religieuses se lassèrent de ce procedé qui est contre leur Regle, & procederent à une élection, où elles choisirent pour leur Abesse celle qui l'est presentement, qui est une très sainte fille. Ce qui fit tant de depit à la favorite des Recollets, qu'elle sortit de la maison avec quelques unes de ses confidentes, & depuis ce tems-là est errante çà & là, sans être dans aucun Monastere.

Tout ce narré n'est que pour vous demander si au cas que l'Abesse de Viset & toutes les Religieuses demandoient de n'être plus sous les Moines, mais sous l'Evêque, elles n'obtiendroient pas ce qu'elles demanderoient par une suplique qui seroit signée de toutes unanimement. Les personnes qui les connoissent particulièrement ne doutent point qu'elles ne soient dans la disposition de signer une telle requête, pourvû qu'elles eussent sujet d'esperer que S. S. leur accorderoit ce qu'elles demandent. Mais ce qui les empêcheroit de la presenter, est qu'elles se-
roient

roient terriblement persecutées par les Recollets, si elles n'avoient pû venir à bout de leur entreprise, & qu'ils en fussent avertis. Pour moi je ne sai si je me trompe; mais j'ai souvent oui dire qu'on est facile à Rome à retirer les Religieuses de la-jurisdiction des Moines, pour les mettre sous les Evêques, quand ce sont les Couvents entiers qui le demandent. Il me vient presentement une pensée de disposer les personnes en qui ces Religieuses ont créance, de leur faire dresser une supplique *ad hunc effectum*, que l'on vous enverroit à condition que vous ne vous en serviriez que quand vous seriez bien assuré que l'affaire réussiroit, ou en tout cas, que les Recollets n'en feroient point avertis. Quoiqu'il en soit, ne manquez pas, s'il vous plaît, de me repondre la premiere fois sur la facilité ou la difficulté de ce que je vous propose. Je suis tout à vous, mon très-cher ami. On vous mande que je parts dans 3. ou 4. jours pour retourner à notre nid.

LETTRE CCCCLXI.

29. Sept. 1690. *A M. DU VAUCEL. Sur son retour
à Bruxelles; & une lettre que M. Fey-
deau avoit écrite.*

Nous arrivâmes M. Ernest & moi à
notre ancienne demeure, où je dois
demeurer très caché jusqu'à ce qu'on ait
reçu ce que vous avez promis de nous
faire venir d'Espagne. Il semble que de-
puis quelque tems il y ait un petit de-
mon qui ait une commission particuliere de
nous traverser par tout où nous croions
pouvoir trouver quelque repos. Car les
Jesuites avec d'autres Moines qu'ils ont
fait entrer dans leur cabale, ont tant fait
de bruit à Liege, que ceux chez qui
nous demeurions, & qui ont pour nous
une affection très sincere & très-generou-
se, sont enfin demeurés d'accord qu'il
étoit plus à propos que je me retirasse,
parce que le Prince étoit si peu absolu,
qu'il ne pourroit peut-être pas empêcher
que le Conseil de guerre ou les commis-
saires imperiaux ne me fissent quelque in-
sulte. Mais parce que nos amis d'ici ont
jugé que nous ne pouvions pas demeurer
tous au même lieu sans être en danger
d'être decouverts, M. Guelphes est de-
meuré

meuré à Liege, où un Echevin a demandé permission de demeurer pour un François, & on est assuré de l'obtenir. Le P. Quesnel est demeuré à Malines chez un ami très-affectonné, en attendant que nous aions plus de sûreté, & je suis revenu seul avec M. Ernest, qui étant Liegeois, peut paroître sans qu'on lui puisse rien dire, comme il a toujours fait depuis notre départ: desorte que cela sert à me couvrir; car il ne paroîtra point de changement dans la maison. Mais c'est ce qui doit vous porter davantage à nous procurer d'Espagne quelque chose qui nous puisse donner moien de nous réunir sans courir de risque.

Nous avons trouvé en arrivant ici un papier manuscrit de 48. pages, mais qui n'étoit pas achevé, sans que nous sachions qui nous l'a envoié. C'est un recit fort exact de la naissance & des aventures de l'Abé nommé à l'Evêché de Pamiers. Cela paroît avoir été écrit par un homme de bien, sincere & bien informé. C'est la plus horrible chose que l'on se puisse imaginer.

Nous vous envoions une lettre que M. Feydeau nous a écrite. Je doute fort qu'il y ait rien à faire pour lui du côté de son Evêque: car il dira toujours que cela s'est fait avant qu'il fut Evêque, &
qu'il

144 CCCCLXII. *Lettre de M. Arnauld*
qu'il ne peut rien en cela ; que c'est l'affaire du Roi. Cependant comme le pis qu'il peut arriver est que l'on n'obtienne rien, si vous voiez quelque jour à ce que les amis de M. Feydeau lui ont proposé, je crois que vous ferez bien de tenter tout ce qui sera en votre pouvoir sans vous commettre.

LET TRE CCCCLXII.

5. 08.
1690.

A M. DU VAUCEL. Sur la mauvaise renommée qu'avoit le nommé à l'Evêché de Pamiers ; l'Eclaircissement de l'équivoque du mot d'Invincible ; l'Etat des affaires de l'Empire ; quelques Ecrits des Jésuites pour justifier leur péché philosophique ; l'Archevêque de Malines ; l'Evêque de Bruges, l'Archevêque de Cambrai ; & la mort du P. Poura de l'Oratoire.

JE vous ai parlé dans ma dernière d'un Manuscrit qui nous a été envoyé de Paris, sans savoir par qui, qui nous fait un horrible portrait du nommé à l'Evêché de Pamiers. J'en ai depuis reçu trois autres cahiers, qui contiennent d'étranges friponneries en matière de brigandage. Cela m'a donné tant d'indignation, que je n'ai pu m'empêcher d'en écrire à un de
de

de mes amis, en l'exhortant de faire profiter ce que les Peres appellent *talentum familiaritatis*, parce qu'il est fort bon ami d'un Evêque que je ne crois pas en sûreté de conscience, s'il n'informe le Roi des méchantes qualités de cet homme, & de l'horrible reputation qu'il a dans le monde, ce que sans doute on a eu soin de cacher à S. M. Si je puis venir à bout de faire copier les trois premiers cachiers, je vous les enverrai. Car ils ne suffissent que trop pour faire avoir ce miserable en horreur : & je ne saurois croire que si le Cardinal Colloredo les avoit vûs, il n'employât tout son zèle pour porter le Pape à ne point recevoir cette nomination. Car quand un homme est aussi diffamé que l'est celui-là, outre son ignorance dans la science de l'Eglise, la bassesse de sa naissance, & sa condition de petit valet, qui sont toutes choses notoires, on ne peut douter qu'un Pape n'ait droit de rejeter un tel sujet.

Je suis bien aise que vous aiez été content de la maniere dont j'ai éclairci l'équivoque du mot d'*invincible*. Mais je ne vois pas de même que je fusse obligé de me declarer sur ce que vous dites que les Jesuites nous imputent, que nous voulons que l'ignorance en elle même est un péché, n'y ayant pas un seul mot dans

Tome VI. G tous

146 CCCCLXII. Lettre de M. Arnauld
tous nos Ecrits sur quoi ils puissent appuyer cette imposture. Il ne faut pas les accoutumer à dire ce qu'il leur plaît sans en apporter de preuve, en rejetant sur nous *onus probandi*; ce qui ne feroit qu'embarasser les disputes, & en faire perdre le fil.

Dom Marco pourroit donc bien n'avoir point de femme, puisqu'on rompt ainsi les mariages. Il faut que l'Empereur soit bien mal satisfait du présent Pontificat. Vous aurez su plutôt que nous la triste nouvelle de la prise de Nissa & de Vidia par les Turcs. La saison étant si avancée, il n'y a plus d'apparence qu'ils fassent de plus grands progrès cette campagne. Mais il est bien à craindre que la guerre contre les Turcs n'aille pas trop bien, tant que les plus grandes forces de l'Empire seront employées à poursuivre un dessein, dont il n'y a guere d'apparence qu'ils viennent à bout, qui est de forcer la France de recevoir la paix aux conditions qu'il plaira à ses ennemis de lui imposer. Je suis tout à vous, mon très cher ami.

Ce 6.

Je viens de recevoir un méchant Ecrit que les Jésuites ont publié sous un faux nom,

nom, pour éluder la condamnation de leur doctrine du péché Philosophique. Car vous verrez que dès l'entrée ils en établissent tous les principes. Je n'ai fait que le parcourir, car il nous sera aisé d'en avoir un autre exemplaire. Mais j'ai cru qu'il est important de vous l'envoyer aussitôt, parce qu'il merite d'être deferé au S. Office, & que ce seroit un coup de partie si on l'y pouvoit faire condamner. Il me semble que les Religieux de S. Dominique rendroient un grand service à l'Eglise, s'ils s'emploioient serieusement à faire censurer ce libelle, qui renverse en tant de points la doctrine de S. Thomas pour établir le Molinisme; & qui veut faire passer pour une maxime très chrétienne cette erreur de Lessius combattue avec tant de force par le F. Lemos: *Faciendi quod in se est ex solis natura viribus Deus non denegat gratiam.* On y soutient aussi comme un principe très certain de la bonne morale, cette proposition de tant de Jesuites: *Non est peccatum formale nisi conscientia hic & nunc judicet de malitiâ:* ce qui revient à ce qu'ils ont soutenu à Aix: *Conscientia circa illicitum intrepida excusat à peccato.* Or tant que ces fausses maximes subsisteront, on ne sauroit empêcher qu'on n'en tire, en raisonnant conséquemment, l'erreur du péché Philosophique.

148 CCCCLXII. Lettre de M. Arnauld
phique. Car rien n'est plus clair que la
conséquence de cet enthymême du pro-
fesseur de Dijon, si on en laisse passer
l'antecedent: *Actus humanus nunquam est
malus sublatâ cognitione malitie: Ergo actus
humanus nunquam est offensa Dei, si non
cognoscatur esse offensa Dei.* C'est donc
cet antecedent qu'il faudroit condamner,
si on veut rendre inébranlable la condam-
nation du dogme impie du péché Philo-
sophique.

J'ai encore à vous parler d'une autre
chose. Vous aurez vû dans la fin de la
4. Denonciation ce que j'y raporte du
livre in folio de Terillus Jesuite Anglois.
Il n'y a pas d'apparence que ce livre ne
soit pas à Rome. Il est d'autant plus
dangereux, qu'il raisonne plus consé-
quemment & plus subtilement en suivant
ses méchans principes. Ne pourroit-on
point encore le deferer au S. Office, en y
joignant une *instruction* qui feroit prin-
cipalement remarquer ce qu'il y dit de
l'ignorance? Pendant que l'on paroît être
assez bien disposé sur cette matiere, il
faudroit la pousser autant que l'on pour-
roit. Le P. Gusman aiant de si bonnes
intentions doit être bien mortifié d'avoir
contribué à faire Archevêque de Malines
celui qui l'est présentement, qui paroît
avoir pour but de renverser tout le bien
qu'a

qu'a fait son prédecesseur. M. Opstraet très habile Théologien, qui a autant de pieté que de science, & qui écrit mieux en Latin qu'on ne fait d'ordinaire en ces païs, a été établi lecteur en Théologie par le defunt Archevêque, dans le seminaire de Malines. La premiere chose qu'a fait son successeur étant arrivé à Malines, a été de lui ôter sa leçon pour la donner à un nommé Martin, Hibernois, qui s'est rendu le mépris de tout le monde par ses impertinences. Tous les gens de bien ont eu tant d'indignation de ce procedé, qu'ils ont obligé M. Opstraet de demander maintenue au Conseil Souverain de Malines, contre cette maniere injuste de le deposseder sans raison. On ne fait pas ce qui en arrivera; mais cela fera bien du bruit, & decriera terriblement le nouvel Archevêque. Celui qu'on a fait passer du Vicariat de Boisleduc à l'Evêché de Bruges, ne vaut pas mieux. Il a été pris pour Commissaire dans l'affaire des PP. de l'Oratoire, où il n'a rien fait qui vaille, non plus que M. Steyaert, qui étoit son Collegue dans cette commission. Cependant les calomnies qu'on avoit repandues contre eux se sont dissipées, parce qu'on ne les a pû appuier d'aucune preuve. Mais la timidité de M. de Cambrai est cause que cette affaire n'est point en-

150 CCCCLXII. Lettre de M. Arnauld
core terminée. Car quoi qu'il soit bien
disposé pour les PP. de l'Oratoire, &
très persuadé de leur innocence, il paroît
qu'il n'ose les justifier entierement, par la
crainte qu'il a des Jesuites.

* Le P.
Poura
natif de
Paris,
nommé
en Hai-
naut le P.
Claret.

Un des Peres de l'Oratoire * qui
étoient sortis de France pour ne pas signer
un méchant Ecrit que l'on vouloit qui
fût signé par tous les particuliers de la
Congregation, est mort depuis peu à
Maubeuge. C'étoit un homme de gran-
de pieté, & qui faisoit beaucoup de fruit
par ses predications & par les directions.
Il étoit extremement de nos amis, & nous
est venu voir diverses fois. On le recom-
mande à vos prieres. Nous vous sommes
bien obligés de toute la peine que vous
prenez pour nous procurer une plus gran-
de sûreté. Mais après tout il faut remet-
tre tout cela entre les mains de Dieu.

Nous venons d'avoir une petite con-
testation sur ces paroles : *mais après tout
il faut remettre tout cela entre les mains de
Dieu.* On a eu peur que cela ne vous
fit concevoir que je ne me mettois guere
en peine de cette sûreté; mais comme cela
est fort éloigné de ma pensée, & que je
la crois fort necessaire pour notre repos,
j'ai soutenu que vous ne le prendriez pas
en ce sens, mais seulement que quoiqu'il
en arrivât, nous nous soumettrions à l'or-
dre

dre de Dieu, qui est la disposition où nous devons être pour les choses que nous affectionnons le plus.

L E T T R E C C C C L X I I I .

A M. DU VAUCÉL. *Sur l'Ecrit dont* ^{13. 02.}
il est parlé dans la lettre precedente tou- ^{1690.}
chant le nommé à l'Evêché de Pamiers;
le desir qu'il avoit d'avoir un recit abrégé
de la vie de feu M. de Caulet Evêque
de Pamiers; & divers Ecrits dont il lui
rend raison.

J'Ai un rhumatisme un peu douloureux, mais qu'on ne croit pas qui puisse avoir de mauvaise suite. C'est ce qui sera cause que je ne vous écrirai que deux mots, en vous envoyant les trois premiers cahiers (qui n'en font que deux dans la copie) de l'Ecrit où le nommé Evêque de Pamiers est dépeint au naturel. C'est tout ce que j'en ai pû faire copier. Ces trois cahiers en contiennent assez pour faire connoître le personnage, & être convaincu que ce sera une très grande honte à l'Eglise, si on souffre qu'un homme d'une si basse naissance, de nulle science que celle des médailles, de nulle probité, de nulle conscience, & de la plus méchante réputation du monde, soit Evêque, & qu'il le soit

152 CCCCLXIII. *Lettre de M. Arnauld*
d'une Eglise où il ne travaillera qu'à de-
truire tout ce qu'un saint Evêque a établi
de bien pendant 30. années d'Episcopat.
Mais prenez garde, avant que de montrer
cela à aucun Cardinal, d'effacer les noms
d'Odescalchi & d'Ottoboni, en un endroit
où il est dit qu'on leur fit des presens
pour obtenir une grace. Comme on ne
l'a pû savoir que de M. Serroni ou de M.
de Camps, peut-être que l'un d'eux s'en
est vanté, quoique cela ne soit pas vrai.
Quoi qu'il en soit, il vaut mieux que cela
ne soit pas vû par les Romains. Je serois
bien aise d'avoir un recit abrégé de ce que
faisoit feu M. de Pamiers dans le gouver-
nement de sa famille, de ses Ecclesiasti-
ques & de son diocèse, comme aussi de sa
vie privée. J'en pourrois faire un bon
usage, en l'opposant à l'infame lettre du
P. Rapin au Cardinal Cibo. Mandez
moi, s'il vous plaît, quand cette lettre a
été condamnée. M. de Toureil pour-
roit engager les deputés de Pamiers à faire
cet abrégé. Il faudroit n'y rien mettre
que de bien certain, & les faits seulement,
sans exagération ni declamation. Nous
avons vû la lettre du P. Cerle pour la
publication du Jubilé. Elle est bien
faite & bien forte. Il eût été bon
qu'il n'eût pas mis *ce grand Pape*.

J'avois eu la pensée de donner la *Chine*
après

après Palafox. (a) Mais comme il y a un autre Tome qui est tout fait, contenant les histoires de Bernardin Cardenas & de Philippe Pardo, on me conseille de l'envoyer à l'Imprimeur le plutôt que l'on pourra; parce que celui de la Chine n'est pas encore prêt. Mais je vous supplie de me mander le plutôt que vous pourrez, si dans l'histoire de Pardo (qui est très belle) il faudra ne pas nommer le P. Christoval Petroché Dominicain, qui a fait un recit fort exact & fort beau du bannissement de l'Archevêque. Je ne vois pas de raison de ne le pas nommer. Néanmoins, si on ne desire pas qu'il soit nommé, on se contentera de dire qu'on fait l'histoire de ce bannissement, d'un Dominicain qui en a fait le recit, aiant été témoin de la plupart des choses qui s'y sont passées, & aiant appris les autres des PP. de son Ordre qui en étoient fort bien informés. Je ferai tout ce que l'on souhaittera. Mais il seroit bien mieux de nommer l'auteur de ce recit.

G 5

LET-

(a) Le quatrième tome de la Morale Pratique des Jésuites, contient l'histoire de M. de Palafox; le cinquième celles de Bernardin de Cardenas & de Philippe Pardo, & les deux suivans regardent les affaires de la Chine.

LETTRE CCCCLXIV.

20. Oct. 1690. *A M. DU VAUCEL. Sur la cinquieme Denonciation du péché philosophique; la mort de M. le Duc de Luines & de M. de S. Marthe; la copie de la suite des faits & gestes du nommé à l'E-vêché de Pamiers; d'une Reponse du P. Gerberon au Ministre Furieu; & du li-vre des Variations composé par M. de Meaux.*

JE suis tout à fait en mauvaise humeur de ce qu'on n'a pas encore commencé d'imprimer la 5. Denonciation, quoi qu'il y ait douze jours qu'on en ait donné la copie à l'Imprimeur, qui avoit promis de commencer 3. jours après. Il dit pour raison qu'il a peur qu'on ne le vifixe. Ainsi je ne sai plus quand cette piece, qui me paroît très nécessaire pour détruire entierement la méchante doctrine du péché philosophique, fera imprimée. Cependant les Jesuites ne s'endorment pas pour la soutenir autant qu'ils peuvent, quoique condamnée. M. Navæus nous mande du 19. „ Les Jesuites An-
 „ glois (de Liege) soutiennent aujour-
 „ d'hui le péché philosophique avec le
 „ seul changement d'un mot qui ne chan-
 „ ge

„ ge rien dans la chose selon leurs princi-
 „ pes: *In eo qui Deum ignorat, vel de*
 „ *Deo non cogitat inculpabiliter.* Voilà ce
 „ qu'on m'en a dit: quand j'aurai la
 „ These, je vous l'enverrai.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que ce sont ces mêmes Jesuites Anglois qui ont fait imprimer l'ouvrage posthume de leur P. Terillus, dont il est parlé à la fin de la 4. Denonciation. Relisez la, je vous prie, ou plutôt faites la lire à vos bons amis, & ils verront que leur *inculpabiliter* dans le sens de cette Ecole des Jesuites Anglois, ne remédie à rien, & n'empêche point qu'il ne se soit commis une infinité de crimes enormes, qui n'ont dûs être selon la proposition condamnée renouvelée par ces Jesuites avec ce mot *d'inculpabiliter*, ni offenses de Dieu, ni pechés mortels, ni dignes de la peine éternelle. Prenez garde sur tout à un passage de Vasquez que le P. Terillus approuve comme contenant une raison très-solide, par lequel selon lui, tous ceux à qui la pensée n'est point venue dans l'esprit qu'une action soit mauvaise, en ignorent la malice *inculpabiliter*, dont il s'ensuit selon la doctrine commune des Jesuites qu'ils ne péchent que matériellement. Ce qu'on a fait à Rome pour la condamnation du péché philosophique n'aura pas

156 CCCCLXIV. Lettre de M. Arnauld
grand effet si on souffre que les Jesuites s'en
jouent par ces prétendues modifications ;
qu'on a rebutées lors qu'ils ont voulu les
alleguer au S. Office pour empêcher qu'on
ne le condannât.

Voici une autre piece qu'ils ont fait
imprimer en Hollande sous ce titre : *Lettre d'un Cavalier à l'auteur d'un livre intitulé : La nouvelle hérésie dans la morale.* On
vous l'envoie. C'est tellement le stile du
P. Bouhours, qu'on ne peut douter
qu'elle ne soit de lui. Vous verrez qu'elle
n'est fondée d'une part que sur la plus
fade & la plus impertinente supposition
du monde, qui est que ce Cavalier aiant
une estime toute particuliere des Jansenistes,
est ravi de trouver qu'ils sont plus
relâchés que les Jesuites ; & de l'autre,
sur 3. ou 4. faussetés grossieres.

La 1. est que le Denonciateur ait établi
comme une chose indubitable, que la
doctrine du péché philosophique est fondée
sur les sentiment des Jesuites touchant
l'ignorance invincible ; au lieu qu'il a dit
seulement qu'elle étoit fondée sur cette
proposition commune dans leurs Ecoles :
*qu'on ne peche point quand on ne fait point
que l'on peche* ; sans que dans les passages
des Jesuites que l'on raporte, il soit parlé
que de *l'ignorance* en general, & sans
qu'aucun de ces auteurs y ait fourré le
mot

mot d'*invincible* : c'est ce qui est fort bien traité dans la 5. Denonciation, & il est bien facheux qu'elle soit si long-tems à paroître.

La 2. fausseté est, que le Denonciateur ait enseigné que l'*ignorance invincible est péché* : ce qui est très-faux, car il ne l'a pas même dit de l'*ignorance* simplement; mais seulement que ce qui se fait par l'*ignorance* du droit naturel n'est point sans péché.

La 3. est, que c'est une erreur condamnée par l'Eglise, que ce qui se fait par l'*ignorance invincible* du droit naturel soit péché. Car il soutient en l'air que cela a été condamné par l'Eglise, sans dire où, ni quand, ni par qui. Après tout, ceux qui l'ont enseigné, comme Estius, n'ont jamais été condamnés, & ne different de ceux qui soutiennent que l'*ignorance* du droit naturel n'excuse jamais de péché, parce qu'elle n'est jamais invincible, que parce qu'ils donnent au mot d'*invincible* une autre idée qu'Estius. Et enfin si cela étoit condamnable, comme Jansenius a soutenu expressément dans un chapitre entier, que l'*ignorance invincible* du droit naturel n'excuse pas de péché, M. Cornet n'auroit pas manqué de mettre cette proposition entre celles qu'il vouloit faire condamner dans cet auteur.

La 4. fausseté est ce qu'il dit sottement d'un Confesseur Janseniste, qui avoit dit à un jeune homme qui paroissoit mondain, quoiqu'il lui eût déclaré qu'il seroit fâché d'offenser Dieu grièvement, qu'il ne devoit songer à communier de 50. ans. Comment peut-on comprendre qu'on dise la messe tous les jours en calomniant d'une manière si honteuse des Ecclesiastiques, qu'ils avouent eux mêmes en d'autres endroits avoir une grande reputation de pieté? Mais pour juger combien est fausse l'idée que donne d'eux ce Jesuite travesti en cavalier, il ne faut que considerer ce qui se passe dans les paroisses conduites par des Pasteurs qu'il font passer pour les plus grands Jansenistes. Car on trouvera qu'au lieu qu'avant que ces Pasteurs fussent dans ces paroisses on y communioit fort rarement, on s'y confesse & on y communie cent fois davantage depuis qu'ils y sont. M. Flemal Licentié en Theologie de l'Université de Louvain, Curé de Braine l'Alleu à 4. lieues de Bruxelles, en est une preuve. Il est de ceux que les moines decrient le plus comme Janseniste & Rigoriste. Mais pour les confondre, il n'y a personne qui puisse nier que ce ne soit une chose merveilleuse, de voir quelle est la pieté & la devotion de cette paroisse de-

Voiez la
lettre
238. pag.
515. du
3. Tome.

depuis qu'il en est pasteur. Il est très exact à suivre les instructions de S. Charles dans l'administration du sacrement de penitence : & il est si faux que cela rebute les penitens, que pendant toute l'année il est tous les matins dans son Confessionnal pour confesser tous ceux qui viennent à lui. Il n'y a point de dimanche qu'il n'y ait un grand nombre de communiants, & point de fêtes un peu considérables qu'il n'y en ait encore davantage. Tous les dimanches on dit deux grandes messes, & on fait deux sermons, l'un sur l'Epître & l'autre sur l'Evangile ; & une grande partie des paroissiens passe une grande partie du jour dans l'Eglise pour entendre toutes les deux messes, & tous les deux sermons. Quelque soin qu'aient les ennemis de la penitence de le decrier comme Rigoriste, il est tellement aimé de ses paroissiens, qu'il y a peu de jours qu'ayant été bien malade & en danger de mourir, le peuple en fut tellement touché, qu'il demanda qu'on fit des prières publiques pour la conservation de leur bon Pasteur, & il s'y trouva autant de monde que le jour de Pâques. Et enfin Dieu les a exaucés ; & il est presentement hors de danger : de quoi nous avons eu une grande joie : car c'est un de nos meilleurs amis, & qui nous venoit souvent voir avant notre retraite.

On

On nous a depuis peu mandé de Paris la nouvelle de bien des morts : de quatre du dehors de P. R. de M. le Duc de Luynes, & ce qui est une grande perte de M. de S. Marthe, qui mourut il y a huit jours, & fut enterré à P. R. deux jours après. C'étoit un excellent prêtre, & de qui on peut dire avec grande confiance, comme j'ai fait aujourd'hui à la messe que j'ai dite pour lui : *Ut cui sacerdotalis dedisti meritum, dones & præmium.*

Nous sommes bien obligés au bon P. Gulman. La réponse qu'il a reçue d'Emanuel de Lira ne pouvoit être meilleure. Si celle du P. Confesseur est aussi bonne, nous aurons lieu d'espérer que notre affaire réussira. Mais je crois qu'il faut les laisser prendre les voies qu'ils jugeront les plus convenables.

Je n'ai pû faire copier la suite des faits & gestes du nommé à l'Evêché de Pamiers. J'avois quasi la pensée de vous envoyer ce reste qui est plus long que ce que vous avez, quoique je n'en eusse point de copie, & je le ferai si vous jugez que cela soit nécessaire. Mais j'ai peine à croire que si on n'est pas touché de ce que vous avez, on le soit de la suite, quoique ce soit une terrible confirmation des mechantes qualités de cet hom-

homme ; & peut-être que l'affaire sera conclue , & les bulles accordées aussi bien à lui qu'aux autres , avant qu'on ait pû faire valoir ce qu'on vous a envoyé. Ce que j'avois pris pour un rhumatisme n'est pas cela. C'est un autre mal, dont j'espère d'être bientôt quitte.

M. Kergré * est presentement ici pour se panser d'une loupe. On croit qu'il y passera une partie de l'hiver , & il le peut sans craindre, quoiqu'il y soit *incognito*, parce qu'il a obtenu de MM. de Rotterdam des lettres de Bourgeoisie. Il a fait une très-belle réponse à un livre de M. Jurieu intitulé , *Les prejugez legitimes contre l'Eglise Romaine*. Il est trop gros pour vous être envoyé par la poste. Il faudra le mettre dans quelque balot. Si on pouvoit donner envie à quelque Cardinal riche de le faire venir en payant tous les frais, comme faisoit le feu Cardinal Sluse, on le lui enverroient volontiers , & d'autres livres qu'il desireroit avoir, sans que les livres lui coutassent rien. Mais je doute que ceux qui sont riches soient assez curieux.

Je ne sai quel jugement on fait à Rome de l'Histoire des Variations de M. de Meaux. Mais c'est assurément un fort beau livre, très-solide & très-bien écrit. Le Roi se seroit fait plus d'honneur, s'il l'avoit

* Le P.
Gerbes
ron.

162 CCCCXLV. Lettre de M. Arnauld

l'avoit nommé au Cardinalat. Il y a néanmoins un *Verumtamen* dont j'apprehende qu'il n'ait un grand compte à rendre à Dieu; c'est qu'il n'a pas le courage de rien représenter au Roi. C'est le genie du tems à l'égard de ceux mêmes qui ont d'ailleurs de fort grandes qualités, beaucoup de lumiere, & peu de generosité. Mais cela ne doit pas empêcher qu'on n'estime ce qu'ils ont d'estimable. Je suis tout à vous.

LETTRE CCCCLXV.

3. Nov.
1690.

A M. DU VAUCEL. *Sur la cinquieme Denonciation du péché Philosophique; un autre Ecrit qu'il meditoit; la Sentence que M. l'Archevêque de Cambrai avoit rendue en faveur des PP. de l'Oratoire; la mort de M. Flemal; & la suite de la Morale pratique.*

ON imprime la cinquieme Denonciation, & j'espere que nous pourrons vous l'envoyer toute entiere par le prochain ordinaire. Elle paroît plus forte que pas une autre; & j'y ai mis à la fin les Ecrits de cinq Professeurs Jesuites sur le péché Philosophique, dont 3. ont enseigné à Reims, un à Lion & un autre à Chamberry. On est bien assuré que

que ce sont les vrais Ecrits de ces Jesuites ; mais celui qui nous a envoiés ceux de Reims , ne veut pas être nommé , mais seulement que l'on dise qu'on les a de personnes qui les ont écrits sous ces Jesuites , & qu'ils sont presentement entre les mains d'un homme d'honneur contre lequel on est bien assuré que les Jesuites n'oseroient pas s'inscrire en faux.

Or je ne sai si les Romains trouveroient que cela fût assez authentique. Ainsi tout considéré, je doute s'il est à propos de faire usage de la lettre à S. S. que l'on vous a envoiée. Je ne vois pas qu'on ait rien à en esperer pour la condamnation de ces Ecrits. Et pour les Theses, il ne me convient guere , ce me semble , que ce soit moi qui en demande la censure. C'est assez que j'aie fait condamner le dogme. On pourroit attribuer à un acharnement contre les Jesuites que j'en fisse davantage : outre que cela se fera bien mieux par ceux qui sont sur les lieux , & qui peuvent juger mieux que nous ce que l'on peut obtenir de ces congregations. Le vacarme est utile, mais il est déjà fait , & la 5. Denonciation le renouvellera. Et outre tout cela, nous avons tant d'autres choses à faire, que nous aurons de la peine à faire des memoires exacts de toutes les
The-

Theses & de tous les livres qu'il seroit à propos que l'on condannât. Il semble donc, tout considéré, qu'il vaut mieux que vous fassiez au lieu où vous êtes des memoriaux pour tâcher d'obtenir ce que vous savez mieux que nous qu'il faut demander.

Il y a seulement une chose que j'ai encore quelque dessein de faire, quoique je n'y sois pas tout à fait resolu : c'est de faire un Ecrit fort court, qui ait pour titre : *La contravention des Jesuites au Decret du S. S. qui a condanné la doctrine du péché Philosophique, dénoncée à l'Eglise.* Ce sera la substance de ce titre, si ce n'en sont pas les mots. Ce que je prouverai par la These des Jesuites Anglois de Liege, qui vous a été envoyée : car il me sera aisé de montrer, que les deux mots qu'ils ajoutent, *invincibiliter & inculpabiliter*, ne leur peuvent servir de rien pour excuser cette mechante doctrine, comme on l'a fait voir à la fin de la 4. Denonciation, par le P. Terille de ce même College des Jesuites Anglois, qui a fait imprimer son livre, & l'a dedié en corps à un Prelat du païs, desorte qu'on ne peut douter que ce ne soit la doctrine de ce College. Mais comme cela est fort aisé à justifier en examinant cette nouvelle These par ce qui est à la fin de la

la 4. Denonciation, peut-être que sans attendre cela, vous seriez mieux où vous êtes, de faire un Memorial pour représenter l'injure que les Jesuites font au S. S. par la hardiesse qu'ils prennent d'enseigner de nouveau ce qu'il vient de condamner.

Pour ce qui est de la justification de M. A. & les plaintes qu'il pourroit faire de la maniere outrageuse dont le traitent les Jesuites, qui étoit une autre raison d'écrire à S. S. il y a si peu de sujet d'esperer que cela produise rien, qu'il vaut bien mieux s'adresser au public, comme on fera bientôt par deux Ecrits, dont l'un s'imprimera quelque part en France, & l'autre ici...

Je ne comprends rien à la lettre de M. Leybnits. Il reconnoît que c'est une erreur de *s'imaginer qu'on ne peut pécher que lorsque l'on connoît que l'on pèche, ni offenser Dieu que lorsque l'on pense l'offenser* : donc l'ignorance où ont été les Americains de Dieu & de sa loi, n'a pas empêché que les crimes qu'ils committoient n'aient été de vrais péchés & de vraies offenses de Dieu. Or ils n'avoient aucun moyen d'en obtenir le pardon de Dieu : ils feront donc de ceux dont S. Paul dit 2. Thess. 8. *In revelatione Domini Jesu de calo dantis vindictam*

*is QUI NON NOVERUNT DEUM,
& qui non obediunt Evangelio D. N. J. C.
qui penas dabunt in interitu aternas a facie
Domini,* & de ceux dont il est parlé
Jean 5. v. 28. & Matth. 25. v. 32. 33.
comme vous pouvez voir dans la Denon-
ciation pag. 24. Vous avez raison, que
ce qu'il dit à la fin de cette lettre va à
ruiner le péché originel comme font les
Sociniens.

Enfin nous avons eu la Sentence ou le
Mandement de M. l'Archevêque de
Cambrai sur le sujet des PP. de l'Orato-
ire. Mais pour ne vous rien dissimu-
ler, nous ne sommes que mediocrement
contens de ce qu'il dit en faveur des PP.
de l'Oratoire. Car s'il les justifie des
crimes qu'on leur avoit imposés, c'est en ne
disant pas un seul mot contre leurs calom-
niateurs, & ne faisant point entendre le
tort qu'ils avoient de leur imposer contre
toute apparence de raison, l'abominable
hérésie des Nestoriens, que la sainte
Vierge n'est pas Mere de Dieu. Il y a
bien d'autres choses dans cette justifica-
tion des PP. de l'Oratoire, qui ne nous
plaisent guere. Mais nous sommes tout
à fait mal satisfaits du grand discours
qu'il fait dès l'entrée de ce Mandement,
sur le sujet de la lecture des livres défen-
dus, ne se pouvant rien imaginer de plus
ou-

outré, jusqu'à mettre au nombre des livres qu'on ne peut pas lire, ceux qui n'ont pas d'approbation du Censeur: ce qui est interdire la lecture de tous ceux où on parle un peu fortement contre les excès des Jesuites dans leur doctrine & dans leur conduite. Car il n'y a point de Censeur qu'on voulût engager à les approuver, parce que ce seroit l'exposer aux mauvais traitemens d'une société vindicative, & très-puissante pour se ressentir de ce qu'on a fait contr'elle. C'est ce qui a été cause que ce Mandement nous ayant été envoyé de Mons pour le faire imprimer ici, nous n'avons pas jugé que nous pussions le faire imprimer en conscience, parce qu'il seroit capable de faire beaucoup de mal, en jettant le trouble dans beaucoup de consciences, qui lisent avec fruit la parole de Dieu, que ce Mandement leur défend de lire à moins qu'on n'ait des permissions que des filles & des femmes n'osent demander. N'ayant donc qu'un seul exemplaire de ce Mandement, nous ne pourrions pas vous l'envoyer par cet ordinaire; mais nous tâcherons d'en avoir un autre que nous vous enverrions par l'ordinaire prochain. J'ai oublié de vous dire que M. de Cambrai a suivi le mechant avis de M. Steyaert, hors le commencement qu'il n'a
pas

pas mis, qu'il a adouci de certaines choses, & qu'il a justifié les PP. de l'Oratoire plus que ce Docteur ne vouloit.

Le S. Pillardi (dont on vous a écrit autrefois pour vous faire savoir sa mauvaise vie, & qui fait presentement ici la fonction d'Internonce par *interim*,) aiant été choqué de ce que les Moines de Mons avoient présenté une Requête au Conseil souverain de Mons pour empêcher la publication de la Sentence ou Mandement de M. de Cambrai, parce que c'est faire dependre la jurisdiction ecclesiastique du Tribunal seculier (car il n'est blessé que de cela, étant d'ailleurs très-favorable aux Moines) a présenté une Requête au Conseil privé du Roi qui est ici, contre cette entreprise; & ce Conseil selon sa coutume, a écrit à celui de Mons qu'il eût à dire dans 3. jours par quelle autorité il entreprenoit d'empêcher l'exécution des Sentences des Evêques. Mais nous n'avons point sù ce que le Conseil de Mons a répondu. Tout ce qui est pour la bonne cause va ici fort lentement & avec froideur. On n'agit avec chaleur que pour opprimer l'innocence & la verité.

Je vous suis bien obligé de la lettre que m'a écrit M. de C. Nous nous sommes servis de cette permission étant

à Liege, presentement nous n'en aurons pas de besoin. Car nous avons une chapelle domestique approuvée depuis long-tems par le S. S. Je ne suis point à plaindre d'être un peu plus caché que je n'étois. Je ne sortois durant tout l'hiver que pour aller deux fois le mois chez un ami, de quoi je me passerai fort bien.

Le bon Curé dont je vous avois dit tant de bien est mort il y a 5. ou 6. jours, & a laissé tous ses paroissiens dans la dernière desolation. C'étoit un vrai saint. Et il ne faut que son exemple pour faire rougir M. Steyaert de ses ridicules declamations contre ceux qu'il appelle Rigoristes. Vous avez raison d'être édifié & consolé de ce que l'on vous a mandé de M. *. Il y a bien des Prêtres qui tombent, mais il n'y en a guere qui se revelent; & de ceux qui prétendent se relever, je ne sai s'il y en a de cent un qui soit assez humble pour se réduire à la communion laïque, selon le véritable & ancien esprit de l'Eglise.

* M.
Flemal.

J'avois eu d'abord dessein de mettre après l'Histoire de Palafox l'Histoire de la persecution de deux Evêques, Cardenas & Pardo, & j'avois changé depuis m'étant imaginé qu'il seroit plus important de mettre ce qui regarde la Chine.

Mais je pense vous avoir mandé que sur ce que le volume de la Chine ne pouvoit pas être si-tôt prêt, je suis revenu à ma première pensée : & l'on a déjà envoyé en Hollande la moitié du volume qui regarde ces deux Evêques.

LETTRE CCCCLXVI.

10. Nov.
1690.

A M. DU VAUCEL. Sur quelques éclaircissemens qu'il lui demandoit au sujet de Dom Philippe Pardo ; une Requête présentée contre lui à Liege ; une autre présentée au Conseil Privé au sujet de la Sentence de M. de Cambrai en faveur des PP. de l'Oratoire ; la publication faite à Paris du Decret qui condamne la doctrine du péché Philosophique ; & une Mission des Jesuites à Versailles.

NOUS vous avons déjà donné avis que nous faisons imprimer les histoires de deux SS. Evêques persecutés par les Jesuites, D. Bernardin de Cardenas, & Dom Philippe Pardo. Mais voici une chose touchant ce dernier qui nous oblige de vous consulter pour ne rien faire dont personne puisse avoir de la peine. Nous avons trouvé parmi les Memoires que vous nous avez envoyés, la suite de
l'af-

l'affaire de Dom Pardo, qui contient quelques nouveaux differens qu'il a eus avec les Jesuites depuis son rétablissement. Cela est pris d'un Ecrit imprimé, présenté à la Congregation de la *Propagande*, dont vous faites un extrait en citant les pages de cet Ecrit. Cela nous a paru fort bon, & nous aurions envie d'en faire une quatrieme Partie de cette Histoire de Dom Pardo, au cas que vous n'y trouviez point d'inconvenient.

Je reçois presentement une lettre de Liege par laquelle on me mande qu'un Dominicain de cette Maison de Liege, Docteur de la Faculté de Paris, qui a signé l'impertinente Requête contre M. Voiez la question curieuse : Si M. Arnauld &c
 Arnauld présentée au Vicaire, s'étant trouvé dans une Compagnie où il y avoit des amis de ce Docteur, il fut terriblement poussé. On lui reprocha qu'outre cette signature il avoit avancé des calomnies contre M. A. chez les Religieux de S. Jaques, qui est une grande Abaie de Benedictins dans cette ville là. On lui representa qu'il y alloit de son salut s'il ne retractoit ces calomnies &c. Cela l'obligea de dire pour sa défense, que c'étoit M. Bassery, nommé à l'E-
 vêché de Bruges, qui avoit écrit au Corps des Moines de Liege de prendre garde à ce Docteur qu'on avoit chassé de Malines,

172 CCCCLXVI. Lettre de M. Arnauld
nes, & à la doctrine qu'il pouvoit re-
pandre dans le Diocèse de Liege. On
a cru qu'il étoit bon que vous fussiez
cela.

Le nouvel Internonce n'est point en-
core arrivé. Pillardi qui l'est par *interim*, est un misérable homme. Il n'a
pû s'empêcher de présenter Requête au
Conseil privé contre la Requête des Moines
de Mons, pour empêcher la publica-
tion de la Sentence de M. de Cambrai,
qui a été reçue & apostillée par le Con-
seil de Mons. Mais il a uniquement re-
gardé la translation de la juridiction ec-
clesiastique au Tribunal séculier. Car
pour le fond il est tout à fait pour les
Moines, non seulement contre l'Oratoire,
mais contre tous les honnêtes gens de ce
pays-ci, qu'il regarde presque comme des
schismatiques, parce qu'ils n'ont pas une
obéissance aveugle à tout ce qui se fait à
Rome, & qu'ils ne croient pas que ce
soit un crime de lire même en secret un
livre défendu, quoi qu'il soit notoire
qu'il n'a point été défendu pour aucune
mauvaise doctrine. Ce zèle aveugle pour
l'autorité *della sancta sede* est toute sa re-
ligion. Car on vous a mandé autrefois
de ses nouvelles que l'on savoit très-cer-
tainement, aussi bien que d'un autre nom-
mé *Pompeo*, qui a laissé ici une fort mau-
vaise

vaïse reputation. Et cependant on dit qu'il est presentement Curé en Italie.

Vous n'avez pas bien deviné quand vous vous êtes imaginé que les Jesuites ne manqueroient pas d'obtenir un Arrêt du Parlement contre la publication du Decret qui condamne le péché Philosophique : car voici ce qu'on nous en mande de Paris. (On a crié dans Paris le Decret de l'Inquisition de Rome contre les deux Theses des Jesuites, l'une qui regarde l'amour de Dieu, & l'autre le péché Philosophique. Les Colporteurs l'ont débité pendant plusieurs jours : faites fond sur ce que je vous en dis. On m'a assuré que N. S. P. le Pape avoit dit à M. de Chaulnes, qu'il s'étonnoit de ce que l'on ne recevoit pas en France le Decret contre &c : que cela ne regardoit ni le Roi, ni l'Etat, que c'étoit une affaire purement ecclesiastique qui regardoit la foi. On dit que cela a donné lieu à la publication de ce Decret, après ce que M. de Chaulnes en a écrit en France. Voilà ce que l'on nous mande.) Et je ne m'étonne pas que les Jesuites n'aient pas employé leur credit pour empêcher cette publication. Cela les auroit rendu trop odieux, & on les auroit regardés comme de grands fourbes, après la protestation qu'ils avoient faite dans

174 CCCCLXVI. *Lettre de M. Arnauld*
leur 1. lettre, que si leur doctrine étoit
condamnée par le Pape ou par les Evê-
ques, on auroit sujet de se louer de leur
soumission.

Voici encore ce qu'on nous mande de
Paris. Les Jesuites vont faire une mis-
sion à Versailles. Les bons Missionnai-
res qui en sont Curés, ont fait tous
leurs efforts pour empêcher un tel coup ;
mais ils n'ont pû. Ils ont eu beau alle-
guer qu'ils étoient eux mêmes Mission-
naires, & que ce seroit leur faire injure ;
que la Cure étoit bien administrée ; que
le Jubilé venoit de passer, & qu'on n'a-
voit que faire de mission : le P. Con-
fesseur a tant fait que le Roi a dit qu'il
en falloit faire une.

LETTRE CCCCLXVII.

16. Nov. 1690. *A M. DU VAUCEL. Sur la Suppli-
que que les Religieuses de Viset devoient
présenter pour être mises sous la Juris-
diction de l'Ordinaire ; les Denonciations
qu'il avoit faites ; & l'Avis de M.
Steyaert à M. l'Archevêque de Cambrai
sur les troubles de Mons.*

JE reçus hier votre lettre où vous me
faisiez bien espérer de l'affaire des bon-
nes Religieuses que je vous avois recom-
man-

mandées, pourvû qu'elles fussent toutes bien unies. Et aujourd'hui j'en reçois une de celle dont je vous avois parlé d'abord, qui vous fera connoître que leur union ne sauroit être plus grande, ni leur intention plus pure. Etant donc assuré que vous aurez l'acte tel que vous le demandez, travaillez cependant à disposer toutes choses, afin que l'on puisse obtenir ce que ces pauvres filles demandent avec tant de raison. J'enverrai au premier jour l'extrait de votre lettre, & je prierai M. G. qui est resté à Liege, de vous envoyer directement l'acte qu'on aura dressé. On n'aura point de peine à fournir l'argent que vous marquez. Il y a trois Religieuses dans ce Couvent qui sont sœurs d'un Echevin fort homme de bien & fort riche, & qui aiant beaucoup d'estime & d'affection pour ses sœurs à cause de leur pieté, n'épargnera rien pour les mettre dans un état qui leur soit plus avantageux, & où elles auront plus de moien de se sanctifier.

Ce Monastere est fort pauvre. Il n'a de revenu assuré que les pensions de ces trois filles. Mais l'estime où elles sont, leur attire quelques aumones. Si elles étoient sous l'Ordinaire, on leur permettroit de s'établir à Liege, où elles seroient bien mieux pour le spirituel & pour le

176 CCCCLXVII. *Lettre de M. Arnauld*
temporel. Ma pensée seroit de mander à
l'Ecclesiastique dont il est parlé dans la
lettre que la Religieuse m'a écrite, qu'el-
les pourroient dans la suplique qu'elles pre-
senteront au Pape, ne rien dire de positif
contre les Recollets, mais seulement repre-
senter qu'elles ont de grandes raisons de sou-
haiter d'être sous l'Ordinaire, parce qu'el-
les sont persuadées qu'elles y trouveront un
grand avantage pour leur avancement spi-
rituel : mais qu'elles pourroient joindre
à cet acte un Memoire où elles marque-
roient les sujets qu'elles ont de se plain-
dre de la conduite de ces Peres, en n'y
mettant rien que de bien certain. Ce qui
me fait avoir cette pensée, est que n'y
ayant rien contre les Peres dans la suppli-
que, ils ne seront pas si portés à s'y op-
poser, & que le Memoire sera une piece
secrète qu'on ne communiquera que selon
le besoin qu'on en aura, & à qui on voudra.

Je vous ai déjà mandé que j'ai de la
peine à me mettre à faire de nouvelles De-
nonciations. Vous verrez dans la 5. un
endroit fort important contre la probabi-
lité. C'est tout ce que j'en puis dire.
C'est un bonheur que la 1. Denoncia-
tion a fait un si grand vacarme à Paris,
ce qui a beaucoup contribué au bon effet
qu'elle a eu. Il ne faut pas s'imaginer
qu'il en sera de même des autres, lorf-
qu'on

qu'on ne denoncera que des livres & des Theses, & qu'il n'y aura rien de nouveau à dire sur la doctrine. Je crois que vous êtes plus à portée pour poursuivre ces condamnations, comme vous avez fait celle des livres du P. Malebranche, sans que l'on s'en soit mêlé ici.

Vous aurez vû par l'avis de M. Steyaert à M. l'Archevêque de Cambrai sur les troubles de Mons, jusqu'à quel point de rigueur & d'obeissance aveugle ce Docteur pousse l'obligation de ne point lire les livres défendus, & sur tout l'Ecriture en langue vulgaire & les versions de la Messe. Cela fait ici un scandale & un trouble horrible. Il étend cela jusqu'à l'abregé de la Morale de l'Evangile, de S. Paul & du reste du Nouveau Testament. Il n'y a rien dont toutes les personnes de pieté fussent plus édifiées; & ce Docteur a pris à tâche de pousser les Evêques à leur arracher des mains ce pain de vie, dont leur ame se nourrissoit avec tant de fruit. On ne veut point considerer qu'une loi humaine qui peut être utile en un tems, cesse d'obliger selon tous les Jurisconsultes, quand les choses sont tellement changées par la suite du tems, que l'observation en seroit dommageable. Car c'est ce qu'on peut dire de cette regle de l'Index, de ne point lire l'Ecriture en langue vulgaire

178 CCCCLXVII. *Lettre de M. Arnauld*
sans permission. Elle a pû être utile
lorsqu'on l'a faite, parce que les hérétiques
portoient tous les peuples à la lire
en leur inspirant en même tems ce mé-
chant principe, que c'étoit dans l'Ecri-
ture qu'ils devoient chercher les verités
de la foi sans s'en rapporter à l'autorité
des hommes sujets à faillir. Il est certain
que l'Ecriture lue par les simples dans cet
esprit pouvoit bien faire du mal; mais
ce mal presentement n'est plus. Les Ca-
tholiques qui n'ont guere de pieté ne
pensent point à la lire: & ceux qui en
ont n'y cherchent qu'à s'édifier par ce
qu'il y a de moral dans l'Ecriture, & non
d'y trouver les articles de leur creance,
qu'ils ont appris par l'autorité de l'E-
glise.

Mais voici au contraire deux grands
maux que cause le renouvellement de ces
defenses. Le premier est que les bonnes
ames & les plus capables de profiter de la
parole de Dieu, regardent l'Ecriture
comme un livre defendu, en perdent le
goût, ne l'osant lire, & feroient même
scrupule d'en demander permission; &
que s'il y en a d'autres moins craintives,
elles s'irritent de l'injustice qu'on leur
fait en les privant de ce que le S. Esprit
a écrit pour elles aussi bien que pour les
prêtres, & elles ne peuvent comprendre
pour-

pourquoi on leur defend de lire ce qu'elles ne veulent lire que pour leur édification & leur avancement spirituel, & tant qu'on ne trouve point à redire que ces mêmes choses soient lues par toutes sortes de jeunes gens, souvent peu réglés & peu devots, pourvû qu'ils sachent un peu de latin. Elles ne se plaignent pas moins de ce qu'on les traite en païennes à qui on cacheoit les misteres, puisqu'on ne veut pas qu'en y assistant, & selon ce qu'on leur a appris offrant même le sacrifice avec le prêtre, elles sachent ce qu'on y dit pour s'unir en esprit avec lui. L'autre mal est le scandale des heretiques qui n'ont rien de plus fort pour empêcher que ceux qu'ils ont seduits ne les quittent & retournent à l'Eglise, qu'en leur disant qu'on y defend la parole de Dieu &c. Le P. Veron assure que c'est ce qui empêche la conversion de plusieurs milliers d'ames. Il faudroit le voir dans un de ses préludes sur la version du Nouveau Testament. On me presse de finir, & j'ai écrit ceci terriblement à la hâte.

LETTRE CCCCLXVIII.

30. Nov. 1690. *A M. DU VAUCEL. Sur les IV. Articles & la Regale; les livres de Spinoza; la doctrine de Descartes; & un traité de la liberté.*

J'Avois fait un extrait de ce que je vous avois écrit pour tenir ferme sur les 4. articles sans en relâcher quoi que ce soit, & n'être point difficile à s'accommoder touchant la Regale, afin que cela pût être donné à un des Ministres; mais je n'en ai aucune nouvelle. Rien n'est plus honteux que les bassesses que vous nous mandez qu'on fait sur cela. Comme le Roi n'agit point par lui même dans les affaires de l'Eglise, on y trouve une infinité de travers. Il n'en est pas de même pour les affaires de son Etat. Il y agit au moins conséquemment, & n'y fait point de bassesses. C'est pourquoi je ne comprends rien à ce que vous dites que bien des gens croient que la France ne feroit pas grande difficulté de laisser là le Roi Jaques, si elle trouvoit des conditions avantageuses pour une paix avec l'Empire & l'Espagne. Car si on entend par laisser là le Roi Jaques, n'exiger point pour condition en traitant avec l'Empire & l'E-

l'Espagne le retablissement de ce Roi, j'en demeure d'accord. Mais si on entend qu'il s'obligera de ne le point assister, & de reconnoître le Roi Guillaume, c'est ce que je ne croirai jamais que je ne l'aie vû.

Je n'ai point lû les livres de Spinoza. Mais je sai que ce sont de très-méchans livres, & je suis persuadé que votre Ami feroit très-mal de les lire. C'est un franc Athée qui ne croit point d'autre Dieu que la nature. Il est du droit naturel de ne point lire de tels livres, à moins qu'on ne les voulût refuter, & qu'on eût du talent pour cela.

Ce que je vous ai marqué de la doctrine de M. Descartes me paroît très-solide. Ceux qui ont contesté ce qu'il a dit de la distinction de l'ame & du corps, étoient entêtés de la Philosophie d'Epicure, & n'avoient guere de religion. Je sai bien ce que je vous dis, mais cela n'empêche pas que ceux qui voudront bien user de leur raison ne se rendent à ses principes. Pour les bêtes, quel intérêt avons-nous que ce ne soient pas des machines. L'art de Dieu en paroît plus merveilleux de ce que tout se fait en elles par ressort. Mais on pourra croire, dites vous, qu'il en est de même des hommes. Ceux qui le croiroient pourroient-ils le

182 CCCCLXIX. *Lettre de M. Arnauld*
croire sans penser, & dès qu'ils pensent,
ce ne sont plus de simples machines.

Je ne sai quel usage vous avez fait de
mon petit traité de la liberté. Je crois
que la voie que j'ai prise, qui est celle de
S. Thomas, est plus propre que pas une
autre à concilier la liberté avec l'efficace
de la grace. Lisez-le, je vous prie, avec
attention, & dans cette même vûe. Vous
pourriez aussi le faire voir à quelque ha-
bile Thomiste, comme est ce Docteur
de Paris de l'Ordre de S. Dominique, qui
est à Rome présentement. Je suis tout
à vous.

Le P.
Serry.

LETTRE CCCCLXIX.

1. Dec.
1690.

A M. DU VAUCEL. Sur la cinquième Denonciation; une dissertation pour la confirmation de la These des Jesuites d'Anvers; une autre These des Jesuites de Louvain; & quelques remarques à ce sujet.

VOUS aurez vû présentement la 5.
Denonciation, & je suis persuadé
qu'après avoir lû l'Avertissement qu'on a
mis d'abord, vous aurez approuvé la rai-
son qu'on a eue de ne point changer le
titre. Car j'avois bien prévu que le
Decret du S. Siege contre le Philoso-
phisme

phisme, ne seroit point capable d'humilier les Jesuites & de leur faire avouer que leur méchante doctrine y avoit été condamnée, & qu'ils se serviroient toujours des mêmes échapatoires pour soustraire leurs professeurs aux anathêmes de l'Eglise, quoiqu'ils eussent promis le contraire dans leur premiere lettre. Il paroît que vous en avez jugé autrement, & c'est ce qui vous a fait croire que le *titre de Denonciation n'étoit plus de saison après la condamnation publiée*; parce, dites-vous, que les Jesuites ne feroient que s'enfermer de plus en plus, s'ils prétendoient soutenir directement ou indirectement cette mechante doctrine. J'ai été meilleur prophete que vous. Vous avez déjà vû par la These de Liege, que ce n'est pas seulement indirectement, mais très directement qu'ils soutiennent leur philosophisme.

Mais ce que l'on vous envoie aujourd'hui est encore bien plus insolent. C'est une dissertation des mêmes Jesuites Anglois (comme on le fait certainement, quoiqu'ils n'y aient pas mis leur nom) pour la confirmation de leur These. Voilà à quoi aboutit cette soumission parfaite qu'ils avoient promise dans leur premiere lettre, & la protestation qu'ils y faisoient qu'ils n'auroient point recours à *des distinctions de sens* pour sauver le leur des anathêmes de l'Eglise. C'est

C'est en vain que le S. Siege pour les obliger à tenir parole ne s'est pas contenté de condamner la detestable doctrine du péché Philosophique, mais que pour arrêter davantage la hardiesse de ces Religieux à soutenir jusqu'au bout les erreurs qui sont devenues communes dans leurs Ecoles, il a ajouté, *Que quiconque osera l'enseigner, la soutenir, la publier, ou même en disputer publiquement, ou en discourir en particulier, à moins que ce ne soit pour la combattre, il encourra par le seul fait l'excommunication, de laquelle, hors l'article de la mort, il ne pourra être absous que par le seul Pontife Romain.* Est-ce pour combattre cette doctrine qu'ils en ont parlé dans la These qui vous a été envoyée? Est-ce pour la combattre qu'ils ont fait depuis la Dissertation que l'on vous envoie? Qui peut donc leur avoir persuadé qu'on ne les regarderoit pas à Rome comme ayant encouru l'excommunication réservée au S. Siege, & qu'on les châtieroit pas pour cet insolent mepris des censures, que la confiance qu'ils ont dans le credit de la Compagnie, que quoi qu'ils fassent pour en soutenir le faux honneur, on n'osera pas les en punir? C'est en une cause de cette nature où on n'avoit rien fait à Rome qui ne soit généralement approuvé dans toute l'Eglise, que l'on

l'on devroit temoigner de la fermeté, & ne pas donner lieu que l'on puisse dire d'eux : *Dat veniam corvis, vexat censura columbas.* Car n'est-ce pas ce qu'on auroit occasion de penser si on épargnoit ces Corbeaux par la considération du credit qu'ils ont auprès des Princes seculiers, pendant que se laissant prévenir par des accusations vagues & des calomnies sans fondement, on opprime des colombes.

Je ne doute pas néanmoins que l'on ne fasse quelque chose contre la These de Liege, contre cette dissertation & contre une nouvelle These de Louvain, dont je vous parlerai dans la suite. Mais cela suffit-il pour vanger l'honneur de l'Eglise, & pour faire sentir à des Religieux si imprudens l'énormité de leur attentat ? Ne faudroit-il pas obliger les Jesuites à renoncer au principe du péché Philosophique, qui est la proposition de la pag. 20. de ce libelle ? Ne faudroit-il pas les obliger de souscrire à l'opinion de S. Thomas expliquée par Cajetan, comme on peut voir dans ce libelle, pag. 5. & 6 ? Ne faudroit-il pas donner ordre au Nonce de Cologne de se transporter à Liege pour informer de cette These & de ce libelle, afin d'instruire le procès des auteurs de l'un & de l'autre, & préalablement faire condamner la These & l'Ecrit
par

186 CCCCLXIX. *Lettre de M. Arnauld*
par les Jesuites de Liege, tant Anglois
que Liegeois? Enfin je ne fai ce qui ar-
rivers de tout ceci; mais s'il y a un peu
de vigeur à Rome, ce sera une mechan-
te affaire pour les Jesuites.

J'ai à vous parler presentement de la
These de Louvain. Le Jesuite qui l'a
soutenue est un des plus entetés Philoso-
phistes. Celui à qui il en veut est M.
Steyaert, comme vous avez pu voir par
la petite These qui vous a été envoyée.
Ce qu'il dit qu'ils ne soutiennent tou-
chant le péché Philosophique que ce que
S. Thomas a enseigné, est un impudent
mensonge, comme on l'a fait voir dans
la 5. Denonciation pag. 69. & 70. &
comme on le voit aussi par ce nouveau
libelle pag. 5. & 6. c'est ce qu'il faut
bien faire remarquer aux Dominicains.
Je ne puis me rendre à la pensée, que
vous avez toujours qu'il faudroit écrire
à S. S. & lui denoncer des livres & des
Theses &c. Je suis accablé d'autres oc-
cupations. Mais de plus je ne vois nul
sujet d'esperer que l'on puisse obtenir de
faire mettre parmi les livres defendus les
livres des Jesuites, où il y a de très me-
chantes maximes de Morale. Il y en a
trop, & jamais l'Inquisition ne se porte-
ra à faire une chose si extraordinaire que
celle là; & enfin il faudroit recommen-
cer

cer à étudier les Casuistes pour en marquer les erreurs. Et je ne pourrois le faire quand je le voudrois, au lieu où je suis; & quand cela seroit en mon pouvoir, je ne pourrois me résoudre de l'entreprendre. Je ne crois pas non plus que vous, que M. F. fût propre à écrire sur les 65. propositions. Et cela est déjà fait par M. Huygens & par M. Steyaert qui n'y a pas mal réussi. Car il ne fait pas mal quand il a raison; mais il ne l'a pas toujours...

Vous aurez reçu presentement les deux Memoires de M. Hennebel. Le dernier m'a fort plû. Je voudrois seulement qu'on en ôtat ce qu'il dit qu'il faudroit donner deux inspecteurs au Gouverneur Général, par le Conseil desquels il donnât les Charges & pourvût aux Benefices. Ce n'est point à des particuliers à donner ces sortes d'avis aux Princes. Cela ne peut que les choquer. Cela irriteroit terriblement un Gouverneur, s'il venoit à savoir qu'on a proposé une telle chose. Et enfin comme ce ne seroient pas les gens de bien qui choisiroient ces inspecteurs, & que leurs adversaires pourroient avoir plus de part qu'eux à ce choix, il y auroit plus de mal à en craindre que de bien à en esperer. Je vous avois déjà mandé qu'il faudroit ôter
cet

188 CCCCLXIX. *Lettre de M. Arnauld*
cet endroit des copies que vous feriez
faire pour Rome : mais je vous dis pre-
sentement qu'il me semble absolument
nécessaire de l'ôter de l'exemplaire mé-
me qu'on doit envoyer en Espagne.
Comme il n'est point signé, toute copie
que vous en ferez faire passera pour ori-
ginal.

En relisant ce que j'ai dit de S. Tho-
mas dans la 5. Denonciation, j'y ai trou-
vé une terrible faute pag. 70. que je vous
supplie de corriger dans votre exemplaire
& dans tous les autres que vous pourrez
avoir. Pag. 70. lin. 8. effacez ces mots :
Car il faudroit que comme vous il eût cru,
& mettez au lieu : *s'il avoit cru, comme*
vous, qu'il fût, mettre ensuite : Car au
lieu, d'Or. Il y a aussi une faute moins
importante pag. 74. lin. 7. après ces mots,
& les suivans, ajoutez plusieurs passages de
vos auteurs qui &c.

J'ai oublié de vous faire remarquer
qu'ils ne disent plus dans leur libelle,
comme avoient fait les Jesuites de Paris
dans leurs lettres , *que le péché purement*
Philosophique est un cas moralement impos-
sible, qui n'est jamais arrivé, & qui n'ar-
rivera jamais ; mais ils se contentent de
dire que cela n'arrive pas *regulariter*, que
cela n'arrive que *rarissimè*, ce qui est
une pure illusion. Car selon ce qu'ils
éta-

établissent tous, qu'il faut penser à Dieu pour commettre un péché Théologique, il faut qu'il se soit commis, & qu'il se commette encore une infinité de péchés purement Philosophiques, comme on l'a très-bien prouvé à la fin de la 4. Denonciation & dans toute la 5. Mais je vous prie encore une fois de faire bien remarquer aux Dominicains, comme ces Jéuites tournent pour eux un très-beau & très-solide raisonnement de Cajetan sur cette matiere, en faisant semblant d'en demeurer d'accord: *Verissimum est quod Cajetanus dicit, & à nullo Theologo negatum, peccatum quatenus in genere moris peccatum est, offendere Deum, & avertere à Deo*: ce qu'ils éludent aussitôt par cette distinction: *Materialiter Concedo, formaliter Nego*, faisant ensuite dependre ce *formaliter* de la connoissance que l'on a que Dieu est offensé par ce péché, & non seulement de la connoissance habituelle de cette offense de Dieu, mais de l'advertance & de l'attention actuelle à cette offense de Dieu lorsque l'on peche. Sur quoi on peut voir ce que j'ai marqué à la pag. 20. & prendre bien garde à ces mots, *ut malitia refundatur in actum, debet INTENDI ab agente*; au lieu que S. Thomas déclare expressement, que *malitia adversionis à Deo, non est IN-*

190 CCCCLXX. Lettre de M. Arnauld
 TENTA à peccatore, sed præter INTEN-
 TIONEM ejus accidit ex inordinatâ con-
 versione ejus ad commutabile bonum. Peut-
 être aussi que vos Dominicains n'ont pas
 employé contre les Jésuites ce beau passa-
 ge de S. Thomas sur ces mots de l'Apô-
 tre : *Peccatum non imputabatur cum lex
 non esset* , qui fait voir clairement que
 s'il étoit nécessaire, comme les Jésuites
 le prétendent, pour pécher Théologique-
 ment, de connoître que Dieu est offensé par
 le péché, il se seroit commis une infini-
 té de péchés purement Philosophiques.
 Ils se doivent donc appliquer sérieusement
 à exterminer cette misérable doctrine,
 s'ils veulent maintenir celle de leur maître,
 qui est aussi celle de l'Ecriture & de tous
 les Peres.

LETTRE CCCCLXX.

15. Dec. 1650. A M. DU VAUCEL. Sur l'Ecrit
 intitulé Difficultés proposées &c.
*Quelques abus dont il gemit ; & une re-
 marque sur ce qu'il avoit dit dans la seconde
 Denonciation.*

VOUS aurez vû presentement la 5. De-
 nonciation , & je crois que vous en
 ferez satisfait , & que vous conviendrez
 qu'on n'y pouvoit donner un autre titre.
 Je

Je ne puis presentement travailler qu'à ce que j'ai entrepris, qui est de mettre en poudre l'avis de M. Steyaert par un Ecrit qui aura pour titre : *Difficultés proposées à M. Steyaert Docteur &c. sur l'Avis par lui donné à M. l'Archevêque de Cambrai pour lui rendre compte de sa commission d'informer des bruits repandus contre la doctrine des prêtres de l'Oratoire de Mons en Hainaut.* On a cru que cela étoit de la dernière importance, parce qu'en defendant ces Peres, ce sera defendre tous les gens de bien du Diocese de Malines, que le nouvel Archevêque a dessein d'exterminer autant qu'il fera en lui, sous pretexte de Rigorisme & de Jansenisme, comme il a déjà commencé de faire, & comme il s'en est expliqué par la requête présentée à son Excellence, dont on vous a envoie copie. Je donnerai cet Ecrit par parties. La premiere est déjà faite, & on pourra au premier jour la donner à l'Imprimeur. Il faut que les autres suivent, & ainsi c'est un travail que je ne dois pas interrompre.

Tout ce que vous dites du N. fait dresser les cheveux à la tête ; & la fermeté que l'on témoigne en même tems sur deux points, l'un bon & l'autre méchant, ne peut servir qu'à augmenter les maux de l'Eglise par la division, & non à les guerir.

192 CCCCLXXI. *Lettre de M. Arnaud*
rir. C'est une chose abominable que ces
resignations de benefices, *retentis fructibus*.
Un Pape en abuse, & les meilleurs les
aprouvent ou ne se mettent point en peine
d'empêcher un si grand abus.

L'endroit de la guerre des Tartares par
M. de Palafox confirme bien ce que j'ai
dit dans ma 2. Denonciation, quoique
les bons PP. Dominicains paroissent y
avoir trouvé à redire. Que sert de dissi-
muler que des Nations entieres sont dans
une profonde ignorance de Dieu? C'est
comme une suite & une preuve du péché
originel. Les Chinois de la secte des let-
trés ne sont pas moins Athées que ces
Tartares. Vous aurez vû ce que j'en ai
dit dans la 5. Denonciation. On me
presse de finir. Je suis tout à vous.

LETTRE CCCCLXXI.

22. Dec.
1690.

A M. DU VAUCÉL. *Sur l'Ecrit in-*
titulé, Difficultés proposées &c ; & sur
les Statuts Synodaux de M. le Cardinal
le Camus Evêque de Grenoble.

JE vous ai mandé par le dernier ordinaire
que je travaillois contre l'Avis de M.
Steyaert, & que cela me paroissoit fort
important, parce que c'étoit en même
tems ruiner les prétextes du Rigorisme &
du

du Jansenisme, que l'Archevêque moderne prend pour couvrir les ravages qu'il veut faire dans son Diocèse à l'instigation des Jésuites. Et ainsi je suis résolu de neme point interrompre pour travailler à autre chose jusques à ce que cela soit achevé. Cependant je prevois que je ne pourrai m'empêcher de parler un peu fortement de la domination qu'il veut que l'on exerce sur la foi des personnes les plus pieuses, en prétendant qu'on doit observer avec la dernière rigueur de vieilles defenses de lire l'Ecriture en langue vulgaire, à moins qu'on n'en ait permission du Pape ou de ses officiers, qu'une infinité de bonnes gens de l'un & de l'autre sexe, à qui cette lecture est fort utile pour leur avancement dans la piété, ne s'aviseront pas de demander.

Car je ne sai si vous avez remarqué que dans le recueil des livres défendus, après les premières règles (entre lesquelles la 4. défend de lire l'Ecriture en langue vulgaire sans permission de l'Inquisiteur ou de l'Evêque, & la 6. celle des livres de controverse en langue vulgaire &c.) il y a un avertissement qui porte que quoiqu'il soit parlé dans la 4. règle de la permission de l'Inquisiteur ou de l'Evêque, néanmoins l'usage de l'Eglise Romaine, que le Pape veut qu'on observe, est qu'il

194 CCCCLXXI. Lettre de M. Arnauld
n'y a que le Pape, qui puisse donner ces
permissions. Et c'est ce qui me donnera
occasion de faire voir les contradictions
de M. Steyaert, qui d'une part ne veut
pas qu'il soit permis d'interpreter benigne-
ment ces defenses de Rome, & de dire
que les raisons qu'on a eues de les faire,
ne subsistant plus, c'est une injustice d'en
presser l'exécution à l'égard de ceux à qui
non seulement cette lecture ne nuit pas,
mais est au contraire très avantageuse: &
qui pretend de l'autre, que l'on ne doit
point s'arrêter à la declaration que le Pape
a faite par une Bulle (qui est de Pie V.
si je ne me trompe) qu'il n'y a que le S.
Siege qui puisse donner ces permissions.

On a sans doute vû à Rome les Or-
donnances Synodales de M. le Cardinal
le Camus. Nous ne les avons vûes que
depuis peu. Il y a de très-belles choses,
principalement sur la penitence. Si cela
fût venu plutôt, il vous auroit pû servir
pour la defense de l'*Amor pœnitens*. Il
parle avec une grande force contre les ma-
riages qui se font par les Parties qui se
presentent devant le Curé dans l'Eglise
ou hors de l'Eglise, en le prenant pour te-
moin contre sa volonté, de ce qu'ils se
prennent l'un & l'autre pour mari & pour
femme; & il semble tenir ces mariages
pour nuls & pour clandestins: & je suis
très-

très-porté à être de son avis. Car je ne saurois croire que le dessein du Concile n'ait pas été que le Curé ait été un témoin d'office, qui doit assister volontairement à cette action, & non y être forcé malgré lui. Cependant on dit que l'on a jugé le contraire à Rome diverses fois. Je vous supplie de vous en enquerir, & de me mander ce qu'en croient vos plus habiles Canonistes. Cela est très-important pour empêcher que les enfans de famille ne se marient malgré leurs Peres & Meres : car quoique le Concile de Trente ait déclaré ces mariages valides, on n'a jamais néanmoins douté qu'ils ne fussent illicites, & que ce ne fût un grand péché de se marier de la sorte, surtout quand c'est par amourettes, & qu'on n'en a aucune bonne raison : or on pouvoit souvent empêcher ce desordre criminel, en supposant que la presence du Curé devoit être volontaire, au lieu que si on suppose qu'il suffit qu'il soit présent, quoiqu'il n'y donne point son consentement, il n'y aura presque pas moyen de les empêcher, & la précaution des bans sera inutile. Je suis tout à vous.

LETTRE CCCCLXXII.

11. Janv. 1691. *A M. DU VAUCEL. Sur un Decret de l'Inquisition, qui condamne trente & une propositions.*

Nous avons reçu en même tems vos lettres du 16. & du 23. Elles ne pouvoient guere nous apprendre de plus méchantes nouvelles, & toutes les personnes de pieté qui ont quelque lumiere devroient faire à Dieu la même priere que faisoit S. Charles lorsqu'il alloit à Rome pour soutenir son 5. Concile Provincial, que l'on y vouloit condamner. Car nous aprenons de Ripamontius, un des auteurs de sa vie, qu'il prioit Dieu pendant ce voiage: *Ut contra fatuas hominum mentes laboranti Ecclesie vellet succurrere.*

Je ne vous parle point des reflexions que vous faites sur ce Decret de l'Inquisition*. Elles sont très-judicieuses, & elles pourront servir en tems & lieu: mais l'importance est de savoir de quelle maniere on s'y devoit prendre quand ce Decret nous sera objecté, & qu'on ne pourra s'empêcher d'en parler.

* Le Decret contre les 31. Propositions.

Seroit-il à propos d'en contester l'autorité: 1. parce qu'on ne reçoit point en France ce qui se fait dans l'Inquisition,

tion, que quand ce qu'on y condamne est si notoirement condamnable, qu'on n'y a fait que confirmer le jugement du public, comme il est arrivé dans la condamnation du péché Philosophique: 2. parce que les Jesuites ont déclaré diverses fois qu'il falloit distinguer le S. Siege de ces sortes de Tribunaux, & que le Pape n'étoit point infallible à l'égard de ce qui se faisoit dans ces Tribunaux: 3. par les circonstances que vous marquez, que les Jesuites & les Cordeliers dans le depit qu'ils eurent de n'avoir pû empêcher la condamnation des 65. propositions, usant de recrimination, proposerent celles-ci en des termes souvent assez équivoques, pour les faire condamner par l'Inquisition: que leur cabale fût assez forte pour en faire faire une censure par les Consultants, mais que le Pape Innocent XI. ne l'approuva pas, & défendit qu'on la publiât; & que le jugement de ce Pape qui a vécu & est mort dans une si grande odeur de piété, peut bien être aussi considerable que celui de ce Pape-ci. 4. Parce qu'il y a de ces propositions qui ne peuvent passer pour être bien condamnées sans renverser les plus solides fondemens de la Morale chrétienne comme est celle-ci: *Toute volonté deliberée est amour de Dieu ou cupidité.* Car les Moines ne manqueront pas d'en

198 CCCCLXXII. *Lettre de M. Arnauld*
conclure, que c'est une erreur de croire
qu'on soit obligé de rapporter toutes ses
actions à Dieu.

La seconde voie seroit de ne point at-
taquer ce Decret de front, mais s'en tirer
le moins mal que l'on pourroit, en donnant
des sens à ces propositions, selon lesquels
elles pourroient avoir été condamnées,
comme M. Steyaert & d'autres avant lui
ont fait à l'égard de la Bulle de Bajus.
Mais on auroit plus de peine qu'on n'en
a eu à expliquer les 5. propositions. Si
les Evêques de France qui sont habiles,
comme le Cardinal le Camus, MM. de
Reims, de Meaux, de Luçon &c.
avoient assez de courage, ils embarrasse-
roient bien les Romains qui les chicanent
sur les 4. articles. Ils n'auroient qu'à
temoigner beaucoup de mépris de ce De-
cret, & empêcher qu'il ne fût reçu en
aucun Diocese de France; que si quel-
qu'un d'eux écrivoit à quelque Cardinal
savant, comme est le Cardinal Casanatte,
& qu'il lui demandât l'explication de
quelques-unes de ces propositions, princi-
palement de celles qui regardent l'obli-
gation de rapporter toutes nos actions à
Dieu comme à notre dernière fin, il se-
roit assez empêché de répondre, & sa ré-
ponse pourroit servir. Mais ne pourriez-
vous point de votre côté faire faire ces
mêmes

200 CCCCLXXIII. Lettre de M. Arnauld
ment plus engagé que jamais, il m'est ve-
nu dans l'esprit en le lisant (ce que j'en'ai
pû faire qu'à diverses reprises) tant de dif-
férentes pensées sur les différentes manieres
dont il s'y falloit prendre pour donner
plus de jour à cette dispute, que j'ai été
long-tems sans pouvoir me déterminer.
Je vous dirai donc ingenuement mes irré-
solutions & mes doutes, & à quoi enfin
je me suis fixé.

J'ai trouvé dans ce traité une réponse
en forme à l'écrit (a) que j'avois fait il y
a plus de deux ans en suivant la methode
des géometres. Je l'ai lue d'abord, &
je vous en dirai mon sentiment, puisque
vous avez témoigné que vous seriez bien
aise de le savoir. Me renfermant dans la
part que j'ai pris dans cette dispute, je
vous dirai franchement que cette réponse
ne m'a pas fait changer d'avis, & que je
n'y ai rien trouvé qui m'ait paru avoir
donné la moindre atteinte à ce que j'ai
prouvé dans mon écrit. Mais j'ai jugé en
même tems, que je n'avois pas droit de
prétendre qu'on m'en dût croire sur ma
parole. J'ai donc commencé à écrire
quelque chose pour éclaircir une verité
que

(a) C'est l'écrit qui est la pag. 19. du recueil
des écrits de M. Arnauld, sur la grace generale.

que je m'imagine avoir démontrée. Mais aiant été interrompu par des occupations qui me sont survenues ; quand je m'y suis voulu remettre, il m'a paru que je m'étois engagé dans un trop long dessein, qui étoit de mettre par articles tout l'écrit géométrique, en y insérant les réponses, & les répliques aux réponses. J'ai donc pensé à l'abréger, & j'avois encore commencé un autre écrit, (a) que j'ai laissé imparfait pour travailler à autre chose.

Mais lisant par intervalles le traité à 5. parties, j'ai considéré avec plus d'attention ce qui y est dit au commencement de la seconde seconde : (b) que le fondement du système est, que sans la grace générale on n'a pas le pouvoir physique. Cela m'a fait juger que la methode la plus naturelle pour examiner ce qu'il y a de vrai ou de faux dans le système, étoit de commencer par ce qu'on dit en être le fondement. C'est ce que j'ai fait par l'écrit (c) que je vous envoie. Je vous supplie de le lire ou seul, ou avec l'ami que vous me man-

I 5

dez

(a) C'est la Défense abrégée de l'écrit géométrique, qui est à la pag. 151. du même recueil.

(b) C'est-à-dire, de la seconde section de la seconde partie du Traité de la grace generale, selon sa premiere forme.

(c) L'écrit du pouvoir physique, qui est à la page 49.

202 CCCCLXXIII. *Lettre de M. Arnauld*
dez être le dépositaire d'une copie du
grand traité. Quand vous l'aurez bien exami-
né, vous m'en direz votre pensée. Mais
je ne sai s'il est à propos de le montrer à
l'auteur : car j'ai peur que cela ne l'occu-
pe trop, & ne nuise à sa santé.

Si je n'étois pas engagé dans un travail
dont je vois bien que je ne serai pas si-tôt
quitte, je pourrois faire un autre écrit
qui donneroit, ce me semble, un entier
éclaircissement à cette dispute. Car si vous
y prenez garde, le système ne roule que
sur deux propositions, l'une metaphysi-
que, l'autre de fait. La metaphysique
est : si les hommes dans l'état de la nature
corrompue étoient laissés à eux-mêmes
sans aucune grace interieure & surnaturelle,
ils manqueroient du pouvoir physique
d'observer les commandemens de Dieu, &
par consequent ils ne seroient point coupa-
bles en manquant de les observer. L'autre
est de fait, & la voici. Cette grace inte-
rieure & surnaturelle, qui consiste en de
bonnes pensées qui donnent quelque con-
noissance, est donnée généralement à tous
les hommes, quelque barbares & stupides
qu'ils puissent être. Je suis persuadé que la
premiere de ces deux propositions est rui-
née par l'écrit que je vous envoie. Il ne res-
teroit plus qu'à ruiner la seconde. Je crois
l'avoir fait par l'écrit géometrique. Mais
je

je le ferois de nouveau très facilement & d'une maniere encore plus convaincante, en montrant qu'il n'y a rien de solide dans la réponse au cinquieme lemme, par laquelle l'auteur croit avoir rendu toutes les démonstrations inutiles, en distinguant les pensées en' distinctes & confuses, ou médiatees & immédiates, en perceptibles & imperceptibles, afin que si on ne peut trouver les unes dans la tête d'un Iroquois, on y puisse faire trouver les autres. Ce qui me paroît aussi peu vraisemblable, que si on disoit qu'il n'y a point d'Iroquois qui ne soit Géometre, Arithmeticien & Logicien, parce qu'il a dans son esprit les principes de ces sciences, quoiqu'il n'en sache rien, n'en aiant de connoissance que par des pensées imperceptibles.

LETTRE CCCCLXXIV.

Au même M. DODART. Sur le systeme de M. Nicole.

POUR ce qui est de la lettre favorable à M. ^{+ M. Nicole.} †, je veux bien la voir, pourvu que je ne sois point obligé d'y répondre. Car il seroit impossible que je m'y appliquasse présentement. Mais pour vous dire le vrai, je n'ai pas la moindre pensée que cela puisse faire aucune impression sur mon esprit,

* Le P.
Quésnel.

puisque toutes les réponses si pléines d'esprit qu'on a faites à M. * n'ont fait que m'affermir encore davantage dans mon sentiment. J'y ai trouvé beaucoup de brillant, un air d'honnêteté merveilleux, & un enjouement inimitable, mais nulle solidité. Ce n'est qu'un jeu de paroles sur le *non potest*, qu'on a substitué à l'*impuissance physique*, que j'ai fait voir dans l'écrit qui vous a été envoyé, ne pouvoir jamais être dans la volonté, hors un seul cas, qui est de vouloir être malheureux. C'est ce qu'il a dissimulé dans toute la suite de cette dispute, quoiqu'il eût déclaré dans son ouvrage à cinq parties, que le fondement de son système de la grace universelle est, qu'elle étoit nécessaire afin que l'homme ne fût pas dans une impuissance physique de faire le bien. Mais ce que j'aurois à dire contre la réalité de la prétendue grace universelle actuellement donnée à tous les hommes sans exception, me paroît encore plus démonstratif. Et ainsi je vous avoue que je suis aussi peu capable de douter de la fausseté du système, que de douter de la fausseté de cette proposition: il peut y avoir un nombre carré, qui soit double d'un autre nombre carré; & il me semble que je convaincrois tout homme de bon sens de ce que je pense sur cela, pourvu qu'il voulût m'écouter avec attention & sans m'interrompre.

LET.

LETTRE CCCCLXXV.

A M. DU VAUCEL. *Sur la mort du* 22. Fev.
1691.
Pape Alexandre VIII; & le Traité de
la Lecture de l'Ecriture Sainte en lan-
gue vulgaire, renfermé dans la quatrie-
me partie des Difficultés proposées à
M. Steyaert.

Quel compte, mon Dieu ! Quel
compte que celui que vous nous
mandez qu'est allé rendre à Dieu le Pape
désunt *. Le Nepotisme remis sur le * Ale-
xandre
VIII.
trône, la Simonie des Chapeaux vendus
pour le prix des charges qu'on a fait va-
quer, des enfans mis dans le sacré Col-
lege pour tenir lieu d'une partie de la
dote de Demoiselles devenues Princesses,
le trouble mis dans l'Eglise par la con-
damnation de propositions équivoques
dont plusieurs contiennent dans leur sens
le plus naturel les plus importantes ve-
rités du Christianisme, la semence d'un
schisme par une Bulle subreptice publiée
la veille de sa mort pour faire valoir
les pretentions insoutenables de la Cour
Romaine, & allumer le feu d'une funeste
division entre le S. S. & la plus savante
Eglise de la chrétienté : voilà une petite
partie des choses sur lesquelles il a dû

206 CCCCLXXV. *Lettre de M. Arnauld*
être jugé, sans qu'il semble qu'il ait eu
le moindre remords de celles qui paroissent
le plus grossièrement contraires au
devoir d'un Pape & même d'un Chrétien.
Car il y en a, comme cette dernière Bulle & le Decret des 31. articles,
dont il n'a eu garde de se repentir, puisqu'il y a de l'apparence qu'il a été assez
aveugle pour croire qu'il racheteroit par
là ses autres péchés.

Laisant donc cela à part, & ne nous
arrétant qu'au seul Nepotisme & aux suites
qu'il a eues, comment un aussi homme
de bien qu'est le Cardinal Colloredo
a-t-il pû passer des nuits entieres dans sa
chambre, comme vous nous mandez qu'il
a fait, sans lui parler d'un si horrible
scandale, & sans lui faire entendre l'obligation
qu'il avoit d'en faire une reparation
publique avant que de comparoître
devant Dieu, à moins que de renoncer à
son salut. Je vous avoue que le silence
des gens de bien dans de pareilles rencontres
m'est une chose incomprehensible. — Et c'est ce qui me fait apprehender
pour M. le Cardinal le Camus, que l'on
nous mande de Paris avoir ordre cette
fois d'aller au Conclave. Car que fera-t-il
pour satisfaire à sa conscience? Les Cardinaux
n'ont-ils point droit de haranguer dans
le Conclave, & de représenter les maux
de

de l'Eglise, auxquels on devroit tâcher d'apporter remède? Ne pourroit-il point, en se joignant aux *Zelanti*, faire faire quelque chose pour arrêter à l'avenir le scandale du Nepotisme? Ne pourroit-il point faire comprendre le mal horrible que fait à l'Eglise le phantôme du Jansenisme & du Rigorisme? Je conçois bien qu'il peut y avoir sur tout cela de grandes difficultés: mais cela peut-il servir d'excuse à un homme de bien qui est en place; & n'est-il pas obligé dans de si pressantes nécessités, de faire ce qu'il peut pour secourir l'Eglise accablée de tant de maux en abandonnant le succès à Dieu? Je m'imagine que vous lui pourrez rendre visite avec M. M. aussi-tôt qu'il sera arrivé. Et ce ne sera peut-être qu'après avoir reçu cette lettre.

Je travaille presentement pour la lecture de l'Ecriture Sainte.

Les Moines triomphent de l'Ordonnance de l'Archevêque qui vous a été envoyée; mais les gens de bien & les Conseils en sont fort scandalisés.

Quelqu'entêtement qu'aient les Romains sur cette matiere, je suis resolu de la traiter très fortement contre M. Steyaert, mais d'une maniere qui ne les doit pas blesser s'ils sont sages. Car mon fort sur la regle de l'*Index*, est de faire

208 CCCCLXXV. *Lettre de M. Arnauld*
faire voir qu'elle est fondée sur une mé-
chante disposition où étoit beaucoup
de monde au commencement des héré-
sies, de vouloir chercher la foi dans l'E-
criture sans se soumettre au jugement de
l'Eglise; & que presentement cela n'étant
plus, cette loi qui a pû être utile en ce
tems-là, ne l'est plus en ce tems-ci, &
que par consequent elle a cessé d'obliger
par le propre aveu de M. Steyaert dans
la 1. partie de ses aphorismes *Disp. X. De*
Legum mutatione pag. 61. Je vous prie
de voir sur cela la *Defense des Versions* pag.
63. Comme je travaille sur cette matie-
re, j'en suis rempli, & je suis persuadé
conformement à ce qu'en ont écrit tous
les Peres, qu'un des plus grands services
que l'on pourroit rendre à l'Eglise, se-
roit de tirer une declaration du S. Siege
qui expliqueroit cette regle, en marquant
qu'elle n'oblige plus, parce que les rai-
sons qu'on a eu autrefois de la faire, ne
subsistent plus. Car je crois fermement
qu'une des choses qui contribue à entre-
tenir la corruption des mœurs en Espa-
gne & en Italie, est que personne n'y
lit l'Evangile & les Ecrits des Apotres,
hors les Ecclesiastiques, dont la plus
grande partie les lisent aussi très-peu. Si
Dieu nous faisoit la grace de nous don-
ner un Pape qui aimât veritablement le
salut

salut des ames, c'est ce qu'il faudroit tâcher de lui persuader. Cela serviroit extrêmement à la conversion des hérétiques, au lieu que rien n'y nuit plus que ces défenses générales de lire l'Ecriture en langue vulgaire. Et c'est par là principalement que l'on devroit faire scrupule à un bon Pape de laisser subsister cette regle de l'*Index*, qui est un obstacle au salut des ames, de quoi Dieu lui demandera compte un jour. Il n'y a pas long-tems que M. Van Heussen a fait un tour ici. Il devoit parler très-fortement à M. l'Internonce contre ces défenses de lire l'Ecriture, & lui représenter que rien n'étoit plus capable d'empêcher la conversion des hérétiques. Je ne l'ai pas vû depuis. Mais je sais bien qu'une autre personne aiant parlé de cela à M. l'Internonce, il lui dit en faveur de ces defenses, que les Cardinaux mêmes ne pouvoient pas lire la Bible en Italien.

LETTRE CCCCLXXVI.

16. Mars
1691.

A M. DU VAUCEL. *De la quatrième Partie des Difficultés proposées à M. Steyaert sur la Lecture de l'Ecriture Sainte; & sur un Reglement du 3. Concile Provincial de Milan.*

QUand je suis engagé à un travail je ne saurois penser à autre chose. Faire autrement, ce seroit le moien de n'achever jamais rien. Je ne me mets guere en peine de ce qu'a écrit M. Steyaert contre la Frequente Communion. Je lui taille de la besogne d'un autre côté, dont il ne lui sera pas facile de se tirer. Je traite à fond la matiere de la Lecture de l'Ecriture Sainte. Mon but est de persuader & de convaincre tous les hommes raisonnables, & j'espere que j'en viendrai à bout. Les autres le prendront comme il leur plaira: j'en abandonne le succès à Dieu. Peut-être qu'on ne voudra pas s'engager à soutenir des choses si deraisonnables. Il faut se mettre une fois pour toutes audessus de la crainte de ces Censures de Rome. C'est le seul moien de servir l'Eglise; car tout est perdu, si on ne fait sentir au monde ce que c'est que de faire dependre la foi de

de l'Eglise, des opinions & de la cabale de 7. ou 8. *frati*. Quand on ne feroit rien en France contre ce Decret des 31. propositions, c'est toujours beaucoup qu'on y est en possession de ne faire aucun état de ces Decrets du saint Office. On a envoyé quelque chose à Paris sur ce sujet, qui est très-bon, & qui met dans un grand jour le ridicule de cette affaire. Mais il est à craindre qu'on ne puisse l'imprimer, parce que l'on voudra que toutes choses demeurent en suspens jusqu'à la fin du Conclave, qui pourra être long. On vous envoie la fin de la 3. Partie des Difficultés. Je crois que cela fera un bon effet. On imprime presentement la 4. Partie, qui est de l'Ecriture Sainte.

J'oubliois de vous dire que j'ai trouvé une chose qui m'a bien surpris dans le 3. Concile Provincial de S. Charles. C'est que non seulement on y autorise la 4. Regle de l'*Index*, de ne point lire l'Ecriture en langue vulgaire sans une permission par écrit, mais on y ajoute ce qui suit : *Libri de Officio & precibus horariis B. Mariae Virginis vulgariter, vel Germanicè, vel partim Latino, partim vulgari sermone expressi, venales ne proponantur, neque vendantur: si qui verò eos adhuc habent, ad sacra Inquisitionis offi-*

officium statim deferre compellantur, ut edita à Pio V. Constitutione sancitum est Idibus Martiis 1570. Je serois bien aise que vous consultassiez quelque habile homme du lieu où vous êtes, sur ce sujet, pour savoir si cela se doit encore pratiquer, & si ce ne seroit pas la chose du monde la plus scandaleuse, que de reduire tous les Catholiques qui n'ont point étudié, à n'entendre rien à tout ce qui se dit dans l'Eglise.

Il s'est fait en France beaucoup de mauvaises conversions. Mais il s'en est fait aussi beaucoup de très-bonnes, & il ne s'en seroit fait aucune, si on s'étoit opiniâtré à ne leur point laisser lire l'Ecriture en François, & à ne leur point donner en François ce qui se chante en Latin dans l'Eglise. Est-ce que les Romains aiment mieux que les gens se damnent, que de se relâcher de ce qu'ils ont une fois ordonné, quelque deraisonnable qu'il puisse être. Il ne faut pas s'étonner s'ils ont condamné les heures de P. R. Je croiois que c'étoit seulement parce qu'ils n'aiment pas les conversions, mais je ne savois pas qu'il y eût une Constitution de Pie V. contre toutes les heures en langue vulgaire, quand même le latin y seroit aussi. Cela fait croire aux hérétiques que nous mentons
quand

quand nous disons , que de ce que le service se fait en latin , ce n'est pas que l'intention de l'Eglise soit que les laïques n'entendent pas ce qui s'y dit , mais que c'est seulement parce que les langues vulgaires se sont formées , lorsque l'Eglise étoit en possession de faire son service en latin , qui étoit alors la langue vulgaire de tout l'Occident pendant les 8. ou 9. premiers siècles de l'Eglise. Je ne sache rien de plus indigne de la Religion Chrétienne que cette domination que l'on voudroit exercer par là sur le peuple de Dieu.

LETTRE CCCCLXXVII.

A M. HAMELIN le Fils, qui étoit son 25. Mars 1691.
 filleul. Il lui parle de la manière dont
 il doit se disposer à recevoir la confirmation & à faire sa première communion ;
 il lui donne encore plusieurs autres règles de conduite.

J'Ai bien de la joie , mon très-cher filleul , d'apprendre de vous même les bonnes dispositions où Dieu vous a mis , & le desir que vous avez que je vous recommande à N. S. afin qu'il vous fasse la grace d'accomplir ce que j'ai promis pour vous dans votre batême. Vous ne
 pou-

pouvez rien faire de plus avantageux pour obtenir cette grace, que de recevoir saintement les deux sacremens auxquels vous vous préparez. Vous recevrez dans l'un la plénitude du S. Esprit qui vous donnera la force de combattre comme un généreux soldat de J. C. pour la gloire & les intérêts de votre Sauveur ; & dans l'autre il se donnera lui-même à vous avec des témoignages si tendres de son amour, qu'il faudroit être bien dur & bien insensible pour ne se pas trouver pressé de lui donner son cœur.

Mais il faut que ce don de votre cœur ait deux conditions, qu'il soit irrevocable, & qu'il s'étende à tout. Il doit être irrevocable : car on ne se doit pas donner à Dieu pour un tems seulement, il faut que ce soit pour toujours & pour toute la vie. Il faut se résoudre à ne servir jamais d'autre maître, à ne jamais rien faire qui puisse rompre l'union que nous avons contractée avec Dieu par notre seconde naissance, & à avoir toujours dans l'esprit cette belle parole de la mere de saint Louis, qu'elle auroit mieux aimé le voir mort, que de savoir qu'il eût offensé son créateur par aucun péché mortel.

Il faut aussi que le don de votre cœur s'étende à tout, c'est-à-dire, mon cher filleul, qu'il ne suffit pas d'être chrétien à
l'Egli-

l'Eglise, mais que vous devez l'être dans toutes vos actions. Vous devez étudier chrétiennement pour vous rendre capable de servir un jour ou l'Eglise ou l'Etat, ou avoir plus de moi en de travailler à votre propre salut. Vous devez jouer chrétiennement à cause du besoin que vous avez de vous divertir & de delasser votre esprit, qui se trouveroit acablé s'il étoit toujours occupé à ce qui demande beaucoup d'application. Vous devez obéir chrétiennement à votre Pere, à votre Mere, à votre Precepteur, non par crainte, mais par amour, & en considerant qu'ils vous tiennent la place de J. C. & que c'est à J. C. que vous obéissez en faisant ce qu'ils vous commandent. Vous devez converser chrétiennement avec des enfans de votre âge ou plus jeunes que vous, en leur parlant avec bonté, avec charité, avec douceur, & en tolerant leurs petits défauts, comme vous voulez qu'ils tolerent les vôtres. Vous devez être disposé à n'entrer un jour dans quelque état que ce soit, que chrétiennement, & non par des vûes d'ambition ou d'avarice.

Mais quoique les devoirs d'un chrétien s'étendent à tout cela, il est vrai néanmoins qu'on a encore un plus étroit engagement à ne point manquer à ce qui regarde

garde en particulier les actes de religion, tels que sont la priere, l'assistance à la messe & à l'office divin, l'aplication à la parole de Dieu ou prêchée ou lue, & la reception des Sacremens avec les dispositions necessaires. A quoi on peut ajouter la charité envers les pauvres selon son pouvoir; parce que l'Evangile en fait une partie de la pieté, & que J. C. nous assure qu'il regardera comme donné à lui-même ce qu'on leur aura donné.

Ce qui fait qu'on est particulièrement obligé à ces choses, n'est pas seulement parce que c'est en cela que consiste le culte que l'on doit à Dieu, qui merite bien d'être servi le premier, mais aussi parce qu'elles sont absolument necessaires pour nous faire accomplir nos autres devoirs. Car nous n'en pouvons accomplir aucun sans la grace, & c'est par la priere & par ces autres actions de pieté que nous l'obtenons: *Demandez, dit J. C., & vous recevrez: Donnez, & il vous sera donné.* En vain on prendroit la résolution de faire chrétiennement tout ce que l'on fait; il faut pour cela le faire pour Dieu, & notre nature est si corrompue, & si attachée à elle-même, qu'elle ne s'en détache que par une inspiration de l'amour de Dieu, qu'il ne donne ordinairement qu'à ceux qui la lui demandent. *Acoutumez-vous*

vous donc de bonne heure, mon cher filleul, à bien prier Dieu. Vous n'êtes pas encore en âge de faire de longues prières; mais faites en de fréquentes, & n'en faites point qu'avec attention. Recueillez-vous un peu avant que de reciter quelques prières que ce soit; pensez que vous allez parler à Dieu, & considérez dans quel respect & dans quelle attention vous tâcheriez d'être si vous aviez à parler au Roi. Appliquez-vous à ce que vous dites, sans vous troubler néanmoins quand il vous vient des distractions; mais tâchez de vous reprendre.

Efforcez-vous d'acquiescer l'habitude de ne rien commencer d'un peu important sans élever votre cœur à Dieu afin qu'il vous aide à le bien faire. Car vous devez être bien persuadé de ces deux grandes maximes de la Religion chrétienne, que nous ne faisons aucun bien que Dieu n'en doive être la fin & le principe: la fin, parce que c'est pour lui que nous le devons faire, selon cette parole de S. Paul: *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, & quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu*: le principe, parce que c'est de lui que nous devons attendre cet amour qui nous fait tout rapporter à sa gloire. Vous comprendrez mieux avec le tems ces importantes véri-

218 CCCCLXXVII. Lettre de M. Arnauld
tés, que vous ne pouvez pas encore si bien
entendre.

Mais c'est une grace singuliere de Dieu,
dont vous devez bien être reconnoissant,
de ce que ceux dont il vous a fait naître
ont eu le soin de vous donner un Précep-
teur si capable de vous former l'esprit pour
l'étude, & le cœur pour la pieté. Re-
gardez-le comme votre ange visible, qui
vous conduira surement dans la bonne
voie, pourvû que vous soiez docile &
obeissant. Tout ce que je puis faire de
mon côté, mon très-cher filleul, pour
satisfaire aux obligations que j'ai contrac-
tées à votre égard, est de m'adresser à
Dieu, afin qu'il vous comble de ses bene-
dictions, & qu'il vous fasse la grace de
vivre toujours en bon chrétien, en quelque
condition qu'il vous appelle. Je me re-
commande très humblement à M. votre
Pere & à Madame votre Mere, à M.
votre Oncle & à Madame votre Tante.
Je suis tout à vous, mon très-cher fil-
leul.

LET-

LETTRE CCCCLXXVIII.

A M. DU VAUCEL. Sur ses Diffi- ^{20. Avr. 1691.}
cultés proposées à M. Steyaert; l'esti-
me qu'il faisoit de plusieurs Dominicains
de Rome; & la nécessité où il avoit été
de ne pas dire du bien de ceux de Mons
& de Liege.

J'Ai entrepris un grand travail en m'en-
gageant à proposer des Difficultés à M.
Steyaert. Je ne sai quand cela finira, &
j'ai bien peur que ce que je dis pour le
faire rentrer en lui même, ne plaise pas à
tout le monde. Ce sont des embarras où
on se trouve malgré qu'on en ait, quand
on n'a en vûe que la verité.

Ce que vous m'avez écrit du R. P.
Gusman m'en a fait avoir une estime tou-
te particuliere, & il me paroît avoir tous
les caracteres d'un honnête homme, &
d'un esprit bien fait. Tous les autres de
cet Ordre dont vous m'avez parlé dans
vos lettres, m'ont aussi gagné le cœur,
& je serois fâché de leur avoir donné
quelque sujet de n'être pas contents de
moi. Mais je ne vois pas comment j'au-
rois pû separer les Dominicains de Mons
des autres Religieux Mendians, dont
M. Steyaert fait un crime aux PP. de

l'Oratoire de Mons de ne pas suivre la conduite, s'étant ligués avec les autres aussi bien qu'à Liege, pour persecuter tous ceux qui n'approuvent pas leurs relâchemens. Il faut en excepter quelques-uns de Louvain, comme le P. Delbeck, à qui le P. Harney fait toutes les pieces qu'il peut. Mais hors ceux-là, la conduite des autres est bien pitoiable, & ils ne font guere d'honneur à leur Ordre.

On vous a mandé que la chetive réponse à la Question curieuse que l'on vous a envoyée, est d'un Dominicain de Liege, Docteur de la Faculté de Paris. L'Evêque Prince de Liege a été fort en colere de la maniere outrageuse dont on y traite son Grand Vicaire, mais on croit devoir tout souffrir dans ce tems de trouble. Ce qui est traité dans la 4. & 5. partie, est encore plus scabreux. J'ai voulu traiter à fond la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire. Je n'en dis rien, ce me semble, qui ne soit convaincant, mais c'est peut-être ce qui fera qu'il en sera plus mal reçu. La 6. partie à laquelle je travaille présentement, contiendra la justification de la version de Mons, sur quoi on me pourra dire encore :

*Periculosa plenum opus alea
Tractas : Et incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.*

LET

LETTRE CCCCLXXIX.

A M. DU VAUCEL. Sur ce qu'il <sup>27. Av.
1691.</sup> ne recevoit point de ses nouvelles; une Thèse du Docteur Martin; le dessein du Prince d'Orange de reprendre Mons; & les notes de M. Bossuet Evêque de Meaux sur les Pseaumes.

VOilà la quatrième fois que nous manquons de recevoir de vos nouvelles aux jours ordinaires. Il y a quelque chose en cela que nous n'entendons point. Ce n'est presque que pour vous donner avis de cela que je vous écris; car nous n'avons rien à vous envoyer qu'une méchante Thèse d'un Hibernois nommé Martin, que notre Archevêque a mis en la place de M. Opstraet. C'est un des plus impertinens hommes qui se puissent imaginer. (a) Les François n'ont pas été plutôt à Mons, qu'ils ont supprimé celui des deux Colleges où des séculiers enseignoient, pour ne plus laisser que celui des Jésuites. Les Troupes ne font plus rien ni d'un côté ni

K 3

d'au-

(a) On peut voir ce que ce Docteur Martin a dit lui même d'une partie de ses impertinences dans les Ecrits qu'il a publiés sous le titre de *Motivum Furis*. Il en a paru 4. Voiez aussi *Etat présent de la Faculté de Louvain* imprimé en 1701.

222 CCCCLXXIX. *Lettre de M. Arnould*
d'autre. Quelques-uns se flatent ici qu'à
la fin du mois prochain le P. d'Orange
reviendra ici avec deux armées formida-
bles, & qu'il pourra bien reprendre Mons.
Mais ce sont aparemment de belles chi-
meres. N'a-t-on point envoié à Rome
le livre des Pseaumes avec des Notes
de M. de Meaux? Il me plait bien.
Mais il s'est servi d'une plaisante adresse
pour expliquer l'Hebreu, & non la Vul-
gate, qui n'a point de sens en divers en-
droits. C'est qu'il a fait imprimer la
version de S. Jérôme à côté de la Vul-
gate: & c'est presque toujours à celle de
S. Jérôme que se raportent ses Notes.
Je ne fai s'ils s'acommoderont de cela
à Rome. Mais ils n'en oseront rien
dire.

LETTRE CCCCLXXX.

r. Juin.
1691.

*A. M. DU VAUCEL. Sur un livre
du Ministre Daillé, intitulé De objecto
religiosi cultus &c; la continuation des
Difficultés proposées à M. Steyaert, &
quelques livres de M. Bossuet Evêque de
Meaux.*

IL paroît par l'Histoire du Concile de
Trente, que quand on y proposa de
faire un *Index* des livres pernicious, pour
en

en interdire la lecture, on eut principalement en vûe les livres des hérétiques, ou ceux qui soutenoient leurs opinions condamnées par l'Eglise. Et on auroit peu de sujet de se plaindre de ce reglement, si on en étoit demeuré là. Car il est vrai qu'il y a peu de personnes à qui la lecture des livres des hérétiques ne soit dangereuse, & qu'elle ne puisse affoiblir, quoiqu'elle ne les renverse pas. Il faudroit, pour les lire sans peril, avoir étudié la controverse dans quelqu'auteur solide, tels que sont MM. de Wallembourg. Ce qui me donne occasion de vous parler de la sorte, est l'éclaircissement que vous me demandez sur le livre de Daillé: *De objecto religiosi cultus, adversus Latinorum Traditionem*, qui est un livre très-foible en soi, mais fort artificieux.

1. Il y a beaucoup de mauvaise foi dans ces paroles du titre: *Adversus Latinorum Traditionem*. Car c'est faire croire que ce qu'il combattoit étoit particulier à l'Eglise Latine, ce qui est une très-grande fausseté, toutes les Eglises du monde, hors les Protestantes, convenant avec l'Eglise Latine dans tous les points qu'il traite dans ce livre. Mais c'est qu'il a bien vû qu'il feroit condamné par son titre même, s'il avoit mis: *Adversus om-*

224 CCCCLXXX. Lettre de M. Arnould
nium per orbem Ecclesiarum, prater Prote-
stantes, Traditionem.

2. Les mots de *cultûs religiosi* sont équivoques. Car le mot de *Religion*, dans sa propre & étroite signification, a Dieu pour objet, comme S. Thomas le reconnoît, & ce n'est qu'improprement qu'on l'étend aux Saints ou à d'autres creatures, ce que les Protestans néanmoins ne se peuvent souvent empêcher de faire. Car ils appellent souvent une veneration religieuse, celle qu'on rend, selon eux, au pain & au vin de la Cene.

3. Pourquoi se renfermer dans les 3. premiers siècles, lorsque l'Eglise n'avoit pas encore toute la liberté de son culte, puisqu'ils avouent que l'Eglise étoit encore la véritable Eglise de J. C. dans le 4. & le 5. siècle, & même le 6. ce qui n'auroit pas été, si son culte avoit été corrompu & idolâtre dans ces trois siècles là.

4. Il s'est arrêté aux 3. premiers siècles, parce qu'il nous en est resté moins de monumens, & que les auteurs dont les livres sont demeurés, se sont plus appliqués à combattre les païens & les hérétiques, qu'à nous décrire les usages de l'Eglise, qui se conservoient suffisamment par la Tradition.

5. Je me souviens d'avoir lû autrefois
dans

dans Origene contre Celse, quelque chose en faveur du culte des Anges.

6. Ce que S. Gregoire de Nazianze rapporte de S^{te}. Justine martyre du 3. siecle, qu'elle invoqua la Vierge, suffit pour ruiner tout le livre de ce Ministre.

7. Je n'ai point ici les livres de la *Perpetuité de la Foi sur l'Eucharistie*; mais j'ai une memoire confuse qu'au commencement de l'un des Tomes in 4°. cette question de l'objet du culte est parfaitement bien traitée.

Je poursuis mes Difficultés. J'en suis encore à la 6. Partie, qui est la defense du N. T. de Mons. Elle sera bien longue, parce qu'ayant rencontré en mon chemin le P. Simon, qui a employé 5. chapitres de son *Histoire Critique des versions du N. T.* à critiquer la version de Mons, je ne me suis pas contenté de la defendre contre ses chicaneries, mais je l'ai entrepris lui-même sur un point important, qui est l'inspiration des livres sacrés, parce que pour se faire un merite auprès des Jesuites à qui il paroît tout dévoué, il a voulu soutenir les trois propositions des Jesuites sur cette matiere de l'inspiration, censurées par les Facultés de Louvain & de Douai. Cette espece de digression ne sera pas desagréable, & ce sera rendre un service à l'Eglise que

226 CCCCLXXX. Lettre de M. Arnauld
de rabattre la vanité d'un auteur qui
peut être fort dangereux par ses opinions
hardies, qu'il debite avec une confiance
qui peut imposer à beaucoup de gens.
Au reste, ce que vous me mandez du des-
sein que l'on a à l'Inquisition de censu-
rer les V. articles, joint au Decret des
31. propositions & au *donec corrigatur*,
contre l'*Amor pœnitens*, me fait avoir un si
grand mépris de ces Censeurs Romains,
que je suis resolu de n'y avoir aucun
égard, & de me mettre sur le pied où
on est en France, de ne faire aucun état
de ce que fait ou ne fait pas ce Tribu-
nal. Ainsi la crainte de leur *Feria IV.*
ou *V.* ne m'empêchera point de soutenir
hautement la traduction de Mons, aussi
bien que la liberté que tous les Chrétiens
doivent avoir de lire l'Ecriture Sainte.
On ne fait qu'affoiblir la verité en les
voulant ménager, & après tout on n'y
gagne rien. Quand on est assuré autant
qu'on le peut être humainement de ne
blesser ni la verité, ni la charité, ni ce
que l'on doit raisonnablement de sou-
mission & de respect aux puissances de
l'Eglise, on peut s'abandonner à Dieu,
& se mettre peu en peine de ce que les
hommes en pourront dire. Si on avoit
moins menagé les Ultramontains, ils au-
roient été plus retenus. Ils osent tout,
par-

parce qu'on leur souffre tout, & qu'au lieu de s'élever contre leurs pitoiables Decreets de l'Inquisition, tel qu'est celui des 31. propositions, on se rompt la tête à y chercher des explications favorables. C'est tout ce que vous aurez de moi pour cette fois. Je suis tout à vous.

Les livres de M. de Meaux ne se trouvent-ils point à Rome? Il en a fait un depuis peu, pour defendre l'Histoire de ses Variations contre le Ministre Basnage. Ce livre est fort beau. Mais il y dit bien nettement que l'Eglise Gallicane ne reconnoît point la puissance que l'on attribue au Pape de deposer les Rois.

LETTRE CCCCLXXXI.

A M. DODART. *Il lui dit son sentiment sur les deux ouvrages de M. de Meaux, dont il est parlé dans les lettres précédentes; il lui parle de la défense qu'il y a de faire entrer en France les livres imprimés hors le Roiaume.* 5. Juin. 1691.

IL y a long-tems que je ne vous ai écrit. Mais je me sens porté à le faire presentement, pour vous dire ma pensée sur deux ouvrages de M. de Meaux, ce qu'il a fait sur les Pseaumes, & sa Défense des Variations contre le Mini stre Basnage.

Je suis très satisfait du premier. La Préface en est admirable, & sur tout le dernier chapitre. Mais ce qui m'en a plu davantage, est le moien qu'il a trouvé d'expliquer les Pseaumes selon l'Hébreu, sans dire qu'il le faisoit, ce qui auroit été trouvé mauvais par ceux qui ont fait un crime aux Auteurs de la Version de Mons, d'avoir suivi le Grec en quelques endroits. C'a été en mettant vis à vis de la Vulgate, non une nouvelle version selon l'Hébreu, mais celle de S. Jérôme, à qui l'Eglise a rendu ce témoignage, qu'il avoit reçu de Dieu une vocation particulière pour traduire les Ecritures divines. Il s'est mis par là fort au large. Car il ne s'est plus trouvé obligé de donner des sens à plusieurs endroits de la Vulgate, à qui il est bien difficile d'en donner de raisonnables; & il n'y a plus guere d'endroits dans les Pseaumes qu'on n'entende bien. Et on a dans un même livre, l'Hébreu de S. Jérôme & la Vulgate.

La défense de l'Histoire des Variations est une piece incomparable dans le genre polémique. Si le Ministre Basnage peut être poussé avec la même force sur tous les autres points, cette Histoire sera la confusion de la Reforme. Burnet est aussi traité comme il le merite; mais il est bien

bien étrange que M. de Meaux ait vu si tard l'Avis aux Réfugiés.

Cela fait voir combien sont injustes les défenses générales de laisser passer en France tous les livres qui s'impriment en ces païs-ci , que de certaines personnes font observer avec tant de rigueur , sans aucune distinction de bons & de méchans. Est-ce que ce Prelat ne pourroit point représenter que cette espece d'Inquisition est fort odieuse : qu'elle empêche que ceux qui sont chargés de la défense de l'Eglise ne soient informés de ce qu'ils devroient savoir ; qu'on exerce des vengeances particulieres sous le faux prétexte du bien public , en empêchant que des personnes très injustement perscutées ne se puissent justifier ; & qu'on ne sauroit croire combien cela est capable de faire haïr une domination que l'on devroit tâcher de rendre aimable ? C'est pourquoi aussi , pour gagner les esprits des peuples nouvellement conquis , on n'usoit point envers eux de cette rigueur , & le commerce des livres y étoit assez libre , sans qu'on en abusât pour en debiter de méchans.

Mais on a été bien surpris de ce qui est arrivé depuis la prise de Mons. On a fait des perquisitions chez les Libraires à Tournai , à l'Isle & à Maubeuge : on a

230 CCCCLXXXI. Lettre de M. Arnauld
faïsi leurs livres, & il y en a même quel-
qu'uns qu'on a emprisonnés, à ce qu'on
nous a mandé, sans qu'on en puisse de-
viner d'autre raison, que le depot qu'on
a eu de n'avoir pu accabler les Peres de
l'Oratoire de Mons par les horribles ca-
lomnies qu'on avoit repandues contre
eux. Ils s'en étoient si bien defendus
que la confusion en étoit demeurée à
leurs persecuteurs. Mais c'est pour s'en
venger qu'on a voulu faire passer les li-
vres qui faisoient voir leur innocence,
pour des livres pernicioeux à l'Eglise & à
l'Etat. Car un homme * porteur d'un
ordre signé par M. de Louvois contre
ces sortes de livres pernicioeux, a arrêté
comme tels la Réponse des Peres de
l'Oratoire à un libelle publié contr'eux
sous le faux nom de Louis Benoit, où
on les accusoit de toute sorte d'héresies,
& les Difficultés proposées à M. Steyaert,
sur ces mêmes injustices faites à l'Ora-
toire par le Magistrat de Mons, que ce
Docteur avoit approuvées. Ils ont aussi
faïsi le 3. & le 4. volume de la Morale
Pratique, qui sont des livres estimés de
tout le monde, & dans Rome même, &
que les Cardinaux y lisent avec satisfac-
tion, sans qu'on y puisse rien trouver
qu'on puisse dire avec la moindre couleur
être préjudiciable à la Religion & à l'E-
tat.

* Un
nommé
Le Clerc.

tat. On est bien assuré que ce n'a point été l'intention de M. de Louvois d'arrêter ces sortes de livres : ce sont d'autres qu'il a eu en vue, tels qu'on en fait assez en Hollande, qui sont en effet préjudiciables à la Religion & à l'Etat.

Mais c'est l'abus que font souvent de ces ordres généraux ceux qui les exécutent. Ils se laissent gagner par des personnes qui les leur font appliquer à ce qui leur plaît, selon leurs passions particulières. Je ne dis rien de ce qu'il semble que pourroit (& devroit) faire sur cela un homme qui se trouve en place. Comme je vous en ai écrit autrefois sans que cela ait rien produit, il ne reste plus à l'innocence opprimée, qu'à s'adresser à Dieu.

Mais pour revenir à votre Illustre ami *, s'il ne pouvoit rien pour le public, il pourroit au moins obtenir pour son particulier la permission de faire venir tous les livres dont il a besoin par toutes sortes de voies des Carosses ou de la poste, avec ordre que tout ce qui seroit sous son enveloppe, pût être porté librement par les voituriers publics, & lui être rendu étant arrivé à Paris.

* M.
Bissuet
Evêque
de
Meaux.

On donneroit commission à un libraire de lui envoyer ceux qu'on auroit jugé qui lui seroient propres. Il y en a un qu'il

232 CCCCLXXXI. *Lettre de M. Arnauld*
 qu'il seroit bon qu'il eut vu. C'est une
 suite de l'Avis aux Refugiés. Jurieu a
 accusé Bayle, ci-devant Historien de la
 Republique des lettres, d'en être auteur,
 & d'être d'une caballe ennemie des Al-
 liés & du Roi Guillaume, & favorable
 à la France & au Roi Jaques. Bayle le
 traite sur tout cela d'une terrible maniere,
 & le convaint d'être d'une part le plus
 effronté calomniateur qui fut jamais, &
 de l'autre d'être une girouette en matiere
 de Religion.

Mais il y a dans cet Ecrit quelque cho-
 se de remarquable sur l'Avis aux Refu-
 giés. Bayle dit qu'il se rimprime en
 France présentement; que l'auteur y est,
 & que c'est un Protestant nomme Au-
 bert du Versé †. Or il faudroit savoir
 si c'est ce même Aubert du Versé, dont
 parle M. Simon dans sa Réponse aux
 sentimens de quelques Théologiens de
 Hollande, chap. 12. où il dit que ce
 Noel Aubert Versé, est l'Auteur du li-
 vre intitulé *le Protestant Pacifique*, où il
 joue, dit-il, le personnage de tous les
 Secretaires de Hollande, représentant
 néanmoins beaucoup mieux celui de So-
 cinien que d'aucun autre. Si c'étoit le
 même, il seroit fâcheux de donner quel-
 que credit à un tel homme. Car j'ai vu
 ce livre du *Protestant Pacifique*, & il
 est

† Per-
 sonne ne
 doute que
 celivre
 ne fut de
 Bayle lui
 même;
 mais il
 ne vou-
 loit pas
 l'avouer,
 non plus,
 qu'il fut
 l'Auteur
 du Com-
 mentaire
 Philoso-
 phique.

est difficile de s'en imaginer un plus detestable.

Je reviens à la Defense del'Histoire des Variations. Je suis bien aise qu'on n'y ait point flatté Rome sur deux points : sur la prétendue puissance de déposer les Rois, & sur l'infailibilité. On dit sur le premier, que toute la France, (une aussi grande partie de l'Eglise Catholique) fait profession ouverte de rejeter cette doctrine : & sur l'autre on fait assez entendre que quand Gregoire II. se seroit trompé comme Pape, on ne le suit pas, & on le reprend sans scrupule. Mais j'aimerois mieux qu'on n'eût pas mis : *sans examiner si c'est là tout ce qu'on exige pour prononcer comme on dit* EX CATHEDRA. Car on donne par là un moien aux infailibilitaires de rendre cet exemple inutile pour prouver la faillibilité du Pape. Cependant si on étoit en ce país-ci, on verroit bien mieux qu'en France les maux qui peuvent arriver dans l'Eglise par l'opinion de l'infailibilité Papale. On mande de Hollande que les Moines y renversent tout par les avantages qu'ils prennent du Decret des 31. propositions. Il en est de même des país Espagnols. La méchante morale y triomphe depuis le Decret. Et on y est tellement accablé sous la domination des Ministres de la Cour de Rome

Rome appuiés de celle d'Espagne, que personne n'oseroit dire ce qu'il en pense, & qu'on est réduit à se rompre la tête pour trouver quelque sens condamnables dans des propositions vagues, mais qui naturellement peuvent avoir un bon sens, pour justifier ces pitoiables censeurs. Mais qu'arrive-t-il de là : que l'autorité de l'Inquisition s'établit de plus en plus, & que ceux qui en soutiennent les prétentions, sont toujours les mieux reçus dans les interpretations qu'ils donnent à ces Decrets ; & qu'ainsi la bonne doctrine court fortune d'être étouffée ? Le remede à cela est qu'on fût bien persuadé qu'on n'est point obligé de deferer à ces Decrets, que quand on a dailleurs raison de croire qu'ils sont bien fondés, comme est celui qui a condamné le péché philosophique. Mais c'est à quoi ils ont pourvû en affermissant leur infailibilité par la condamnation d'une de ces propositions, & par la Bulle que le Pape a faite ensuite contre les 4. articles du Clergé. On ne peut faire une plus grande plaie à l'Eglise, que de reculer sur cela, même en apparence, sous prétexte d'accommodement. Ce qui arriveroit de là, est que personne n'osera plus soutenir la verité, de peur de fâcher les Romains ; & il n'en faut davantage pour faire reprendre le dessus aux opinions ultra-

tramontaines , parce que tous les moines s'y portent d'eux mêmes , & que d'autres les embrasseront pour n'avoir point d'exclusion aux dignités de l'Eglise. Il vaudroit bien mieux abandonner la Regale, qui n'est qu'une bagatelle, quand on y seroit bien fondé , & satisfaire les Romains sur quelques autres choses , que de témoigner la moindre foiblesse sur les 4. articles. - Il y auroit bien des choses à dire sur cela. Mais il faut finir. Je suis tout à vous.

LETTRE CCCCLXXXII.

A M. DU VAUCEL. Il lui explique 22. Juin.
un endroit des Difficultés proposées &c. 1691.

Il lui parle de quelques Manuscrits touchant les affaires des Indes ; & le prie de lire dans le 1. volume de la Perpetuité l'endroit dont il lui avoit parlé dans une des lettres precedentes.

J'Ai cru vous devoir expliquer ce qui vous a fait de la peine dans cette expression de la feuille C. de la 5. part. des Diff. p. 72. Tels qu'étoient certainement tous les péchés d'impureté. Vous auriez voulu qu'on y eût ajouté cette restriction, *marqués par les canons* : mais je ne crois point que cela fût nécessaire. Car
on

on entend par ces *péchés d'impureté*, les actions d'impureté volontaires & entièrement consommées : or il est certain qu'il n'y avoit aucun de ces péchés là, qui ne fût soumis à la penitence canonique, à *quâ propriè pœnitentes in Ecclesiâ appellabantur*, comme parle S. Augustin, soit qu'ils fussent connus, ou cachés & secrets, avec cette difference, que quand ils étoient secrets, il n'y avoit que ceux qui s'en confessoient que l'on soumit à cette penitence. Et il n'étoit point nécessaire qu'ils fussent marqués par les canons. Car on ne voit point qu'il y eut en Afrique aucuns canons penitenciaux, si ce n'est que l'on ne prenne pour tels les canons du Concile de Nicée, où il est parlé de la penitence de ceux qui étoient tombés durant la persécution. On n'y connoissoit guere que ce Concile, hors ceux d'Afrique. Or il n'est fait aucune mention dans ceux d'Afrique, des péchés marqués en particulier, soumis à la penitence canonique. S. Augustin n'en a jugé que par la grieveté. Et ainsi cette division des péchés par rapport à cette penitence, entre ceux qui étoient ou n'étoient pas marqués par les canons, n'y a point eu de lieu. Cependant voici un passage de S. Augustin qui confirme bien ce que j'ai dit de tous les péchés d'impureté.

C'est

C'est dans sa lettre à Aurele, qui étoit autrefois la 44. & qui est presentement la 22. „ C'est une chose bien étrange, que „ de trois sortes de vices dont l'Apôtre „ parle dans un même endroit comme „ de quelque chose qu'on ne sauroit assez „ detester ni éviter avec assez de soin, „ & qui sont la source d'une infinité „ d'autres, il n'y a que celui du milieu „ qui soit puni severement dans l'Eglise. „ Pour les deux autres, on s'est accoutu- „ mé peu à peu à les regarder comme „ suportables; & presentement, à peine „ passent-ils pour des vices. *Ne vous laissez point aller*, dit le vase d'élection, „ *aux debauches & aux yvrogneries,* „ *aux impudicités & aux dissolutions,* à „ *l'esprit de contention & de fourberie;* „ *mais revêtez vous de J. C. & ne* „ *cherchez point à satisfaire votre chair* „ *dans les desirs de sa sensualité.* De ces „ trois sortes de vices, celui des dissolu- „ tions & des impudicités est regardé „ comme un si grand crime, que qui- „ conque s'y laisse aller, est jugé in- „ digne, non seulement des charges Ec- „ clesiastiques, mais même de la partici- „ pation des sacremens; & c'est avec „ grande raison qu'on en use de la sorte. On trouve la même chose dans son li- „ vre de *fide & operibus.* Vous le pouvez voir.

Le neveu de M. Sluse a dit à M. Navæus, qu'il avoit hérité de son oncle de fort bonnes pieces manuscrites touchant le christianisme des Indes tant Orientales qu'Occidentales, & qu'il vouloit bien nous les prêter pour un an, pourvû que nous nous obligeassions de les lui rendre après que nous en aurons fait ce que nous voudrons. Nous avons accepté la condition, & elles nous ont été envoyées. Nous les reçumes hier au soir. Il y en a qui regardent M. de Palafox, & d'autres les Evêques François Vicaires Apostoliques dans l'Orient. Nous n'avons pas encore le loisir d'examiner si quelques-unes ne feront point les mêmes pieces que vous nous avez déjà envoyées. Mais nous sommes bien fâchés que le Memorial imprimé à Madrid de M. d'Heliopolis n'y est pas. Car nous l'envoierions à Paris à une personne qui le traduiroit, au lieu que n'en aiant qu'un exemplaire, nous n'oserions le hazarder. . . .

Depuis vous avoir écrit du livre de Daillé, j'ai trouvé moien d'avoir les livres de la Perpetuité. Vous trouverez ce que je vous ai mandé de la refutation de ce Ministre, dans le 1. volume l. 1. chap. 10. Faites le lire à M. Toureil. Cela est parfaitement beau, aussi bien que tout le reste de ce livre. Je suis &c.

LET-

LETTRE CCCCLXXXIII.

A M. DODART. Sur la defense de 30. Juil.
faire entrer des livres en France ; & une 1691.
lettre sur la grace universelle.

JE n'ai reçu que le 25. votre lettre du 12. Je suis bien aise que la personne à qui vous avez montré celle que je vous avois écrite, convienne de tout. Mais cela suffit-il pour de certains points ? Lisez, je vous prie, le 9. ch. du 1. livre de la Cité de Dieu, vous y verrez une grande maxime bien établie avec toutes les exceptions qu'elle peut avoir. Mais n'est-il point à craindre qu'on ne se trompe en s'imaginant qu'on est dans le cas de l'exception, lorsqu'on seroit dans le cas de la regle. La charité, la justice ne demandent-elles point que l'on parle, lorsqu'on est en état de le faire, & qu'on peut être écouté ? Ce que dit Ezechiel de la sentinelle qui n'avertit pas, ne regarde-t-il personne ? Je vous avoue que cela me passe.

Si vous pouvez faire en sorte que la voie que l'on promet de donner soit aussi pour vous, vous ne manquerez de rien. Mais à moins de cela, que vouiez-vous que l'on fasse ? Vous dites qu'un méchant li-

livre a été cause qu'on a fait de nouveau des défenses générales d'en laisser passer aucun. J'ai toujours dans la tête que cela vient de ce que personne n'ose représenter au Roi que cela est déraisonnable. Car je suis persuadé qu'il a trop de bon sens & trop d'équité pour ne se pas rendre à ce qu'on lui pourroit dire là dessus

C'est comme si pour empêcher de vendre de l'arsenic, on defendoit de vendre du sucre. L'année Chrétienne a été long-tems suspendue. On dit que c'est le Roi qui a voulu qu'on la débitât de nouveau. Cela ne peut être arrivé que parce qu'on lui en aura parlé. Il n'est donc pas incapable d'entendre raison. Et c'est une grande injure que l'on fait à un Prince qui a de si grandes qualités, que d'en donner cette idée.

Pour ce qui est de la lettre favorable à M. Nicole, je veux bien la voir, pourvû que je ne sois point obligé d'y répondre. Car il seroit impossible que je m'y appliquasse presentement.

Mais pour vous dire le vrai, je n'ai pas la moindre pensée que cela puisse faire aucune impression sur mon esprit, puisque toutes les reponses si pleines d'esprit qu'on a faites à M. de Fresne * n'ont fait que m'affermir encore davantage dans mon sentiment.

* Le P.
Quefnel.

J'y ai trouvé beaucoup de brillant, un air d'honnêteté merveilleux, & un enjouement inimitable; mais nulle solidité. Ce n'est qu'un jeu de paroles sur le *non potest* qu'on a substitué à *l'impuissance physique*, que j'ai fait voir dans l'écrit qui vous a été envoyé, ne pouvoir jamais être dans la volonté, hors un seul cas, qui est de vouloir être malheureux.

C'est ce qu'il a dissimulé dans toute la suite de cette dispute, quoi qu'il eût déclaré dans son ouvrage à 5. parties, * que le fondement de son système de la grace universelle est, qu'elle étoit nécessaire afin que l'homme ne fût pas dans une impuissance physique de faire le bien. Mais ce que j'aurois à dire contre la réalité de la prétendue grace universelle actuellement donnée à tous les hommes sans exception, me paroît encore plus démonstratif. Et ainsi je vous avoue que je suis aussi peu capable de douter de la fausseté du système, que de douter de la fausseté de cette proposition: Il peut y avoir un nombre quarré qui soit double d'un autre nombre quarré. Et il me semble que je convaincrois tout homme de bon sens de ce que je pense sur cela, pourvu qu'il voulût m'écouter avec attention, & sans m'interrompre.

* Le
Traité de
la grace
générale
de la 1.
édition.

LETTRE CCCCLXXXIV.

1. Août.
1691. *A MADAME DE FONTPERTUIS.*
Sur le choix que le Roi avoit fait de M.
de Pomponne pour Ministre.

JE vous avoue, Madame, que quoique j'aie été fort surpris de ce que vous m'avez mandé par votre première lettre, je n'en ai ressenti qu'une médiocre joie. Ce n'est pas que je sois tellement mort à toutes les choses du monde, que je n'aie bien compris que le choix d'un grand Roi pour un emploi si important, étoit la chose du monde la plus glorieuse à une personne qui me touche de si près, & pour qui j'ai toujours eu & aurai toujours une très-sincère affection. Mais c'est que tout cela est bien peu de chose quand on le regarde des yeux de la foi, & que c'est plutôt un sujet de crainte, vû la difficulté qu'il y a de joindre les devoirs de la piété chrétienne avec les embarras de ces grandes charges, qui sont souvent des épines qui étouffent le bon grain & l'empêchent de parvenir à sa maturité. Vous avez donc comblé ma joie en m'assurant, comme vous faites, que votre ami a sur cela les sentimens les plus chrétiens que l'on se puisse imaginer, & que rien n'est plus

plus édifiant que la maniere sainte & pieuse avec laquelle il a reçu ce que Dieu a permis qui lui soit arrivé. Vous ajoutez d'autres choses qui m'ont sensiblement touché, & qui me feront prier Dieu avec plus de confiance, afin qu'il benisse de si bons commencemens. On a en effet lieu d'espérer que comme ceux qui entrent dans les dignités ecclesiastiques par la vocation de Dieu, ne les ayant ni recherchées ni désirées, peuvent s'attendre que Dieu leur donnera le moyen de s'en bien acquiter par le secours de sa grace, il lui en arrivera de même. N'ayant en vûe que de satisfaire à ses devoirs, Dieu fera sa force & sa lumiere. Il benira la droiture de ses intentions en lui faisant trouver des moyens propres à exécuter les justes desseins de son Roi, & peut-être sera-t-il assez heureux pour contribuer par ses conseils à ce que tout le monde desire, & que Dieu seul peut donner. Continuez, je vous prie, autant que vous pourrez à nous mander de ces sortes de nouvelles qui nous édifient & nous consolent. Je suis &c.

LETTRE CCCCLXXXV.

1. Août
1691.

A MAD. DE FONTPERTUIS. *Sur le même sujet que la précédente; & sur la Fourberie de Douai.*

POUR vous parler à cœur ouvert de la disposition de votre ami, dont vous êtes si édifiée, je crois tout ce que vous m'en dites, qu'il est fort devot, fort pieux & fort attaché aux choses de son salut; mais avec tout cela je crains bien qu'il ne soit pas trop éclairé sur beaucoup de ses devoirs, & principalement sur l'obligation de ne point abandonner par timidité ou par complaisance le parti de la vérité & de l'innocence opprimée. Il m'est arrivé aujourd'hui dans la suite de ma lecture de lire cet endroit des Proverbes : *Tirez du peril ceux que l'on mene à la mort, & ne cessez point de délivrer ceux que l'on entraîne pour les faire mourir.* Cela ne se doit pas entendre en faisant violence à la justice, ce qui n'est pas permis : mais en employant tout ce qu'on a de credit & de pouvoir, pour empêcher que les innocens ne soient opprimés par des jugemens injustes, sur de faux soupçons & des calomnies. Et cela s'étend aussi à parler, quand on en a l'occasion, pour ceux qu'on retient sans aucun sujet

sujet legitime en prison ou en exil. Mais ce que le Sage ajoute doit porter bien des gens à examiner leur conscience: *Si vous dites, Les forces me manquent, celui qui voit le fond du cœur, le saura bien discerner. Rien n'échape au sauveur de votre ame, & il rendra à l'homme selon ses œuvres*: c'est-à-dire, si lorsque Dieu vous exhorte à secourir autant qu'il est en vous les innocens qu'on opprime, vous repondez que les forces vous manquent pour cela, & que vous y trouvez des obstacles qui vous semblent invincibles: celui qui voit le fond de votre cœur, saura bien discerner s'il est tel à son égard qu'il le doit être, & si vous ne cherchez & ne craignez que lui seul. Je serois donc bien-aise de m'être trompé en ce que je vous ai mandé dans ma dernière lettre, que je ne m'attendois pas que ce changement en aportât aucun en mieux dans nos affaires, non pas même pour ce qui nous tient le plus au cœur, qui est le P. du Breuil. Je pouvois ajouter P. R. Nous verrons si vous aurez été mieux fondée dans vos esperances....

Avant qu'il soit 5. ou 6. jours la fourberie découverte pourra faire un assez grand fracas, & il y a des gens qu'on ne nomme point, mais qu'on devinera facilement, qui y sont assez maltraités. C'est

246 CCCCLXXXVI. *Lettre de M. Arn.*

une plainte d'Antoine Arnould contre des impositeurs. Je ne m'attens pas qu'on fasse rien de positif pour le *Plaignant*, mais il seroit bien étrange qu'on ne le soutint pas au cas que les impositeurs criaissent contre lui. Cependant quoi qu'il arrive, je suis bien résolu d'aller mon train. Je suis tout à vous.

LETTRE CCCCLXXXVI.

3. Août
1691.

A M. DU VAUCEL. Sur le choix que le Roi avoit fait de M. de Pomponne pour Ministre.

ON aura sù à Rome par l'ordinaire de la semaine passée parti de Paris, que le 24. du mois passé le Roi nomma deux nouveaux Ministres d'Etat, M. le Duc de Beauvillers & M. de Pomponne. Nous en reçumes la nouvelle le Samedi d'après avec une grande surprise à l'égard du dernier. Trois diverses personnes nous le manderent ; & ils ajoutaient que tout le monde en avoit temoigné une grande joie à la Ville & à la Cour. Madame de Fontpertuis avoit contracté une grande amitié avec lui, à cause de quelques personnes qui leur étoient fort chères à l'un & à l'autre (M. de Sacy, la *feue* M. Abesse de P. R. Sœur de M. du

du Pomponne & M. de Lezancy son Frere) qui moururent en l'espace d'un mois au commencement de l'année 1684. Cela étoit nécessaire pour vous faire entendre ce que Madame de Fontpertuis me mande deux jours après la premiere nouvelle.

[Je n'avois point encore de nouvelles de M. votre neveu lorsque je vous écrivis le 25. mais j'en ai bien à vous dire depuis. Il est impossible de vous exprimer jusqu'où vont ses sentimens chrétiens en cette occasion, & la maniere sainte, édifiante & pieuse avec laquelle il a reçu ce que Dieu a permis qui lui soit arrivé. Cela me fut mandé en detail par le bon ecclesiastique * qui est auprès du jeune Abé son Fils. Il m'écrivit le lendemain lui même une lettre la plus édifiante qui fut jamais: & l'une & l'autre ne se peuvent lire sans pleurer. Mais cela ne se peut envoyer si loin. En voilà seulement quelques mots: *Faites, je vous prie, que mon Oncle offre bien à Dieu mes besoins dans l'état où je suis; & qu'il soit assuré de mon respect, & de la tendre amitié que j'ai & aurai pour lui.* Si vous saviez combien il a avancé dans la pieté depuis 6. ou 7. ans, vous en seriez autant surpris que charmé.

* M. Ravet.

Au reste il faut que je vous dise la

grande nouvelle de Paris, qu'il est que le Roi a fait M. de Pomponne Ministre d'Etat avec des agrémens & des marques d'une confiance bien distinguée. Il s'en faut bien que sa première élévation lui ait été aussi glorieuse que celle-ci. Car tout le monde tant à la Cour qu'à la Ville en a une joie inexplicable, & à voir ce qui se passe, on diroit qu'on le regarde comme le libérateur des peuples, & comme celui qui doit procurer la paix & le repos dont on auroit si grand besoin. Le Roi lui a donné pour son logement à Versailles la maison de la Surintendance des bâtimens, qui est très-belle; & lui a témoigné encore au bout beaucoup de regret, de ce qu'il ne pouvoit le mettre plus proche de lui dans le Louvre. Il fut enfermé avec lui avant hier plus de deux heures. Mais plus il reçoit de faveurs de son Prince, & de marques d'amitié & d'estime de tout le monde, plus il tremble & répand de larmes, quand il est avec ses amis de confiance. Il étoit à Pomponne bien tranquillement, & ne songeant à rien moins qu'à ce qui lui est arrivé, lorsque le Courier du Roi lui apporta cette nouvelle le 24.]

Voilà ce qu'on m'a mandé. J'ai lieu de croire ce que l'on dit de ses bonnes dispositions. Et je ne m'étonne pas que
cette

cette nouvelle élévation le fasse trembler. Il en a bien du sujet. Car il trouvera tant d'obstacles à faire le bien qu'on attend de lui, qu'il est bien à craindre qu'il ne contente ni Dieu ni les hommes. Je doute qu'il soit assez éclairé sur l'obligation qu'ont ceux qui sont en ces places-là, de représenter ce qu'il y a de manifestement injuste dans la conduite que l'on tient envers tant d'Ecclesiastiques emprisonnés ou exilés sans aucun sujet légitime. On s'excuse sur ce que cela ne serviroit de rien, & que ce ne sont pas les Ministres à qui on parle de ces affaires, mais l'Archevêque, ou le Confesseur; que le Roi ne trouve pas bon qu'on se mêle de lui donner des avis sur des choses sur quoi il n'en demande point; mais je doute que si on avoit autant de zèle qu'on en devoit avoir pour cela, on ne trouvât pas des occasions où on en pourroit parler sans que le Roi le trouvât mauvais. Quoiqu'il en soit, je ne me promets rien de ce côté là; & bien des gens qui se promettent merveilles, se trouvant trompés, perdront bientôt la trop bonne opinion qu'ils avoient du nouveau Ministre. Ainsi tout ce que nous avons à faire, est de bien prier Dieu pour lui, & je ne doute point que vous ne le fassiez de bon cœur.

LETTRE CCCCLXXXVII.

3. Août
1691.A M. DU VAUCEL. Sur la notion
de la liberté.

Voiez les
Ecrits
dans le 1.
Tome des
Ecrits de
M. Arn.
sur la gra-
ce Gene-
rale &
autres
sujet.

J'Ecris à part ce qui regarde la Théologie. Je vous envoie la dernière partie de mon petit Ecrit de la liberté, dont je vous ai envoyé le commencement la dernière fois. Je ne l'ai fait qu'après avoir montré dans un autre Ecrit par un grand nombre de passages de S. Thomas dans sa Somme, que la vraie doctrine de ce saint est 1. que la vraie notion de la liberté est de dire qu'elle est *potestas* ou *facultas ad opposita*: ce qui vaut bien mieux que le mot d'*indifference*, qui semble marquer une égale propension d'un côté & d'autre, & être contraire à la *determination*: au lieu que l'on comprend bien plus facilement que quelque déterminé que je sois à ne pas aller tout nud dans la rue, j'ai néanmoins la puissance de le faire, & que je le ferois si je voulois.

2. Qu'il n'y a qu'un cas pendant cette vie dans lequel la volonté ne soit pas libre, parce qu'elle n'est pas *potestas ad opposita*, mais qu'elle est *naturaliter determinata ad unum*, ce qui s'appelle *necessi-*

tas naturalis ; & ce cas est vouloir être heureux , & ne vouloir pas être malheureux.

Il n'y a point de maniere qui soit plus propre que celle-là à allier l'efficace de la grace avec la liberté. Car quelque infailliblement que la grace me determine à faire une chose, elle ne m'ôte pas *facultatem ad oppositum* , qui demeure toujours dans ma volonté tant que je ne suis pas *naturaliter determinatus ad unum*.

Il en est de même de la concupiscence & des habitudes vicieuses. Avec quelque force qu'elles portent un debauché à des plaisirs défendus, il s'y porte librement, parce qu'il n'y est point *naturellement déterminé*. Et ainsi *remanet semper in homine quantumvis prono ad libidinem, facultas ad oppositum*.

S. Thomas a bien compris tout cela : mais il semble que plusieurs des nouveaux Thomistes n'ont pas assez considéré ce dernier corollaire , & que c'est ce qui les a portés à croire contre S. Thomas & tous les anciens Peres, qu'il falloit que les pécheurs eussent une grace suffisante pour être coupables en succombant à des tentations qui ne se pouvoient surmonter sans grace, & qu'autrement le commandement de la continence leur seroit impossible. Ils paroissent

252 CCCCLXXXVII. Lettre de M. Arn.
sent encore plus persuadés de cela à l'é-
gard des justes qui tombent. Car ils
s'imaginent que ce qui a été défini par le
Concile de Trente, que les Commande-
mens de Dieu ne sont pas impossibles aux
justes, oblige à tenir que ces graces suf-
fisantes ne manquent point d'être don-
nées aux justes, *instante precepto*. En
quoi ils ne sont differens des Molinistes,
qu'en ce qu'ils veulent que ces graces
suffisantes ne le soient que *Thomistice*, au
lieu que les Molinistes veulent qu'elles le
soient *absolument*.

Cela est contraire à toute la Tradition,
comme on l'a fait voir dans l'Apologie
des SS. Peres. Mais ce qui a principa-
lement trompé ces nouveaux Auteurs, si
zélés d'ailleurs pour la grace efficace, est
qu'ils ont pris tout de travers ce que le
Concile a dit sur la possibilité des com-
mandemens *Sess. 6. Cap. 11. & Can. 18.*
Car il est plus clair que le jour que la
possibilité dont parle le Concile, est celle
qui est jointe à l'effet, qui ne convient
aux justes que tant qu'ils perseverent
dans la justice en observant les comman-
demens de Dieu. C'est ce que j'ai prou-
vé demonstrativement dans un Ecrit que
je fis pendant la Censure intitulé: *Episto-
la & Apologeticus alter*, que je m'imagi-
ne que vous pourrez trouver dans la Bi-
bliothèque

bliothèque des Augustins ou dans celle des Dominicains. Il y en a aussi quelque chose, mais pas si au long, dans la *Dissertatio Theologica A. Arnaldi*. Vous pouvez aussi voir Bellarmin l. 4. de *justificat. c. 10.* Je voudrois que vous pussiez étudier à fond ce point important, qui regarde la vraie intelligence de ces deux passages du Concile. Car cela me paroît de la dernière importance pour detromper les Thomistes qui ont fondé sur cette bevûe (excusez ce mot quoi qu'un peu dur) la nécessité de la grace suffisante actuelle, donnée à tous les justes qui tombent.

LETTRE CCCCLXXXVIII.

A M. PELISSON. Sur ce qu'il avoit 9. Août. dit dans la quatrième partie de ses Réflexions, touchant la doctrine du péché Philosophique.

JE viens de recevoir, Monsieur, vos excellentes réflexions sur les deux Mémoires de M. Leibnits, & je ne doute point que ce ne soit vous qui avez eu la bonté de me les faire envoyer aussi bien que les précédentes. Je vous en suis bien obligé. Il y a long-tems que je n'ai rien lu qui m'ait plus satisfait. J'y ai admiré

254 CCCCLXXXVIII. *Lettre de M. Arn.*
ré ce que tout le monde admire dans vos
ouvrages ; une netteté merveilleuse , des
raisonnemens fort justes , & des réponses
très-solides à des objections proposées
d'une maniere assez embarrassante. J'ai
trouvé sur tout que vous détruisiez par-
faitement bien ce pernicieux sentiment,
qu'il n'y a qu'un point fondamental, qui
est l'amour de Dieu & notre union avec
lui , & que vous avez eu grande raison
de ne vous point servir de la distinction
des hérétiques formels & materiels , puis-
qu'il n'y a rien dont on abuse davantage
quand on ne la renferme pas dans ses
justes bornes. Mais ç'a été une sage
précaution de ne vous en rapporter pas
sur cela aux scholastiques modernes , &
de les recuser pour juges dans ce point
sur lequel vous étiez en différent avec M.
Leibnits. Car il n'y a guere d'excès
sur ce sujet que ces nouveaux auteurs
n'aient autorisés en foule ; & ce seroit
mal défendre l'Eglise que d'entreprendre
de les expliquer ou de les excuser , com-
me si la cause de l'Eglise dépendoit de là.
Vous l'avez voulu faire sur le péché Phi-
losophique ; mais permettez moi, Mon-
sieur , de vous dire que vous n'avez pas
tout à fait pris leur pensée , & cela vient
de ce qu'ils l'ont eux mêmes embrouillée
le plus qu'ils ont pu , depuis qu'on leur

a fait honte de ce dogme monstrueux. Je vous supplie donc, Monsieur, de trouver bon que je vous expose les difficultés que j'ai rencontrées sur cela dans votre écrit.

En parlant de la dispute du péché Philosophique qui a tant fait de bruit, vous dites, Monsieur, que *ce n'est autre chose qu'une supposition impossible dont on tire une conséquence possible*. C'est ce que les Philosophistes voudroient bien présentement que l'on crût, mais ce que ceux qui ont lu avec quelque attention les *Dénonciations* ne sauroient se persuader, parce qu'on y prouve le contraire par leurs écrits, leurs theses, & leurs livres. Leur doctrine est, qu'un péché énorme tel qu'est un meurtre ou un adultere, n'est qu'un péché Philosophique, quand celui qui le commet ne connoît point Dieu, ou ne pense point à Dieu en le commettant, & qu'alors ce péché quelque grief qu'il puisse être, n'est point une offense de Dieu, & ne merite point de peine éternelle. Et voici les principes d'où ils ont tiré cette doctrine dont on a eu raison d'être scandalisé.

Le 1. Qu'une action humaine n'est point un péché formel si on n'en connoît la malice en la faisant. Quelque fausse que vous reconnoissiez qu'est cette maxime,

256 CCCCLXXXVIII. *Lettre de M. Arn.*
me, il est certain que c'est la doctrine
commune de leur école.

Le 2. Que l'on peut considerer deux
sortes de malice dans une action humaine,
l'une Philosophique, en ce qu'elle est
contraire à ce qui convient à la nature
humaine & à la droite raison ; l'autre
théologique, en ce qu'elle est outre cela
contraire à Dieu & à sa loi qui la dé-
fend.

Le 3. Qu'un homme peut connoître
la premiere sorte de malice sans connoître
la derniere, c'est-à-dire, qu'il peut sa-
voir qu'un adultere est contraire à la droi-
te raison, sans savoir qu'il est contraire à
Dieu & à sa loi, ou parce qu'il ne croit
pas qu'il y ait un Dieu, ou parce qu'il
ignore qu'il ait rien commandé ou défen-
du aux hommes, ou enfin parce qu'il
n'a fait aucune attention à Dieu en com-
mettant un adultere.

Le 4. est que comme une action hu-
maine n'est un péché formel que quand
on en connoît la malice, elle n'est aussi
une formelle offense de Dieu que quand
on connoît que c'est une offense de
Dieu.

De tous ces principes on a tiré ces
consequences, 1. que celui qui commet
un adultere, ou ne croiant pas qu'il y
ait un Dieu qui ait défendu l'adultere,

ou ne pensant point actuellement à Dieu lorsqu'il le commet, ne commet qu'un péché Philosophique qui n'est point une formelle offense de Dieu. 2. Qu'il ne fait pas un péché mortel qui rompt l'amitié de l'homme avec Dieu. 3. Qu'il ne mérite point une peine éternelle, parce que le péché mortel ne merite une peine infinie telle qu'est l'éternelle, que parce que c'est une grieve offense de Dieu dont on a blessé la dignité infinie.

Tout cela, Monsieur, est mot à mot des Philosophistes, & c'est sur quoi est fondée certainement leur doctrine du péché Philosophique qui a tant fait d'horreur à tout le monde. Or comment pourroit-on dire que cette doctrine *n'est autre chose qu'une supposition impossible dont on a tiré une conséquence possible*? Est-ce une supposition impossible qu'il y ait eu des hommes qui n'aient pas connu Dieu? S. Paul l'assure des nations entieres : *Sicut gentes quæ ignorant Deum*. Est-ce une supposition impossible qu'il y ait eu des Epicuriens qui ne connoissoient point d'autre Dieu que des Dieux en forme humaine, qui ne se méloient de rien parce que cela eût troublé leur félicité? Est-ce aussi une supposition impossible, qu'il y ait de méchans chrétiens qui commettent beaucoup de crimes sans penser à Dieu lorsqu'ils

258 CCCCLXXXVIII. Lettre de M. Arn.
lorsqu'ils les commettent? C'est de l'une
ou de l'autre de ces deux suppositions
jointe aux principes que j'ai marqués, que
les Philosophistes de Dijon ont tiré cette
consequence: *Peccatum philosophicum, quan-*
tumvis grave, in illo qui Deum vel ignorat,
vel de Deo non cogitat, est grave peccatum,
sed non est offensa Dei &c.

C'est à quoi, Monsieur, vous n'avez
pas fait assez d'attention, lorsque vous les
faites raisonner en cette maniere: *Que se-*
roit-ce si un homme se trouvoit dans une
ignorance entiere & parfaite du droit natu-
rel, & dans une ignorance invincible? Il
s'en suivroit, ont ils dit, que cet homme
tueroit son pere & empoisonneroit son frere
sans nul péché. Ils disent vrai, ajoutez
vous, si la supposition est vraie; mais ils
disent faux parce qu'elle est fausse. Car le
droit naturel proprement dit & borné à ces
premiers & plus clairs principes qui sont écrits
dans nos cœurs, ne peut être ignoré de per-
sonne, moins encore de cette ignorance qui
s'appelle invincible.

Vous passez, Monsieur, d'une ques-
tion à une autre, du péché philosophique
au péché materiel. Le Philosophiste ne
recherche pas comment il se pourroit faire
qu'un homme tuât son Pere & empoison-
nât son Frere *sans nul péché*; mais s'il se
pourroit faire que ces meurtres fussent des
pé-

péchés énormes, sans être des offenses de Dieu, ni des péchés mortels dignes d'une peine éternelle; & il prétend l'avoir trouvé, non en supposant que ce parricide auroit été *dans une ignorance entiere & parfaite du droit naturel*; il suppose au contraire qu'il est instruit de ce droit naturel, & que c'est ce qui fait la grandeur de son péché. Il suppose seulement qu'il a ignoré qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'a pas pensé à Dieu lorsqu'il a commis ces meurtres. Or on ne peut pas dire de ce cas ce que vous dites de l'autre: *Ils disent vrai si la supposition est vraie; mais ils disent faux parce qu'elle est fausse.* Considérons ceci dans un exemple, cela sera plus clair. Pourroit-on prétendre que les Jesuites auroient raisonné sur une supposition impossible, s'ils avoient dit: Neron a commis un grand péché en faisant mourir sa mere; mais parce qu'il ne connoissoit point le vrai Dieu, son péché, quoi qu'enorme, n'a point été une offense de Dieu. ni un péché mortel qui ait mérité des peines éternelles. Supposer que Neron n'a pas connu Dieu, est-ce supposer une chose fausse & impossible? Voici un autre exemple où on ne suppose rien que de très réel. Cesar faisoit profession de la philosophie d'Epicure. Il n'avoit donc garde de croire que Dieu eut défendu

du l'adultère. Il n'ignoroit pas néanmoins que ce ne fût mal fait de corrompre des femmes mariées, puisqu'il n'eût pas voulu qu'on eût corrompu la sienne. Ses adulteres étoient donc, selon le Philosophisme, des péchés Philosophiques; mais ils n'étoient point des offenses de Dieu, ni des péchés mortels qui méritassent des peines éternelles. Si cette conséquence est fausse, comme elle l'est certainement, ce n'est pas de ce qu'on y supposeroit quelque chose d'impossible de la part de Cesar, mais seulement de ce que les principes dont on la tire sont très faux.

Vous convenez, Monsieur, de la fausseté de ces principes pour ce qui est du *defaut d'attention à Dieu*, VEL QUI DE DEO ACTU NON COGITAT, ce qui suffit, selon les Philosophistes, pour faire qu'un péché énorme ne soit point une offense de Dieu. On ne peut parler plus fortement que vous avez fait contre cette fausse prétention, que celui qui commet un crime sans faire aucune attention au droit naturel qui le défend, ne fait qu'un péché matériel, & qu'il en fait un qui est purement philosophique, quand faisant attention au droit naturel qui le défend, il n'en fait point à la loi de Dieu qui le défend aussi.

Que

Que si, dites vous, quelque impertinent particulier l'entendoit autrement, ou si par des consequences encore plus pernicieuses il passoit de cette ignorance supposée & qui ne peut être, à un simple défaut de reflexion & d'attention dans le péché, comme prenant ce défaut d'attention pour une maniere d'ignorance passagere & de quelques momens du droit naturel & éternel écrit dans nos cœurs, toute l'Eglise & toute l'Ecole s'éleveroient infailliblement contre lui, & ne manqueroient jamais à le condamner d'une commune voix.

Je vous fai bon gré, Monsieur, du zèle que vous témoignez contre cette monstrueuse opinion, que le défaut d'attention au droit naturel qui défend le crime que l'on commet, fait que c'est seulement un péché materiel, & que le défaut d'attention à Dieu fait que c'est seulement un péché Philosophique. Et c'est sans doute l'horreur que vous en avez qui vous a fait croire qu'un sentiment si deraisonnable ne pourroit venir dans l'esprit que de quelque particulier qui seroit fort impertinent; mais que si cela arrivoit, toute l'Eglise & toute l'Ecole s'éleveroient infailliblement contre lui & le condamneroient d'une commune voix. Mais il s'en faut bien que les choses soient en l'état où votre pieté & votre bon sens vous ont fait juger qu'elles devroient être. Ce n'est point
seule.

seulement *quelque particulier impertinent* ; ce sont presque tous les professeurs en Philosophie & en Theologie d'une Compagnie célèbre, qui aiant pris le défaut d'attention pour une *ignorance passagere*, soutiennent que ce *défaut d'attention* suffit pour changer des crimes atroces ou en des péchés materiels qui ne méritent aucune peine, ou en des péchés philosophiques qui n'en méritent point d'éternelles. Je crois, Monsieur, que vous trouverez qu'on l'a bien prouvé dans les Denonciations du péché Philosophique, dans la 2. art. 6. dans les derniers articles de la 4. & dans les art. 6. & 7. de la 5.

Il y a long-tems que quelques Theologiens se sont élevés contre cette erreur ; & il est vrai aussi qu'elle a été censurée par les Universités de Paris & de Louvain, & par beaucoup d'Evêques de France dans leurs censures de l'Apologie pour les Casuistes. Mais cela n'a pas empêché que ceux qui s'étoient laissés prévenir de cette fausse maxime, qu'on ne peche point, sur tout mortellement, que quand on fait & que l'on comprend que ce que l'on fait est mal, n'aient toujours continué à la prendre pour un des plus grands principes de leur morale. Et quoi qu'on ait averti l'Eglise que c'est de là qu'est né le péché philosophique dont tout le monde

de

de à tant d'horreur; on n'y a pas fait assez de reflexion, & on s'est contenté à Rome de condamner ce dernier dogme qui avoit fait plus de bruit, sans en condamner le principe. Ainsi, Monsieur, nous ne voyons pas encore que *toute l'Eglise se soit soulevée* contre ce que vous jugez digne de ses anathèmes. Mais puisque Dieu vous a fait connoître combien cette opinion est méchante, ne seroit-il pas digne de votre zèle d'employer tout ce qui pourroit être en votre pouvoir pour en arrêter le cours, afin d'ôter aux ennemis de l'Eglise que Dieu vous fait la grace de défendre avec tant de succès, les occasions qu'ils en pourroient prendre pour la décrier, si on y laissoit regner une si pernicieuse doctrine.

Vous ne feriez en cela que vous suivre vous-même, si ce qu'on nous a dit est vrai; car on nous a assuré qu'ayant appris qu'on avoit soutenu publiquement au Pont-à-Mousson cette erreur impie, que l'homme n'est point obligé d'aimer Dieu comme sa dernière fin, ni au commencement ni dans le cours de sa vie morale; vous en fûtes tellement frappé, que ce que vous en dites au Roi & au P. Confesseur fut cause que par un ordre exprès de la Cour, elle fut censurée dans le lieu même où elle avoit été soutenue, quoi qu'on

qu'on n'en n'eût pu obtenir aucun désaveu par toutes les plaintes qu'on en avoit faites auparavant dans la province. Ce ne seroit pas un moindre service que vous rendriez à l'Eglise, si vous pouviez faire sentir à ceux qui ont beaucoup de pouvoir dans la Compagnie où s'enseigne touchant *le defaut d'attention*, ce que vous ne pouvez souffrir, qu'ils se font beaucoup de tort aussi bien qu'à la vérité, de laisser établir dans leurs écoles une maxime si propre à excuser les plus grands péchés, & à faire croire aux libertins, que plus ils auront étouffé en eux tout sentiment de Dieu & d'honnêteté, moins ils commettront de crimes pour lesquels Dieu les puisse damner. Rien n'est plus beau, ni plus solide, ni plus touchant que ce qu'on dit sur cela dans la 4. Provinciale.

Cela me fait souvenir de ce que disent les Peres, qu'il y a un talent dont on peut souvent avoir un grand compte à rendre à Dieu; c'est celui qu'ils appellent *talentum familiaritatis*. J'aurois bien des choses à vous en dire; mais cela m'engageroit dans un trop long discours. Permettez moi donc seulement de vous demander, Monsieur, si travaillant pour l'Eglise, vous n'avez pas le pouvoir de faire venir par les voies publiques tous les livres nouveaux qui vous peuvent être

ne-

nécessaires, sans qu'ils soient arrêtés aux Douannes. Si cela étoit, en me marquant ce qu'il faudroit faire pour vous les adresser sûrement, je pourrois vous en envoyer que vous seriez peut-être bien aise de voir. En cas, Monsieur, que vous voulussiez me faire l'honneur de m'écrire sur les difficultés que je vous ai proposé, & sur ce dernier article, vous n'aurez qu'à faire donner votre lettre à M. de Pomponne ou à M. Daurat conseiller de la grand' Chambre. L'un ou l'autre le feroit donner à des personnes qui auroient soin de me la faire tenir. Je suis &c.

LETTRE CCCCLXXXIX. 17. Août
1691.

A M. DU VAUCEL. *Il le prie de parler à M. le Cardinal le Camus de plusieurs points qu'il croioit être le sujet du voiage de M. Steyaert à Rome.*

VOUS apprendrez par la lettre de M. Hennebel le dessein qu'a pris le Docteur Steyaert d'aller à Rome. Ce ne peut être que pour tout brouiller & aparemment pour introduire la signature du Formulaire. Si M. le Cardinal le Camus est encore à Rome, quand cette lettre y arrivera, tâchez de lui faire comprendre que

c'est une occasion de témoigner à Dieu la sincérité de son amour pour le bien & le repos de l'Eglise; que ces sortes de signatures sans nécessité ne peuvent être qu'un prétexte de persecuter les plus gens de bien, ou un piège pour les foibles qui le feront contre leur conscience, ou la chose du monde la plus inutile pour ceux qui se sont mis dans l'esprit, comme avoit fait M. de sainte Beuve & plusieurs autres, que quoique l'on signe, on ne s'engage à rien à l'égard des faits: mais que ce qui arrivera de là est que l'on disputera jusqu'à la fin du monde; quel est ce sens de Jansenius dans lequel ces propositions ont été condamnées selon la Constitution d'Alexandre VII. & son Formulaire, & que les Jesuites en prendront sujet de traiter d'hérétiques tous ceux qui soutiendront la vraie grace de J. C. efficace par elle-même, en disant comme ils ont déjà commencé de faire, que Jansenius n'a enseigné que cela, & que c'est par conséquent ce que le Pape a condamné d'hérésie. Un Cardinal de si grande reputation ne répondra-t-il point à Dieu, s'il manque d'employer tout ce qu'elle lui peut donner de credit pour empêcher de si grands maux? Vous recevrez aujourd'hui un memoire sur ce sujet, qui est fort beau, & qui le pourroit toucher si on le lui faisoit lire.

Une autre chose que M. Steyaert pourra faire à Rome, sera de faire confirmer les defenses de lire l'Ecriture sainte en langue vulgaire. Mais c'est sur quoi je ne suis pas moins persuadé que ce Cardinal seroit obligé de s'emploier pour faire declarer que ces defenses ont pû autrefois être faites avec raison ; mais que la disposition des fideles est tellement changée, que ce que l'on craignoit de cette lecture n'est plus à craindre presentement, comme on le fait voir dans les Difficultés, qui ont mis, ce me semble, cette matiere dans un si grand jour, qu'il ne peut y avoir qu'un entêtement deraisonnable qui empêche qu'on ne s'y rende. Mais ce seroit toute autre chose, si cela étoit apuié par un Cardinal si habile & si pieux.

Je voudrois sur tout qu'on lui fit bien considerer ce qui est representé très-sincerement dans les Notes sur la lettre*, qui est le grand fruit pour la pieté, qu'ont fait & que font tous les jours ceux que l'on tâche d'accabler. C'est la marque que donne J. C. des bons & des mauvais ouvriers ; à *fructibus eorum cognoscetis eos*.

* De M.
Steyaert.
C'est un
écrit
Latin.

Vous verrez bien par la lettre de M. Hennebel que nous aiant envoié leur Reponse Manuscrite, nous n'avions pas aprou-

268 CCCCXC. Lettre de M. Arnauld
vé qu'ils y parlassent si foiblement de la
lecture de l'Ecriture sainte.

LETTRE CCCCXC.

24. Août 1691. *A MADAME DE FONTPERTUIS.*
Pour lui permettre d'assister une pauvre
Dame de ses deniers, & l'engager à lui
procurer d'autres assistances de la part de
ses amis.

Mad. de
S. Lau-
rent.

JE ne vous écris que pour la charité que
vous me proposez de faire. Je vous
écrirai dans un jour ou deux sur le reste
de votre lettre. Je trouve très-bon que
vous preniez de la caisse cette somme de
200. livres pour la prêter à cette Dame si
affligée. Je voudrois de bon cœur être
en état de la lui pouvoir donner tout à
fait. Je le ferois volontiers. Mais si
elle étoit encore dans la même extrémité
où je sai qu'elle a été souvent, ne pour-
riez-vous point proposer à votre bon ami,
qu'ayant presentement un si grand besoin
que Dieu lui donne, c'est-à-dire, qu'il
l'assiste de ses graces qui lui sont si né-
cessaires pour se bien conduire dans le poste
où il vient d'être élevé, rien ne peut plus
servir à l'y engager, que de pratiquer cet-
te parole de l'Evangile: *Date, & dabitur*
vobis. Je ne dis pas cela pour me dechar-
ger

ger sur lui du prêt que l'on me demande, à Dieu ne plaise que je veuille quitter à un autre cette petite charité; mais afin qu'elle en pût tirer quelque assistance plus considérable. Souvenez vous de ce que disent les SS. PP. qu'un des talens dont Dieu nous demandera compte si nous negligons de le faire profiter, est celui qu'ils appellent *Talentum familiaritatis*; quand on a beaucoup de familiarité avec les personnes riches, & qu'on n'a pas soin de les porter à faire de bonnes œuvres pour le soulagement du prochain, lors sur tout qu'il se rencontre des occasions singulieres, où nous sommes assurés que les charités seroient très-bien employées.

L E T T R E C C C X C I.

A MADAME DE FONTPERTUIS. 29. Août
Sur la fourberie de Donai. 1691.

JE ne suis pas d'humeur à desirer qu'on s'emploie pour moi, lorsqu'il n'y va que de mon intérêt. Vous savez ce que je vous en ai écrit. Mais je ne sai si l'honneur de M. de Pomponne n'est point engagé à ne pas souffrir qu'on ait imprimé à Paris un libelle très emporté où on a fait entrer mon nom qui est le sien, lorsque toute la part que j'ai au sujet des investitures

ves envenimées de cet Auteur, qu'on croit
 être le P. Tellier, est que par une insigne
 fourberie, ils ont écrit sous mon nom à
 ceux qu'ils déchirent dans ce libelle plu-
 sieurs lettres pleines de mensonges & de
 faussetés, comme on a vu dans ma *Plainte*
à M. l'Evêque d'Arras. Ce libelle avoit
 déjà paru sous ce titre, *Lettre à un Docteur*
de Douai sur les affaires de son Université.
 Depuis la découverte de leur fourberie
 ils l'avoient supprimé, & on mandoit de
 ces pais-là qu'on n'en pouvoit plus trou-
 ver ni pour or ni pour argent. Mais
 comme ils croient que cela n'est pas si
 connu à Paris, ils l'y ont fait rimprimer
 sous ce nouveau titre: *Secrets du parti de*
M. Arnauld découverts depuis peu. Ces
secrets sont, comme il est marqué dès la
 premiere page, qu'on veut ruiner la Reli-
 gion, & bâtir une nouvelle Eglise sur les
 ruines de la veritable. Je ne connois en
 aucune maniere ceux à qui ils imputent
 ces desseins horribles. Et c'est pourquoi
 aussi ils ne m'avoient pas seulement nom-
 mé dans la premiere édition de ce libelle.
 Et maintenant que toute la terre fait que
 c'est un faux Arnauld qu'ils ont engagé
 dans cette intrigue, & qu'il n'y a person-
 ne qui n'ait de l'horreur de cette fripon-
 nerie, ils me mettent malgré que j'en aie
 à la tête de ce parti, à qui ils attribuent
 les

les desseins les plus impies qui se puissent imaginer. Faites voir, je vous prie, ce que j'en ai rapporté dans la pag. 10. de la Plainte. Le Roi est trop équitable pour ne pas trouver bon qu'on se plaigne d'une calomnie si noire & si insolente dont la tache peut rejaillir sur toute notre famille. Peut-être aussi que M. d'Arras s'étonnera que je sois si abandonné de tous mes proches, qu'il ne s'en trouve aucun qui veuille prendre la peine de lui écrire pour le presser de me rendre la justice que je lui ai demandée. Mais pour moi je remets le tout entre les mains de Dieu, & ne me mets guere en peine de ce qui en arrivera. Je suis tout à vous, ma très-chere Sœur. Je suis en peine du cher enfant. N'en avez-vous point de nouvelles?

LETTRE CCCCXCII.

A MADAME DE FONTPERTUIS.

Sur le desir qu'il avoit que M. de Pom- 6. Sept. 1691.
ponne fut élever chrétiennement ses enfans.

CE que vous me mandez des dispositions de votre ami touchant la chere enfant dont vous m'avez dit tant de bien, m'est un grand sujet de joie. Quelque pieté que les Peres & les Meres

croient avoir, ils ont lieu d'apprehender que ce ne soit pas grand' chose devant Dieu, s'ils ne sentent en eux une résolution effective de satisfaire à leurs devoirs, dont un des principaux est de s'appliquer sérieusement à élever leurs enfans, comme dit S. Paul, dans la foi, dans la charité, dans la sainteté, & dans une vie bien réglée; & c'est à quoi cet apôtre semble attacher le salut des personnes mariées. Je suis donc aussi édifié que vous, de ce que l'embaras des choses du monde, inseparable des grands emplois, n'a point diminué dans votre ami le soin de travailler de tout son pouvoir à ce que les bonnes semences que Dieu paroît avoir mises dans l'esprit & dans le cœur de sa jeune fille * soient tellement cultivées, qu'en quelque condition que N. S. l'appelle, elle puisse être un modele de sagesse & de vertu, non seulement selon les idées que le monde en a, mais selon que ces qualités se doivent trouver en une vraie & parfaite chrétienne. Il ne pouvoit avoir une meilleure vûe pour cela, que de chercher pour mettre auprès d'elle une personne capable de l'entretenir dans la piété par une conduite aussi douce que vigilante. Et Dieu vous a bien inspiré de jeter les yeux sur Mademoiselle *. Car il seroit assurément dif-

* Mademoiselle de Pomponne, maintenant Madame de Torci.

difficile d'en trouver une plus propre. Ce qui est à craindre est qu'elle n'ait de la peine à s'engager dans un emploi où sa propre expérience lui a fait peut-être rencontrer bien des difficultés & des croix. Mais ce ne seroit pas une raison à un chrétien de refuser un engagement où l'on pourroit beaucoup servir Dieu. Il y a des croix par tout, & loin que nous les devions fuir, J. C. nous avertit qu'il faut porter sa croix tous les jours pour être ses disciples. Il faut craindre la présomption qui fait entreprendre plus qu'on ne peut ; mais il faut craindre aussi la paresse, qui fait enfouir le talent qu'on a reçu du Seigneur au lieu de le faire profiter. On ne doit pas courir quand on n'est pas appelé ; mais il ne faut pas aussi imiter Jonas, qui s'enfuit pour ne pas aller où Dieu l'appelloit. Je ne doute point qu'elle n'ait encore la même confiance en moi, qu'elle a eue autrefois. Je vous prie donc de lui dire de ma part, que la vûe si desintéressée & si chrétienne qui la fait rechercher pour une si bonne œuvre, me paroît être une des meilleures marques de la vocation de Dieu qu'elle pourroit souhaiter. Je suis &c.

LETTRE CCCCXCIII.

6. Sept. 1691. A MADAME DE FONTPERTUIS.

*Pour la prier d'engager M. de Pomponne
à faire des charités dans la vue d'obte-
nir la benediction de Dieu sur ses en-
fans.*

C'Est tout de bon que je vous ai te-
moigné avoir beaucoup de joie de
ce que vous m'avez mandé. Mais aiant
un si grand desir de faire de cette enfant
une veritable chrétienne, ne pense-t-on
point à cette parole de S. Paul : Que
celui qui plante n'est rien, non plus
que celui qui arrose, mais que c'est Dieu
qui donne l'acroissement? Et si on en
est bien persuadé, pourquoi ne songe-t-on
point que ce que l'on doit ajouter à tout
ce que l'on fait, qui est très bon, est
d'attirer la benediction de Dieu sur un
dessein si chrétien, en pratiquant cette pa-
role si courte & si efficace : *Date, &
dabitur vobis?* On fait des vœux de
grande depense pour obtenir de Dieu la
guerison d'une personne malade qu'on
aime beaucoup : d'où vient qu'on ne
s'avise point d'en faire pour obtenir une
aussi grande grace qu'est celle qui est ne-
cessaire pour preserver une jeune person-
ne

ne de la corruption du monde en vivant au milieu du monde ? Ce vœu que je voudrois que l'on fit, ne seroit point de faire dire des messes, ou de donner à des Eglises des choses de prix, mais d'assister les membres de J. C. réduits à de grandes miseres, comme est la personne qui a prié qu'on lui prêtât ce que je voudrois de tout mon cœur lui avoir pû donner. Que seroit-ce à des personnes qui ont de si grands biens, que de promettre à Dieu pour l'engager à benir ce qu'on entreprend, de donner tous les ans pendant un certain tems vingt pistoles à une personne de condition qui a beaucoup de pieté, veuve d'un gentilhomme, qui a beaucoup contribué à la paix de l'Eglise par un voiage qu'il fit à Alet exprès pour cela, en étant prié par nos amis, & laquelle est presentement, comme vous le savez bien, dans une extrême nécessité ?

S. Thomas dit que c'est trop peu pour les chrétiens de donner aux pauvres la dixieme partie de leur revenu, à quoi les Juifs étoient obligés. Cependant on se contenteroit que les chrétiens le fissent presentement ; & rien n'est plus avantageux que de leur en faire prendre la resolution. Car quand cela est une fois fait, on n'a plus de peine à leur proposer

276. CCCCXCIV. Lettre de M. Arnauld
des charités qui n'excèdent pas cette dix-
me; parce qu'ils ne se regardent plus que
comme en étant les distributeurs. Com-
me l'aumone proportionnée au bien que
Dieu nous a donné, est de precepte &
non seulement de conseil, je ne sai si
Dieu recevra pour excuse de dire, com-
me fit Adam: *Mulier quam dedisti mi-
hi sociam &c.* Pour être veritablement
religieux, il ne suffit pas, selon S. Jac-
ques, de se conserver de la corruption
du monde; il faut aussi assister le pro-
chain dans ses besoins. Ce sont les deux
parties de la justice chrétienne, & l'une
sans l'autre ne sauve pas: *Visitare pupillos
& viduas in tribulatione eorum*, ce qui
comprend toutes les œuvres de charité,
& *immaculatum se custodire ab hoc saeculo.*
Je suis &c.

LETTRE CCCCXCIV.

14. Sept. 1691. A. M. DU VAUCEL. Sur son retour
en France; & que l'on disoit qu'il devoit
être lui même rapelé à Paris; & les Fil-
les de l'Enfance.

IL m'est venu ce matin une pensée d'é-
crire au bon Cardinal. Cela m'a pris
tout mon tems. Et ainsi il ne m'en
restera guere pour vous dire ma pensée
sur

sur ce que vous me demandez. Vous faites fort bien de ne point faire d'instances particulières sur votre retour. Et nous vous trouverions bien à dire si vous n'étiez plus en un lieu où vous rendez de si grands services à la vérité & à l'Eglise. Et si la Cour veut que vous en sortiez, vous aurez bien de la peine à vous en défendre, car vous n'aurez pas un Pape qui vous veuille prendre sous sa protection, comme auroit pu faire Innocent XI. Cependant je ne crois pas que si vous sortiez ensuite & en vertu de l'accommodement, il y eût à craindre que l'on vous fît rien étant en France, à moins qu'on n'en prît quelque nouveau pretexte, outre qu'il y a des Evêques qui feroient peut-être bien aises de se servir de vous. Il me semble même que notre bon Cardinal devrait être de ceux-là.

Je ne fais pas d'où peut être venue la nouvelle que débitent les Cardinaux François, que j'ai été rapellé par un ordre exprès du Roi. Car il n'y a pas l'ombre de cela dans tout ce qu'on nous mande de Paris. Et dans la vérité je serois assez empêché si cela étoit. Car on voudroit sans doute que je visse M. de Paris, & comment le voir après tout ce qui s'est passé ? Je suis l'homme du monde qui se peut le moins contraindre,

278 *CCCCXCV. Lettre de M. Arnauld*
& dire de bouche ce que je n'ai point
dans le cœur. Vous n'auriez pas cet em-
baras là. Car ce Prelat n'a rien fait de
particulier contre vous, ni vous contre
lui. Mais j'abandonne tout à Dieu sans
faire aucun pas pour avoir la liberté de
m'en retourner.

Il est bien étrange que dans le projet
d'accommodement, on ne dise pas un seul
mot des Filles de l'Enfance. Est-ce que
le Cardinal le Camus ne se croit point
obligé d'en dire quelque chose? Pour-
quoi aussi ne tirer que quelques person-
nes de l'arrêt de Peissonnel, & le laisser
subsister pour tant d'autres si injustement
accablés?

LET TRE CCCCXCV.

26. Sept. 1691. *A M. DODART. Sur le système de*
M. Nicole touchant la grace générale.

J'Ai enfin reçu la lettre dont vous m'a-
viez écrit. Je pense avoir deviné de
qui elle est. C'est une personne & que
j'estime & que j'aime. Je n'ai pas été
trop surpris de ce qu'il s'est laissé em-
porter par ce que le système a d'éblouis-
sant. Mais je l'ai été beaucoup de ce
qu'il a pu se persuader que si je m'ap-
pli-

pliquois à étudier cette matiere, je pourrois entrer dans ces mêmes pensées & y faire entrer les autres. Car j'ai regardé cela comme si quelqu'un me disoit : Appliquez vous à la Géometrie à quelques heures perdues, afin que vous en fassiez de nouveaux Elemens tout contraires à ceux que vous avez donnés au public. Et pour vous montrer, que c'est le sentiment que je dois avoir selon les deux écrits que j'ai faits sur ce sujet, je crois que l'on peut réduire le systême à cette proposition: Le violement d'un commandement de Dieu ne feroit point imputé à péché, si celui qui le viole, ne recevoit de Dieu une grace actuelle, qui éclairant son entendement & touchant sa volonté, lui auroit donné un pouvoir suffisant *Thomistice* pour ne le point violer. Or je suis persuadé qu'on ne sauroit demeurer d'accord de cette proposition, qu'on ne soit obligé d'avouer qu'il se commet une infinité de péchés énormes contre la loi naturelle, qui ne sont que des péchés materiels, & d'autres qui ne sont au plus que des péchés Philosophiques: ce qui me paroît la plus horrible chose du monde, & la plus contraire à l'Ecriture & à la doctrine de S. Augustin. Je ne pensois pas vous en tant dire; car je suis résolu pour
 quoi-

280 CCCCXCVI. Lettre de M. Arnauld
quoique ce soit, de ne me point détour-
ner de ce que je fais présentement.

L E T T R E C C C C X C V I.

28. Sept.
1691. *A M. DU VAUCEL. Sur le voiage
du Docteur Steyaert à Rome; un me-
moire contre la signature du Formulaire;
la Regale; les 4. Articles du Clerge;
l'affaire du Docteur Martin; un Decret
des Capucins; & un Memoire présenté
par l'Abesse des Conceptionistes.*

VOUS direz ce que vous voudrez du
voiage du Docteur Steyaert. On
le connoit mieux que vous. Et on a
bien plus à craindre qu'il ne fasse du mal,
qu'il n'y a lieu d'esperer qu'il fasse du
bien. On n'a pas besoin de lui pour sou-
tenir la grace efficace. C'est tout le bien
qu'on en pourroit esperer. Mais s'étant
déclaré sur le fait de Jansenius, il sera
peut-être bien aise qu'on introduise la
signature du formulaire, à quoi il n'au-
roit nulle peine, parce que cela en pour-
roit faire à ceux qu'il n'aime pas. Il a
été poussé d'une terrible maniere sur la
lecture de l'Ecriture Sainte. Se trouvant
dans l'impuissance de repondre, il s'en
croiroit dispensé, s'il pouvoit faire en-
sorte qu'on se declarât à Rome pour lui,
en

en confirmant de nouveau la 4. Regle de l'*Index* : ce qui seroit un des plus grands maux que l'on peut faire à l'Eglise, quoiqu'il paroisse par la réponse de M. le Cardinal le Camus à M. du Fresne *, * 1. e P. Quesnel qu'il n'en est pas autant touché qu'il le devroit être. Car suffit-il de dire que les Romains sont entêtés sur ce chapitre, & qu'ils en alleguent une très-méchante raison quand on leur en parle ? En la place où il est, ne seroit-il point obligé de travailler à les faire revenir de cette erreur, qui met un si grand obstacle à la conversion des hérétiques ? Que ne le prenoit-il de ce côté-là ? cela eût été sans réplique. Pour venir au Docteur Steyaert, il n'est nullement propre à faire faire quelque chose de vigoureux contre les Molinistes, parce qu'il les craint & qu'il les menage, comme il a paru dans l'affaire de Mons.

Le memoire contre la signature est fort bien fait, à l'infailibilité près. L'Italien contre Cranenberg est tout à fait bon, si ce n'est qu'on insinue trop que ceux qui défendent Jansenius, se sont trompés. Mais on peut dire que c'est en parlant selon la prévention où on est à Rome, dont cet Ecrit de Cranenberg devoit faire revenir les Dominicains, puisqu'ils voient l'avantage que les Jesuites prennent quand
on

on leur avoue que les propositions ont été condamnées dans le sens de Jansenius. Car cette majeure étant accordée, il est très-difficile de se défendre de cette mineure : or Jansenius n'a rien enseigné sur le sujet des cinq propositions, que la doctrine de la grace efficace par elle même, & de la predestination gratuite, ou ce qui est nécessairement lié à ces deux dogmes. Je vous ai déjà mandé que c'est ce qui avoit porté le P. Contenson à parler assez nettement en faveur de ceux qui ne sont pas persuadés que le Pape Alexandre VII. ait bien entendu Jansenius.

Pour les differens entre les deux Cours, il me semble qu'on s'y prend fort mal, & qu'on cache au Roi ses veritables interêts. Il n'y a d'important que les 4. Articles, & c'est sur quoi il faudroit demeurer ferme, & ne ceder rien. L'extension de la Regale est très-peu avantageuse au Roi, mais il n'y perdrait quoi que ce soit en cedant le *pleno jure* & d'autres choses semblables. Car il n'auroit pas moins de benefices à donner, & la maniere dont il les donneroit engageroit moins sa conscience. Il lui seroit donc glorieux & devant Dieu & devant les hommes, de se rendre facile sur ce point là, parce que ce seroit pour l'avantage
de

de l'Eglise qu'il quitteroit quelque chose de ses prétentions : au lieu que se relachant sur les 4. Articles, c'est temoigner de la foiblesse où il devroit avoir plus de fermeté, & ternir la gloire qu'il se feroit acquise s'il avoit soutenu jusqu'au bout la doctrine de l'Eglise Gallicane, qui est celle des Conciles Généraux de Constance & de Bâle, qui sont ceux dans ces derniers tems qui ont témoigné plus de zèle pour le rétablissement de la discipline de l'Eglise.

C'est une chose honteuse qu'il ne se trouve aucun Evêque qui représente ces choses au Roi. Car je suis persuadé qu'il les comprendroit fort bien si on l'en entretenoit serieusement & à fond. On lui feroit voir aisément que ce sera une tache à son regne, s'il donne quelque atteinte à ce qui a été établi par tout le Roiaume, parce que les Romains n'ont voulu s'accommoder avec lui, qu'à ce prix là, & que cela ne lui fera guere moins honteux que l'abandonnement que fit François I. de la Pragmatique Sanction, afin que le Pape Leon X. ne le troublât pas dans la guerre qu'il vouloit faire en Italie; qui lui fut si malheureuse. On ne peut à Rome refuser des Bulles sur ce prétexte, que par une injustice visible. Car ils n'oseroient dire qu'il y
ait

ait rien dans ces quatre Articles qui soit contraire à la foi ; & il faut qu'ils avouent que c'est la doctrine la plus autorisée dans le Roiaume, sur tout depuis le Concile de Constance, pour ce qui est de la faillibilité du Pape & son inferiorité aux Conciles Généraux. Et pour ce qui est du premier article, ils n'ont osé rien dire contre la censure de Santarel, faite par la Sorbonne en 1625. Pourquoi donc seroit-ce une exclusion à l'Episcopat, de s'être trouvé dans une assemblée où on a jugé à propos de se declarer sur ces points de doctrine d'une maniere très-moderée.

Le sujet qu'on a eu de se plaindre de cette assemblée, est de ce qu'elle a fait sur la Regale, cette affaire étant dévolue au Pape par un appel légitime ; & c'est sur quoi la Cour de Rome auroit sujet de demander, *ut res in integrum restituerentur*. Qu'on traite donc sur cela, à la bonne heure, & qu'on leur accorde tout ce qu'ils peuvent demander légitimement. Le Roi s'en peut faire honneur, & il ne fera rien qui ne soit digne de sa qualité de Fils aîné de l'Eglise. Il n'en est pas de même de la doctrine des 4. Articles. Il faut bien qu'il l'ait crue véritable, l'ayant autorisée comme il a fait : & il n'a pas sujet de s'en repentir. Ce n'est donc pas

pas une matiere de traité, & c'est ce qui rend cet accommodement si difficile, parce que les Romains ne veulent pas se contenter de paroles, & voudroient quelque chose dont ils pussent prendre avantage pour faire valoir leurs prétentions, & c'est ce qu'on a raison de ne leur vouloir pas donner.

On auroit donc bien abrégé ces negociations, si on avoit dit d'abord qu'il n'y avoit rien à faire sur les 4. Articles; que les croiant vrais, on ne croit point les pouvoir abandonner, & que ce seroit inutilement qu'on chercheroit des paroles ambiguës, dont on voudroit ensuite tirer avantage, ce qui ne seroit à l'avenir qu'une matiere de dispute; mais que pour les autres points, on en traiteroit fort sincerement, & que l'on se rendroit à tout ce qui seroit raisonnable. Et si les Romains s'étoient opiniâtrés à vouloir qu'on les satisfît sur une chose, dont ils n'ont point sujet de se plaindre, le Roi n'auroit eu qu'à leur signifier que s'ils s'attachoient à cela pour ne point donner de Bulles, il feroit assembler le Concile National pour délibérer ce qu'il auroit à faire. C'auroit été le dernier remede; mais les differens se seroient terminés avant cela, si on leur avoit fait perdre toute esperance de rien obtenir sur le
sujet

286 *CCCCXCVI. Lettre de M. Arnauld*
sujet des 4. Articles, pourvû qu'en même
tems on leur eût fait une satisfaction con-
venable sur les chefs où ils auroient eu un
juste sujet de se plaindre.

La reprimande qu'on a faite à Mar-
tin l'Hibernois est très-juste en soi, mais
n'avez-vous point admiré la politique des
Romains, qui en ont pris occasion de
rendre justiciables de l'Inquisition Ro-
maine les personnes mêmes des Catholi-
ques des Païs-bas, qui n'ont point voulu
se soumettre au Tribunal de l'Inquifi-
tion? C'est ce qu'ils font en menaçant
ledit Martin de chatiment exemplaire de
la part du saint Office, s'il retomboit dans
une pareille faute. Ils ont bien vû que
personne ne s'en plaindroit; parce que le
parti de l'Archevêque n'oseroit le faire,
n'esperant rien que de Rome, & que les
autres ne le voudroient pas, parce qu'ils
seroient bien aises de la reprimande qu'on
fait à Martin. Pour moi je ne me re-
jouis que mediocrement de ce qu'on fait
de bien dans ce tribunal, & j'évite de m'en
prevaloir, afin de ne pas donner lieu de
m'opposer d'autres misérables choses
qu'on y a faites, & qu'on y fait tous les
jours.

J'ai vû les Notes sur le Decret des Ca-
pucins. J'en ai été satisfait, si ce n'est
de la penultieme, qui est de l'attrition.

Je

Je ne fai pourquoi on y a mis un assez pauvre Decret d'un Synode de Malines, pour la probabilité de la suffisance de l'attrition. Il auroit mieux valu mettre, que le Pape Alexandre VII. aiant permis de tenir l'une & l'autre des deux opinions, & celle qui demande de l'amour étant bien mieux appuiée, on ne voit pas comment on pourroit obliger tous les Religieux d'une Province, de tenir celle qui est bien moins conforme à l'esprit de la Loi nouvelle. Après quoi on pourroit mettre ce qui est dit dans les Notes, que dans la pratique on doit suivre la plus sùre, conformément au Decret des 65. Propositions.

Je vous envoie un Memoire de l'Abbesse des Conceptionistes, qui ne contient rien dont elle ne soit prête de faire serment. Il peut faire juger à tous les Cardinaux qui ont de la pieté, s'il est bon de laisser des Religieuses sous la conduite de telles gens. Appliquez-vous s'il vous plaît, à cette affaire. Ce sera une très-bonne œuvre devant Dieu.

LETTRE CCCCXCVII.

30. Sept.
1691.

A MADAME DE FONTPERTUIS.

*Sur une aumône qu'il faisoit à une pauvre
Demoiselle de la paroisse de S. Jacques
du haut-pas à Paris.*

PRêchant la charité aux autres, je n'en
dois pas omettre une à laquelle il y a
long-tems que je me suis engagé. C'est
pour une pauvre Demoiselle qui est sous
la conduite de M. le Curé de S. Jacques.
Je lui donnois environ 100. livres par an.
Madame de la Houssaie m'en avoit de-
chargé pendant quelque tems, au moins
de la moitié: car je croi que c'étoit une
autre personne qui paioit l'autre moitié.
Cela alloit à 36. écus. Madame de la
Houssaie me fit dire qu'elle ne pouvoit
plus continuer cette charité. Et ainsi je
la repris pour les 18. écus qu'elle paioit.
Mais aiant appris qu'elle avoit de la peine
à vivre, étant fort infirme, parce qu'ou-
tre sa nourriture il falloit qu'elle s'habillât
& qu'elle paiât le louage de sa chambre,
je lui promis de lui donner outre ces 18.
écus, un écu par mois. Mais elle dit qu'il
s'en faut beaucoup qu'elle n'en ait été
païée. Je vous prie, matres-chere Sœur,
d'écrire un mot sur cela à M. le Curé de
S.

S. Jacques, afin qu'il sache ce qu'on auroit manqué de lui paier de ces douze écus par an, & que je puisse satisfaire à cette dette. Car on doit, ce me semble, regarder comme une dette ce qu'on a promis de donner à J. C. en la personne des pauvres. Il y a encore autre chose qui m'engagera à d'avantage : c'est qu'on dit que la personne qui lui donnoit dix-huit écus, n'est plus en état de les lui donner. Si cela est, il me semble que c'est Dieu qui m'engage encore à faire cette aumône. Il saura bien me le rendre au double.

LETTRE CCCCXCVIII.

A M. DU VAUCEL. Sur l'accommodement projeté entre les Cours de Rome & de France; une Ordonnance de l'Evêque de Gand sur la lecture de l'Ecriture sainte; la Regle de l'Index sur cette matiere; le remede à la corruption des mœurs selon un Jesuite; les mauvaises affaires suscitées aux Gens de bien; & le bruit de son rapel à Paris. 5. Octob.
1691.

JE vous écrivis bien fortement par le dernier Ordinaire sur l'accommodement des differens entre les deux Cours. Et je fis faire une copie de cet endroit, afin

qu'il pût être montré au nouveau Ministre *, quoique je n'espère pas que cela produise grand' chose. Il nous est tombé entre les mains un livre rimprimé en 1688. C'est l'histoire du différent entre le Pape & la Republique de Venise. Nous avons admiré la fermeté de ce senat, qui ne voulut jamais, quoique très-pressé par le Roi de France & le Roi d'Espagne, rien accorder qui pût sauver l'honneur du Pape, & faire croire que la Republique eût eu tort en rien. Ils ne voulurent jamais consentir que le Roi pût donner parole au Pape, que les loix que le Pape leur avoit voulu faire revoquer, demeureroient sans exécution pendant le Traité, quelques sollicitations qu'on eût employées de la part de la France & de la part de l'Espagne pour tirer d'eux ce qui sembloit si peu de chose. C'est donc avoir eu bien peu de soin de l'honneur d'un Roi si puissant, dans une si bonne cause, que de lui avoir fait promettre qu'il ne pressera point l'exécution de son Edit touchant les 4. articles. On voit assez la cause d'une conduite qui répond si peu à celle de S. M. dans ses autres affaires, sans que j'aie besoin de vous la marquer.

Je ne suis pas moins touché du tort que font à l'Eglise & à la Religion ceux qui veulent empêcher que les enfans de
Dieu

• M. de
Pompon-
ne.

Dieu ne lisent ce que le S. Esprit a fait écrire pour eux. Ce qui a reveillé mon zèle, est la nouvelle Ordonnance de l'Evêque de Gand sur ce sujet, qu'on est assuré qu'il n'a faite que par l'instigation de l'Internonce, sans qu'il en eût aucun sujet, puisqu'il en a fait une semblable il n'y a que deux ans. Je l'ai reçue, travaillant sur cette matiere dans une 8. Partie des Difficultés. Je pensois la refuter dans la suite, & je le ferai aussi. Mais comme cela va lentement, l'impression s'en faisant en Hollande, je ferai imprimer cette difficulté à part, dès qu'elle sera achevée, ce qui sera peut-être dès demain, afin que les bons Pasteurs du Diocese de Gand aient de quoi se fortifier contre cette tentation, en faisant en sorte que ce nouveau Mandement demeure sans execution, comme tous les autres y sont demeurés jusqu'ici.

Vous me feriez grand plaisir, & vous rendriez un grand service à l'Eglise, si vous pouviez faire comprendre aux plus habiles des Cardinaux, qu'ils ne pourroient rien faire de plus avantageux pour la Religion, que de disposer le Pape à expliquer la 4. Regle de l'*Index*, en declarant qu'on a eu sujet de le faire en ce tems-là, mais que par la misericorde de Dieu les Catholiques étant bien plus soumis à l'Eglise &c.

il est juste de leur rendre leur ancienne liberté autorisée par tous les Peres. Rien ne leur seroit plus glorieux que de sortir par là de cette méchante affaire , car ils ne sauroient empêcher que presque par tout on ne lise les versions de l'Ecriture nonobstant leur regle , & ils auront un grand compte à rendre à Dieu de ce qu'elle s'observe en Italie & en Espagne , parce que c'est peut-être ce qui est cause que les mœurs y sont si corrompues , & qu'il y a si peu de solide pieté.

Ce qui y peut encore contribuer, est qu'on ne fait presque ce que c'est que de differer l'absolution aux pécheurs les plus envieillis dans le péché. Sur quoi je me souviens que l'on m'a dit autrefois, que le Cardinal d'Arragon s'entretenant avec le P. Elizaldi Jesuite, & se plaignant de ce que les mœurs étoient si corrompues en Espagne, ce Jesuite dit qu'il ne trouvoit point de meilleur moien de remedier à un si grand mal, que de faire pratiquer la doctrine du livre de la Frequente Communion, en le faisant imprimer ou en Latin, comme il l'étoit déjà, ou traduit en Espagnol. Mais ce qui m'a toujours fait plus de peine dans ces contestations, est qu'on ne met presque jamais en considération pour juger à qui on doit être plus favorable, qui sont ceux qui travaillent plus

plus solidement à faire vivre les hommes selon les maximes de l'Evangile. Cela n'entre point dans la balance, & c'est ce qui y devoit entrer plus que toutes choses. Il n'y a jamais eu tant de piété dans l'Université de Louvain, & jamais elle ne fut plus mal à Rome, ni plus opprimée par les Internonces. On vous mande la nouvelle entreprise de celui-ci contre la liberté de la Faculté étroite, quoique remplie de personnes qu'ils y ont fait entrer par la même voie d'autorité & de violence.

J'approuve fort la résolution que vous avez prise de vous tenir à l'écart & de n'entrer en aucune négociation. J'en fait de même. Quelque bruit qu'on ait fait courir & à Paris & à Rome, que j'étois rapellé, je ne me remue point, & ne fais parler à qui que ce soit pour mon retour. Ce que j'aimerois le mieux, seroit d'y revenir *incognito* avec l'agrément du Roi. Je serois delivré par là d'une infinité de visites importunes, & de la nécessité de rendre visite à M. de Paris, ce que je crains plus que le feu. Il n'y a qu'une condition avec laquelle je me resoudrois de le voir. C'est qu'il fit rendre au P. du Breuil la liberté qu'il a perdue pour moi. Je vous supplie de recommander cette affaire à Dieu & de m'en dire votre avis. Je suis tout à vous.

LETTRE CCCCXCIX.

12.08.
1691.

*A M. DU VAUCEL. Sur la defense
des traductions des livres d'Eglise en lan-
gue vulgaire.*

JE n'ai à repondre qu'à une vieille lettre du 7. Avril, qui nous est revenue nous ne savons comment. Cela vous doit mettre en repos; & vous n'avez plus besoin de faire d'enquêtes, puisqu'il paroît par là que c'est par hazard & non par malice que quelques lettres s'égarent. Vous me parlez dans cette lettre qu'on permet à Rome des Evangiles & des Epitres traduites en Italien. Je le savois bien. Mais je doute de ce que vous ajoutez: *Que vous ne doutiez point qu'il n'y ait plusieurs livres de l'Office divin traduits en vulgaire, & que vous en pourrez faire la recherche.* Je crois que vous l'aurez faite en vain. Car je trouve dans la même page de l'*Index*: L'Office de l'Eglise & de la Vierge en Latin & en François &c, qui sont les heures de P. R. *Et Officio de la Beatissima Virgine transportato della lingua Latina all' Italiana dell' Abbate Philippo Maria Bonini.* Et M. de S. Amour nous assure dans son Journal, que les heures de P. R. ne furent mises dans l'*Index*

l'Index qu'à cause d'une Bulle de Pie V. qui défend tous les offices de la Vierge traduits en langue vulgaire, ce qui me paroît la plus étrange chose du monde, & que l'on peut moins soutenir contre les reproches des ennemis de l'Eglise. Est-ce qu'on ne reviendra jamais d'un entêtement si deraisonnable?

Je vous ai mandé par le dernier ordinaire que l'Evêque de Gand avoit défendu tout de nouveau la lecture de l'Ecriture Sainte, de la version de Mons & du Missel en François; mais je ne vous avois pas fait remarquer qu'il a raporté comme une fort belle chose toutes les grosses injures du Bréf d'Alexandre VII. contre les traducteurs du Missel : *Ingenti cum animi nostri merore percepimus quod quidam PERDITIONIS FILII in perniciem animarum novitatibus studentes. . . in tantam vesaniam pervenerint ut Missale Romanum &c.* Cela ne fait guere d'honneur au S. Siege. Et tout ce que l'on peut dire pour excuser un peu un emportement si injuste, est que le Cardinal Mazarin lui avoit fait croire que cette traduction n'avoit été faite que pour introduire l'usage de celebrer la messe en François. On enjoint aussi dans cette nouvelle Ordonnance : *Ut in tantâ hodie librorum minimè approbatorum, atque ita suspectorum &*
N 4 *passim*

296 CCCCXCIX. Lettre de M. Arnauld
*passim nocivorum multitudine Decretis scē-
dis Apostolicæ peculiariter circa libros jam
prohibitos aut prohibendos cum omni exac-
titudine obtemperent.*

Cela m'a fait croire que Dieu vouloit
que je traitasse à fond cette matiere des
livres defendus, n'y aiant rien, ce me
semble, de plus préjudiciable à l'Eglise, que
cette liberté que l'on prend à Rome de
proscrire les meilleurs livres, quand elle
est apuiée par des Docteurs & des Evê-
ques qui prennent à tâche d'autoriser cet-
te servitude, & de la pousser plus loin
qu'on n'avoit jamais fait. On s'en pourra
venger à Rome en defendant le livre où
on ose parler contre ces defenses. Mais
que faire? Faut-il abandonner la verité
parce qu'on ne la peut souffrir? C'est
alors au contraire qu'on la doit soutenir
avec plus de zèle, pour éclairer ceux à qui
Dieu donnera des oreilles pour l'entendre,
& pour rendre inexcusables ceux qui la
rejetteront. Quand on aura fait compren-
dre à tous les gens d'esprit le mépris que
l'on doit faire de la plûpart de ces censu-
res, peut-être que ces censeurs en devien-
dront plus retenus. Je pourrois bien
prendre occasion de dire un mot du De-
cret d'Alexandre VIII. contre les 31.
Propositions, & montrer les raisons qu'on
a d'y avoir peu d'égard. Mandez m'en
votre

votre pensée. Car peut-être que je n'en serai pas encore là quand je recevrai votre reponse. Je reprendrai quand cela sera fait, le 6. volume de la Morale Pratique.

L E T T R E D.

A M. DODART. Pour l'engager à se servir des bonnes dispositions où le Roi sembloit être, pour lui représenter de quelle maniere il devoit se conduire dans les Affaires de la Regale, des 4. Articles du Clergé, du prétendu Jansenisme & de la conversion des Huguenots. 12. O&.
1691.

JE n'ai jamais douté que le Roi ne fût disposé d'entendre la verité, & j'ai toujours soutenu que ce qui se faisoit de violent sous son regne à l'égard des Ecclesiastiques maltraités sous prétexte du Jansenisme, ne lui devoit pas être attribué, mais à ceux qui l'approchoient, dont pas un n'avoit jamais eu la hardiesse de le détromper. Ce que vous me dites presentement de S. M. me fait louer Dieu de ses bonnes dispositions; mais quel bien en arrivera-t-il, si ses Ministres en qui il a confiance, & qu'il écouteroit favorablement s'ils lui parloient, n'osent lui parler. Il est peut-être plus capable de faire du bien à l'Eglise que pas un de ses préde-

cesseurs, si on lui ouvroit les yeux sur de certaines choses qu'il ne peut pas savoir de lui même, & que Dieu lui feroit la grace d'embrasser si on les lui avoit représentées. Il faudroit lui faire comprendre qu'il a 4. affaires sur les bras à l'égard de l'Eglise, la Regale, les 4. articles du Clergé, le Jansenisme, & la parfaite conversion des Huguenots: & lui faire bien remarquer en quoi sur chacune de ces choses sa gloire & sa conscience peuvent être engagées: Qu'elles sont engagées à l'égard de la premiere, en ce que dans le fond il n'avoit pas de droit à étendre la Regale, & en ce qu'on lui a fait faire de très-grandes injustices dans le diocèse de Pamiers: que cela le devoit porter à n'être pas difficile sur cet article; que si on lui offre de lui laisser l'extension de la Regale, à condition qu'il cedera d'autres droits, comme *le pleno jure* & quelques autres choses pour recompenser l'Eglise, il doit s'y rendre: Que c'est tout le contraire à l'égard des 4. articles: qu'il doit demeurer ferme à n'en rien relâcher, & ôter aux Romains toute esperance qu'il en rabatte rien; qu'il n'est point maître de la doctrine de l'Eglise Gallicane, & que ce n'est point une affaire qu'il puisse mettre en compromis. Vous pourrez voir un memoire que j'ai envoyé sur cela

à Madame de F. Il falloit temoigner sur cela une fermeté inflexible, & au contraire beaucoup de facilité sur la Regale. Si on avoit pris cette voie, l'accommodement seroit peut-être fait présentement. Mais tant que les Romains espereront de pouvoir donner quelque atteinte aux 4. articles, on y trouvera toujours des difficultés insurmontables. On cherchera des équivoques pour sauver la chevre & les choux, & il se passera des tems infinis à chicaner sur cela; au lieu que si on ne leur offroit rien du tout, ils seroient obligés de se contenter de ce qu'on leur accorderoit sur la Regale. Et toute la satisfaction qu'on auroit à donner au Pape à l'égard de l'Assemblée de 1682. seroit de ce qu'elle auroit terminél'affaire de la Regale qui étoit dévolue au S. Siege par un Appel legitime.

Pour la 3. affaire qui est le Jansenisme; c'est sur quoi la conscience de S. M. est plus engagée par la faute de ceux qui ne lui ont jamais osé dire que ce n'est qu'un phantôme. Car d'autres surprenant sa religion, & animant son zèle contre une prétendue secte qui n'est qu'une chimère, lui ont fait abolir un institut * * L'institut de l'Enfance. qui faisoit des fruits admirables; chasser & emprisonner un très grand nombre de très bons Ecclesiastiques & très capables

de servir l'Eglise, sans garder envers eux aucune forme de justice : ce qui n'est point permis aux Rois que dans des cas extraordinaires où il y va de la sûreté de leur Etat, ou de leur personne. Mais que, par exemple, sur la déposition d'un valet, que l'on fait être un fripon, on ait pris le Curé de Halluin, l'un des meilleurs Curés du Diocèse de Beauvais, qu'on l'ait retenu un an dans la Bastille avec beaucoup de dureté, & qu'après cela on l'ait relegué dans un seminaire à cent lieues de sa Cure, sans qu'il y ait eu aucune charge contre lui, c'est de quoi on ne croit pas que S. M. soit informée en particulier, mais dont Dieu ne laissera pas de lui demander compte, parce que tout cela ne se fait sous son nom & par ses ordres généraux, qu'à cause qu'il n'écoute sur les affaires de l'Eglise que deux personnes, qui lui devroient être suspectes pour beaucoup de raisons. On pourroit se servir avantageusement de l'affaire de Beauvais pour lui ouvrir les yeux.

Car si on avoit traité les 4. chanoines de cette Eglise, comme tant d'autres Ecclesiastiques que l'on retient en prison ou en exil pendant toute leur vie, sans leur avoir jamais donné aucun lieu de se justifier de ce dont on les accusoit, ils seroient encore prisonniers. Mais parce qu'on

qu'on a examiné leur accusateur, ce qu'on n'a point fait aux autres, ils se sont trouvés si innocens, & leur accusateur si coupable, que S. M. n'a pas cru en conscience lui pouvoir faire grace, quelques prières que lui en aient faites les accusés. Qu'il seroit aisé de faire comprendre à S. M. si quelqu'un de ses Ministres lui faisoit faire reflexion sur un exemple si mémorable, qu'il en seroit de même de beaucoup d'autres, si on leur faisoit la même justice qu'on a fait à ceux là, & qu'ils se trouveroient innocens ! Que ce seroit donc une action digne de la pieté du Roi & de sa justice, de se faire donner une liste de tous ceux qui sont relegués ou emprisonnés pour ces sortes d'affaires, & de nommer des gens de bien, ou d'entre les Prélats, ou de son Conseil, pour s'informer des causes de leur emprisonnement ou de leur exil, afin de savoir de quoi on les accuse, pour pouvoir juger s'il y a eu raison de les traiter de la sorte ! Car assurément Dieu seroit offensé, & ce seroit une tache au regne de S. M. si c'étoit sans sujet qu'on les eût traités de la sorte, sans qu'ils voient aucune fin à l'état où on les a réduits.

Pour la 4. affaire qui est la parfaite conversion des Huguenots, elle a beau-

302 *DI. Lettre de M. Arnauld*
coup de liaison avec la troisieme. Il
ne

La suite de cette Lettre manque.

L E T T R E D I.

19. Oct.
1691.

A M. DU VAUCEL. Sur l'accommodement proposé entre les Cours de France & de Rome; l'interêt que l'Empereur avoit de faire la paix avec la France & non avec le Turc; les livres de Gassendi, de Descartes, de M. Huet, & de M. Regis sur la nouvelle Philosophie; & ce qu'il en avoit écrit lui même depuis quelques années.

VOUS aurez vû ce que je vous ai mandé touchant l'accommodement : qu'il ne falloit donner aucune esperance qu'on se relachât touchant les 4. Articles; & au contraire être assez facile touchant la Regale. Il y a 3. ou 4. jours que j'écrivis une grande lettre que l'on fera peut-être voir à quelques-uns des Ministres, où je disois la même chose & encore bien d'autres, dont il seroit bon que le Roi fût informé. Mais ne vous tromperiez-vous point quand vous dites qu'on ne veut point passer l'*omnia*, afin que ces mots *nulla & irrita*, ne s'entendent

dent que des 4. Articles & non pas de la Regale. Car assurément la raison voudroit que l'on dît tout l'opposé: afin que *nulla & irrita* ne s'entendent que de la Regale & non des 4. Articles. Et ce qui me fait croire que c'est l'intention de la France, est qu'on allegue sur cela la Bulle supprimée, où il n'étoit parlé, ce me semble, que des 4. Articles. A quoi donc cela reviendrait-il, si l'intention étoit que *nulla & irrita*, ne comprissent point la regale? Quoi qu'il en soit, c'est une grande foiblesse de se relâcher sur les 4. Articles, & une grande imprudence d'avoir laissé les Romains dans l'esperance qu'ils obtiendroient quelque chose sur cela.

Si l'Empereur comprenoit bien ses véritables intérêts, il travailleroit bien plutôt à faire la paix avec la France qu'avec le Turc. Il n'y a rien à gagner pour lui dans la continuation de la guerre avec la France. Quand la paix avec le Turc lui en feroit tirer quelque avantage, ce qui est fort incertain, cela ne pourroit servir qu'à affermir le Prince d'Orange dans son injuste usurpation, au grand prejudice de la religion Catholique; & à fortifier le parti des Protestans; ce qu'un Prince si religieux doit regarder comme un mal, & non pas comme un bien. Au lieu que
 si

si la paix étoit faite entre la France & la maison d'Autriche, & tous les Princes qui y voudroient entrer (à l'exclusion du P. d'Orange) l'Empereur pourroit être puissamment secouru par les Espagnols & par les Allemands, & être par là en état de faire de nouvelles conquêtes sur les Turcs, qui affermiroient celles qu'il a déjà faites, & qui le rendroient bien plus puissant que par tout ce qu'il pourroit espérer de la prétendue humiliation de la France, qui n'est pas une chose si facile que les alliés se l'étoient imaginée. J'ai supposé que cette paix se feroit sans terminer le différent entre le faux Roi d'Angleterre & le véritable, comme elle se fit à Munster entre la France & l'Empire sans que l'Espagne y fût comprise. Car j'avoue que cette paix seroit infaisable si on y mettoit pour condition, ou que le P. d'Orange quitteroit les Roiaumes qu'il a usurpés, ou que le Roi renonceroit au retablissement du véritable Roi d'Angleterre. Mais la paix se peut faire sans cela, comme elle se fit à Munster, ainsi que j'ai déjà dit, en laissant les François & les Espagnols se battre ensemble. C'est le meilleur conseil que l'on puisse donner à l'Empereur, & il ne doit point écouter ceux qui lui promettent de grands avantages, si étant en paix avec le Turc, il avoit sur le Rhin

tou-

toutes les troupes qu'il a presentement en Hongrie. Il y a bien en cela de l'illusion.

1. Les Turcs sont fiers, & ne font guere de paix qui leur soit honteuse: or celle-ci ne sauroit être honorable à l'Empereur, qu'elle ne soit honteuse aux Turcs, parce qu'il faudra qu'ils lui cedent la Transilvanie qu'ils ont donnée à Tekeli, & qu'ils rendent aux Polonois Kaminieck & la Podolie qu'ils viennent de donner aux Moscovites par un nouveau Traité. Il y a peu d'apparence qu'on les reduise à cela.

2. Quand cette paix seroit faite, il ne s'ensuit pas qu'il fût facile à l'Empereur d'avoir sur le Rhin toutes les troupes qu'il a maintenant en Hongrie. Il faut de grands fonds pour les entretenir; & c'est de quoi l'Empereur manque le plus. Cette paix ne lui en donnera pas. Ce pourra être le contraire. Car ses pais hereditaires tout épuisés qu'ils sont, font des efforts extraordinaires pour mettre l'Empereur en état de resister aux Turcs, de peur qu'étant foible, les Turcs ne reprennent ce qu'ils ont perdu, & viennent ensuite jusqu'à Vienne comme ils firent en 1683. Ce ne seroit plus la même chose s'ils n'avoient plus à craindre de ce côté là. Ils seroient bien plus froids à don-

donner pour une guerre où la Religion a plus à perdre qu'à gagner, & où presque tout le profit, s'il y en avoit, reviendrait aux Protestans. Il n'aura plus d'argent à esperer du S. Siege. On n'est pas aussi assuré que plusieurs des alliés ne se lassent d'une guerre qui leur est fort à charge, étant mangés par les armées lorsqu'elles sont en campagne, & par les quartiers d'hiver, lorsqu'elles n'y sont plus. Il est impossible que les Hollandois puissent soutenir long-tems une si horrible depense. Tous les Catholiques pestent dans leur cœur contre cette maudite guerre, qui rend la populace Huguenote plus hardie contre eux. La disposition de la ville d'Amsterdam n'est que trop connue: on y boit assez publiquement la santé du Roi Jacques. On ne sait quel est le dessein de l'Evêque de Munster qui a une armée de vingt mille hommes, & que l'on dit qui montera jusqu'à 25. mille. Le Duc d'Hanover est aussi suspect aux alliés. Le nouveau Duc de Saxe a fait ses exercices à Paris, & on dit qu'on n'en est pas si assuré que de son Pere. Il n'y a guere de ligue qui ne se rompe par quelque endroit. Le Duc de Savoie se trouve-t-il bien d'y être entré?

Pour passer à autre chose, je ne m'étonne pas de ce que l'on me mande de

Na-

Naples, que de jeunes foux sont devenus Athées & Epicuriens par la lecture des œuvres de Gassendi. C'est ce qu'on en devoit attendre, sur tout si on considère ce qu'il a écrit contre la Metaphysique de M. Descartes, où il a employé tout ce qu'il avoit d'esprit à détruire tout ce que M. Descartes avoit trouvé de plus fort pour prouver l'existence de Dieu & l'immortalité de notre ame. N'y a-t-il pas cependant de quoi admirer le grand jugement de MM. les Inquisiteurs de Rome, & le grand service qu'ils rendent à l'Eglise par leurs prohibitions? Ils ont laissé toute liberté à ces jeunes gens de lire l'auteur qui détruit autant qu'il peut les preuves les plus solides de l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame (car il n'y a aucun des ouvrages de M. Gassendi qui soit dans l'*Index* :) mais il ne leur a pas été permis de lire celui qui les auroit persuadés de ces vérités, pour peu qu'ils eussent l'esprit bien fait. Car les censeurs Romains ont eu soin de mettre dans leur *Index*: *Renati Descartes opera sequentia donec corrigantur. De primâ Philosophiâ in quâ Dei existentia, & animæ humane à corpore distinctio demonstratur.* C'est pourquoi aussi ils n'auront garde d'y mettre le livre de M. Huet contre M. Descartes, où il veut d'une part que
cet.

cette proposition ne soit pas claire & évidemment vraie : *Cogito, ergo sum*; & il fait valoir de l'autre, autant qu'il peut, toutes les méchantes raisons des Epicuriens pour faire croire que notre ame est corporelle, & qu'elle n'est distinguée de ce que nous apellons notre corps, que comme un corps plus subtil, d'un corps plus grossier. Mais ils pourront bien pour agir conséquemment mettre dans leur *Index* la réponse que M. Regis vient de faire à ce livre de M. Huet, pour soutenir les demonstrations de M. Descartes contre les Sophistiqueries de son adversaire. Je ne saurois m'empêcher de vous mettre ici ce que je trouve dans un Ecrit fait * il y a 6. ou 7. ans sur ces preuves de M. Descartes.

* Par lui même.

Il y a des personnes de pieté qui croient qu'on doit regarder comme un effet singulier de la providence de Dieu ce qu'a écrit M. Descartes sur le sujet de notre ame, pour arrêter la pente effroyable que beaucoup de personnes de ces derniers tems semblent avoir à l'irreligion & au libertinage, par un moien proportionné à leur disposition. Ce sont des gens qui ne veulent recevoir que ce qui se peut connoître par la lumiere de la raison; qui ont un entier éloignement de

com-

commencer par croire; à qui tous ceux qui font profession de pitié sont suspects de foiblesse d'esprit; & qui se ferment toute entrée à la religion, par la prévention où ils sont, & qui est en la plupart une suite de la corruption de leurs mœurs; que ce qu'on dit d'une autre vie n'est que fable, & que tout meurt avec le corps. Il semble donc que ce qu'il y avoit de plus important pour lever le plus grand obstacle au salut de tous ces gens là, & pour empêcher que cette contagion ne se repande de plus en plus, étoit de les troubler dans leur faux repos, qui n'est appuyé que sur la persuasion où ils sont, qu'il y a de la foiblesse d'esprit à croire que notre ame survit notre corps. Or Dieu qui se sert comme il lui plaît de ses creatures, & qui cache par là les effets admirables de sa providence, pouvoit-il mieux leur causer ce trouble si propre à les faire rentrer en eux-mêmes, qu'en suscitant un homme qui avoit toutes les qualités que ces sortes de gens pouvoient desirer pour rabatre leur présomption, & les forcer au moins d'entrer dans de justes défiances de leurs prétendues lumieres, une grandeur d'esprit tout à fait extraordinaire dans les sciences les plus abstraites, une application à la seule philosophie, ce qui ne leur est point sus-

pect,

pect, une profession ouverte de se depouiller de tous les préjugés communs, ce qui est fort à leur goût, & qui par là même a trouvé moyen de convaincre les plus incredules, pourvû qu'ils veuillent seulement ouvrir les yeux à la lumiere qu'on leur presente, qu'il n'y a rien de plus contraire à la raison que de vouloir que la dissolution de notre corps, qui n'est autre chose que le derangement de quelques parties de la matiere qui le compose, soit l'extinction de notre ame. Et comment a-t-il trouvé cela? En établissant par des principes clairs & uniquement fondés sur les notions naturelles, dont tout homme de bon sens doit convenir, que l'ame & le corps, c'est-à-dire ce qui pense & ce qui est étendu, sont deux substances totalement distinctes; de sorte qu'on ne sauroit concevoir ni que l'étendue soit une modification de la substance qui pense, ni que la pensée soit une modification de la substance étendue. Cela seul étant bien prouvé (comme il l'est très-bien dans les Meditations de M. Descartes) il n'y a point de libertin qui ait l'esprit juste, qui puisse demeurer persuadé que nos ames meurent avec nos corps. Car il n'y en a point qui ne demeure facilement d'accord que rien de ce qui est ne retourne
dans

dans le néant, & qu'ainsi ce qu'on appelle la mort de notre corps, ou la destruction de toute autre substance étendue, n'est autre chose que la dissolution ou le changement de quelques parties de la matiere qui demeurent toujours dans la nature. Comme lorsqu'on brule un morceau de bois, rien n'en perit; mais la partie la plus subtile de ce qui étoit dans ce bois s'envole en fumée, la partie huileuse s'attache à la cheminée & s'appelle suie, & la plus terrestre demeure dans le foier, & s'appelle cendre. Ils ne peuvent donc pas s'imaginer que la substance qui pense puisse être reduite à rien, puisque les corps mêmes n'y sont pas réduits. Et il faut de plus qu'ils avouent que ce qu'on appelle destruction dans les corps ne lui sauroit convenir, puisqu'il ne peut y avoir ni de changement, ni de derangement de parties dans une substance qui n'en a point, telle qu'est une substance qui pense.

Aiant encore un peu de place je crois devoir ajouter ce qui suit. Un Disciple de M. Descartes nommé Regius s'avisa de l'abandonner dans la Metaphysique, en soutenant dans un placard, que si ce n'étoit la foi, on pourroit soutenir que la pensée n'est qu'une modification de la substance corporelle, ce qui favorise
étran-

étrangement les Epicuriens, qui croient que notre ame est corporelle & mortelle. M. Descartes eut grande raison de refuter ce placard. Qu'ont fait nos Censeurs Romains? Ils n'ont rien dit du Placard, & ils en ont mis la Refutation dans l'*Index*: *Nota in programma quoddam cum hoc titulo: Explicatio mentis humana;* c'est-à-dire, qu'ils ont permis qu'on avalât le poison, & qu'ils ont defendu qu'on prît l'antidote. Il est vrai que c'est *Donec corrigatur*: mais cela ne se pouvant pas faire, parce qu'ils ne disent point ce qu'il faut corriger, c'est la même chose que si un livre étoit defendu absolument.

L E T T R E D I I.

26. OCT. 1691. A M. DU VAUCEL. Sur ce qu'il lui proposoit d'écrire à quelques Cardinaux; des éclaircissemens qu'il lui demandoit touchant les livres defendus; l'accommodement proposé entre Rome & la France; & la difficulté qu'il y avoit à le rapeler de Rome.

DEs trois Cardinaux dont vous m'en parlez, il y en a deux certainement à qui je n'écrirai point. Ce n'est pas qu'ils n'aient quelque chose de bon; mais ils

ils ont aussi quelque chose de travers, dont je ne pourrois m'accommoder. On ne peut pas de plus se charger de tout. On n'acheveroit rien si on se laissoit trop facilement engager à entreprendre tout ce que l'on nous proposeroit de nouveau. Enfin je crois que pour ces deux Cardinaux on gagnera plus par la vive voix, que je ne pourrois faire par une lettre. Pour le 3. ce n'est pas de même. Je le crois capable d'entendre raison, & je le regarde comme le meilleur sujet de tous les Cardinaux Ultramontains. Il faudra donc penser à ce que vous proposez, & recommander cette affaire à Dieu. Mais si je lui écrivois, ce seroit pour lui représenter 4. ou 5. choses. 1. Qu'on devroit défendre les accusations vagues de Jansenisme. 2. Abolir la signature du Formulaire. 3. Laisser à tous les Catholiques la liberté de lire l'Ecriture Sainte en langue Vulgaire. 4. Aussi bien que le Missel traduit en François. 5. Et les autres Offices de l'Eglise. 6. Et ne point exiger une déference aveugle pour tous les Decrets de l'Inquisition touchant la prohibition des livres. Cela me donne la pensée de ne point penser à cette lettre que vous ne m'avez répondu à celle-ci, afin que je sache s'il est capable qu'on lui parle de tout cela.

Mais à propos de ces prohibitions de livres je serois bien aise de savoir comment elles s'observent à Rome. Si les libraires ne peuvent avoir des livres defendus, ou s'ils en peuvent avoir, mais à condition qu'ils ne les vendront qu'à ceux qui leur apporteront une permission par écrit de les acheter. A quelle peine on condamneroit un libraire convaincu d'en avoir vendu à d'autres. Si on regarde comme un grand péché d'en avoir lû quelqu'un sans permission. Si ces permissions s'obtiennent facilement & gratuitement. Enfin mandez moi s'il vous plaît, en quoi consiste la correction des contes de Boccace, sans laquelle il ne seroit pas permis de les lire. Car je trouve dans l'*Index, Boccacii Decades sive novelle centum, quandiu expurgata non fuerint*. Il me semble avoir oui dire qu'on y a laissé tout le libertinage, & qu'on en a seulement ôté les mots de *Moines* & de *Religieuses*. Je serois bien aise d'être assuré de cela.

On vous enverra la relation d'un procès qui ne fait pas avoir grande opinion du Cardinal de Fourbin. Cependant s'il est sincere, il prend fort bien l'affaire de l'accommodement, & il entre tout à fait dans la pensée que j'ai eue sur cela, dont je vous ai écrit deux fois; & il est louable de ne vouloir point passer ce que les

les autres avoient accordé trop facilement. Vos deux amis feront très-bien de l'affermir dans cette bonne resolution. Et comme on ne peut pas douter qu'il ne suive les instructions de la Cour, ce que j'ai écrit sur cela pour être vû par quelques-uns des Ministres, viendra bien à propos. La grande faute qu'on a faite, est de n'avoir pas d'abord ôté aux Romains toute esperance d'obtenir rien sur cela. On devoit parler des Filles de l'Enfance avant que l'accommodement soit conclu; car après on n'aura plus rien.

Nous avons bien pensé à ce que vous mandez, qu'il faudroit penser à vous chercher un Successeur au lieu où vous êtes; mais nous avons bien peur qu'on n'en puisse trouver de propre. Vous y avez rendu tant de services à Dieu & à la verité depuis que vous y êtes, que n'y ayant guere d'apparencé, que vous puissiez être en un autre lieu où vous en rendiez autant, nous doutons si ce n'est point la volonté de Dieu que vous y demeuriez encore, à moins que l'on ne vous en chasse.

L E T T R E DIII.

R. Nov. 1691. A M. DODART. Sur le livre latin de M. Huet, De l'accord de la raison & de la foi; les mesures que l'on pouvoit prendre auprès du Roi pour travailler à la paix de l'Eglise. La Fourberie de Donay.

JE lus hier dans l'histoire des ouvrages des Savans du mois de Juin, une chose qui m'a si fort touché que je ne puis m'empêcher de vous en decharger mon cœur. Si vous pouvez avoir cette histoire, lisez la en l'art. 2. pag. 446., sinon voiez le livre même dont il est parlé dans cet article intitulé, *Petri Danielis Huetii Abrincensis designati quaestiones de concordia rationis & fidei.* Si l'Auteur Protestant n'a point altéré ce qu'il rapporte de la 2. & de la 3. partie de ce livre, ce sont d'horribles choses & capables d'inspirer à de jeunes libertins, qu'il faut avoir une religion, mais qu'elles sont toutes bonnes; & que le Paganisme même peut entrer en parallele avec le Christianisme.

Pag. 451. Il met la religion chrétienne en comparaison avec le Paganisme, dans la vue de faire voir que ce qu'il y a d'incroyable

croiable & de rebutant dans le Christianisme l'est infiniment moins que la Religion païenne, dont la raison pourtant ne laissoit pas de s'accommoder &c.

Pag. 452. La difficulté roule sur les prodiges & sur les miracles du Vieux & du Nouveau Testament. Il semble qu'il suffit qu'ils soient rapportés dans l'Ecriture pour ne les pas contester, & qu'il importe peu de les accommoder à la raison. Cependant M. Huet montre que selon les idées générales tous les faits sont possibles au jugement de la raison.

Pag. 453. Pour les miracles M. Huet se contente de les mettre en parallele avec ceux du Paganisme.

Pag. 454. M. l'Evêque d'Avranches parcourt tous les miracles de J. C. sur ce pied là. Si le ciel allume un nouvel astre pour éclairer sa naissance, s'il guérit les malades &c. les livres des païens en fournissent autant, & les Idolâtres sans s'amuser à disputer aux Chrétiens leurs prodiges, en produisoient par milliers, & gagnoient leur cause par le nombre.

Pag. 455. Le 3. livre regarde les préceptes & les regles de bien vivre. On ne sauroit disconvenir que la morale des sages du Paganisme n'ait beaucoup de raport à celle de l'Evangile. Peut-être que l'humilité qui est le caractère specifi-

que du chrétien, étoit la vertu qu'ils cultivoient le moins....

• Pag. 456. Cependant il y a de belles leçons dans leurs ouvrages. Ce qu'on lui fait dire ensuite fait voir que cet auteur connoît bien mal ce que c'est que l'humilité chrétienne.

Je ne m'étonnerois pas de trouver ces choses dans quelque ouvrage de la Mote le Vayer. Ses discours sceptiques sous le nom d'*Horatius Tubero*, ainsi que son livre *De la vertu des païens*, font assez voir qu'il n'étoit pas chrétien; & cependant quelque avertissement que j'en eusse donné je ne pus empêcher qu'il ne fût pris pour Precepteur de Monsieur. (a) Est-ce qu'un sous précepteur de Monseigneur le Dauphin ne vaudroit pas mieux, & qu'il auroit si peu de jugement que sans y penser il détruiroit sa propre religion, en employant tout ce qu'il a d'érudition à faire voir, que la raison ne s'accommodoit pas moins bien du Paganisme, qu'elle s'accommode du Christianisme; & que c'est pour cette raison qu'il recommande la Philosophie des Sceptiques, qui
lui

(a) Ce fut à cette occasion que M. Arnauld composa le Traité qui a été publié en 1701. par M. Dupin, sous le titre, *De la nécessité de la foi en J. C.*

lui est d'un grand secours pour avancer des paradoxes les plus ridicules, jusqu'à dire que cette proposition, *Je pense, donc je suis*, n'est pas évidemment vraie? Je m'imagine que si on avoit lu avec soin les autres ouvrages de cet auteur, on y trouveroit bien des folies & de méchantes choses. Mais je ne crois pas qu'il en ait jamais fait un si méchant que celui-ci, à en juger par l'extrait que j'en ai eu. Je vous prie de montrer cette lettre à des personnes capables d'être touchés de ces excès, comme à M. Nicole, à M. de Meaux &c. Pour moi j'en suis percé jusqu'au cœur; & ce seroit une chose bien déplorable que l'on vit à Avranches ce que l'on vit au Mans * du tems du Cardinal Mazarin. On peut aussi remarquer ce qu'il dit dans son livre contre M. Descartes en la personne d'un Epicurien contre les preuves de l'immortalité de l'ame, qui peut venir d'un très méchant fond, ou d'un travers d'esprit fort extraordinaire.

* Cet Evêq. du Mans déclara en mourant qu'il n'avoit jamais cru en Dieu, & qu'il n'avoit jamais eu intention de consacrer des Prêtres.

Je viens d'apprendre que ma grande lettre vous a été rendue. J'en étois en peine. Il m'a semblé qu'elle contenoit des choses fort importantes pour rendre la paix à l'Eglise; ce qui seroit fort aisé pourvu que ceux que tant de raisons obligeroient de parler, ne demeurent pas

dans un silence dont je ne saurois croire que Dieu ne leur demande un jour un grand compte. Ils n'en auront jamais une plus belle occasion que l'affaire de Beauvais, qui leur donne lieu de représenter, qu'il y a bien des Ecclesiastiques condamnés à un exil ou à une prison dont on ne voit point de fin, qui pourroient être reconnus aussi innocens que les accusés de Beauvais, si on leur faisoit la même justice, en examinant juridiquement les causes qu'on a eues de les traiter avec cette dureté; ou s'il plaisoit de commettre 10. ou 12. personnes d'entre ses Ministres & les Prelats qui ne fussent point suspects à aucune des parties, pour savoir deux choses, l'une si le Jansenisme qu'on a pris pour prétexte de ces vexations est une secte réelle, ou si ce n'est qu'un phantôme; l'autre si quand on supposeroit que c'est quelque chose de réel, la manière dont on s'y prend pour faire maltraiter ceux qu'on soupçonne d'en être, sans leur donner aucun lieu de se défendre contre ceux qui les accusent, & sans même qu'ils sachent de quoi on les accuse, n'est pas contraire à tout droit divin & humain.

J'avois eu quelque pensée de prendre occasion de cette affaire de Beauvais, d'écrire à S. M. pour lui représenter que ce
qui

qui a été cause que ce calomniateur m'a fait entrer dans son intrigue, est qu'il s'est imaginé qu'on croiroit facilement tout ce qu'il diroit de moi, parce qu'il a supposé qu'on me regardoit comme le chef d'une secte qu'on a rendue odieuse à S. M. par la longue habitude qu'on a prise de la décrier comme également ennemie de la Religion & de l'Etat, & même de sa personne. On y auroit pu faire aussi entrer l'affaire de Douai; d'où j'aurois pu prendre sujet de la supplier de me donner des juges non suspects d'entre les Prelats & ses Ministres qui puissent écouter ceux qui auroient quelque chose à dire contre moi à l'égard de la Religion & de l'Etat. Mais de quelle maniere cela pourroit-il être? En y donnant le nom de requête, S. M. ne trouveroit-elle point mauvais qu'elle fut imprimée? Que si on craignoit que cela ne lui agréât pas, & que, quoique l'on fît, lettre ou requête, cela lui dût être présenté écrit à la main, le moien de le lui faire tenir? Et à quoi faut-il s'arrêter dans la conclusion, si c'étoit une requête? C'est sur quoi j'aurois besoin de conseil.

Mais le nouvel incident de l'affaire de Douai, qui est que le Recteur des Jesuites de cette ville accusé par les Théologiens d'être auteur ou complice de la

fourberie du faux Arnauld , est allé être Recteur à Liege pour éviter d'être condamné , me fait souhaitter de nouveau que quelqu'un eût la bonté de représenter au Roi , que l'on veut par là empêcher la poursuite d'une affaire dont l'éclaircissement est très-important à mon honneur , parce que j'apprens qu'on fait toujours courir le bruit , qu'il n'y a point eu de fourberie dans cette affaire , & que c'est le vrai Arnauld qui a écrit toutes ces lettres ; qu'on la supplie donc de vouloir au moins faire donner ordre à M. de Bagnole d'interroger l'Abé de Boubaix qui est à Valenciennes , sur toutes les choses dont je vous ai parlé dans ma précédente. Rien ne seroit plus digne de la justice de S. M. de ne pas avoir moins de soin d'éclaircir cette affaire qu'elle en a pris pour éclaircir celle de Beauvais.

On me vient de faire voir ce que l'on dit dans le Journal des Sçavans de l'année passée du livre dont je vous ai parlé d'abord. Les choses y sont représentées d'une maniere qu'elles ne paroissent pas si méchantes : & ainsi tâchez d'avoir le livre du Prelat & de le lire vous même avant que d'en parler à personne. Je suis tout à vous.

L E T T R E D I V.

A. M. DU VAUCEL. *Sur le livre de* 2. Nov.
M. Huet intitulé, De concordia ratio- 1691.
nis & fidei; l'exécution du calomniateur
de Beauvais; la Fourberie de Donai.

J'Ai été si choqué de l'extrait que nous
 lûmes hier dans l'histoire des ouvrages
 des Savans d'un livre de M. Huet intitu-
 lé, *De concordia rationis & fidei*, que je
 ne puis m'empêcher de vous en écrire;
 parce que je sai que vous pourrez voir la
 même chose dans cette histoire que M. de
 Sebaſte vous envoie. Lisez donc, je
 vous prie, dans celle du mois de Juin de-
 puis la pag. 451. jusqu'à la 457. Et
 je ne saurois croire que vous ne jugiez
 aussi bien que moi après l'avoir lu, que si
 l'extrait de ce livre est fidelle, il est diffi-
 cile d'en faire un qui soit plus impie &
 plus capable de persuader aux jeunes liber-
 tins, qu'il faut avoir une religion, mais
 qu'elles sont toutes bonnes, & que le pa-
 ganisme même peut entrer en comparaison
 avec le Christianisme. Remarquez sur
 tout ce qui est dans la 454. des miracles
 de J. C. comparés avec ceux des paiens.
 Cela est horrible; & sur tout cette fin;
 que les livres du paganisme fournissoient

autant de miracles qu'il y en a dans l'Evangile, & que les idolâtres, sans s'amuser à disputer aux chrétiens leurs prodiges, en produisoient par milliers, & gagnoient leur cause par le nombre. Ce livre de M. Huet étant en Latin, & aiant été publié dès l'année 1690. il est hors d'apparence qu'il ne soit pas à Rome. Tâchez donc de l'avoir & de le lire. Et si vous jugez comme moi après l'avoir lû, que ces impiétés sont les mêmes dans le livre, qu'elles paroissent dans l'extrait, je crois que vous seriez obligé en conscience d'en faire avertir les Cardinaux qui ont de la piété, afin qu'on en donne avis au Pape, en lui représentant qu'il ne doit point souffrir qu'on donne des Bulles à un Ecrivain qui a fait un si méchant livre. C'est en ces occasions que les Papes feroient bien de tenir ferme à refuser des Bulles aux nommés par le Roi, & non pour s'être trouvé à une assemblée où on a proposé la doctrine de l'Eglise Gallicane touchant 3. ou 4. points fort importans, ou pour avoir soutenu cette doctrine dans quelque ouvrage. C'est une pensée qui m'est venue dans l'esprit. Je vous la propose, & l'abandonne à ce que Dieu vous mettra au cœur.

Nous ne sommes point de votre avis touchant le calomniateur de Beauvais.

Nous

Nous ne saurions trouver mauvais que le Roi ne lui ait point fait grace, ou changé la peine de mort en une plus douce. Le crime étoit trop noir & trop horrible. Il en falloit faire un exemple, dont la rigueur ôtât l'envie à de méchans esprits d'entreprendre de perdre tant de gens de bien par de si abominables calomnies. Les conclusions du Procureur general de cette commission alloient plus loin. Il vouloit qu'on lui coupât le poing, & qu'on brûlât son corps après sa mort. C'est une chose bien honteuse pour le Clergé qu'un prêtre & un chanoine soit pendu : mais il est encore infiniment plus honteux qu'il se trouve des prêtres qui deshonnorent leur caractère par de si méchantes actions.

Il faut vous dire quelque chose de la suite de l'affaire de Douai. Les Theologiens poursuivent le P. Païen Recteur des Jesuites devant M. d'Arras pour l'obliger de dire, de qui il a eu les lettres & les papiers qu'il ne nie pas qu'il n'ait eus. Ce Jesuite avoit répondu qu'il ne pouvoit dire en conscience de qui il les avoit eus. Les Théologiens ont représenté à M. d'Arras, que cette reponse étoit illusoire, & l'ont fait interroger de nouveau : & sa dernière reponse du 10. Octobre 1691. a été qu'il n'avoit rien à dire là dessus, ajoutant ou plutôt repetant en

faveur des dites sieurs de Laleu & Riverte, qu'il fait sûrement que les originaux & papiers qu'ils paroissent rechercher avec tant d'empressement, sont en Cour; que c'est de S. M. ou de ceux qu'Elle a bien voulu commettre à cette affaire, de qui ils pourront savoir tout ce qu'ils prétendent, & peut-être quelque chose de plus. A quoi a été mis pour Apostille: *Soit répliqué.* Mais les Jesuites aiant bien jugé que cette reponse étoit impertinente & insoutenable, parce que c'est de lui-même & non pas de S. M. ou de ceux qu'il auroit commis à cette affaire que l'on peut savoir de qui il a eu ces papiers, ils l'ont fait évader, & l'ont envoyé être Recteur à Liege. D'où on me mande qu'étant aux Chartreux sur ce qu'on lui faisoit reproche de cette affaire, il a eu l'effronterie de dire que tout ce que M. Arnauld a dit dans ses Plaintes est très-faux & plein de calomnies, & qu'on y verroit dans peu une reponse. J'ai cru qu'il étoit bon que vous fussiez cela, afin que vous pussiez faire connoître jusqu'où va l'impudence de ces gens-là.

P. S. Depuis vous avoir écrit du livre qui m'avoit tant choqué, on m'a fait voir ce qu'en dit le Journal des Savans de Paris qui tourne les choses d'une manière qui n'est pas si choquante. Mais je vois
aussi

aussi qu'on n'y a rien dit de la comparaison des miracles de J. C. avec ceux du Paganisme. Ainsi ne jugez point de ce livre par ce que j'en ai rapporté sur la foi du Protestant : mais tâchez d'avoir le livre, & jugez en par vous même.

L E T T R E D V.

MADAME DE FONTPERTUIS. 4. Dec.

Sur la mort de Madame de S. Laurent, ^{1691.}
*à laquelle il avoit prêté quelque argent ;
la Fourberie de Donai ; & la saisie de
1200. exemplaires d'un livre intitulé,
Secrets du parti de M. Arnauld.*

JE ne vous écris presentement, Ma très-chère Sœur, que pour vous donner avis, que j'ai enfin reçu de vos nouvelles. Je voudrois au moins que l'on profitât de cet exemple pour voir que les trop grandes précautions ne sont pas sans inconveniens. Vous m'apprenez la mort de la pauvre Madame de S. Laurent qui n'aura plus besoin qu'on l'assiste que par des prières. Il pourroit bien arriver de là que je perdrais mes deux cent livres : mais n'en soiez point en peine ; car je vous proteste que je suis dans la disposition de porter cette perte sans le moindre murmure, en conservant toujours dans
mon

mon cœur la joie d'avoir fait cette bonne œuvre, & la reconnoissance que j'en dois à Dieu qui saura bien me le rendre ou en ce monde ou en l'autre. Pour prêter chrétiennement à de bonnes personnes qui ont un vrai besoin de ce qu'on leur prête, il le faut faire, ce me semble, dans une préparation d'esprit, que quoi qu'il arrive de la dette, on n'en soit point troublé. Autrement J. C. nous pourroit reprocher que nous ne vallons pas mieux que les Païens.

Ne pouvez-vous point favoir quelle est la disposition de la Cour à l'égard de l'affaire de Douai; & quelle part ont les Ministres à ce que portoit une lettre que nous reçûmes hier: (Hier au soir 30. Novembre on faisoit 1200. exemplaires de la 3. édition des *Secrets du Parti de M. Arnauld*) si ce fut à cause de ces mots du Parti de M. Arnauld, ou à cause d'une longue lettre inserée dans l'Avertissement, où un inconnu se vante d'être le faux Arnauld, & de s'être découvert au Roi & aux Ministres, d'un certain air qu'il semble ne faire rien qu'avec l'approbation du Roi ou des Ministres. On ne nous mande rien de Paris qui nous puisse donner quelque lumiere sur cela. Je suis tout à vous.

L E T T R E D V I.

MADAME DE FONTPERTUIS. ^{5. Dec.}

*Sur les Memoires dont il a parlé dans^{1691.}
les lettres precedentes, & qu'il auroit
souhaitté que l'on eut pu presenter au
Roi; l'obligation où sont les riches de
faire l'aumône.*

C E que l'on nous a mandé de la faisie de douze cent exemplaires de la troisieme édition des *Secrets du parti de M. Arnauld*, donne lieu de croire que quelqu'un a parlé au Roi, & lui a fait comprendre l'injustice de cette affaire. Ne pourroit-on point aussi trouver quelqu'un qui lui représentât qu'il seroit de la justice de faire examiner par des personnes desintereffés ou d'entre ses Ministres ou d'entre les Prelats, si les prétextes qu'on a pris pour traiter si mal depuis quelque tems la Congregation de l'Oratoire, & principalement son General, sont bien fondés, ou si ce ne sont point de fausses accusations? On lui pourroit faire mettre entre les mains un memoire qui l'instruiroit de tout. Il y a assez long-tems que j'ai écrit de fort grandes lettres à M. Dodart sur ces sortes de matieres; il faudroit qu'il vous en donnât communication, afin que vous le pussiez

* M. de
Pompon-
ne.

pussiez faire voir à votre ami * sans l'obliger à rien qu'à y faire reflexion.

Je ne sai si vous aurez parlé de ce que je pense après l'Evangile, sur la necessité qu'ont les riches de faire l'aumône. Il y a des choses sur cela à faire trembler dans le *Directeur Spirituel*. En effet, pour peu qu'on s'applique à considerer cette obligation, on est porté à se récrier avec les Apôtres: *Et quis poterit salvus esse?* Je suis tout à vous.

L E T T R E D V I I.

7. Dec.
1691.

A M. DU VAUCEL. Sur un avis qu'il lui donnoit de separer des Difficultés proposées &c. ce qui regardoit l'autorité de la Regle de l'Index touchant la lecture de l'Ecriture sainte; & sur les Conceptionistes de Liege.

VOUS vous avisez bien tard de me proposer comme un avis important de separer du reste de l'ouvrage des Difficultés, comme j'en ai separé la Dissertation touchant le M. S. de Cambrige, ce que j'ai à dire touchant l'autorité de la Regle de l'*Index*, qui defend la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire, & sur les prohibitions des livres. Toute la 5. Partie des Difficultés a été employée à traiter

traiter de l'autorité de cette Regle de l'*Index*, & il y a 4. ou 5. mois qu'elle est entre les mains de tout le monde, & il y a même trois autres Parties imprimées depuis la 6. la 7. & la 8. Comment voudriez-vous donc qu'on la séparât maintenant du corps de cet ouvrage? Et outre que c'est trop tard, l'exemple que vous me donnez n'est gueres à propos. Car je n'ai point séparé la Dissertation sur le M. S. de Cambrige du corps de l'ouvrage des Difficultés; mais j'ai donné ordre seulement qu'on en tirât deux ou trois cent davantage, afin qu'on en pût envoyer aux savans.

Mais permettez-moi de vous dire que quand cet avis m'auroit été donné assez à tems; je ne suis point du tout persuadé que je le dussé suivre. Je ne me suis point engagé à traiter de cette matiere par une vaine ostentation de science ou par un secret desir de contredire les Romains, ou seulement parce que M. Steyaert m'en donnoit occasion; mais je l'ai regardée comme un des points les plus importants de la Morale Chrétienne qui n'avoit point encore été éclairci, & qui faute de l'être causoit deux grands maux à l'Eglise; l'un qu'une infinité de bonnes ames étoient privées des avantages qu'elles auroient tiré de la lecture de la parole de Dieu; l'autre,

tre, qu'on mettoit par là un obstacle presque invincible à la conversion des Protestans, comme M. l'Archevêque de Sebaſte l'a mandé à Rome. Penêtré de ces deux vûes, il n'y a rien que je n'aie cru devoir faire pour mettre cette matiere dans un ſi grand jour, qu'il n'y eût perſonne qui eût de la conſcience & de la juſteſſe d'eſprit qui ne pût être convaincu, que c'eſt un abus très-prejudiciable à la Religion, de vouloir faire ſubſiſter encore aujourd'hui les deſenſes generales faites il y a ſix vingts ans de lire l'Ecriture ſainte en langue vulgaire. Et je puis dire que Dieu a beni mon travail, puis que les Steyaert, les Harney & les autres ennemis de cette divine lecture ont été réduits au ſilence, & que tous les autres paroiſſent merveilieuſement ſatisfaits des lumieres qu'on leur a données; qui les ont guerri des ſcrupules mal fondés qu'ils avoient auparavant de lire l'Evangile & les Ecrits des Apôtres pour y conformer leur vie.

Ce n'a été après tout que la ſuite d'un premier engagement. Car dans le livre contre M. Mallet ſur la lecture de l'Ecriture ſainte, je diviſai cette matiere en deux queſtions; l'une ſi les livres ſacrés n'avoient point été écrits pour être lûs par le peuple; l'autre, ſ'il doit ſ'abſtenir de les lire

lire à cause des defenſes qui lui en ont été faites par les Regles de l'*Index* ; & je declarai que je ne traiterois dans le livre que je donnois au public que la premiere queſtion , remettant la derniere à un autre tems. Je me ſuis donc acquitté de ma promeſſe. Mais comme cela eſt mêlé avec beaucoup d'autres difficultés que je propoſois à M. Steyaert , cela doit être moins choquant pour MM. les Romains , que ſi j'avois fait un Ecrit expreſ pour combattre l'autorité de leur Regle , qui eſt cependant ce que vos amis voudroient que j'euffe fait.

Je ne vois donc pas ce que j'aurois gagné par là. Car mon nom n'étant point aux Difficultés , & n'en paſſant pour l'auteur qu'à cause du ſtile & de la maniere de traiter les choſes , on auroit porté le même jugement de cet Ecrit particulier , qui en auroit été d'autant plus expoſé à la cenſure , en ce que j'aurois moi-même temoigné l'aprehender en le detachant des autres difficultés. A quoi donc , je vous prie , pourroit ſervir ce detachment , puis-qu'il eſt certain qu'il n'en ſeroit que plutôt mis parmi les livres defendus , s'ils ſe mettoient dans la fantaſie de maintenir leur Regle à quelque prix que ce ſoit ; au lieu qu'étant inferé dans un livre conſiderable où il y a de bonnes choſes , & dont
je

je passerai constamment pour être l'auteur; il se pourra trouver quelque personne qui se fera un point d'honneur de le défendre, & si c'étoit un homme de tête il lui seroit aisé de renverser par le livre même tout ce qu'on pourroit opposer contre.

Après tout néanmoins je ne nie pas que cela ne puisse faire mettre les Difficultés entre les livres défendus, si on les dénonce, & qu'il ne se trouve personne qui en entreprenne la défense avec vigueur. Mais si je le crains, ce n'est qu'à cause de l'intérêt de l'Eglise, qui se trouve deshonorée par ces prohibitions si déraisonnables & si injustes. Car pour moi je suis assuré qu'à l'égard de toutes les personnes d'esprit, ce livre n'en seroit que plus estimé, & que cela n'empêcheroit point que ce qu'on y a établi par de très bonnes raisons, ne servît de règle à la conscience d'une infinité de personnes.

Je dis la même chose de la prohibition des livres en général, qui sera la matière de la 9. Partie des Difficultés. M. Steyaert a porté cela à de si grands excès, qu'il a osé écrire à un Archevêque dans une lettre qu'il a fait lui-même imprimer avec quelques notes, qu'un Prevôt de l'Oratoire meritoit d'être privé par sentence de tout pouvoir de prêcher, de confesser, & de diriger les âmes, parce qu'il lui
 avoit

avoit avoué qu'il lisoit quelque fois des livres defendus, quand il étoit persuadé qu'ils l'avoient été à tort. Et si on l'en croit, aussi bien que Pillardy, la plus grande marque de la vraie Catholicité est une soumission aveugle à tous les decrets de Rome. Comment cela se peut-il accorder avec la defense si expresse que J. C. a faite à ses disciples de ne point user de domination dans la conduite de son Eglise? J'ai beaucoup de choses à dire sur ce sujet, dont les oreilles delicates des Romains ne s'accommoderont pas, quoiqu'elles me paroissent fort raisonnables, & fort necessaires pour mettre de justes bornes à l'autorité ecclesiastique, afin que les foibles n'en soient pas accablés, & qu'elle ne soit pas exposée au mepris des autres. Cela seroit bien avancé presentement, si j'en avois été detourné par la 3. Plainte, & par la 4. à laquelle je travaille presentement.

Il est tard & il ne faut pas que j'oublie ce qu'on m'a mandé de Liege touchant les Conceptionnistes. Elles sont en peine comment elles se doivent conduire pour la profession d'une converse qui aura achevé son noviciat dans six semaines. On vous prie de mander à M. Guelphes si elles peuvent faire recevoir la profession de cette converse par le Vicaire General de l'Evê.

336 *DVIII. Lettre de M. Arnauld*
l'Evêque de Liege, sous la juridiction du-
quel elles prétendent être présentement.
Pour moi je n'en douterois pas : mais
elles ne doivent rien faire qui pût n'être
pas approuvé à Rome. Je suis tout à
vous.

L E T T R E D V I I .

8. Dec.
1691.

A MADAME DE FONTPERTUIS.
Sur les differens entre les Cours de Ro-
me & de France ; & la peine où il étoit
de ne rien savoir de ce que l'on pensoit
à celle de France de la Fourberie de
Donai.

JE vous envoie une lettre qui confirme
ce que je vous avois déjà mandé, aussi
bien qu'à M. Dodart, touchant l'accom-
modement des differens entre les deux
Cours. Je crois qu'il seroit bon de la
faire voir à votre ami. Car rien n'est
plus vrai ni plus solide que tout ce qu'elle
contient. Bien des affaires qui regardent
l'Eglise vont de travers , parce que Sa
Majesté n'en est pas instruite. C'est le
sort des Rois, qu'on leur cache ce qu'ils
devroient le plus savoir.

Je suis en peine de ne pas recevoir de
vos nouvelles. Voila la troisieme fois
que je vous écrit depuis que vous m'avez
donc

donné avis de votre retour. Nous sommes bien étonnés qu'on se soit contenté à nous mander en deux mots qu'on avoit saisi 1200. exemplaires des *Secrets du Parti de M. Arnauld*, sans nous dire quel a été le sujet de cette saisie, ni nous mander ce que l'on pense de la très insolente lettre d'un inconnu qui est à la tête de cette 3.^e édition des *Secrets* qui a été saisie, quoi que j'eusse extrêmement besoin d'être informé sur tout cela. Car ne trouvant de protection que dans la bonté de ma cause, & n'étant que plus exposé aux insultes & aux calomnies de mes ennemis depuis le tems où on auroit pû croire qu'ils seroient plus retenus, il est bon au moins que je sache quel est le jugement du public & de la Cour touchant ce nouveau personnage qu'on introduit sur la scène pour me traiter de haut en bas avec une audace incroyable. Je suis tout à vous.

L E T T R E D I X.

14. Dec.
1691.

A M. DU VAUCEL. Sur les Conceptionnistes de Liege, remises sous la Jurisdiction de l'Ordinaire; les entreprises de la Congregation du S. Office; la Fourberie de Douai; & l'Edition du X. Tome de S. Augustin.

Nous vous sommes bien obligés de toute la peine que vous avez prise pour les Conceptionnistes. Mais elles ne s'attendoient pas à un tel decret qui les pourra bien allarmer. Je leur ai fait dire qu'elles ne devoient pas se décourager, & que c'étoit quelque chose de considerable de ce qu'on ne les avoit point remises sous la jurisdiction des Recollets. Ceux qui leur ont donné conseil, se sont trompés en croiant qu'elles pourroient faire leur affaire à Rome sans passer par le Nonce de Cologne. C'est une faute qu'il faut qu'elles réparent. Vous verrez néanmoins par la copie de la lettre que je vous envoie, qu'un essain des Recolletines de la ville de Namur sujettes aux Recollets voulant s'établir à Liege, & le Prince ne les voulant recevoir qu'à condition qu'elles lui seroient soumises, elles se sont adressées au P. Innocent XI. il y a deux
ans

ans & demi, & en ont obtenu ce qu'elles demandoient sans être renvoyées au Nonce de Cologne. C'est peut-être à cause que ce n'étoit qu'une partie du couvent de Namur qui se venoit établir à Liege, & que le reste des Religieuses demeure à Namur. Quoiqu'il en soit, on voit par cet exemple tout recent, qu'on est assez enclin à Rome à faire passer les Religieuses de la juridiction des Moines à celle des Evêques.

Vous pouvez vous souvenir que quand vous nous mandates que l'Inquisition avoit fait faire une reprimande au Docteur Martin pour la maniere peu respectueuse, dont il avoit parlé de S. Augustin dans une dispute; je vous fis remarquer que ce Docteur l'avoit bien meritée, mais que c'étoit une adresse de l'Inquisition Romaine, qui se vouloit mettre en possession d'étendre sa juridiction non seulement sur les livres, mais sur les personnes, dans les païs où ce tribunal n'est point établi. Ils n'ont pas été long-tems à étendre cet exemple à M. Huygens. Car l'Inter-nonce prétend avoir un Decret de l'Inquisition qu'il n'a pas encore montré, par lequel il est ordonné à M. van Viane de chercher un autre Docteur que M. Huygens pour enseigner en sa place. Et il est à craindre que le ministere de ce païs-

ci ne soit assez lâche pour souffrir cette usurpation des Inquisiteurs Romains *contra jus Belgarum*. Voilà comme les Ultramontains profitent de toutes les occasions qu'ils trouvent propres à étendre leur domination. C'est ici la foiblesse du gouvernement : & c'est en France les mauvais conseils que donnent à S. M. ceux qui veulent avoir des Bulles à quelque prix que ce soit , ou s'assurer le chapeau , ou flater la Cour Romaine pour la rendre favorable à la Compagnie. J'ai envoyé v^{otre} lettre , qui est très-belle sur ce sujet , à une personne qui la pourra faire voir à quelques Ministres : mais je n'espère pas que cela fasse rien. Les Ministres n'osent parler des affaires de l'Eglise pour ne pas choquer deux personnes , qui se sont mis depuis long-tems en possession d'être les seuls qui en informent le Roi. Tant que cela demeurera de la sorte , & que nul n'osera rompre la glace , il n'y a rien de bon à espérer pour les affaires de l'Eglise. Il n'y a que les Ecrits qui empêchent quelque fois que ces personnes ne fassent tout le mal qu'ils voudroient. Et c'est peut-être ce qui sauvera ces Messieurs de Douai. Car de ce que depuis tant de tems on n'a point usé de voie de fait contre eux , cela fait juger que cette affaire a paru si méchante à toute la Cour du côté
des

des Jesuites, qu'on n'a pû obtenir du Roi que ces MM. fussent accablés par des lettres de cachet.

On commence aujourd'hui à imprimer une 4. Plainte contre la pretendue lettre d'un inconnu qui se dit être le faux Arnauld. Elle sera plus longue que la premiere. Mais on y traite bien des choses, qui pourront mettre les Jesuites hors d'état de se prevaloir de ce qu'ils ont fait dire à leur inconnu. Cela pourra être suivi de la Réponse que fait le P. Q. à une lettre imprimée de 72. pages sur le sujet des Plaintes de M. Arnauld, qui lui est adressée par un auteur sans nom. Mais on tient pour certain que ce sont les PP. Deschamps, Bouhours & Tellier qui y ont travaillé conjointement. C'est une fort sottepiece pour les choses, mais un assez beau verbiage.

Nous n'avons reçu qu'aujourd'hui le 10. Tome de la nouvelle édition des Oeuvres de S. Augustin, qui est celui de la grace. Il est fort travaillé & il y a à la tête de ce volume une fort belle histoire de Pelage & de son hérésie. Mais le bon P. Blampin qui a eu l'intendance de cette Edition, a été disgracié par M. de Paris, & ôté par ses Superieurs de cette charge pour devenir Cellerier, parce qu'il avoit mis à la tête du livre *de correctione*

& gratiâ, une Analyse que j'y avois faite en 1644. lorsque je fis imprimer ce livre en Latin & en François avec privilège & aprobation. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X.

14. Dec.
1691. *A M. DU VAUCEL. Sur un libelle qui avoit été fait contre M. Huygens, & qu'il lui envoioit; les Avertissemens de M. de Meaux; & une Requête des Jésuites.*

NOus avons cru vous devoir envoyer un mechant libelle contre M. Huygens, seulement pour vous faire connoître quels sont les ennemis de ce Docteur. Car nous ne pretendons point que vous en fassiez autre usage. Il y a 4. choses à remarquer.

La 1. est sa declamation contre M. Huygens pour avoir dit après Gerson, qu'on doit prendre garde que faute d'interroger les jeunes gens sur les péchés contre la chasteté, ils ne se confessent point de ces péchés ou par ignorance ou par honte. Mais il impose à ce Docteur quand il suppose que ce Docteur n'a pas eu soin d'avertir que ces interrogations se devoient faire avec beaucoup de discretion.

La 2. est dans le 2. art. pag. 6. où il prend ces paroles: *Non uno titulo gravius in hac materia (luxuria) peccari solet à sacerdote &c.* Comme si M. Huygens avoit voulu dire qu'il est ordinaire aux prêtres de pécher *in materia luxuria*; au lieu que cela veut dire seulement que quand les Prêtres péchent *in materia luxuria*, leur péché par beaucoup de raisons a accoutumé d'être plus grief) *gravius esse solet*) que celui des autres personnes. Et ainsi tout ce que dit ce chicaneur, que M. Huygens deshonne l'Eglise en voulant qu'il soit ordinaire aux Prêtres de pécher contre la chasteté, est une pure calomnie.

3. Mais c'est lui qui la deshonne pag. 7. en supposant qu'il y a beaucoup de Prêtres qui tombent dans ces péchés de la chair par fragilité: *etiamsi non sint habituati in libidine*, ce sont ses mots; contre ce qu'avoit dit M. Huygens. *Quòd sacerdotes fornicationes committentes, oporteat esse magnâ libidine incensos.* Il pretend que juger si durement des fornications des Prêtres, c'est vouloir que les Prêtres, les Chanoines & les Pasteurs soient les plus misérables de tous les hommes, & qu'il les atteste tous s'il ne dit pas la verité.

4. Ce qu'il reprend (page 8.) dans ces

344 DX. Lettre de M. Arnauld
paroles de M. Huygens: *Confessario val-
de necessarium est... ut cum magnâ humi-
litate & fiduciâ pendeat ab unico nostro
Magistro Christo Jesu*, comme une mar-
que que lui & ses élèves n'ont pas la de-
votion qu'ils devroient avoir pour la
Vierge, est une pensée folle qu'on de-
vroit punir. Car peut-on dire sans hé-
resie que ce soit mal fait d'invoquer J.
C. à moins qu'on n'ajoute en même tems
qu'on invoque aussi la Vierge? Il est
honteux & fort scandaleux pour l'Eglise
que l'on souffre ces extravagances.

Je ne sai si on voit à Rome les *Aver-
tissemens* contre Jurieu, de M. l'Evêque
de Meaux, Le 6. & dernier qui a pour
titre: *L'antiquité éclaircie sur l'immutabi-
lité de l'Estre divin & sur l'égalité des trois
personnes*, est une piece admirable. Si
toutes ces pieces là se trouvent à Ro-
me, c'est ce que votre ami, qui est cu-
rieux des pieces nouvelles, devoit lire.
C'est une honte qu'un Prelat qui a de si
grands talens, & qui rend de si grands
services à l'Eglise contre les hérétiques,
n'ait pas le credit qu'il devoit avoir au-
près d'un Prince, qui met sa plus gran-
de gloire à avoir banni l'hérésie de ses
Etats, & qu'on lui prefere un homme
qui ne travaille qu'à entretenir la division
dans l'Eglise. Je ne sai si on vous pour-

ra envoyer la 4. Plainte par le premier ordinaire. . . .

On me prie de vous faire prendre garde que dans la Requête des Jesuites que l'on vous envoie il y a une grande malice. Ils y parlent du soin que prend l'Archevêque de Malines d'extirper les hérésies de Jansenius ; & c'est sur cela qu'ils disent , que c'est une grande fausseté de vouloir que ce Jansenisme, dont ils accusent M. Huygens, soit la même chose que la doctrine de S. Thomas, dont ils donnent pour preuve que l'Evêque de Ruremonde & le P. Harney combattent ces erreurs de M. Huygens. Ce qui est très-faux sur tout à l'égard du P. Harney ; car il est tout à fait uni avec M. Steyaert : or M. Steyaert temoigne être fort attaché aux Censures de Louvain & de Douay & aux 5. Articles, qui est ce que les Jesuites veulent faire passer pour le Jansenisme condamné. Cependant il paroît par cette Requête que les Jesuites supposent que la Cour de Madrid est toujours dans ses anciennes préventions contre les pretendus Jansenistes , & que les Dominicains n'ont encore guere avancé dans le dessein qu'ils avoient d'empêcher qu'on n'y oprimât l'Université de Louvain sous pretexte du Jansenisme. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X I.

26. Dec. 1691. *A M. DODART. Il lui parle d'un
petit traité de la liberté.*

Vous souhaitez, Monsieur, que je vous dise mon sentiment sur un petit traité de la liberté que vous m'avez envoyé il y a déjà quelque tems. Si c'est qu'on desire de le publier, je vous dirai franchement que je ne crois point que cela fût à propos : & voici mes raisons.

1. L'entrée n'en est point du tout favorable. On y met la vraie notion de la liberté dans l'exemption de contrainte; ce qui paroît favoriser la 3. des 5. propositions condamnées. Il est vrai que dans la suite on fait voir en quoi on est différent. Mais pourquoi donner d'abord cette idée, si on peut l'éviter, comme on le peut certainement.

2. Tous les passages de S. Thomas (hors peut-être un seul) par lesquels on prétend faire voir, que selon la doctrine de ce Saint l'exemption de contrainte est ce qui constitue la vraie notion de la liberté, sont pris d'autres ouvrages que de sa Somme. Or il est certain que sa Somme étant le dernier & le plus travaillé de
tous

tous ses ouvrages , est celui d'où l'on doit prendre ses vrais sentimens. Car il est indubitable qu'il en a changé, comme M. l'Evêque de Castorie a remarqué dans un *Appendix*, qui est à la fin de son *Amor pœnitens* (a). Je crois donc qu'à l'égard de la liberté, aussi bien qu'à l'égard de la nécessité de la contrition dans le sacrement de penitence, on doit s'arrêter uniquement à ce qu'il a enseigné dans sa Somme. Or il est plus clair que le jour, qu'il a cru qu'il pourroit y avoir un volontaire très-parfait, & par conséquent tout-à-fait exempt de contrainte, qui ne seroit point libre. C'est ce qu'on peut voir dans un petit traité latin, de *libertate* *, qui est à Paris entre les mains, comme je crois, de M. *

3. La maniere dont la liberté est expliquée dans ce petit traité latin me paroît bien plus naturelle, & bien plus avantageuse pour expliquer comment la grace la

* Voyez;
Causa
Arnaldina,
à la fin
de la
Preface
pag.
XCIX.

P 6

plus

(a) *Append.* pag. 44. à la fin du 2. tome de la 2. édition, ou pag. 555. dans la 1. édition. Le lecteur ne sera pas fâché d'apprendre que la Dissertation sur le sentiment de S. Thomas, contenue dans cet *Appendix*, à laquelle M. Arnauld renvoie ici, est de M. Arnauld lui même, & que M. l'Evêque de Castorie l'ayant trouvée très solide & très-exacte, crut devoir l'adopter, & l'insérer à la fin de son ouvrage.

plus efficace se peut accorder avec la liberté, sans que l'on puisse rien objecter de la troisieme proposition condamnée. Je ne m'étens pas davantage sur cela. On le reconnoîtra facilement en lisant ce petit écrit latin.

4. Il est vrai qu'il y a des passages de S. Bernard, qui semblent tout à fait conformes à la voie qu'a pris l'auteur du traité François, comme lorsqu'il dit generalement : *Ubi voluntas, ibi libertas*. Mais il faut remarquer qu'il y a des propositions qui paroissent générales, qui ne le sont pas absolument, mais seulement par rapport à la matiere que l'on traite. Or quand S. Bernard dit, *Ubi voluntas, ibi libertas*, c'est lorsqu'il veut expliquer comment les méchans agissent librement, & sont inexcusables devant Dieu, quelque déterminés qu'i's soient à faire le mal par leurs méchantes habitudes, ou par la corruption de la nature. Et c'est de quoi S. Thomas convient aussi. Car il n'y a, selon ce Saint, qu'un seul objet pendant cette vie, vers lequel nous nous portons très-volontairement, quoique non librement; c'est le souverain bien ou la béatitude en général, parce que nous y sommes déterminés par une nécessité naturelle qui ne nous laisse aucun pouvoir de vouloir le contraire, & il le prouve en divers lieux,

lieux, que l'on trouvera, je crois, dans le petit traité latin *de libertate*, ou dans un autre plus ample, (a) où sont rapportés tous les passages de la Somme de S. Thomas sur cette matiere. Or quand une proposition est vraie generalement, à un seul cas près, il est assez ordinaire de laisser la proposition generale sans marquer l'exception, ou parce qu'on n'y fait pas d'attention, ou parce qu'on la neglige, ne revenant pas au sujet que l'on traite.

5. Je ne suis pas satisfait de la réponse que l'on fait à une objection à l'égard des bêtes qui n'ont pas de liberté, quoi qu'elles fassent beaucoup d'actions sans y être contraintes. Elles n'ont garde d'être libres, dit l'auteur, parce qu'elles n'ont point de volonté. Je ne vois pas que cette réponse soit solide dans le sentiment commun, qui reconnoît dans les bêtes, *vim cognoscitivam & vim appetitivam*. Car on peut bien n'avoir pas appelé *volonté* la faculté appetitive des bêtes, comme dans la plûpart des animaux on n'appelle pas bouche ce qui s'appelle bouche dans les hommes. Mais cela ne peut pas faire, que la faculté appetitive des bêtes n'ait beaucoup de rapport à la faculté appetitive

P 7

des

(a) C'est celui qui est à la page 188. du premier Tome des Écrits de M. Arnauld sur la grace generale, & auquel on a donné pour titre. *Disquisitio &c.*

des hommes, que nous appellons volonté, comme la connoissance que tous les Philosophes, hors les Cartesiens, attribuent aux bêtes, a beaucoup de rapport à notre connoissance, quoique celle des bêtes ait beaucoup moins d'étendue & soit beaucoup plus imparfaite. On peut donc demander si la faculté appetitive des bêtes est libre ou non; &, si on fait consister la liberté dans l'exemption de contrainte, on ne voit pas pourquoi on ne la pourroit pas appeller libre, puisqu'il est certain qu'un cheval qui a soif & qui voit de l'eau, y court sans contrainte, & qu'il faut user de contrainte pour l'empêcher d'y aller.

Voilà les principales difficultés que j'ai trouvées dans ce traité françois, & qui m'ont fait croire qu'il ne seroit pas à propos de le donner au public.

Avant que de finir ce petit Memoire, je crois devoir dire quelque chose de ces mots : *Indifferentia ad utrumlibet*, par rapport à la liberté.

Les Molinistes les aiment fort, & en font l'essence de la liberté; & c'est pour cette raison qu'ils ne savent comment s'y prendre pour trouver que Jesus-Christ soit mort librement pour nous, étant mort par obeissance, comme dit S. Paul, & n'ayant point été indifferent à obéir à son Pere ou à ne lui pas obéir.

D'au-

D'autres Théologiens qui nient que cette indifférence soit essentielle à la liberté, ne laissent pas d'enseigner qu'elle se trouve dans toutes les actions par lesquelles on mérite, ou on démerite dans l'état de la nature corrompue.

Il y en a enfin qui étant tout-à-fait du sentiment de S. Thomas dans sa Somme, se servent indifféremment, pour expliquer la liberté, de ces termes, *Potestas ad opposita*, & *indifferentia ad utrumlibet*.

Je ne condamne pas ces derniers termes, quand on les prend dans le même sens que les premiers. Mais j'aimerois mieux m'en tenir aux premiers, & ne pas employer les derniers, dont je ne crois pas que S. Thomas se soit jamais servi dans sa Somme. Ma raison est que la notion naturelle de ces mots, *indifferentia ad utrumlibet*, est de marquer la disposition d'un homme, qui est dans une espece d'équilibre à l'égard de deux choses opposées. C'est ce qui me fera dire que je suis *indifferent* à demeurer au logis ou à m'aller promener, quand je ne suis déterminé ni à l'un, ni à l'autre. Mais on ne le dira point d'un homme qui est déterminé à demeurer au logis, parce qu'il y a des affaires importantes qui l'y retiennent, ce qui n'empêche pas néanmoins qu'il ne demeure librement au logis. Car

si un de ses amis le presse d'aller promener avec lui, il lui répondra, je ne puis, parce que j'ai des affaires qui me retiennent au logis. Et s'il insiste, & qu'il lui demande s'il ne pourroit pas bien se promener une heure ou deux, il lui dira : je le pourrois bien si je le voulois, mais je ne le dois pas vouloir, parce que je ne dois pas préférer à mon devoir le plaisir que j'aurois de me promener avec vous. Il témoigne par là que la volonté qui le retient au logis, est *potestas ad opposita*; mais cela s'exprimeroit beaucoup moins bien par ces mots, *indifferentia ad utrumlibet*, qui paroissent contraires à la détermination qu'on a de faire une chose, quand elle est sur tout fixe & arrêtée, au lieu que les autres n'y font point du tout contraires. Car quelque déterminé que soit un bon Roi à rendre justice, il n'est pas moins vrai qu'il pourroit ne la pas rendre, s'il vouloit. Quelque déterminée que fût Susanne à ne pas consentir au desir des deux vieillards, il est vrai qu'elle eût pu y consentir, si elle l'eût voulu, & qu'il n'y avoit pas de nécessité naturelle qui l'empêchât de le vouloir. Cependant on auroit très-mal, ce me semble, exprimé sa disposition en disant, qu'elle étoit indifferente à y consentir ou à n'y pas consentir.

L E T T R E D X I I.

A M. DU VAUCEL. *Sur la lettre* ^{28. Dec.}
touchant l'accommodement des Cours de ^{1691.}
Rome & de France; les injustices com-
mises envers M. Huygens; & la resolu-
tion où il étoit de défendre la vérité par
ses écrits, sans craindre ce qui pouvoit
lui en arriver.

ON m'a assuré qu'on a mis entre les
 mains d'un des Ministres votre let-
 tre sur l'accommodement des différens
 avec la Cour de Rome, tout à fait con-
 forme à ce que j'avois fait dire aupara-
 vant à des personnes de la Cour. Pour
 ce que vous me demandez, si ce n'est
 pas une irregularité fondée sur les Canons
 aux Evêques qui ont quitté leur propre
 Eglise pour aller à celle où ils avoient été
 transférés, je vous reponds que c'est un
 très-grand abus, mais que ces canons n'é-
 tant point observés (puisque le Pape ne
 refuse présentement aucune translation)
 on ne peut point dire qu'ils aient encou-
 ru pour cela aucune irregularité. Et pour
 ce qui est de reconnoître le droit de re-
 gale si-tôt qu'ils auront leurs Bulles, je
 ne vois pas non plus que cela les pût ren-
 dre irreguliers. Car ils pourront dire
 qu'ils.

qu'ils ne reconnoîtront point positive-
ment le droit de regale, mais qu'ils fe-
ront enregistrer leur serment pour ne
pas abandonner à la nomination du Roi
les prebendes, qui vacqueroient tant que
cela ne sera point fait. Et qu'ainsi ce
qu'ils en feront, ne sera que pour empê-
cher une vexation injuste, qui causeroit
un trouble dans leur Eglise, qui les met-
troit hors d'état d'y faire aucun bien.
Mais ce n'est pas sur cela qu'on s'arrête
à Rome, & je trouverois très bon que
les Evêques en fissent satisfaction au Pa-
pe, s'il temoignoit le desirer. C'est sur
les 4. Articles que les Romains ne peu-
vent souffrir, parce qu'ils n'ont point
de plus grand zèle que de faire du Pape
un Monarque absolu, qui puisse exercer
par tout un empire despotique.

Ce qu'ils ont fait à Louvain à la saint
Jerome dernière, en est une preuve, &
ce qu'ils font presentement pour empê-
cher que M. Huygens n'enseigne en la
place de M. Van Viane, en est encore
une bien plus grande. On a demandé à
l'Internonce si on avoit quelque chose à
dire contre M. Huygens, il a répondu
qu'il n'avoit rien à dire contre lui, mais
qu'il falloit qu'il obéît *Mandatis Sanctis-
simi*, sans néanmoins qu'il fasse aparoir de
ses ordres & de ses commandemens. Si
ce

ce n'est pas là la domination que J. C. a interdite & que S. Pierre a condamnée par ces paroles, *Non dominantes in cleris*, je ne sai ce que ce peut être. Je vous avoue que je suis si choqué de cette maniere d'agir, que je veux bien me sacrifier pour desabuser ceux qui font une partie de leur devotion de s'assujettir à ce joug, & d'y assujettir les autres, en regardant comme des oracles infallibles tous les Decrets de l'Inquisition & de l'*Index*.

C'est pour quoi je ne puis me rendre à ce que vous temoignez souhaitter, que je separe des Difficultés ce que j'ai à dire tant en général sur cela, qu'en particulier sur le Decret des 31. Propositions. Ce ne peut être que pour éviter que les Difficultés ne soient censurées. C'est supposer que cet Ecrit separé ne manquera pas de l'être. Je serai donc censuré. Car je ne pourrai tellement me deguiser, que l'on ne me l'attribue. Mais si la censure de cet Ecrit est inévitable, je trouve plus avantageux pour l'Eglise qu'il le soit avec les autres Difficultés que s'il l'étoit à part. Car à l'égard des personnes raisonnables qu'on doit avoir principalement en vûe; les Difficultés étant fort estimées & contenant beaucoup de choses qui ont été très-favorablement reçues, comme est la refutation de M. Simon,

mon, la censure qu'on en feroit auroit beaucoup moins d'autorité, & seroit plus facilement meprisée que celle d'un Ecrit beaucoup moins considerable, & pour qui le public ne se feroit pas si hautement déclaré.

Je suis donc resolu d'abandonner à la providence de Dieu tout ce que j'ai encore à écrire, que j'ai interrompu pour travailler à autre chose. J'éviterai avec soin tout ce qui pourroit paroître aigre & emporté, & je me fais fort de ne rien dire qui ne soit solide, & capable de persuader tous ceux qui ne voudront pas s'aveugler eux mêmes. J'espère qu'il y en aura beaucoup que je ferai revenir de la deference aveugle qu'ils s'imaginoient qu'on devoit avoir pour tous les Decrets de Rome. Je m'attend bien néanmoins qu'il y en aura d'autres qui demeureront dans leurs prejugez, & qui me condamneront. Mais vous savez la regle que S. Augustin nous donne sur cela à l'occasion de ceux qui ne vouloient pas qu'on prêchât au peuple la predestination gratuite : *De dono pers. c. 16. INSTAT inimicus gratia Dei atque urget modis omnibus ut credatur gratiam secundum merita nostra dari.... Et nos nolumus dicere, quod teste scripturâ possumus dicere. Timemus enim videlicet,*
ne

ne loquentibus nobis offendatur, qui veritatem non potest capere, & non timemus ne tacentibus nobis, qui veritatem potest capere, falsitate capiatur.

L E T T R E D X I I I.

A MADAME DE FONTPERTUIS. 18. Janv.

Pour la prier d'engager M. l'Abé de 1692.

Pomponne à faire quelqu'aumône à une pauvre fille aveugle.

C'Est serieusement que je souhaitterois que vous proposassiez au jeune Abé * une charité qui feroit, ce me semble, ^{* M. l'Abé de Pomponne.} bien agréable à Dieu. C'est pour une jeune aveugle qui est une vraie predestinée, bonne, simple, douce, humble, & si éloignée de vouloir être fainéante sous prétexte de son aveuglement, qu'elle s'occupe toute la journée à faire des bas, quoi qu'elle ne gagne de tout son travail que 5. sous par semaine: & sa Mere qui n'a qu'un bon œil ne gagne que 3. sous par jour à travailler en dentelle. Vous pouvez bien croire que la Mere & la Fille ne peuvent pas vivre pour si peu de chose, mais la bonne Juppine, qui est la Sœur de la Mere & la Tante de la petite aveugle, supplée de ce qu'elle a, parce qu'elle ne dépense rien demeurant avec nous. Mais
du

358. *DXIII. Lettre de M. Arnauld*
du jour que nous n'y ferions plus, elles
auroient bien de la peine à subsister. Il
me semble donc qu'il seroit digne de la
piété du jeune Abé de réserver tous les
ans quelque chose de son superflu qui doit
être grand (car je ne doute point qu'il ne
soit bien persuadé que sa subsistance prise,
tout le reste de son revenu doit être em-
ploié en bonnes œuvres) pour assister J.
C. en la personne de cette pauvre aveugle.
Cinquante francs ne feroient pas grand
préjudice aux bonnes œuvres qu'il a ac-
coutumé de faire du revenant bon de son
Abaie.

L E T T R E D X I V.

1. Fevr.
1692.

*A M. DU VAUCEL. Sur l'affaire
des Conceptionistes; les differens entre la
Cour de France & celle de Rome; un
ordre donné au sujet des Exilés en Bre-
tagne; les filles de l'Enfance; la resolu-
tion où il étoit de demeurer caché; le
livre de M. Huet contre M. Descar-
tes; les Reflexions morales du P. Ques-
nel sur le nouveau Testament.*

ON vous doit écrire de Liege par le
premier courier de l'affaire des Con-
ceptionistes. Je vous dirai cependant
qu'elles sont en bon état. Elles recon-
nois-

noissent le Nonce pour leur supérieur par *Interim*. Elles se sont soumises à tout ce qu'il a voulu, qui est de se faire absoudre *ad cautelam*, & il leur a donné pour supérieur pendant le procès l'Abé de S. Laurent, qui est un fort bon homme & un Religieux Benedictin fort réglé ; de sorte qu'elles sont en état d'attendre en paix l'événement du procès dont vous nous faites espérer une bonne issue.

Le biais qu'on a pris en France pour terminer les differens ne finit rien. Les deux sujets de brouillerie, la Regale & les quatre articles demeurent en leur entier. Je n'en suis pas fâché. Peut-être que les choses changeront de face, & que l'on se refoudra à tenir plus ferme sur les quatre Articles. Il seroit bon pour cela que les deux Cours se rebrouillassent de nouveau ; ce qui pourroit bien arriver si l'on refuse le chapeau à celui qui pre-
sida à l'Assemblée où on s'est joint à l'Appel au futur Concile.

On nous mande de Paris une chose assez surprenante, c'est qu'on a envoyé un ordre en Bretagne de s'informer de tous ceux qui y sont relegués, de leurs noms, & de la cause de leur exil. M. Ragot l'Archidiacre en est un. J'aurois bien de la joie si on lui faisoit justice en le ren-
voyant à son Eglise. Ce seroit une bon-

ne chose si on avoit donné des ordres semblables pour toutes les autres Provinces où il y a des Relegués.

Y a-t-il quelqu'un à Rome qui prenne à cœur les intérêts des pauvres Filles de l'Enfance ? Si on les neglige presentement, on n'y reviendra jamais.

Je trouve tant de sureté à me tenir caché ne sortant jamais, & cachant, comme j'ai fait, mon retour en cette ville à tous nos amis à l'exception de quatre ou cinq, qui sont très secrets & très-fideles tous les autres étant persuadés que je suis encore à Liege, que je crois inutile de chercher d'autre sureté, en y employant sur tout des recommandations auprès des Princes ennemis de la France, ce qui pourroit être trouvé fort mauvais, si cela venoit à être sçu à la Cour. A moins donc qu'il n'arrive quelque chose de nouveau, je ne crois pas que nous devions nous mettre en peine d'employer pour cela le credit de personne.

Je ne fai pas ce que l'on peut trouver de bon dans le livre de M. Huet contre M. Descartes si ce n'est le latin. Car je n'ai jamais vu de si chetif livre pour ce qui est de la justesse d'esprit, & de la solidité du raisonnement. C'est renverser la Religion que d'outrer le Pyrrhonisme autant qu'il fait. Car la foi est fondée
sur

sur la revelation dont nous devons être assurés par la connoissance de certains faits. S'il n'y a donc point de faits humains qui ne soient incertains, il n'y aura rien sur quoi la foi puisse être appuyée. Or que peut tenir pour certain & pour évident, celui qui soutient que cette proposition, *Je pense, donc je suis*, n'est pas évidente, & qui préfère les Sceptiques à M. Descartes, en ce que ce dernier ayant commencé à douter de tout ce qui pouvoit paroître n'être pas tout à fait clair, a cessé de douter quand il en est venu à faire cette reflexion sur lui-même : *Cogito, ergo sum*; au lieu, dit M. Huet, que les Sceptiques ne se sont point arrêtés-là, & qu'ils ont prétendu que cela même étoit incertain & pouvoit être faux; ce qui a été regardé par S. Augustin aussi bien que par M. Descartes, comme la plus grande de toutes les absurdités, parce qu'il n'y a rien certainement dont nous puissions moins douter que de cela. Il y a cent autres égaremens dans le livre de M. Huet; mais celui là est le plus grossier de tous. Il n'y a point de Philosophie dont on ne puisse abuser. Celle d'Aristote a fait beaucoup d'Athées & de Libertins du tems de Leon X. Pomponace en étoit un, qui a fait un livre contre l'immortalité

talité de l'ame, prétendant qu'Aristote l'a crue mortelle. Ce n'est donc pas une raison de blâmer la Philosophie de M. Descartes, de ce que Spinoza, qui se disoit Cartesien, a enseigné l'Atheïsme, ce qui est renverser cette Philosophie bien loin de la suivre.

Tout le Nouveau Testament avec des Reflexions Morales du Pere Quesnel est presentement achevé d'imprimer : les Reflexions Morales sur les Evangiles étant deux ou trois fois plus amples qu'elles n'étoient dans la premiere Edition. Je voudrois qu'il y en eut à Rome ; car je ne saurois croire que toutes les personnes de pieté qui entendent le François, n'en fussent extremement édifiées. Ne pourriez-vous point donner envie à quelqu'un d'eux d'en faire venir de Paris ? Je suis tout à vous.

L E T T R E D X V.

15. Fevr. 1692. *A. M. DU VAUCEL. Sur sa Replique à la Réponse des Jesuites pour leur Défense des nouveaux Chrétiens convertis.*

Nous avons reçu votre Replique à la Réponse des Jesuites pour leur Défense des nouveaux Chrétiens convertis.

Nous

Nous en avons été merveilleusement satisfaits: & je vois bien que c'est inutilement que je vous en ai écrit la dernière fois. Car vous avez prévenu tous mes avis, si ce n'est qu'il auroit été à propos de mettre dans une feuille à part les duretés du P. Tellier contre diverses personnes dans les propres termes, avec des chiffres ou des lettres dans la réplique, qui renvoiaient à cette feuille. Il n'y a que deux endroits que l'on pourroit corriger, si vous pouviez recevoir cette lettre à tems. On pourroit ôter dans la première Observation *Contra Concilii Tridentini & Sacrae Congregationis leges*. Ce n'est qu'une chicanne qu'on pourroit faire à une infinité d'honnêtes gens. Il vaudroit mieux mettre qu'ils ont nommé apparemment l'auteur de la Défense, pour faire croire que leur P. Michel (le) Tellier étoit de la famille de feu M. le Chancelier qui s'appelloit Michel le Tellier, au lieu que celui-ci s'appelle seulement Michel Tellier, & n'est nullement de cette famille. L'autre endroit est ce qu'on dit de M. de S. Cyran, que 20. Evêques assisterent à ses funérailles; il n'y en eut que 6. Mais ce qui est de particulier, est que sans en être priés, ils voulurent officier eux-mêmes à son service, ce qui témoigne bien plus l'estime qu'ils

faisoient de ce grand homme, que s'ils y avoient assisté. Tout le reste est parfaitement bien, court, net, & convaincant. Il est vrai qu'on auroit pû fortifier ce qu'on y dit dans la quatrième observation des cultes idolâtres que les Jesuites permettent aux Chinois, par diverses choses qui se trouvent dans Navarette, rapportés dans le chap. 20. & 21. du 3. Tome de la Morale Pratique, & par le Decret obtenu en 1645. par J. B. Moralès, & un autre par le P. Polanco en 1669; mais il y en a assez pour confondre le P. Tellier. Et cette matiere sera traitée plus à fond dans le 6. Tome de la Morale Pratique qui est bien avancé, & que j'acheverai aussi-tôt que je serai quitte de ce que je fais presentement. J'aurai bien mauvaise opinion des Congregations Romaines, si le credit des Jesuites peut empêcher qu'un si pitoiable livre ne soit censuré.

Une mechante petite réponse que nous reçumes hier aux explications données par les Théologiens de Douai à la These fabriquée par le faux Arnauld, m'a fait comprendre plus sensiblement que jamais, combien il seroit important, pour empêcher que la doctrine de la grace enseignée par S. Augustin & S. Thomas ne soit obscurcie par les chicaneries des Jesuites, que

que l'Ordre de S. Dominique fit ses derniers efforts pour obtenir 3. choses s'il se pouvoit. 1. La confirmation positive que les Censures de Louvain & de Douay aiant été examinées par l'Inquisition, on n'y avoit rien trouvé à redire. La 2. qu'on pût avoir quelque chose de positif en faveur des 5. Articles. La 3. la condamnation de Cranenberg, c'est-à-dire, du libelle du P. de la Fontaine Jesuite, deguisé sous ce nom, contre les cinq Articles. Mais j'ai à vous dire en particulier, que tant qu'on fera dépendre la possibilité des commandemens de Dieu, sans laquelle le péché que l'on feroit en ne les observant pas ne seroit point imputé, d'une grace interieure & actuelle suffisante *Thomistice*, qui seroit toujours donnée *urgente precepto*, on renversera d'une part la vraie doctrine de S. Augustin & de S. Thomas, & on donnera de l'autre un tel avantage aux Molinistes, qu'il leur sera très aisé de faire recevoir favorablement leur doctrine. J'ai peur cependant que la plupart des Thomistes ne s'imaginent que leur grace suffisante *Thomistice* est nécessaire pour avoir cette possibilité. Ne pourroit-on point faire revenir sur cela les plus habiles de cette école, comme aussi leur faire comprendre que le Decret de la 6.

session du Concile, où il est dit que les commandemens de Dieu sont possibles aux justes, se doit entendre *de possibilitate cum effectu*, & qu'ainsi cela ne prouve point que les commandemens de Dieu ont été possibles aux justes qui tombent en les violant (quoi que cela soit vrai en un autre sens;) mais seulement qu'ils sont possibles aux justes pendant cette vie, tant que la grace les conduit, contre l'erreur de Luther & de Calvin, qui enseignoient que de quelque grace les justes fussent secourus, *necumque spiritu Dei adjuventur*, comme dit Calvin, il leur étoit impossible d'observer les commandemens de Dieu, parce qu'ils ne faisoient aucune action qui ne fut péché & péché mortel; d'où ils inferoient que les chrétiens ne sont justes que par l'imputation de la justice de J. C. Je voudrois que vous eussiez étudié cette matière: car elle me paroît de la dernière importance. Estius & Bellarmin ont fort bien expliqué ce Decret du Concile, comme je l'ai marqué dans la Dissertation Théologique.

L E T T R E D X V I.

A M. DU VAUCÉL. *Sur un me-* 22. Fevr.
moire des Cardinaux d'Estrées & de Jan- 1692.
son; le Decret contre les 31. Proposi-
tions; les affaires de Louvain; la lecture
de l'Ecriture sainte en langue vulgaire.

LE Memoire des deux Cardinaux n'est que trop convaincant pour montrer que les Romains ont grand tort de ne se pas contenter de ce qu'on leur offre à l'égard des quatre articles. Mais il est miserable pour la maniere basse & rampante dont on y abandonne la doctrine de l'Eglise Gallicane. Ils en parlent par tout comme d'une doctrine qui ne seroit que tolerée par l'Eglise; au lieu qu'après les décisions de deux Conciles generaux, c'est la doctrine des ultramontains qu'on peut dire être tolerée.

Ils se contentent de dire qu'on peut avoir sur cela d'autres sentimens que les Romains sans blesser la foi.

Quelle bassesse de dire : j'avoue, que cette conduite a deplu au Pape; & cela suffit pour la condamner? C'est le reconnoître non seulement pour infaillible, mais aussi pour impeccable.

Ils raportent toutes les conditions hon-

teuses de cet accommodement, & ils ont raison de trouver étrange que les Romains n'en soient pas satisfaits. Ils supposent comme un fait qu'on ne contesteroit pas aux Romains, que le Pape Martin V. refusa son approbation aux decrets du Concile de Constance, ce qui est très faux; mais ils font valoir que ce Pape ne songea pas à obliger les Evêques qui les avoient faits, de les retracter, & qu'il ne leur en demanda aucune satisfaction. C'auroit été le moien d'être traité comme Jean XXIII. s'il l'avoit tenté.

Ce qu'ils disent du Concile de Basse est impertinent. Il est vrai que le Pape Eugene fit des protestations contre le Concile: mais ce ne fut qu'après les avoir retractées ou desavouées, qu'il fut reçu à y envoyer de nouveaux Légats.

Ils prennent pour une harangue que le Cardinal de Lorraine a faite au Pape, une lettre que ce Cardinal avoit écrite à son Secrétaire pour être montrée au Pape. Et ils font valoir qu'on ne lui demanda point de satisfactions pour cette harangue, ni pour la menace qu'il avoit faite au Concile, s'il entreprenoit de faire quelque chose contre la doctrine de France. C'est à quoi les Romains n'avoient garde de penser en ce tems là.

Il ne s'agissoit pas sous le Pontificat de
Cle-

Clement V. de toucher ni à la doctrine de France, ni à la personne du Roi : mais c'étoit le Roi au contraire qui demandoit que l'on condannât les entreprises de Boniface VIII. & c'est ce que fit en partie Clement V. mais d'une maniere qui ne blessait pas tant que les François l'eussent voulu, la memoire de Boniface.

Ils ne disent rien exactement : la doctrine de Santarel ne fut pas censurée par la Sorbonne, comme hérétique, mais seulement comme contraire à la parole de Dieu. La Cour de France de ce tems là, sur les sollicitations de Rome, voulut faire ôter de la censure cette dernière qualification, *contraria verbo Dei*, mais elle n'en put venir à bout.

Les Papes, disent-ils, tolerent les libertés de l'Eglise Gallicane fondées pour le temporel sur l'indépendance des Rois, & pour le spirituel sur la supériorité des Conciles. Pour parler correctement il faudroit dire, que pour le bien de la paix on tolere que ces deux points soient contestés par les ultramontains.

Je finis par où j'ai commenée. A ne regarder que l'affaire des quatre Articles, il n'y eut jamais d'injustice pareille à celle des Romains de ne se pas contenter de la satisfaction qu'on leur offre; ni de bassesse pareille à celle de la Cour de France, de la leur avoir offerte. Q 5 Mais

Mais c'est le contraire pour l'affaire de la Regale. Il n'y auroit point de bassesse pour la Cour de France quand elle l'abandonneroit entierement, parce qu'elle y est très mal fondée, & encore moins si elle la terminoit par des conditions avantageuses à l'Eglise. Et ainsi le point d'honneur ne fût jamais plus mal entendu. On s'en fait un de ne pas démordre de ce qu'on avoit entrepris contre toute raison & toute justice; & on ne s'en fait pas un de demeurer ferme dans l'engagement où on s'étoit mis, de soutenir contre les entreprises continuelles des ultramontains les fondemens de la tranquillité des Etats & du bon ordre de l'Eglise, très solidement établis sur l'Ecriture, la tradition de l'Eglise & l'autorité des Conciles generaux.

Je vous ai écrit il n'y a pas long-tems sur le Decret des 31. Propositions que vous voudriez bien que l'on combatît, pourvû que ce ne fût pas dans les Difficultés proposées à M. Steyaert. Je n'ai rien à vous en dire davantage. Si je me suis particulierement attaché à la 7. & à la 8. Propositions, ce n'est pas que je n'en aie aussi combattu d'autres; mais c'est que je me suis persuadé qu'on ne peut condamner ces deux là, comme elles le font par ce Decret, qu'on ne ruine les plus grands fondemens de la Morale des chré-

chrétiens, qui est que tout ce que nous faisons procede de quelque amour (ce sont les propres termes de S. Leon); que cet amour est l'amour de Dieu ou de la créature; qu'il n'y a de bon que ce qui procede de l'amour de Dieu, & que ce qui procede de l'amour de la creature aimée pour elle même & non pour Dieu, est mauvais. Si ce Decret subsiste, on ne pourra plus supposer cette vérité & la supposer comme la regle des chrétiens, que les Jesuites & autres moines ne vous fassent passer pour rebelle au S. Siege, & condamné par le Decret d'Alexandre VIII.

Je trouve le mot d'*Ordre*, pour ce qui est de faire venir à Rome un député de la Faculté de Louvain, un peu fort, parce que je ne crois pas que le Pape ait droit de faire venir à Rome qui il lui plairait. Il faudroit seulement que le Pape fit entendre qu'il agréé cette députation qu'on a pensé de lui envoyer.

J'ai bien de la joie de ce qu'a dit le Cardinal Casanatte pour empêcher qu'on ne renouvelât les défenses de lire l'Ecriture en langue vulgaire. Mais ne croiez vous point que ce qu'on a dit sur cela dans les Difficultés y a pu contribuer? Et cependant vos amis auroient voulu qu'on n'eût point parlé de cela dans les Difficultés.

L E T T R E D X V I I .

28. Fevr.
1692.

A M. DU VAUCEL. *Sur l'Ecrit des Jesuites pour le P. Tellier ; & les Decrets de l'Inquisition.*

Nous n'avons reçu votre lettre du 12. qu'à onze heures du matin, & ainsi nous n'avons guere de tems à y répondre.

L'écrit des Jesuites pour leur P. Tellier est fort pitoiable. La plûpart de ce qu'ils disent pour le justifier est ruiné dans la 3. partie de la Morale Pratique. J'ai peur qu'on n'y ait pas assez eu recours.

1. Ils dissimulent l'injure qu'ils font à l'Eglise Catholique en voulant que son innocence dépende de l'innocence des Missionnaires. Cela est fort bien traité dans les 4. ou 5. premiers chapitres de ce troisieme Tome de la Morale Pratique.

2. Ils supposent faussement que le saint Siege a approuvé ce qu'ils permettent aux Chinois touchant le culte de Confucius. Il faut lire sur cela les chap. 20. 21. 22. du 3. tome de la Morale Pratique. Ce culte n'a été approuvé qu'*hypotetique*, si *purè civilis*, comme l'avoit representé le P. Martinus.

3. Le P. Collado est horriblement déchiré

chiré dans la Defense, comme un fabricant de fausses pieces. Voiez la même tome de la Morale Pratique pag. 503. 504. & suivantes.

4. M. de S. Cyran: voir 3. tome de la Morale Pratique chap. 6. depuis la pag. 98. jusques à 104. Je ne puis pas vous dire quels furent les Evêques qui voulurent officier à la Messe qu'on chanta lorsqu'on l'enterra à sa paroisse; mais je sai bien qu'il y en eût 5. ou 6. Ou vous enverra quelques pieces sur son sujet. Rien n'est plus facile que de mettre cet écrit des Jesuites en poudre, & je ne doute point que vous ne l'aiez bien fait.

Jamais Aurelius n'a été fletri d'aucune censure ni à Rome ni en France; & il a été imprimé deux fois par ordre du Clergé avec un éloge magnifique.

Je suis si mal satisfait de ce que l'on fait en France pour l'accommodement des deux Cours, que je n'ai pas le courage de vous en parler.

J'ai oublié de vous dire, que pour confondre le P. Tellier, ce n'est point assez de dire qu'il a parlé mal de Collado & d'autres; mais il faut rapporter ses propres paroles qui sont toujours fort injurieuses. Je crois aussi que vous l'aurez fait.

Si vous pouviez voir la maniere dont on a traité ce qui regarde les decrets, je

crois que vous ne trouveriez point mauvais que cela se trouvât dans la suite des Difficultés, puisque je m'y trouvois engagé naturellement pour refuter cette horrible pretention de M. Steyaert, que c'est une grande erreur de croire qu'on puisse lire en secret un livre prohibé par l'Inquisition ou par l'*Index*, quand on a sujet de juger qu'on n'a pas eu raison de le prohiber : & que c'est une si grande faute d'en avoir usé ainsi, qu'on merite par là d'être interdit de la prédication & de la Confession. Je ne pense pas qu'il y ait un homme de bon sens, & qui ait un peu d'intelligence dans les matieres, qui ne demeure d'accord que cette proposition de M. Steyaert est insoutenable. Cependant toutes les personnes du commun en sont infatuées en ce pais-ci, & le plus grand sujet presentement de la persecution des plus gens de bien, est fondé sur l'obeissance aveugle que l'on exige de tout le monde pour ces Decrets, jusqu'à pretendre qu'un homme est incapable d'enseigner & d'entrer dans la Faculté étroite, dès que quelqu'un de ses livres a été prohibé à Rome.

Il semble donc qu'il est de la dernière importance de détromper le monde sur cette matiere. Or un écrit anonyme, & qu'on pourra dire n'être pas de moi, fera

fera incomparablement moins d'impression sur les esprits de tous ceux qui le liront; que si c'est la suite des Difficultés qui ont jusques ici persuadé presque tous ceux qui les ont lues, de tout ce qu'on y a traité. On peut bien s'attendre que cela sera condamné; mais le traité portera son Antidote contre la condamnation même, parce que toutes les personnes d'esprit s'y trouveront fortifiées contre les terreurs excessives des prohibitions Romaines. Et ce qui est bien certain, est que mon ouvrage n'en sera que plus estimé, sur tout en France: & que les Romains en seront peut-être moins hardis à condamner de bons livres. Voila ce que je vous supplie de bien considérer devant Dieu. Car je pourrai bien attendre votre reponse avant que de publier ce que je fais presentement. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X V I I I.

M. DODART. Sur une lettre qu'il 27. Fevr.
lui avoit écrit au sujet de la Fourberie 1692.
de Donai.

IL y a aujourd'hui huit semaines que je vous ai écrit des choses fort importantes sans que vous m'aiez fait aucune reponse. Je n'en suis pas néanmoins trop étonné:
 car

car je me suis bien attendu que quand on auroit bien considéré toutes choses, on jugeroit que ce seroit se flatter, d'attendre un effet considerable d'une lettre qui ne seroit soutenue de personne ; & que c'est un assez bonne raison à celui à qui elle seroit adressée de n'en faire point d'état, de ce que de tant de gens de bien qui l'environnent, aucun ne lui dit rien de semblable. Quelle apparence que si ma conduite dans les affaires de l'Eglise étoit si reprehensible, ils n'eussent pas eu la charité de m'en avertir ! Ce que nous venons d'apprendre de l'affaire de Douai est si extraordinaire & si contraire à toutes les regles de la justice, que si tous ceux qui pourroient & devroient parler se taisent, on ne doit plus s'attendre qu'ils ouvrent jamais la bouche pour la défense de la verité & de l'innocence, quelque injustement opprimées qu'elles puissent être. A qui est-ce donc que s'adresse ce que Dieu dit par son Prophe-
 te, sinon aux sentinelles de la maison d'Israël : *Clama ne cesses, & annuntia populo meo scelera eorum, & Domui Jacob peccata eorum* ? Et peut-on s'imaginer un péché plus criant, que de traiter en scelerats de très gens de bien, que des fourbes ont voulu perdre par d'abominables fourberies, & de faire triompher ces four-
 bes ?

Je

Je ne comprends pas, je vous l'avoue, comment dans une cause si ecclésiastique, & si séparée de tout ce qui se peut appeller intérêt d'Etat, des Evêques peuvent demeurer dans le silence, & ne pas représenter à un si bon Prince dont on surprend la religion, que la doctrine de l'Eglise ne se décide point par des lettres de cachet, & qu'après l'éclat qu'a fait cette affaire, traiter en coupables ceux qui ne sont accusés que d'avoir de mauvais sentimens touchant la foi, sur ce que leurs parties en ont pu dire en secret, sans qu'aucun juge ecclésiastique en ait connu après les avoir ouïs, c'est assurément ce que tout le monde jugera être un exemple très pernicieux. Car un Prince ne peut-il pas avoir un Confesseur entêté contre de grandes verités? Et si on suppose qu'un Prince peut en conscience maltraiter sur l'avis de son Confesseur, sans aucun jugement ecclésiastique, ceux qui enseigneront ces verités, ne seroit-ce pas un grand moyen de les étouffer & de les faire passer pour des erreurs?

L E T T R E D X I X.

29. Fevr.
1692.

A M. DU VAUCEL. Sur les Lettres de Cachet expédiées au sujet de la Fourberie de Douai; le Decret contre les 31. Propositions; une These des Jesuites de Paris.

Vous apprendrez aujourd'hui comment s'est terminé l'affaire de Douai par des Lettres de Cachet en faveur des Fourbes, lesquelles releguent ceux qu'on a fourbés en diverses Provinces du Roiaume. Voilà sur quoi les Romains auroient plus de sujet de crier que contre les quatre Articles du Clergé. Proscrire des Théologiens recommandables par leur pieté, qui n'étoient accusés que de mauvaise doctrine, sans aucun jugement ecclésiastique, après même qu'ils s'étoient défendus très solidement de tout ce qu'on leur objectoit. Presque tous les Princes aiant des Jesuites pour Confesseurs, ou la Société étant très-puissante dans leurs Cours, ils pourront imiter cet exemple, & introduire bientôt le Molinisme par tout. C'est à l'Ordre de S. Dominique à considerer où cela peut aller.

Je vous ai répondu par avance à ce que vous dites encore sur le Decret des

31. Pro-

31. Propositions. Il ne paroît pas que vous vous retractiez de ce que vous aviez mandé qu'il eût été bon de représenter les inconveniens de ce Decret pour en diminuer l'autorité. Mais cela étant, il semble moins odieux de le faire, en continuant de faire voir les excès que M. Steyaert a commis sur cela, que par un Ecrit exprès. Cependant on veut bien attendre à ne rien publier sur cette matiere, qu'on n'ait vu ce que deviendront les trois affaires qui sont sur le tapis, Craen-berg, les cinq Articles, & la Défense des nouveaux Chrétiens. Car il faut d'une maniere ou d'autre qu'on en voie bien-tôt la fin.

On nous a envoyé de Paris une nouvelle These des Jesuites, où ils font entendre que le sentiment des vrais Catholiques, aussi bien que celui de S. Augustin, est que le consentement libre de notre volonté, n'est point un effet physique de la grace. Mais nous supposons qu'on ne manque pas d'envoyer ces Theses de Paris aux Dominicains François qui sont à Rome. Que l'Ordre de S. Dominique y pense bien, tant que le Phantôme du Jansenisme subsistera, & qu'on craindra d'étudier à fond la doctrine de S. Augustin de peur de passer pour Janseniste, on ne pourra que foible-

blement combattre le Molinisme à l'égard du commun du monde. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X X.

6. Mars.
1692.

A M. DU VAUCEL. *Sur la signature du Formulaire.*

ON continue à introduire la signature du formulaire, & M. Steyaert travaille fortement à y engager tous les Evêques du Pais-ci. M. de Malines a suivi de près M. de Namur. Un Licentié de Louvain lui aiant demandé un Acte pour une nomination à des benefices, il lui a déclaré qu'il ne l'auroit point qu'il n'eût signé le formulaire avec la même addition que M. de Namur demande, qui est de jurer pour la verité du fait aussi bien que du droit. Nous esperions que l'on pourroit se choquer à Rome de ce que les Evêques faisoient d'eux-mêmes une chose si importante, sans en avoir ordre du Pape, & c'est ce que vous nous aviez fait esperer. Mais nous avons appris une chose depuis, qui nous fait bien apprehender qu'il n'y ait collusion entre les Romains & ces Evêques-ci. Voici ce que c'est qui me perce le cœur. C'est que M. de Sebeste, deux jours avant qu'il fut

fut sacré, fut sollicité par M. Davia de signer le formulaire d'Alexandre VII. avec les autres Evêques qui étoient à son sacre. Lui seul le refusa. Mais M. Davia aiant écrit à Rome, il en fut reprimandé par M. Cassoni, & il apprit aussi par le Recteur de la *Propagande*, que le Cardinal Casanate n'avoit pas été content de ce refus. Comment donc peut-on espérer que ce Cardinal est sérieusement disposé à empêcher autant qu'il est en lui cette introduction ? Rien n'est plus certain que ce fait. On le sait de M. de Sebaſte lui même, qui l'a écrit depuis peu en recommandant le secret. C'est pourquoi nous ne vous l'aurions pas même mandé, si nous ne l'avions su par une autre voie: un Prêtre d'ici qui sert comme d'Agent à tous les Internonces, l'ayant conté au Pere de Hondt à qui nous n'en avions rien dit, & qui ne sait pas que M. de Sebaſte nous a mandé la même chose. Les Promoteurs de cette affaire se vantent qu'il en viendra bien-tôt un ordre d'Espagne, ce qui empêchera que le Conseil de Brabant ne puisse rien faire. Les Romains alors leveront le masque, & autoriseront ce qu'ils n'ont pas voulu commencer d'abord. C'est ce qui arriva en France. Car il est certain qu'on n'approuva pas à Rome que les Evêques eussent

font fait un formulaire, & qu'ils le fissent signer sans ordre du Pape. C'est pourquoy pendant dix ans on ne pût rien tirer d'eux ni pour ni contre ces souscriptions, parce que d'une part ils ne trouvoient pas bon que cela se fut fait sans eux, & que de l'autre cela servoit à autoriser leur Constitution. Mais comme ils virent la Cour tout à fait engagée, ils envoierent leur formulaire, sans faire aucune mention de celui du Clergé. Je vous avoue que je regarde ce renouvellement de signature comme l'abomination dans le lieu saint. Car pour peu qu'on y fasse de reflexion, il est impossible qu'on ne voie pas combien cela causera de maux dans l'Eglise. Je marquerai ceux qui me viendront dans l'esprit, confusément & sans ordre.

1. On ne dissimule pas que c'est un serment qu'on exige, & que l'on fait jurer ce fait, que les Propositions ont été extraites du livre de Jansenius & condamnées dans son sens. Or il est indubitable que pour ne point pecher contre la Religion du serment, on est obligé de ne point jurer qu'une chose est vraie, que lorsqu'on est bien assuré qu'elle est vraie, & qu'on ne le peut faire quand on doute si elle est vraie. Il y a sur cela un fort beau passage dans Bellarmin, lib.

lib. 1. de Euch. c. 5. *Neque juramentum confirmare licet nisi sententias apertissimas & certissimas, & quæ non possunt in aliun sensum torqueri, ne locus detur perjurio.* Or comment ceux de qui on exigera ce serment pourront-ils savoir que ce fait est certain? Ce ne sera point par l'autorité du Pape: car les Papes, ni l'Eglise même dans les Conciles généraux n'étant point infallibles dans la décision de ces faits, on n'en peut être certain que par la notoriété, comme on est certain que la doctrine de Calvin est que J. C. n'est point réellement présent dans l'Eucharistie. Or on a fait voir dans la *Foy humaine*, que bien loin que ce fait de Jansenius soit notoire, on a une infinité de raisons qui font douter s'il est vrai. C'est donc presser de faire un parjure la plupart de ceux que l'on pressera de jurer que ce fait est vrai. Je ne fais que toucher ce point, il vous sera aisé de l'étendre.

2. J. C. & S. Jacques nous aiant défendu en termes si forts, de jurer, tous les Théologiens demeurent d'accord qu'il s'ensuit qu'il n'est point permis de jurer sans nécessité, ou une grande utilité. Or il n'y a ni nécessité ni utilité à exiger le serment du fait de Jansenius. On a fait voir dans le *Jugement équitable* qui est

* Del'E-
dition de
Hollande
in 8.

à la fin des *Imaginaires**, que ce qu'on a dit, que c'étoit pour reconnoître ceux qui avoient la vraie foi sur cette matiere, & les distinguer de ceux qui ne l'avoient pas, n'avoit pas la moindre ombre de raison. Car comme on l'a prouvé par S. Augustin, pourvû qu'on ne croie rien que de vrai touchant la matiere de ces cinq Propositions, quand on se tromperoit en donnant à Jansenius un sens Catholique qu'il n'auroit pas, ce ne seroit, dit ce saint, qu'une erreur très innocente, & très digne d'un homme de bien. Voiez s'il vous plaît l'Ecrit que je vous marque, vous y trouverez des choses admirables sur cela.

3. L'inutilité de savoir le sentiment de Jansenius est encore plus evidente dans l'Université de Louvain, parce que la doctrine de la grace y est plus fixée. Car M. Steyaert n'oseroit jurer qu'il connoisse personne qui tienne une autre doctrine sur la grace, que celle qui est conforme aux censures de Louvain & de Douai, & au livre de la justification, qu'on a soumise au jugement du S. Siege, & qui y a été déclarée ne contenir rien qui ne se puisse soutenir. Supposé donc qu'il n'y ait rien en cela de condamnable, c'est abuser du serment que de l'employer pour reconnoître qui sont ceux qui seroient dans l'erreur

tou-

touchant ces V. Propositions, puis qu'on est moralement assuré qu'il n'y a personne en ces païs-ci qui soit en cela dans les erreurs condamnées.

4. Quand des propositions sont tirées mot pour mot du livre d'un auteur, & qu'elles sont si claires que tout le monde les entend de la même sorte, comme est la proposition de la Thèse de Pont à Mousson contre l'obligation d'aimer Dieu, il pourroit être quelquefois utile de les faire condamner dans le sens de cet Auteur. Mais quand c'est tout le contraire, quand de cinq propositions il y en a quatre qui ne sont point en propres termes dans l'Auteur à qui on les attribue, & qu'il les y faut chercher par de prétendues équivalences dont on ne convient pas : quand on ne convient pas davantage du sens de chacune, par rapport à cet Auteur : quand ceux qui refusent de les condamner les prennent en un sens, & ceux qui les condamnent en un autre sens, & que ceux mêmes qui les condamnent les prennent en divers sens, c'est un commandement absurde, & que l'on peut sans crainte nommer tyrannique, de vouloir que je les condamne dans le sens d'un tel Auteur, sans me vouloir dire quel est le sens de cet Auteur dans lequel on veut que je les con-

damne. C'est ce qui ne s'est jamais fait dans l'Eglise ; & c'est cependant ce que l'on fait ici. Car si on demande à M. de Malines à l'égard même de la première proposition, dont les termes sont de Jansenius, quel est le sens à *Jansenio intentus*, dans lequel il prétend que je la dois condamner, il est indubitable qu'il ne me le dira pas, parce que les Jesuites ne voudroient pas que ce sens fut tel que les Lovanistes le pussent condamner sans que cela portât aucun préjudice à la grace efficace par elle même. Il n'osera pas dire aussi que ce sens soit celui de la grace efficace, parce que toute l'Ecole de S. Thomas se revolteroit contre lui. Qu'y a-t-il donc de plus absurde & de plus injuste, que de vouloir que j'atteste avec serment la vérité de ce fait, qu'un certain sens hérétique a été enseigné par Jansenius, sans que l'on me veuille dire quel est ce sens ?

5. Le prétendu sens hérétique enseigné par Jansenius n'étant point expliqué, on ne pourra rien conclure ni en faveur de ceux qui feront ce serment, ni au désavantage de ceux qui refuseront de le faire. Car ce seroit une illusion de s'imaginer que ceux que présentement on soupçonne d'être Jansenistes, n'en soient plus soupçonnés après avoir fait le serment

ment qu'on leur demande , puisqu'il seroit ridicule de s'imaginer que cela leur fasse avoir d'autres sentimens touchant la grace que ceux qu'ils avoient auparavant. Or c'est par ces sentimens bons ou mauvais qu'on peut être ou n'être pas hérétique Janseniste. On ne peut aussi conclure à l'égard de ceux qui refuseront de faire ce serment, qu'ils ont de mauvais sentimens touchant la matiere des cinq propositions : car tous ceux qui ont la conscience tendre, & qui regardent comme un grand péché de faire un serment illicite, doivent refuser de faire celui-ci par cette seule raison, que sachant que ce fait est contesté, ils n'ont point assez de certitude qu'il est vrai pour en pouvoir jurer. Il est donc très faux que ce serment puisse servir à discerner ceux qui seroient dans l'erreur touchant cette matiere, de ceux qui n'y seroient pas. Or c'est le seul usage legitime des sermens qui regardent la verité d'un fait ou d'un dogme, & non pas seulement la promesse de faire ceci ou cela. L'exaction de ce serment est donc illicite, puisqu'il n'est permis ni de jurer, ni d'exiger le serment d'un autre, sans necessité ni utilité.

6. L'experience a confirmé ce que la raison fait assez connoître. On a tra-

vaillé en France dix ans durant à établir la signature du formulaire: & il y a peu de diocese où on ne l'ait fait signer. Cela a-t-il servi à appaiser les contestations? C'a été tout le contraire. C'est ce qui les a le plus échauffées, & qui a été cause qu'on a fait le plus d'écrits pour & contre. Mais cela a au moins servi, dira-t-on, à faire que ceux qui l'avoient souscrit ne fussent plus soupçonnés d'être Jansenistes. Point du tout. On a signé exactement dans les Congregations des Benedictins de S. Maur & de S. Vannes, dans celle des Chanoines Reguliers de sainte Genevieve, & dans celle des Peres de l'Oratoire, & cela n'a point empêché que les Jesuites, par le credit qu'ils ont à la Cour, n'aient toujours fait regarder ces quatre Congregations comme suspectes de Jansenisme, & ne leur aient fait faire, sous ce prétexte, beaucoup de vexations & d'avanies. C'est donc une pure chimere, que l'exaction du serment sur la verité du fait de Jansenius puisse servir à donner la paix aux Eglises des Pais-bas. Elle ne fera au contraire qu'y causer de nouvelles brouilleries, & rendre les contestations éternelles.

7. Il est certain au contraire que le vrai moien d'assoupir ces contestations, est que non seulement le S. Siege empê-

chât

chât qu'on n'introduisit en ce pais-ci ce qui n'a été fait que pour la France; mais qu'il plut même à sa Sainteté de faire entendre au Roi, qu'il est à propos de ne plus faire signer le formulaire à personne; puisqu'il n'y a personne qu'on puisse soupçonner avec raison de tenir ces propositions condamnées, & qu'ainsi cette signature est inutile. C'est sur quoi feu M. d'Alet avoit autrefois écrit au Pape, & il me semble que vous nous avez mandé que vous avez copie de cette lettre.

8. Il n'y a donc aucun bien à esperer de ce serment, ce qui seul le rend illicite. Mais il y a de plus des maux infinis à en attendre. Car M. Steyaert qui en sollicite l'introduction, fait très bien qu'il y a un grand nombre de ceux de qui on l'exigera qui ont été persuadés par les Disquisitions de Paul Irenée, auxquelles personne n'a entrepris de répondre, que le fait de Jansenius souffre au moins de très grandes difficultés, & que par conséquent ils ne sont point en état de pouvoir jurer qu'il est vrai. Cependant il est sans doute que si on n'admet aux ordres que ceux qui feront ce serment, & qu'on ne donne aussi permission de prêcher ou de confesser qu'à cette condition, il y en aura beaucoup de ceux qui ne croient pas ce fait ou qui en dou-

tent , qui succomberont à cette tentation ; & qui plutôt que de n'être point admis aux Ordres, ou d'être sans emploi, prendront Dieu à témoin qu'ils croient une chose comme certaine, (car c'est ce qui est nécessaire pour jurer sans offenser Dieu) qu'ils ne croient point être vraie, ou doutent au moins si elle est vraie, n'en ayant point de certitude. Peut-on penser sans fremir au compte que l'on aura un jour à rendre à Dieu, d'avoir été cause de tant de crimes, pour ne s'être pas voulu contenter de ce qui s'est fait jusqu'ici dans l'Université de Louvain, dont le Pape Alexandre VII. a témoigné être satisfait.

9. Le mal qui arrivera à l'égard de ceux qui refuseront de faire ce nouveau serment n'est pas moins grand : mais il est d'une autre nature. Car ce sera une occasion à ces personnes de témoigner à Dieu dans une occasion importante, qu'ils preferent à tout la fidelité à sa loi , & qu'ils aiment mieux être exclus de tout emploi dans l'Eglise que de n'y entrer que par un faux serment. Mais n'est-ce pas un très grand péché que de priver l'Eglise du service que lui pourroient rendre ceux que cette fidelité rend plus capables de la bien servir. Vous voiez ce que l'on peut dire
sur

sur cela , & combien en doivent être touchés ceux qui aiment vraiment l'Eglise.

10. Je ne crois pas que l'on ose se réduire à prétendre que c'est une assez grande raison de signer le formulaire d'Alexandre VII. de ce que ce Pape a voulu qu'on le souscrivît , & qu'on le doit faire pour témoigner son respect & son obeissance envers le S. Siege. Car 1. le formulaire du Pape n'a été fait que pour la France & pour tenir lieu de celui de l'Assemblée, que le Pape n'avoit point approuvé. On n'a donc point eu droit de l'introduire dans un autre païs , où il n'y a point la même raison ; la maniere dont l'Université de Louvain a reçu les Constitutions aiant été approuvée par le Pape. C'est donc un joug qu'on impose aux Catholiques des Païs-bas que le S. Siege ne leur a point imposé. 2. C'est une très méchante maxime & tout à fait contraire à l'esprit de J. C. que toute loi de l'Eglise doive être observée à cause seulement qu'elle est loi. Car c'est en quoi consiste l'esprit de domination que J. C. a si expressément défendu aux Ministres de son Evangile , de commander pour commander , & de se faire obeir seulement pour être obei. Ce ne seroit donc point une condition nécessaire à une loi ecclesiasti-

que pour obliger, d'être utile; puisqu'il y auroit contradiction qu'une loi de l'Eglise ne fut pas utile, si c'étoit assez pour être utile, de donner occasion à ceux à qui on l'impose, de témoigner leur respect & leur obeissance à celui qui l'a faite. 3. Le Cardinal Madruce a bien témoigné le contraire dans le Concile de Trente, sans en avoir été repris de personne. Car il y soutint qu'il n'y avoit point de Pape qui ne se pût tromper en croiant qu'une loi qu'il établiroit seroit utile, qui néanmoins ne seroit point utile. Palavicin le rapporte 1. Part. liv. 6. ch. 12. *Paulum II. & alium quemcumque Pontificem in judicanda lege conducibili, vel non conducibili, falli potuisse.* 4. Une loi peut être utile en un tems & en un país, & ne l'être pas en un autre tems & en un autre país.

11. Il ne s'est presque rien fait de plus avantageux à l'Eglise que la Paix que Clement IX. donna à l'Eglise de France à la priere des Evêques en approuvant les signatures expliquées, comme on l'a montré fort au long & confirmé par les pieces originales dans le *Phantome*. Or c'est ce que M. Steyaert veut absolument renverser, comme vous le verrez par les pieces que l'on vous envoie que nous venons presentement de recevoir de Louvain.

Je

Je suis obligé de finir ; car j'en'acheve ceci qu'à sept à huit heures du soir. Je vous conjure de nouveau de regarder cette affaire comme la plus importante que l'on puisse avoir , & qu'il n'y a rien l'on ne doive faire pour empêcher que M. Steyaert ne vienne à bout de son malheureux dessein. Il faut donc que vos amis s'y emploient tout de bon , & que l'on obtienne au moins que l'on s'engage à ne rien faire qu'on n'ait donné lieu à tous ceux qui ont intérêt dans cette affaire , de représenter leurs raisons. On fait que les plus habiles Cardinaux reconnurent du tems de Clement IX. qu'on avoit trop engagé le S. Siege , & qu'ils furent ravis des ouvertures qu'on leur donna pour en sortir. Au nom de Dieu qu'on leur représente ici fortement toutes ces choses. Mais je ne puis presentement vous rien écrire davantage.

L E T T R E D X X I.

14. Mars
1692.

A M. DU VAUCEL. *Sur un ordre donné en Espagne à la persuasion du Confesseur de S. M. C. pour soutenir une These horrible ; les Decrets du S. Office ; la signature du Formulaire.*

CE que nous venons d'apprendre m'a tout démonté. Vous nous aviez parlé du Confesseur de S. M. C. comme d'un homme bien raisonnable, & qui étoit capable de soutenir la bonne cause. Mais quelle opinion en peut-on avoir après ce qu'on a mandé d'Espagne, que c'est lui seul contre le sentiment de tous les Conseils qui a porté le Roi à envoyer l'ordre dont on vous envoie une copie, de faire soutenir la These des Recolets qui contient des propositions horribles qu'ils attribuent à Jean Capistran, contre la souveraineté des Rois, & ce blasphème contre Dieu : *Apud Deum & Papam voluntas est pro ratione.* Cela donne une terrible opinion de l'Espagne pour ce qui est de la lumiere, dans le même tems que la France se deshonne en soutenant si lâchement la verité qu'elle connoît, & que Rome signale son injustice en voulant qu'on lui donne des preuves de ce lâche abandonnement

ment de la verité, avant même qu'il s'en agisse, puisqu'on ne parle point encore de donner des Bulles à ceux qui ont été de l'assemblée de 82. Je ne sai si après cela on ne doit point au moins instruire le monde de tous ces renversemens de raison, afin qu'on ne se laisse pas aller à tout vent de doctrine, & que le monde ne s'acoutume pas à preferer l'autorité des hommes à celle de Dieu.

Vous êtes mal averti puisque vous ne dites rien d'une nouvelle *délation* du P. Dias Cordelier de plusieurs propositions, qui nous produira bien-tôt un autre Decret semblable à celui des 31. propositions. Peut-on douter qu'il ne soit nécessaire d'instruire le monde sur le peu de cas que l'on doit faire de la plûpart de ces sortes de Decrets, qui renverseront bientôt les plus constantes maximes de la doctrine des SS. Peres, si on ne peut plus rien soutenir de tout ce que les moines nous viendront dire être condamné par ces censures équivoques & entortillées. Il n'y a que des propositions de morale aussi claires que les 65. condamnées par Innocent XI. qu'il soit utile de censurer plusieurs ensemble, comme on a fait celles là. Et encore faut-il qu'elles soient proposées à la censure par des personnes aussi sincères que l'étoient ces MM. de Louvain.

A moins que cela, toutes ces sortes de Decrets ne sauroient faire que du mal. C'est ce que vos amis devroient tâcher de persuader aux plus habiles & plus raisonnables des Cardinaux du S. Office pour l'interêt même de leur Tribunal, qui tombera dans le mépris s'il se rend si facile à censurer ce qui leur est proposé par des brouillons.

Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai mandé la dernière fois touchant le formulaire. Il faudroit tâcher de faire lire le traité de la Foi humaine, au Cardinal Casanate. Je l'ai relû ces jours passés, & rien ne me paroît plus convainquant. Vous savez bien qu'il est avec les Imaginaires. On le va faire rimprimer, aussi bien que la lettre de M. d'Alet traduite en Latin. Si l'Apologie pour les Religieuses de P. R. étoit à Rome, il faudroit aussi en faire lire la 2. lettre de M. d'Angers à M. de Paris: & les 7. premiers chapitres de la 4. partie, parce qu'ils font voir qu'on se trompe quand on s'imagine que tous ceux qui ont signé en France le formulaire, l'ont fait en attestant par leur signature, qu'ils croient que les propositions sont dans Jansenius & condamnées dans son sens, au lieu que la plupart l'ont fait s'étant persuadés qu'il étoit permis de signer le formulaire sans croire ce fait, ce qui

qui rendoit ces signatures entièrement inutiles à leur égard ; mais qu'il y en a beaucoup d'autres à qui ç'a été une occasion de faire un faux serment, parce que sans tant raffiner, ils ont signé ce qu'ils croioient faux, parce qu'ils ne se vouloient pas mettre en danger de perdre leurs bénéfices.

L E T T R E D X X I I .

A MADAME DE FONTPERTUIS. 17. Mars
Sur l'affaire de Rouen. 1692.

Q Uelque surprise que m'ait causé votre lettre, je me trouve très disposé à faire ce qui m'est possible pour ne point laisser dans la peine ceux qui ne s'y sont mis que par la bonté qu'ils ont eue pour moi. Et si l'affaire étoit en son entier, j'aimerois mieux laisser croire au monde qu'il n'y a rien de vrai de tout ce que j'ai rapporté de l'affaire de Rouen, en me contentant de répondre que l'ayant cru de bonne foi, ce ne peut être une calomnie, que d'exposer à la vengeance de personnes si puissantes & si vindicatives ceux qui m'ont voulu servir. Mais que faire presentlyment ? Vous aurez reçu maintenant la reponse * que j'ai faite, où j'ai rapporté le fait selon le dernier avis, sans qu'on

• Avis
sur une
correc-
tion à
faire dans
la qua-
trieme
plainte
de M.
Arnauld
touchant
la Four-
barie de
Douai.

puisse deviner de qui je l'ai eu, ne l'ayant marqué en aucune sorte. Il y a 15. jours qu'elle est répandue par tout. On ne peut la retracter, comme ayant été mal informé une seconde fois, parce que ce seroit mentir. On n'a fait en cela qu'exécuter ce qu'il nous a paru que l'on desiroit. Et peut-être aussi que l'on sera content de la moderation que l'on a gardée, que ceux dont on apprehende le ressentiment, n'aient aucun moyen de s'en prendre à d'autres qu'à eux. On étoit prêt de faire imprimer un autre Ecrit * pour répondre à ce que disent les Jesuites de Paris d'un air insultant dans leurs Remarques sur la quatrième Plainte de M. Arnauld: mais on ne fera rien qu'on n'ait eu auparavant de vos nouvelles afin de se régler sur celles que vous recevrez de Rouen. Que s'ils croient qu'il suffiroit de ne prendre aucun avantage de ce que le Jesuite a dit à l'Avocat, on pourroit n'en rien dire.

* La
bonne foi
de M.
Arnauld.

L E T T R E D X X I I I .

A M. DU VAUCEL. Sur le progrès 21. Mars
de la signature du Formulaire dans les 1692.
Pais-bas; la Fourberie de Douai; les
Missions de la Chine.

LA miserable affaire de la formules s'avance toujours. L'Archevêque s'est entièrement déclaré qu'il ne recevroit aux Ordres que ceux qui auroient fait le serment tel qu'il l'a fait imprimer. On vous l'envoie. Il vaut mieux qu'il soit aussi méchant qu'il est : plus de personnes auront de la peine à le faire. Cependant il se vante qu'il est sûr de venir à bout de ce qu'il a entrepris ; qu'il a pris ses mesures à la Cour de Madrid , à celle de l'Empereur , à celle de Baviere , & à Rome. Est-il possible qu'on y aprouve une si horrible chose directement opposée à ce qui fut arrêté sous Clement IX. comme vous le savez fort bien , & comme on l'a fait voir par les pieces originales dans le *Phantôme du Jansenisme* ? L'Official de M. de Malines , qui est aussi son conseiller domestique , dit qu'il n'y a point de part , & que c'est le seul M. Steyaert (avec les Jesuites) qui a mis cela dans la tête de l'Archevêque. On dit qu'il n'y a encore
que

que des Moines qui aient fait ce serment. Mais il est à craindre qu'il n'y ait aussi beaucoup de seculiers qui succombent à la tentation, ne voyant point d'autre porte pour entrer dans les Ordres, & dans les emplois. Car il a aussi déclaré qu'il ne donneroit permission de prêcher & de confesser qu'à ceux qui auroient fait ce serment : c'est-à-dire qu'on n'entrera plus dans le sacerdoce & dans les emplois de l'Eglise que par un parjure. J'ai fait un petit écrit sur cela contre un Corollaire de M. Steyaert dans une petite These portant ces termes : *Formula juramenti ab Alexandro VII. præscripta uiliter proponitur & juratur, ut moris est in Gallia.* On l'a donné aujourd'hui à imprimer, mais il ne pourra être fait que demain, & ainsi on ne pourra vous l'envoyer que dans 8. jours. Travaillez de votre côté à faire comprendre aux Cardinaux bien intentionnés que c'est mettre le feu dans ces païsi, comme il a été autrefois en France, & être cause d'un grand nombre de péchés mortels que commettront ceux qui jureront qu'ils tiennent un fait pour certain, lorsqu'ils n'ont aucune assurance qu'il soit vrai, ce qui est assurément prendre le nom de Dieu en vain. Mais j'ai bien peur qu'on ne s'aveugle au païs où vous êtes, par la passion qu'on y a d'obliger

ger tout le monde à une obeissance aveugle pour tout ce qui s'y fait. Car il est clair que ce serment ne peut être bon qu'à cela, c'est-à-dire, qu'il n'est bon qu'à établir de plus en plus l'hérésie de la domination, si severement interdite aux Ministres de l'Evangile par J. C. & par les Apôtres. Je vous ai mandé que vous devriez tâcher d'avoir de quelque Bibliothèque l'Apologie pour les Religieuses de P. R. j'en ai relû beaucoup de choses ces jours-ci, elle m'a parû d'une beauté admirable. Lisez je vous prie, si vous pouvez avoir ce livre, le 14. chapitre de la 2. partie, où l'on prouve invinciblement que la conduite de M. de Perefice étoit fondée sur l'hérésie de la domination, qui est peut-être une des plus pernicieuses hérésies, & des plus capables de perdre tout dans l'Eglise, & de faire dire en ce tems-ci ce que S. Bernard disoit du sien, *intestina & insanabilis est plaga Ecclesia*. Car que peut-on esperer quand ceux qui tiennent la place de J. C. dans l'Eglise, ne pensent qu'à se faire obéir sans se mettre en peine du salut des ames?

L'insolence des Jesuites est venue à son comble depuis qu'ils ont accablé les Théologiens de Douai. On vous a envoyé leur triomphe. On y a repondû, & on a com-

* C'est
l'Ecrit
intitulé,
Vain
pourra *Triomphe*.

402 DXXIII. Lettre de M. Arnauld
pourra vous l'envoyer dans huit jours. Il
y a des choses terriblement fortes contre
cette nouvelle maniere de gouverner l'E-
glise par des lettres de cachet que les Je-
suites veulent faire passer *pour une justice*
reglée.

Voici un extrait d'une lettre de Mada-
me la Marquise de Roucy dont je vous
demande éclaircissement.

„ J'ai vû depuis peu un missionnaire
„ qui vient de la Chine, pour aller ren-
„ dre compte au Pape de l'état de ces
„ missions, & pour obtenir de lui, si cela
„ se peut, quelque ordre, pour empêcher
„ que ce qu'a fait le *defunt Pape* ne porte
„ préjudice à la Religion. Car il avoit
„ accordé au Roi de Portugal qu'il n'y
„ auroit que les Evêques nommés par
„ lui qui auroient autorité en tous ces
„ lieux là, en sorte que ceux qui y sont,
„ & qui y pourront être à l'avenir, ne
„ seront que comme des Evêques *in par-*
„ *tibus*, dependans entierement d'eux, ne
„ pouvant faire aucune fonction que par
„ leurs ordres, ce qui causeroit un grand
„ préjudice à la prédication de l'Evangi-
„ le, & au fruit que nos missionnaires
„ François y ont fait jusqu'à present.

Vous ne nous aviez point donné avis
d'une si éfroiable chose. Si cela demeure
ainsi ces Missions sont ruinées. Mais ce
qui

qui m'étonne & ce que j'aprehende c'est
 que ce qu'elle appelle le *defunt Pape* ne soit
 Innocent XI. Car je doute qu'il y eût
 assés de tems depuis la mort de ce Pape *
 pour avoir porté cet ordre à la Chine, & * Alex-
 pour être revenu de la Chine en Europe. ^{xander}
Ubi estis fontes lacrimarum, quand on voit ^{VIII. qui}
 que de bons Papes font de telles choses si ^{étoit le}
 préjudiciables à la Religion ! ^{dernier}
 mort.

Je viens d'avoir la confirmation de ce
 que je vous ai mandé d'abord, que l'Arche-
 vêque se tient fort de tous les côtés, mais
 on m'a ajouté ce qui est bien plus terri-
 ble, qu'un examinateur le voulant detour-
 ner d'exiger ce serment, lui représentant
 le trouble que cela feroit, il lui a répon-
 dû qu'il ne craignoit rien, & lui a mon-
 tré une lettre que le Pape lui a écrite, par
 laquelle il le congratule sur ce qu'il a fait
 pour exterminer les Jansenistes, & lui
 promet sa protection pour tout ce qu'il
 feroit à l'avenir. Cela ne revient gueres
 à ce que vous nous aviez mandé que ce
 Pape n'étoit point gouverné par les Jesui-
 tes, & qu'il n'y avoit rien à craindre de
 positif contre les disciples de S. Augustin
 sous son Pontificat. Tâchez cependant
 de decouvrir ce qu'il y a de vrai en cela,
 & d'où vient que vous n'en aviez rien sù.

Il me semble que sur ce que je vous
 avois mandé qu'il me souvenoit que des
 Evê-

Evêques avoient écrit une lettre au Pape Innocent XI. pour lui représenter que l'exaction des signatures ne faisoit que troubler l'Eglise sans pouvoir faire aucun bien, & que ce seroit rendre un grand service à l'Eglise que d'ordonner qu'on n'en exigeât plus, vous m'aviez répondu que vous aviez cette lettre. Si cela est ainsi, vous devriez en faire faire des copies, & la faire courir. Rien ne seroit si important dans cette conjoncture.

J'ai dîné aujourd'hui avec l'Avocat Fiscal de M. l'Archevêque, qui est fort ami de l'Official. Il m'a dit que tout le Conseil de l'Archevêque c'est M. Steyaert, le P. Harney & le P. Ghys Jésuite son confesseur. Le mot de M. l'Archevêque est, *P. Ghys hoc mihi proposuit didactice.*

L E T T R E D X X I V.

24. Mars 1692. *A MADAME DE FONTPERTUIS.
Sur les mesures que l'on prenoit pour le
faire revenir en France.*

J'Ai prié Dieu, Madame, pour l'affaire dont vous m'aviez écrit, & que vous m'aviez dit qu'il falloit recommander à Dieu. Je suis infiniment obligé à celui à qui il a donné tant de bonté pour moi.
Mais

Mais afin qu'on ne prenne pas de fausses mesures, il est nécessaire qu'il sache mes véritables dispositions. Je n'en ai pas de fort arrêtées pour mon retour. De certaines considérations me le font désirer, & d'autres me le font craindre. Mais ce qui me le fait souhaiter, n'est point du tout ce que l'on pourroit croire, qui est que je m'ennuierois au lieu où je suis, parce que je me trouve obligé d'y être plus resserré que je n'ai jamais été. Dieu m'a fait la grace de me trouver bien par tout. J'aurois de la peine, je l'avoue, à vivre seul. Car j'ai besoin de conversation dans le tems que je ne travaille pas. Mais il me suffit pour cela d'être avec deux ou trois amis. C'est ce qui ne m'a pas manqué jusqu'à cette heure, & cela me suffit pour être content. C'est donc par d'autres vûes que je serois bien aise de changer de demeure. J'aime ceux qui m'aiment, & ce me seroit un plaisir de les revoir & de les entretenir. C'est presque le seul que j'ai dans la vie. Je m'imagine même quelquefois que cela ne seroit pas inutile ni pour eux, ni pour moi, ni pour l'Eglise, en quoi peut-être je me trompe. Car il se pourroit bien faire que je trouverois plus de difficulté que je ne pense à ce que je me propose. Quoiqu'il en soit, c'est ce qui me donne un peu de pente
pour

406 *DXXIV. Lettre de M. Arnauld*
pour ce retour, pour lequel vous m'assu-
rez qu'on veut travailler.

Mais il y a d'autres choses qui me
le font apprehender, & une des princi-
pales seroit les conditions qu'on y vou-
droit mettre, que je ne croirois pas en
conscience pouvoir accepter, parce qu'el-
les donneroient de moi une fausse idée
qui seroit tort aux verités que Dieu
m'a fait la grace de soutenir il y a plus
de 50. ans. Ainsi je ne pourrois pas
me soumettre à ce qui seroit dire à mes
ennemis, que tout ce que la faveur de
l'un de mes proches avoit pû obtenir de
S. M. est que l'on m'avoit traité comme
un coupable, à qui on avoit fait grace pour
le passé, & de qui on s'étoit assuré pour
l'avenir. Or c'est ce qu'ils ne manque-
roient pas de dire, si celui qui s'offre
de parler pour mon retour, s'obligeoit
de me tenir chez lui, & de répondre
de moi en donnant parole que je ne fe-
rois rien, dont de certaines personnes se
pussent plaindre. Ce seroit d'une part
une espèce d'honnête prison, & de l'au-
tre une reconnoissance que n'ayant rien
fait qui vaille par le passé, on ne me
l'avoit pardonné à cause de mon grand âge,
qu'à condition que je n'y retournerois plus.
Il me seroit d'autant plus honteux de don-
ner occasion à mes ennemis de faire avoir
cette

cette opinion de moi, qu'ils ne se sont jamais plus acharnés à me déchirer que depuis 3. ou 4. ans. J'en pourrai apporter quelques exemples dans un papier à part. Mais ce qui est de moins suportable, est que sans façon ils me traittent par tout d'*hérétique* & de *vieil hérétique*. Ce qui est la calomnie du monde la plus grossiere & la plus mal fondée. Car toute la preuve qu'ils en apportent, est qu'une partie de la Sorbonne a condamné d'hérésie une proposition tirée de mes livres, par une censure contre laquelle j'ai protesté, & que j'ai fait voir par des Ecrits sans réponse, avoir été aussi irreguliere dans la forme, qu'insoutenable dans le fond. Et c'est sur cela qu'ils osent dire que je suis condamné comme *hérétique*, par tous ceux qui la signent. Si les tribunaux n'étoient point fermés à tous ceux qui se pourroient plaindre de leurs calomnieuses diffamations, il seroit impossible qu'on ne me fit justice de celle-là, & qu'on ne les obligéât à la retracter. Car on ne peut appeller un homme hérétique, que lorsque l'on peut prouver qu'il soutient opiniâtrément une doctrine contraire à celle de l'Eglise. Afin donc que l'on me pût traiter d'hérétique pour n'avoir pas déferé à ce jugement de la Sorbonne, il faudroit prétendre que le jugement

doc-

doctrinal d'une Faculté de Théologie a la même force d'obliger à s'y rendre que si c'étoit un jugement de toute l'Eglise. Ce qui ne se peut dire que par une erreur grossiere, qui tiendrait de l'hérésie. Il y auroit bien d'autres choses, dont j'aurois à me plaindre. Mais celle là est capitale, & il n'est pas permis à un catholique de la souffrir. Que faire donc si au lieu d'en attendre quelque reparation, je n'étois pas seulement réduit à ne m'en pas plaindre, mais à acheter un peu de repos par des conditions qui me deshonoreront, & qui donneront de grands avantages à mes ennemis.

Il y a une autre chose sur laquelle je ne trouverois pas mauvais que l'on répondît pour moi, parce que je ne crains pas qu'aucun homme de bon sens m'en puisse soupçonner. C'est l'impression qu'on a donnée de moi à S. M. comme si j'étois capable de troubler l'Etat par mes intrigues & par mes cabales. C'est ce que je ne crains pas que mes ennemis persuadent à personne. Tous ceux qui me connoissent, savent au contraire que j'ai un amour pour ma patrie & pour mon Roi, que beaucoup de gens croient excessif. Je veux donc bien sur cela que l'on réponde pour moi, parce que ma réputation n'y est point

point intéressée. Il n'en est pas de même de ma foi, de ma doctrine & de ma conduite dans les contestations où je me suis trouvé engagé pour la défense de la vérité. Après le compte que j'en ai rendu à l'Eglise & au public, il me feroit injurieux que l'on se défiât de moi sur ce sujet à cause des faux portraits que l'on en fait tous les jours dans des libelles sans sincérité & sans jugement.

On me dira peut-être que je ne dois pas trouver étrange que l'on me demande pour le bien de la paix, de ne plus écrire contre les Jesuites. Je pourrai bien ne le pas faire; mais je ne puis pas le promettre, parce que j'y pourrois être obligé pour le bien de la vérité & de l'Eglise, qui me sont plus cheres que toutes choses. Outre qu'il ne seroit pas raisonnable que je m'engageasse à ne plus écrire contre eux, à moins qu'ils ne s'engageassent aussi à ne plus écrire contre moi, & à me faire quelque satisfaction de m'avoir traité d'hérétique, qui est une injure atroce qui ne se peut soutenir. Après tout, quel intérêt a S. M. aux disputes des Théologiens tant qu'ils demeurent les uns & les autres dans le sein de l'Eglise? Ne seroit-il pas de sa grandeur & de sa justice, & plus sur même pour sa conscience, de les laisser écrire,

& d'en remettre le jugement aux Prélats de son Roiaume, au lieu de ne s'arrêter qu'à ce que lui disent deux personnes qui ne lui parlent jamais que pour un parti, ce qui cause une infinité de maux dont tout le monde gémit, & dont personne n'ose se plaindre. C'est par là qu'on me fait le chef d'hérétiques imaginaires, qui pourroient faire autant de mal si on ne veilloit sans cesse à les reprimer, qu'en ont fait les Calvinistes. Qu'ai-je donc à attendre tant qu'on laissera le Roi dans cette prévention, sinon que ces deux Inquisiteurs pourront consentir que S. M. me laisse en quelque repos pendant le peu de tems que j'ai encore à vivre, en lui donnant cependant de continuelles desiances du plus fidelle & du plus affectionné de ses sujets. Je vous parle de l'abondance de mon cœur. Il n'y a rien que je n'esperasse de la bonté de mon Prince, si j'osois lui demander qu'il voulût bien que je ne fusse redevable qu'à lui seul du repos que vous me voulez procurer pour le reste de ma vie.

Une seule parole de S. M. me donneroit une assurance entière, & tous les inconveniens que je viens de vous représenter s'évanouiroient, pourvû que d'autres n'en fussent rien, ou ne s'en mélassent

lassent point, & que je n'eusse à répondre de ma conduite qu'à Elle seule par le canal de la personne qui lui auroit parlé de moi. Car je ne crains que les faux rapports, & les mauvais tours qu'on donne aux actions les plus innocentes, à quoi on ne seroit pas exposé par cette voie. Je me tiendrois clos & couvert dans mon petit menage. Je n'y verrois que peu de personnes, & ce seroit sans inquietude, parce que je serois assuré de l'agrement de mon Prince, & je n'apprehenderois ni les espions, ni les mauvaises langues. Voilà, Madame, ce qui m'est venu dans l'esprit. Vous en ferez ce que vous jugerez à propos. Si vous avez d'autres vues, mandez-les moi. Les festes vous donneront plus de commodité de communiquer celles-ci. Faites moi savoir ce que l'on vous en aura dit. Je me porte bien, graces à Dieu. Il n'y a que ma vue qui s'affoiblit, ce qui a été cause que le medecin n'a pas voulu que je fisse le carême aussi exactement que l'année passée. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X X V.

25. Mars
1692.

AMADAME DE FONTPERTUIS.
*Sur certaines conditions qu'il ne falloit
 pas proposer pour lui procurer son re-
 tour.*

* M. de
Pompon-
ne.

JE ne fai ce que vous direz de la gran-
 de lettre, que je vous écris pour être
 communiquée à votre ami *. J'ai cru
 qu'il étoit nécessaire qu'il fût informé à
 fond de toutes mes dispositions, afin qu'il
 ne s'engageât pas à me proposer des cho-
 ses que je ne pourrois pas accorder: ce
 qui seroit fâcheux. Tout considéré, je
 crois qu'il n'y a de faisable que ce que
 je propose à la fin. Et je crois qu'avec
 un peu d'adresse on y pourroit faire en-
 trer S. M. On le fit bien pour la paix
 de l'Eglise. Car on lui fit entendre que
 pour la faire réussir il falloit qu'il n'en
 parlât ni à M. de Perefixe, ni au P.
 Annat; & il le promit, & le fit en effet.
 Il n'y a gueres que ce secret qui puisse
 remedier à tous les inconveniens, & sur
 tout me dispenser de deux visites que
 je ne pourrois faire avec honneur. Car que
 dire à des gens que je ne puis douter,
 qui ne me haïssent, & qui croient avoir
 grand sujet de se plaindre de moi, au lieu
 que

que c'est moi qui prétends en avoir beaucoup plus de me plaindre d'eux. Et je ne puis de plus empêcher que ces visites ne fussent prises pour une espece de satisfaction que je leur ferois, ce qui seroit mal pris de bien des gens. Ce n'est point par orgueil, que j'en aurois de la peine, mais par l'interdiction où je me trouverois, & par la peur que la cause de la verité n'en souffrît.

Il est bon que votre ami sache que la principale raison qui m'a fait sortir il y a plus de douze ans, est que tout le monde disoit que je n'y pouvois pas demeurer sans voir M. l'Archevêque; à quoi j'avois une extrême repugnance, non tant par ce qu'il venoit de faire à P. R. qu'à cause de la maniere perfide, dont il avoit traité M. d'Angers, dont j'avois été témoin. Car il m'avoit promis d'accommoder une certaine affaire, & au lieu de cela il fit donner contre lui par le Roi un Arrêt, qu'il avoit lui-même composé, en faisant bannir en même tems quatre Ecclesiastiques qui faisoient beaucoup de bien dans le diocese. Cela me fit tant de douleur, que je resolu de ne le plus voir, au lieu qu'auparavant je le vois fort souvent, & il me témoignoit bien de l'affection, mais je vis bien que ce n'étoit que fourberie. Il y avoit

donc 4. ou 5. ans que je ne l'avois point vû, & je ne vois rien à gagner à le voir de nouveau. La maniere barbare, dont il a depuis fait traiter le P. du Breuil, m'a encore plus degouté d'avoir aucun commerce avec lui. Et je me souviens sur cela de ce que M. de Pontchateau nous a conté: que lorsqu'il fut voir M. de Paris avec le Comte d'Armagnac son neveu (qui avoit obtenu pour lui de S. M. la liberté d'aller où il lui plairoit) le discours tourna sur M. Arnauld. Et M. de Paris dit qu'il n'avoit tenu qu'à moi de retourner à Paris, & d'y être en toute sureté, mais que je ne l'avois point voulu, à moins qu'on ne donnât la liberté au P. du Breuil, à qui on ne l'avoit ôtée que parce qu'il m'avoit rendu service. Sur quoi M. le Grand dit: *Je lui en fais bon gré, c'est agir en honnête homme.* Ne devrois-je pas être encore dans la même disposition?

L E T T R E D X X V I.

A M. DU VAUCÉL. *Sur la con-* 28. Mars
damnation du libelle intitulé, Défense 1692.
des nouveaux Chrétiens; un écrit con-
tre le Formulaire; un autre écrit fait
par les Jésuites de Malines contre les
pretendus Jansenistes.

ON vous est très obligé & à tous les
amis de la peine que vous avez prise
pour faire condamner le libelle *. Ce
qu'on a fait n'est gueres moins bon qu'un
donec corrigatur. Ce qu'on peut tirer de
là est qu'un livre peut-être fort méchant
sans qu'on le puisse faire condamner par
les Congregations Romaines: & qu'il faut
par conséquent qu'il soit dans un degré
de mechanceté tout extraordinaire quand
on l'y peut faire condamner.

+ La
Défense
des nou-
veaux
Chrê-
tiens.

On vous envoie un petit écrit contre
le formulaire. Mais on en imprime un
autre à Louvain en Latin qui sera plus
considérable. Je ne sai si l'avis que vous
donnez est bien sûr; outre qu'il seroit
difficile de le mettre en pratique. Car
selon les droits du pais, on ne peut ap-
peller d'un Evêque pour être jugé à Ro-
me, mais il faut demander des juges *in*
partibus, comme en France. Et il n'y

416 DXXVI. Lettre de M. Arnould
auroit rien à faire par là, parce que l'Internonce soutient tout ce que fait l'Archevêque, & il refusera de donner pour juge tous ceux dont on pourroit espérer d'avoir justice. Je doute aussi qu'il fut aussi certain que vous le croiez, qu'on aprouveroit à Rome, *Dogmatibus fidem, factis reverentiam*. Je ne doute point que ce ne soit le sentiment du Cardinal Casanate. Mais êtes-vous assuré qu'il seroit suivi du plus grand nombre? Vous voyez par ce qui vient d'arriver comme il est facile de se tromper dans ces sortes d'esperances. Et que seroit-ce si s'en étant rapporté à ce que Rome en diroit, on y étoit condamné? Il vaut bien mieux faire de bons écrits, & gagner par là ceux qui peuvent faire du bruit. M. Steyaert a fait encore une petite These sur le formulaire qui est pitoiable. Il nie hardiment que l'on ait rien fait sous Clement IX. qui soit contraire à ce qu'il a fait faire à M. l'Archevêque de Malines.

Le Duc de Baviere arriva ici mercredi au soir. On ne doute point que l'Archevêque ne travaille fortement pour le prévenir. Les Jesuites ont fait courir en même tems l'Ecrit du monde le plus emporté, pour l'engager à exterminer les Jansenistes, qu'ils supposent sans rien prouver être des pestes de la Religion, & on l'in-

l'invite à imiter le procédé du Roi T. C. On dit que l'Electeur a des ordres d'Espagne qui reviennent à cela. Si la Cour de Rome s'y joint, & que Dieu les laisse faire par un jugement secret, tout ce qu'il y a de veritable religion dans ces païs-ci sera bien-tôt renversé. Je me reprens. Il n'y aura que la paille que le vent de la tentation emportera. Le bon grain demeurera, & ceux qui sont du nombre de ces brebis dont nous lisions dans l'homelie de mercredi: *De quibus istis, nec lupus rapit, nec fur tollit, nec latro interficit.* Mais malheur à ceux à qui il n'aura pas tenu que le demon n'exécute le dessein qu'il a de perdre les fidèles serviteurs de J. C. Je vous ai déjà mandé que l'Archevêque se tenoit assuré d'être appuyé par toutes les Cours de Madrid, de Vienne, de Rome, & par l'Electeur. Pourvu que nous aions pour nous la Cour celeste, nous n'aurons pas sujet de craindre les autres. Car quoi qu'il arrive, ce sera pour notre bien. Mais on ne laisse pas d'être touché de voir le troupeau de J. C. si misérablement gouverné par ceux qui se glorifient d'en être les souverains pasteurs. Je suis tout à vous.

L E T T R E DXXVII.

3. Avril. 1692. **A M A D A M E D E F O N T P E R T U I S.**

Sur ce que M. de Pomponne pouvoit représenter au Roi.

VOUS aurez présentement la réponse que vous attendiez. Mais ce que vous m'écrivez par la lettre du 28. du mois passé merite une particuliere reflexion.

• M. de Pomponne.

Votre ami * se trouvant seul avec le Roi il pourroit l'informer de beaucoup de choses, qu'on lui a dissimulées jusqu'ici ; & je crois qu'il est obligé en conscience de ne pas laisser échaper l'occasion qu'il aura de lui rendre le plus grand service qu'il lui puisse rendre & selon Dieu & selon le monde. Car il n'y a rien qui soit plus capable de lui nuire devant Dieu & de diminuer la gloire de son regne, que ce qu'on lui a fait faire depuis la paix de l'Eglise contre un grand nombre de pieux Ecclesiastiques, sous prétexte d'empêcher le progrès d'une secte d'hérétiques nommés Jansenistes. Il faudroit adroitement lui faire entendre qu'il auroit un grand compte à en rendre à Dieu, & que sa gloire en souffriroit beaucoup, s'il se trouvoit que rien ne fût plus mal fondé que ce qu'on lui a fait accroire de cette pré-

ten-

tendue secte , qu'on auroit pris pour fondement de lui faire maltraiter tant de gens de bien : qu'il semble donc qu'il seroit important que S. M. prît les voies naturelles & raisonnables pour s'assurer si ce qu'on lui a dit de cette prétendue secte est vrai ou faux. Et Elle a un moien très-propre & très-facile pour s'en assurer. On a fait un livre qui a pour titre ? *Le Phantôme du Jansenisme*, où l'on prétend faire voir que tout ce qu'on a dit de cette secte est sans fondement. S. M. n'a qu'à donner ordre qu'on envoie ce livre à ceux des Evêques de son Roiaume , qui passent pour les plus habiles & les moins suspects de ne pas dire ce qu'ils en croiront en leur conscience après l'avoir bien lû & bien examiné : & que tout ce que ces Evêques en auront écrit ou dit soit envoyé à S. M. Et s'ils se trouvoient partagés de sentimens , qu'on l'envoie encore à d'autres pour en savoir aussi leur pensée. Il est sans doute que si tous ou le plus grand nombre déclaroient que ce qu'on a fait croire à S. M. qu'il y a une secte d'hérétiques , dont elle doit veiller à arrêter le progrès , est mal fondé , & qu'il n'y a nulle apparence qu'il y en ait une telle dans son Roiaume, Elle seroit obligée non seulement de ne plus maltraiter personne sur ce prétexte , mais aussi de

420 *DXVII. Lettre de M. Arnauld*
rendre la liberté à tous ceux à qui on l'au-
roit ôtée sans autre sujet, si non qu'on
les croioit Jansenistes.

Voilà, ce me semble ce que votre ami
devroit avoir fortement dans l'esprit, afin
de le représenter à S. M. dans les occa-
sions qui s'en pourront présenter. Mais
la voie la plus naturelle pour faire naître
cette occasion seroit de recommander son
proche parent, ce qui n'est jamais mal-
reçu. Et je crois qu'il faudroit commen-
cer par assurer S. M. qu'il n'a point de
sujet plus fidelle & plus affectionné. Vous
savez ce qu'il faut dire là dessus. Il seroit
bon de faire remarquer au Roi ce que les
prétendus Jansenistes ont fait faire à M.
le Prince de Conti, & à Madame de Lon-
gueville pour reparer les dommages de la
guerre civile ; & qu'il n'y a rien au mon-
de qui fût plus capable d'ôter aux Grands
l'envie de troubler l'Etat, que si tous les
confesseurs & les directeurs suivoient les
mêmes principes. Rien n'est plus con-
vaincant pour montrer avec combien peu
de raison on les a représentés comme des
gens, dont on devoit craindre des brouil-
leries dans l'Etat. Il seroit important de
faire bien entendre au Roi que tout ce
qu'on lui a dit sur le sujet de M. Arnauld
& de ses amis, n'a pû être qu'une insigne
calomnie.

On

On pourra passer ensuite à l'accusation d'hérésie, & il ne sera pas plus difficile de montrer combien elle est mal fondée, qu'il est vrai que M. Arnauld n'est pas sur la grace & sur la morale dans les mêmes opinions que les PP. Jésuites, mais qu'on n'a nulle raison de dire qu'il est Janseniste sur la grace; puisque dès l'année 1636. quatre ans avant la publication du livre de Jansenius, il a soutenu en Sorbonne dans un acte dédié à l'Assemblée du Clergé, tout ce qu'il a enseigné depuis en divers livres, sans que personne en ce tems-là y trouvât rien à redire: que pour la censure de Sorbonne, il veut bien s'en remettre au jugement de la Faculté même, pourvu qu'on lui laisse une entière liberté, & qu'on s'oblige d'examiner de bonne foi les Ecrits qu'il a faits pour soutenir sa proposition, auxquels personne n'a osé entreprendre de répondre: qu'il est cependant bien étrange que n'y ayant point de censure de la Faculté qu'on ait eu tant de peine à faire faire que celle là, & à laquelle tant de Docteurs se soient opposés, elle soit la seule de ce siècle, que l'on se soit avisé de faire signer à tous ceux qui veulent entrer dans la Faculté, quoiqu'il soit certain que la plupart de ceux qui la signent, la croient injuste. Après tout on ne peut plus avoir égard à cette

censure, puisqu'on n'y eut aucun égard au tems de la Paix, M. Arnauld ayant été reconnu pour très bon Catholique par le Pape, par S. M. & par tous les Evêques; sans qu'on l'obligeât de s'expliquer sur quoi que ce soit. Et depuis la paix il a demeuré dix ans à Paris, y faisant toutes sortes de fonctions ecclesiastiques, sans que personne ait témoigné avoir sa foi pour suspecte.

Mais c'est à l'occasion de la justification de M. Arnauld touchant sa foi qu'il faudroit tâcher de faire entrer ce que j'ai dit au commencement de cette lettre, qui est le capital. Car on ne fera jamais grand' chose pour personne en particulier tant que le Roi ne sera point detrompé de la fausse idée du Jansenisme. Et cela ne seroit pas difficile, si on s'y prenoit bien. Le principal but que l'on devroit avoir seroit de faire entrer le Roi dans la desiance, si on ne l'a point trompé en deux choses.

La premiere, en ce qu'on lui a fait croire, comme j'ai déjà dit, qu'il y avoit dans son Roiaume une certaine secte d'hérétiques nommés Jansenistes, dont il étoit obligé d'arrêter le progrès.

La seconde, en ce qu'on lui a persuadé que sur un simple soupçon que quelqu'un étoit de cette secte ou sur de pré-

ten-

tendues preuves très-équivoques, & tout à fait insuffisantes pour asseoir un jugement arrêté, S. M. pouvoit sans scrupule emprisonner ou bannir des personnes de mérite, & arracher des Curés ou des Chanoines de leurs Eglises, sans aucun jugement ecclésiastique, & même sans aucune forme de procès.

Il lui faudroit bien faire comprendre que si on l'avoit trompé sur ces deux points, on l'auroit engagé ensuite à faire beaucoup de choses, dont elle auroit à rendre à Dieu un grand compte, & qui pourroient beaucoup ternir la gloire de son regne. Il lui est donc de grande importance de s'assurer si on ne l'a point surprise. Et j'ai déjà marqué ce qu'elle pourroit faire pour s'assurer si ce qu'on lui a dit touchant le premier point, est vrai ou faux.

Il y auroit encore une autre voie, qui seroit une conference amiable entre des personnes choisies des deux côtés, dont quatre ou cinq Evêques seroient les arbitres. Le sujet de cette conference ne devroit pas être si les sentimens Theologiques des uns sont préférables à ceux des autres, cela ne peut regarder le Roi; mais si ceux d'un côté peuvent convaincre ceux de l'autre de tenir des sentimens que l'Eglise ait déclaré être hérétiques. Car c'est
ce

ce qui est nécessaire, afin qu'ils aient pû sans calomnie faire croire à S. M. qu'il y a dans son Roiaume une secte d'hérétiques.

Je crois néanmoins qu'il y auroit plus de difficultés à cette dernière voie, & qu'il vaut mieux s'en tenir à la première, qui est que le Roi consulte divers Prelats qu'aucune des parties ne puisse raisonnablement recuser, pour s'assurer une bonne fois si le Jansenisme n'est point un phantôme.

Il seroit nécessaire aussi que S. M. les consultât sur ce qui regarde le second point, qui est le procédé si extraordinaire, qu'on lui a fait tenir dans la proscription de tant de gens de bien. Car on doute s'il y a aucun Prelat, qui osât figurer pour la décharge de la conscience de S. M. qu'un Roi Chrétien n'offense point Dieu, quand il ôte à leurs Eglises des Curés ou des Chanoines irréprochables dans leurs mœurs, & qu'il les condamne ou à la prison, ou à un bannissement, dont on ne voit point de fin, sans aucun jugement ni Ecclesiastique ni séculier, sur des bruits en l'air ou sur des accusations d'ennemis qui n'osent paroître, ou des accusations de valets, qu'on n'ose confronter à leurs maîtres, & le plus souvent sur des choses qui quoique prouvées, seroient

roient regardées par des juges non passionnés comme si peu reprehensibles, qu'on n'auroit pas la hardiesse de les leur proposer pour en faire des sujets de condamnation.

Le traitement qu'on a fait au P. du Breuil est de ce genre. Tout son crime a été d'avoir fait entrer dans le Roiaume par des voies secretes l'Apologie pour les Catholiques, qu'on n'y pouvoit faire entrer autrement à cause des ordres que M. de Paris avoit fait donner. Tout le monde demeure d'accord que cette Apologie est très-avantageuse à la Religion & à l'Etat. Ce bon prêtre a eu donc raison de croire qu'en le faisant entrer, il rendoit un bon service à l'Eglise aussi bien qu'à son ami. Et on fait que feu M. le Chancelier avoit dit, qu'en prenant les choses dans la plus grande rigueur, on ne pouvoit condamner ce Pere qu'à 40. livres d'amande. Et voilà six fois qu'on lui fait changer de prison, & à l'âge de plus de 80. ans, on l'a relegué dans une Isle où l'air est si méchant, qu'on en change la garnison tous les trois mois.

Il y a grande apparence qu'il y a beaucoup de ces duretés, dont le Roi n'est point informé. Il faudroit faire voir à votre ami ce qui a été écrit sur le sujet de ce Pere.

Voilà

Voilà ce qui m'est venu dans l'esprit sur ce que vous m'avez mandé. Il en fera ce qu'il plaira à Dieu. Il me fait la grace de ne m'en pas inquiéter ; mais ce que j'y considère davantage est le grand service que votre ami rendroit à son Prince, s'il lui avoit fait ouvrir les yeux sur beaucoup de choses, qui peuvent fort engager sa conscience.

Je ne vous ai rien dit de P. R. parce que j'ai supposé qu'il savoit assez ce qu'il y avoit à dire pour ces pauvres filles, dont il semble qu'on ait condamné le Monastere à périr par la mort de celles qui y sont presentement sans qu'on leur ait pû marquer le sujet pour lequel on les traite de la sorte. Est-ce aimer la gloire du Roi que de lui avoir fait détruire une maison où Dieu s'est fait connoître par tant & de si differens miracles de grace ? Il semble qu'il n'y a rien qu'on pût obtenir plus facilement de la bonté du Roi que le retablissement de cette maison, si on l'avoit un peu detrompé de la chimère du Jansenisme.

L E T T R E D X X V I I I .

A M. DU VAUCEL. *Sur le livre* 4. Avril.
du P. Tellier intitulé Défense &c; un 1692.
Ecrit latin contre la signature du For-
mulaire que l'on exigeoit à Malines; la
IX. Partie des Difficultés proposées à M.
Steyaert.

J E crois vous devoir proposer une pen-
 sée qui m'est venue dans l'esprit tou-
 chant le livre du P. Tellier. Ce seroit
 de prier les Dominicains d'écrire en
 Espagne, afin de porter M. l'Archevê-
 que de Seville * d'écrire à M. le Car- * n
 dinal d'Aguire, ou Casanate, en les priant étoit ne-
 de ne point souffrir qu'on imprimât le veu de
 livre du P. Tellier, à moins qu'il n'en M. de
 retranchât tout ce qu'il dit de Dom Jean Palafox;
 de Palafox, qui est plein de fausseté & in-
 jurieux à sa memoire, & qu'il ne recon-
 nût qu'il a eu tort de s'opiniâtrer à vou-
 loir faire croire que sa grande lettre latine
 à Innocent X. du 8. Janvier 1649. lui a
 été faussement attribuée. Ce qu'ils ne
 peuvent plus soutenir qu'impudemment
 après qu'on leur a fait voir que ce saint
 Prelat l'a reconnue, l'ayant fait mettre en
 dépôt dans le convent des Carmes de-
 chauffés de Madrid. Rien ne seroit plus
 ca-

428 DXXVIII. Lettre de M. Arnauld
capable de mettre les Jesuites à bout. Car
comme ils ne se resoudront jamais à faire
cét aveu, & de retrancher de leur livre
tout ce qu'ils ont dit de ce saint homme,
ils ne pourront plus empêcher que leur
livre ne soit condamné.

On vous envoie un Ecrit latin contre
le ferment *in veritatem facti Janseniani*
que l'Archevêque de Malines a commen-
cé d'exiger. Il ne fût achevé d'impri-
mer qu'hier: nous ne savons pas encore
ce qu'on en dit. Mais pour moi j'en
suis parfaitement satisfait, & j'espère qu'il
convaincra toutes les personnes raisonna-
bles: & que tous les Cardinaux qui ont
du sens se rendront à une piece si mo-
deste & si solide. Cela vaut bien mieux
qu'un appel au S. Siege, qui auroit été
contraire aux privileges du pais, & qui
pourroit avoir des suites facheuses. Il y
a des Evêques qui ne se sont pas encore
declarés, de Gand, d'Anvers & de Bru-
ges. Peut-être que cela les arrêtera.

Ce que je crois très certain est que
M. Steyaert se trouvera bien empêché à
soutenir son entreprise. Car je ne vois
pas ce qu'il pourra répondre. Mais c'est
le parti qu'il prend, de ne répondre rien,
quand il se voit bien refuté, comme il a
fait à l'égard des Difficultés. J'en fais
copier la 9. partie, qui sera bien longue,
&

& qui n'est pas encore toute achevée. Je ne sai pas ce qu'on en dira à Rome, mais je ne doute point que je n'aie pour moi toutes les personnes raisonnables qui ne voudront pas s'aveugler eux mêmes. Car j'ai pris de certains tours qui me paroissent tout à fait convaincans. Je montre, par exemple, & c'est à quoi je travaille presentement, qu'on ne devoit point ajouter à la Censure de tous les livres généralement la defense de les lire, & cela sous peine de péché mortel, comme il est dit à la fin de la Regle VII. & qu'il y en a un très grand nombre qu'on devoit se contenter de censurer & ne point defendre de les lire, ce qui ne sert d'une part qu'à faire beaucoup de prevaricateurs, & de l'autre à gêner les consciences, contre l'esprit de la loi nouvelle. Je fais voir en particulier que rien n'y est plus contraire que cette fausse imagination, qu'on ne puisse lire aucun livre défendu sans commettre un péché mortel. Je ne sai pas comment sont faits les gens d'esprit du païs où vous êtes; mais il me semble que ce que je dis sur ces matieres les devoit persuader.

Je ne vous dis plus rien des differens entre les deux Cours; tant je les trouve deraisonnables d'un côté & d'autre.

L E T T R E D X X I X .

11. Avril 1692. *A M. DU VAUCEL. Sur quelques Ecrits faits pour ou contre la signature du Formulaire que l'on exigeoit aux Pais-bas; la IX. Partie des Difficultés proposées à M. Steyaert.*

LEs extraits de deux lettres & une relation de ce qui s'est passé dans le College de M. Steyaert, vous apprendront avec quelle chaleur lui & ses adherans continuent à pousser l'affaire du serment. Comment cela s'accorde-t il avec ce que vous nous mandez de l'ordre envoyé à l'Internonce, de declarer aux Evêques de ne rien faire davantage sur cela que ce qui a été fait par leurs prédecesseurs? C'est peut-être que l'Internonce par le conseil de Pillardi a supprimé cet ordre dans l'esperance de le faire revoquer, ou que la cabale des Jesuites a fait en sorte qu'il n'a point encore été envoyé. Il court un bruit que les 5. Evêques se doivent assembler à Bruxelles pour deliberer de cette affaire, & apparemment pour écrire ensemble à Rome, afin d'y faire approuver ce qui a été fait à Namur & à Malines. Cependant vous aurez reçu la Supplique *, & elle me paroît si bien faite,

* C'étoit un Ecrit Latin de MM. de Louvain.

faite ; comme je vous l'ai déjà mandé, que j'espère qu'elle achevera de confirmer dans la bonne disposition où étoient déjà ceux qui ont fait donner cet ordre, dont nous n'avons garde de parler à qui que ce soit, ensuite du secret que vous nous recommandez. Il suffira de dire en général, que l'on paroît assez bien disposé à Rome. On vous envoie aussi un petit écrit de M. Steyaert pour justifier son serment, qui est tout à fait impertinent & qu'on peut retourner contre lui. Il dit qu'on peut jurer que J. C. est dans une hostie parce qu'on suppose & qu'on croit de bonne foi qu'elle est consacrée. Rien n'est plus pitoiable que cet exemple. Car 1. on ne jure point si une hostie est consacrée ou non. 2. On le doit croire quoi qu'on n'en doive pas jurer, parce que c'est un cas fort métaphysique qu'une hostie ne soit pas consacrée. 3. S'il étoit en doute qu'un Prêtre fût vraiment Prêtre, & qu'on eût quelque sujet de croire qu'il ne l'est pas, on feroit très mal de jurer qu'une hostie consacrée par cet homme seroit véritablement consacrée. Vous voyez bien combien tout cela est mal fondée. Car ce dernier cas est celui du fait de Jansenius.

J'ai achevé la IX. Partie des Difficultés.

tés. Et il me semble que je n'y ai rien dit qui ne doive paroître raisonnable à tout homme de bon sens : mais je veux bien en differer encore l'impression. Il est vrai cependant que c'est faire un très grand tort à l'Eglise, que de laisser prendre racine à ces sentimens outrés de M. Steyaert touchant l'obéissance qu'il prétend que l'on doit à tous ces Decrets de Rome. Il ne tient pas à lui qu'on n'arrache des mains des fideles les meilleurs livres qui font le plus d'honneur à l'Eglise, & qui peuvent le plus contribuer au salut des fidèles. Je n'en connois gueres qui aient le plus ces deux qualités, que le N. T. avec des reflexions morales du P. Quesnel, & l'Année chrétienne de M. le Tourneux. Il a fait le pis qu'il a pû contre le premier, en disant que c'est la version de Mons qui est condamnée. Et pour le second il l'a fait proscrire en termes exprès dans l'Ordonnance de Malines & dans celle de Gand, sous prétexte du Bref d'Alexandre VII. contre le Missel traduit en françois par M. de Voisin. Sur quoi je vous prie de voir ce que j'en ai dit dans la Défense des versions, où je rapporte ce que j'en ai appris de M. de S. Pons qui étoit de l'assemblée 1660. où ce Missel fût condamné. Je crois qu'on est obligé de parler

ler dans une telle rencontre, non seulement à cause que ce Bref a été subreptice, mais parce que je suis persuadé, que c'est une erreur intolérable, comme parle Gerson, qu'un Pape puisse défendre aux simples fideles qui n'entendent pas le latin, de lire en langue vulgaire en leur particulier ce qui se dit en latin pour de bonnes raisons, dans un sacrifice qui leur est commun avec le Prêtre. Je voudrois bien savoir sur quoi on pourroit fonder l'opinion contraire, si ce n'est sur cette fausse imagination, que les supérieurs Ecclesiastiques peuvent commander tout ce qu'il leur plaît à leurs inférieurs, & que les inférieurs doivent leur obéir aveuglement. Et c'est ce que je ne comprends pas qu'on puisse exempter d'hérésie, comme étant directement contraire aux paroles de Jesus-Christ: *Reges gentium dominantur eis; vos autem non sic*. Si vous pouvez recouvrer où vous êtes l'Apologie pour les Religieuses de Port-Royal, je vous prie de voir sur cela chapitre 14. de la 2. partie. Je suis tout à vous.

L E T T R E DXXX.

18. Avril
1692.

A M. DU VAUCEL. Sur un ordre qu'il mandoit avoir été envoié de Rome sur la signature du Formulaire ; un libelle de M. Simon ; un petit Ecrit contre M. Steyaert.

JE ne puis douter de ce que vous nous confirmez encore, qu'on n'ait donné ordre à l'Internonce de faire entendre aux Evêques, que le S. Siege n'approuve pas qu'ils fassent autre chose sur le fait de Janfenius que ce qu'ont fait leurs Prédecesseurs. Mais il faut donc que Pillardi ait persuadé à son maître de supprimer ces ordres dans l'esperance de les faire revoquer, ce qui est une grande hardiesse. Car M. l'Internonce a soutenu à diverses personnes qui l'ont vû depuis deux jours, qu'il n'a reçu aucun ordre sur ce sujet, mais qu'il espere de recevoir bientôt des lettres de Rome en faveur de ce qu'ont fait les Evêques. Nous ne doutons point que vous ne fassiez bien valoir ce que l'on vous envoie touchant cette affaire. Vous en savez assez l'importance. Je n'ai pas besoin de vous la recommander. M. Steyaert paroît un peu embarrassé, & il en revient à ses adresses

dressés ordinaires de rechercher la paix : mais c'est toujours à des conditions qui seroient desavantageuses à la verité, & à ceux qui la soutiennent.

Je viens de recevoir un petit libelle de M. Simon l'Hypercritique *, où il parle de S. Augustin avec le dernier mepris, & de l'hérésie Semipelagienne comme d'une chimere. Il y parle aussi de notre famille sur la foi d'une lettre d'un de nos Pères qui étoit Huguenot lorsqu'il l'a écrite (car je crois que presentement il est catholique) comme si mon Pere & tous ses Freres étoient nés & morts Huguenots. Ce qui n'est vrai que de deux de 6. ou 7. qu'ils étoient, & très faux de mon Pere qui est né Catholique, & a toujours été Catholique. Je n'ai encore lû que cet endroit de ce libelle de M. Simon.

* Le titre est :
Avis Important à
M. Arnauld &c.

Je travaille presentement à réfuter un petit écrit de trois pages de M. Steyaert, qu'il a opposé à la Supplication. Je l'aurai bientôt achevé, & je le ferai tomber en tant de contradictions & de paralogismes, que je ne crois pas qu'il ose rien repliquer.

L E T T R E DXXXI.

21. Avril
1692.

A M A D A M E D E F O N T P E R T U I S .

Sur quelques charités qu'il la prioit de faire à de pauvres gens dont il lui parle ; le libelle de M. Simon, intitulé Avis important &c ; l'histoire de la denonciation du livre du P. Tellier, faite au S. Office.

J'Ai reçu, ma très-chere Sœur, votre lettre du 16. Mars. Il y en a une autre que nous n'avons pas reçue, & la faute ne peut être venue d'ici. Car pourvû qu'elles y arrivent, nous sommes assurés qu'elles nous sont bien rendues.

† M.
l'Abé de
Pompon-
ne.

J'ai bien de la joie de ce que les malades se portent mieux. J'ai bien prié Dieu pour le jeune Abé †. Mais avez-vous oublié ce que vous m'aviez promis touchant ma pauvre aveugle ? Je ne demande rien pour moi. Mais je vous avoue que je serois bien aise d'être le distributeur de quelques unes des aumônes qu'on a une étroite obligation de faire quand Dieu a mis entre nos mains le patrimoine des pauvres. Outre ma pauvre aveugle j'ai encore une autre personne ou plutôt une autre famille que je voudrois bien pouvoir assister, & il s'en pre-

présente une occasion où le spirituel est tellement joint au temporel, que rien ne peut gueres, ce me semble, être plus agréable à Dieu.

J'attendrai que vous m'aiez écrit après votre seconde entrevue, pour vous parler de ce que vous m'avez écrit dans votre dernière lettre. Mais j'ai à vous parler d'un libelle qu'on attribue à M. Simon intitulé, *Avis important à M. Arnauld sur le projet d'une nouvelle Bibliothèque d'Auteurs Jansenistes*, dont on m'avoit déjà écrit de Paris. Mais j'en ai eu depuis un exemplaire de Hollande où il a été imprimé. Il y a des choses horribles contre S. Augustin, & tout à fait dignes d'un homme qui est fort soupçonné de n'être pas éloigné du Socinianisme. Mais ce n'est pas de quoi j'ai à vous parler. Tâchez, s'il vous plaît, d'avoir ce livre. Il est à Paris, puisqu'on nous en a écrit, & faites voir à votre ami la page 35. Vous verrez la manière horrible dont il parle de la famille des Arnaulds, sur la foi de M. d'Hencour, qu'il appelle de *Rencourt*, que je crois qui est présentement Catholique. Pour peu que votre ami se voulut remuer, il lui seroit facile de faire bruler ce libelle par la main du bourreau. Car on a de quoi faire voir les faussetés de cette lettre, qui que ce

soit qui l'ait écrite, sur tout pour ce qu'il dit de mon Pere, qu'il est né & mort Huguenot. Vous pouvez voir les preuves du contraire dans la *Question curieuse*.

Il faut que les Jesuites aient deguisé l'histoire du P. Tellier. La voici au vrai. Il y a long-tems que sa *Défense des nouveaux Chrétiens* a été deferée au S. Office. On y a trouvé tant de calomnies & de faussetés qu'elle y auroit été infailliblement condamnée, s'ils n'avoient point engagé quelques Cardinaux à en prendre la protection avec tant de chaleur, qu'ils ont fait changer trois fois le Commissaire qui en faisoit le rapport. Tout ce qu'ils ont pu faire néanmoins pour en empêcher la condamnation absolue, a été de promettre que ce Pere changeroit dans son livre tout ce qu'on jugeroit à propos, à quoi les autres ne se sont rendus, qu'à condition que ce Jesuite viendrait à Rome entre-ci & cinq mois, pour convenir de ce qu'il faudroit changer dans son livre. Ce n'est donc pas là proprement l'avoir condamné, mais seulement lui avoir donné moyen d'éviter la condamnation qu'il meritoit, selon l'ouverture que ses protecteurs en avoient faite. Il lui est donc libre de ne pas venir à Rome; mais il sera libre aussi aux Cardinaux de condamner son
livre

livre comme plein de mensonges & de calomnies. C'étoit une grace qu'on lui avoit faite. Il peut ne la point accepter, mais ses protecteurs alors n'auront plus de prétexte de le soutenir. Il est bon que vous sachiez voir cela à votre ami, car il n'y a rien de si certain.

J'ai oublié de vous dire sur le libelle, qu'il y va de l'interêt de la Religion Catholique de le faire flétrir. Car on m'écrit de Hollande que les Réfugiés tirent de grands avantages de ce libelle, & qu'il est capable de faire bien du tort aux esprits foibles. Car rien ne les endurecit plus dans leur fausse Religion, que ce que leurs Ministres leur font croire, que tous ceux qui étant une fois sortis de Babilone, y retournent, ne le font que par politique & par des vues humaines. Et c'est ce qu'on a l'effronterie de dire de M. Arnauld, ensuite de ce qu'on a dit de son Père & de ses trois Oncles. C'est ce qu'on fait dire dans ce libelle à M. d'Hencourt parent de M. Arnauld. „ Ne „ savez vous pas, dit-il, que ce Doc- „ teur est Catholique politiquement, „ que son Pere & ses trois Oncles sont „ nés & morts Huguenots, & qu'il ne „ dégènera point. ” Il semble qu'il faudroit aussi obliger M. Simon à chanter la palinodie, ou au moins à desavouer

440 DXXXII. *Lettre de M. Arnauld*
ce libelle, & à le condamner comme un
livre plein de calomnies. Enfin je ne crois
pas que l'on puisse en conscience se taire
en cette rencontre à cause de cette lettre
de M. d'Hencourt, qui fera croire à une
infinité de personnes que ce qui y est ne
peut être faux, de quoi, comme j'ai dé-
jà dit, les Huguenots tireront beaucoup
d'avantage, dont seront réponsables ceux
qui le leur pouvant ôter ne l'auront pas
fait. Vous me ferez plaisir de consulter
sur cela le Pere de la Tour.

LE T T R E D X X X I I.

22. Avril
1652.

A MADAME DE FONTPERTUIS.
Sur un libelle intitulé, Histoire de Jan-
senius & de S. Cyran.

* M. de
Pompon-
ne.

VOici une affaire qui ne regarde pas
moins l'honneur de votre ami * que
celle dont je vous ai écrit la dernière fois.
On vous envoie un méchant libelle qui
paroît ici depuis peu sous ce titre : *His-*
toire de Jansenius & de S. Cyran. Il est
plein d'impertinences qui ne méritent pas
d'être relevées. Mais voici une piece qui
ne doit pas être negligée. En la page
153. sans nommer l'Assemblée de *Bourg-*
fontaine, il l'a marquée par des circonstan-
ces qui font assez voir que c'est d'elle
qu'on

qu'on veut parler. *Que c'est une conference assemblée vers l'an 1620. où se trouverent plusieurs personnes considerables dans l'Eglise & entre autres M. du Verger depuis Abé de S. Cyran, & M. Jansenius, & qu'on y parla de rendre le Sacrement de Penitence de plus difficile pratique, & l'usage de l'Eucharistie plus rare.* Et en la page 183. On fait dire à Jansenius: *Les Carmes chauffés d'Anjou ont decouvert les conferences où nous nous sommes trouvés avec AA. c'est-à-dire avec Arnould Andilly le Pere ou le Frere aîné d'Antoine Arnould.*

Mais il faut revenir à la page 163. C'est où vous trouverez une attestation en bonne forme d'un Pere Marc de la Nativité, Provincial des Carmes de la Province de Touraine, qui assure avoir appris tout le secret de cette Assemblée en 1652. & 1654. de M. de Razilly, Gentilhomme de Touraine. Et il y a à la fin: *Fait à Tours le 19. Juillet 1687. Frere Marc &c. Frere Joseph &c. assistant.* Et il y a ensuite une autre attestation qui confirme cela, du 29. Juillet de la même année, signée *Frere Nicolas de la Visitation.*

Ce qu'il y auroit donc à faire seroit de s'assurer de la verité ou de la fausseté de ces deux attestations. Si elles étoient fausses & desavouées, en tirer les desaveus en bonne forme. S'il étoit vrai que ces

442 DXXXII. Lettre de M. Arnauld
deux moines les eussent données, & qu'ils
l'avouassent, les pousser & les obliger de
donner des preuves authentiques de ce
qu'ils s'avisent au bout de plus de trente
ans d'attribuer à un M. de Razilly, qui
n'auroit aussi parlé d'une Assemblée pré-
judiciable à la Religion, où il se seroit
trouvé environ l'an 1620. qu'en 1652.
ou 1654. On voit assez que c'est la mê-
me Assemblée dont ce libelle veut parler,
que celle du P. Hazart, dans laquelle il
dit, comme avoit fait aussi le P. Hazart
dans une reponse qui est refutée dans le
quatrième *Factum*: qu' A. A. qui s'y
étoit trouvé n'est pas Antoine Arnauld,
mais Arnauld d'Andilly, ou comme dit
ce dernier pour mieux trouver son comp-
te, Arnauld Andilly. Si votre ami ne se
veut pas donner la peine de découvrir ce
qui regarde cette attestation, qui pourra
tromper une infinité de personnes, je crois
que l'Abé Arnauld en voudra bien pren-
dre la peine. La Touraine est si proche
de l'Anjou que cela ne lui sera pas diffi-
cile. Mais comme la Touraine & l'Anjou
ont le même Intendant, rien ne seroit
plus aisé à votre ami que d'obtenir un or-
dre de la Cour à cet Intendant, pour ap-
profondir le vrai ou le faux d'une attesta-
tion si scandaleuse. J'oubliois de remar-
quer qu'on voit en la page 166. le cer-
ti-

tificat de deux autres Carmes, qu'il faudra aussi faire parler. Mais il est sans date. (a)

L E T T R E D X X X I I I.

A M. DU VAUCEL. *Sur les desordres qui se commettoient aux Pais-bas dans l'administration du Sacrement de Penitence.* 25. Avril 1692.

J E ne vous écris, Monsieur, que pour vous témoigner la douleur que je ressens de ce que vous écrit M. Ernest des desordres qui se commettent en ces pais dans l'administration du Sacrement de Penitence par un grand nombre de Religieux mendiants, & par quelques seculiers nullement suspects de Rigorisme & de Janse- nisme. On a bien reconnu à Rome qu'un des plus grands moiens pour arrêter cette abomination, est la dénon- ciation ordonnée par la Bulle de Gre- goire XV. mais c'est un remede que ces Moines corrompus décrient tant qu'ils peuvent, en le faisant passer pour un vio- lement

(a) M. Arnauld est entré dans une ample discus- sion du certificat de ces Carmes dont il découvre les impostures dans le 8. Tome de la Morale Pra- tique. chap. 14. page 225. & les suivantes.

444 *DXXXIII. Lettre de M. Arnould*
lement du secret de la confession , &
ils sont foutenus en cela par les Evêques
de ce tems, sur tout par ceux de Na-
mur & de Malines. Car on fait qu'un
fort bon Prêtre aiant demandé à ceder-
nier ce qu'il avoit à faire dans ces cas
là, parce qu'il savoit que plusieurs con-
fesseurs abusoient de leurs penitentes ,
ou au moins les sollicitoient, il lui répon-
dit qu'il ne vouloit point se mêler de ce-
la, parce que cela rendroit la confession
odieuse. C'est de là que vient l'achar-
nement des Moines contre le Clergé, &
contre les plus gens de bien, & les plus
ennemis de ces desordres honteux. Pour
empêcher qu'on n'ait créance en eux, ils
les decrient sous le nom de Rigoristes ,
& de Jansenistes, ou manquans d'obéis-
sance au S. Siege. Et ils obtiennent par
là de l'Archevêque d'à present, qu'il ôte
d'emploi autant qu'il peut les plus capa-
bles de servir les ames , & qu'il met en
leur place ceux qui en sont très incapables,
& qui sont même très capables de les per-
dre. Comment ne decrieront-ils pas aussi
le délai de l'absolution, eux qui ont tant
de besoin qu'on ne la leur differe pas,
quelques crimes qu'ils commettent, puis-
que ce seroit se découvrir s'ils ne disoient
pas tous les jours la messe?

Ce qu'on fait presentement à la Cure
de

de feu M. Flemal est horrible. L'Evêque de Namur fait faire des informations pour ruiner tout le bien qui continue à s'y faire depuis sa mort par son successeur, & deux fort bons sou-pasteurs. Et en tout cela il sera soutenu par l'Internonce, & son Pillardy. C'est bien vérifier la parole de S. Chrysostome, qui dit que les Prelats qui agissent de la sorte sont les lieutenans de J. C. pour le service du diable. Voilà de quoi les Cardinaux qui ont de la conscience devroient être plus touchés que de ces frivoles accusations, qu'on n'a pas une déference assez aveugle pour tous les decrets del'Inquisition. Je vous avoue que c'est ce qui me perce le cœur, que de ce que les plus gens de bien de ces pais-là paroissent plus sensibles à ce qui touche leur autorité, qu'occupés du soin d'empêcher la corruption des mœurs, d'ôter les scandales des Monasteres & du Clergé, & de favoriser ceux qui travaillent avec plus de zèle & de lumiere à faire marcher les Chrétiens dans la voie étroite qui mene seule à la vie. Je voudrois que vous fissiez lire à quelques uns de ces Messieurs ce qui est dit dans les *Notæ in Epistolam Steyaertii*, de ce qu'avoit fait feu M. Flemal dans sa paroisse, & M. Huygens dans l'Université de Louvain. Vous pouriez leur faire dire, que c'est

416 DXXXIV. Lettre de M. Arnauld
la pure verité sans exageration ; & que
cependant on ne le peut regarder com-
me très réel & très vrai , qu'on ne soit
porté d'une part à louer N. S. pour
les merveilles de sa grace , & à déplo-
rer de l'autre l'aveuglement de ceux, qui
loin de reconnoître l'œuvre de Dieu ne
travaillent qu'à le renverser.

L E T T R E DXXXIV.

2. Mai
1692.

A M. DU VAUCEL. *Sur plusieurs
Ecrits qu'il lui envoioit , & dont il est
parlé dans les lettres precedentes.*

C O m m e vous nous avez écrit par 3.
ou 4. diverses fois qu'on a envoié
des ordres à l'Internonce pour arrêter le
formulaire , nous ne pouvons pas douter
que cela ne soit vrai. Cependant on le
moque ici de ces ordres , & M. de Ma-
lines exige son serment avec plus de cha-
leur que jamais. Cela ne peut venir que
de la collusion de l'Internonce , qui dit
à tout le monde qu'il n'a point reçu d'or-
dres sur ce sujet , & qui a porté 4. des
5. Evêques qui étoient ici à écrire au
Pape avec M. Steyaert , dans l'esperance
qu'ils ont de faire revoquer ces ordres ,
en faisant croire qu'il n'y a que très peu
de personnes qui s'opposent au formulaire,

ce qui est une très grande fausseté : vous verrez le contraire par les impertinentes lettres du Sieur du Bois , & par des actes que l'on vous envoie avec une piece nouvelle contre un méchant petit écrit de M. Steyaert. Je n'ai pas besoin de vous recommander cette affaire. Vous en connoissez l'importance, & vous en êtes mieux instruit que personne , ce qui vous fera admirer l'impudence du Sieur du Bois qui ôse revoquer en doute tout ce qui s'est fait sous Clement IX.

On vous envoie aussi un livre nouveau du P. Gerberon ; c'est la *Justification des plaintes qu'on avoit faites de la conduite de l'Archevêque de Malines*. Je ne l'ai vû que d'hier, & je l'ai lû tout entier ; il m'a paru très convaincant. On y soutient fortement la liberté que doivent avoir tous les Chrétiens de lire l'Ecriture Sainte. Mais on y explique comme on le doit faire, la 4. regle de l'*Index* : on ne peut trop soutenir cette verité : & le meilleur conseil qu'on pût donner aux Romains seroit de faire une Bulle où on déclarât qu'on a crû pour de bonnes raisons devoir faire cette 4. règle, mais que ces raisons ne subsistant plus &c.

Monsieur l'Abé de Rolduc nous a apporté un excellent livre d'un Capucin Allemand, qui a pour titre, *Pseudo-pœnitens*

448 DXXXIV. *Lettre de M. Arnauld*
tens correctus, qui est approuvé par son
General, par le censeur des livres & par
tous les Professeurs en Théologie de l'U-
niversité de Cologne. Son dessein est de
montrer qu'une infinité de gens se dam-
nent par la fausse penitence : & il rappor-
te un grand nombre de Synodes des der-
niers siècles pour montrer la nécessité d'une
penitence laborieuse quand on a commis
des péchés mortels. On a écrit à Co-
logne pour en faire venir par la poste : &
ç'a été principalement pour vous en en-
voyer : afin que vous le fassiez voir aux
Cardinaux craignans Dieu. Et ce pou-
roit être une bonne chose qu'on le pût
faire imprimer à Rome.

On a fait depuis peu deux méchans li-
belles : l'un imprimé en Hollande qu'on
croit être de M. Simon, & que nous ne
pouvons pas vous envoyer parce que nous
n'en avons qu'un exemplaire. Il a pour
titre. *Avis important à M. Arnauld &c.*
On croiroit que ce devoit être une re-
futation de ce que j'ai fait contre lui.
Point du tout. C'est un fourbe qui
parle comme s'il étoit de mes amis, & il
s'étend fort sur un tiers parti entre les
Jesuites & les Jansenistes, qui rejette en-
tièrement l'autorité de S. Augustin ; &
qui le traite de Novateur, comme font
les Arminiens & les Sociniens. Et à la
fin

fin il raporte une prétendue lettre d'un de nos Parens, qui étoit alors Huguenot (car je crois qu'il est presentement Catholique) & qui aparamment sur ce que lui avoient dit ses Ministres, dit beaucoup de choses très fausses de notre famille, dont j'ai fait donner avis à M. de Pomponne. Nous vous l'enverrons si nous en pouvons avoir. Et il seroit bon que les Dominicains le fissent flétrir. Car les Jesuites loin de s'en fâcher, s'en prevaldront; étant bien aises qu'on décrie S. Augustin, & que les Semipelagiens ne passent point pour heretiques, comme cet auteur soutient ouvertement qu'ils ne le sont point.

On me vient de dire que l'autre libelle qui est l'*Histoire de M. de S. Cyrano & de M. Jansenius*, vous a été envoyé. Il est bon que l'on sache à Rome de quelle maniere les Jesuites ont conté à la Cour ce qui s'est fait à l'égard du livre du P. Teller, de ce qu'on a ordonné que son livre passeroit pour condamné, à moins que dans 5. mois il ne vint à Rome pour y faire les corrections que l'on jugeroit à propos. Et ils ont fait passer cela pour une citation à Rome contraire aux libertés de l'Eglise Gallicane. Sur cela il se fera défendre d'y aller, & il prétendra que l'affaire de son livre en doit demeurer

450 *DXXXV. Lettre de M. Arnauld*
rer là. Il sera bien aisé de faire voir à
ces MM. que c'est une illusion, puis-
que ce sont ses partisans qui pour empê-
cher la condamnation de son livre ont de-
mandé en grace qu'il fût recû à le corriger.
On n'a donc qu'à lui dire qu'on ne l'o-
blige point à accepter cette grace: mais
que ne l'acceptant point, son livre de-
meurera pour condamné. Mais on n'a
point pensé jusques ici à déferer au S.
Office le seconde volume de cette Defense
des nouveaux Chrétiens. Cependant il
y a plusieurs choses très condamnables,
que l'on pourra voir dans le 3. volume de
la Morale Pratique.

LETTRE DXXXV.

*A M. DU VAUCEL. Sur la no-
mination des deux Evêques Portugais
dans les Indes; l'étrange abus qui se com-
mettoit dans l'administration du Sacre-
ment de Penitence; un Ecrit qu'il avoit
fait contre les Decrets de l'Inquisition.*

9. Mai
1692.

JE crois que le diable est dechainé, &
qu'il met tout en œuvre pour renver-
ser tout ce qu'on a commencé d'établir
de plus avantageux pour la gloire de Dieu
& le bien des ames. Ce qu'ont fait les
Evêques François dans les Indes Orien-
tales,

tales, étoit affurement quelque chose de fort grand, quoique beaucoup traversé par les Jesuites. Tout cela est presentement ruiné, & ne se peut rétablir sans un miracle tout à fait extraordinaire. On les soumet à deux Jesuites nommés Evêques de toutes ces grandes missions par le Roi de Portugal. Ils ne pouvoient avoir de protection que dans l'autorité du S. Siege qui avoit donné tant de Bulles en leur faveur, & dans l'interêt qu'avoit le Roi Très-Chrétien de soutenir ses sujets qui lui faisoient tant d'honneur. Le Secrétaire d'une Congregation leur a fait perdre le premier de ces deux appuis en vendant l'autorité du S. Siege pour huit mille livres de pension qu'il a tirées du Portugal. Et un Cardinal François, pour flater les Jesuites & se faire donner par le Portugal la nomination à un chapeau pour quelqu'un des siens, n'a pas seulement abandonné les interêts de son Roi en ne les soutenant pas; mais il s'est élevé contre ceux qui les vouloient soutenir, parce qu'ils étoient joints à ceux de Dieu & de l'Eglise, & a employé tout ce qu'il avoit de credit & de savoir faire pour faire triompher le Portugal de la France. Il n'y auroit point d'autre remede, comme vous le dites fort bien, que d'informer le Roi de ce qui se passe,

Le Cardinal
d'Estrees

&

& ce seroit à ces MM. des Missions étrangères de le faire. Mais comment s'y prendront-ils, & quel moien trouveront-ils pour cela aiant les Jesuites en tête ?

Le Roi part demain pour ce pais-ci, pour être à la tête, à ce que l'on dit, d'une armée formidable ; ce qui ne lui laissera point d'autre pensée que de faire des conquêtes, ou d'empêcher que ses ennemis n'en fassent. Il a outre cela l'esprit rempli, selon toutes les apparences, de la plus grande & la plus hardie entreprise qu'il pouvoit former, qui est le rétablissement du Roi d'Angleterre. C'est bien le tems de l'entretenir de l'affaire des Missions étrangères, & de tirer de lui des ordres préés pour obliger les Cardinaux François de reparer le mal qu'ils ont fait, & de temoigner autant de chaleur pour la France contre le Portugal, qu'ils en ont temoigné pour le Portugal contre la France : ou pour mieux dire, de favoriser autant les Vicaires Apostoliques contre les Jesuites, qu'ils ont favorisé les Jesuites contre les Missionnaires Apostoliques. Cela ne seroit pas impossible, si le Roi prenoit entierement cette affaire à cœur. Mais qui la lui fera prendre tant qu'il sera gouverné par son Confesseur & son Archevêque ?

que ? Et il le sera toujours tant que ceux qui pourroient & devroient lui parler, n'oseront ouvrir la bouche. Vous aurez vû dans le *Vain Triomphe* quelque chose de fort hardi sur ce sujet. On l'a fait voir aux Ministres ; mais on ne nous a point mandé ce qu'ils en disoient. Il est bien facheux que le Pape n'ait plus autant de créance qu'il avoit à M.***. Ne pourroit-on point parler de cette affaire à d'autres Cardinaux qui ont de la pieté, & leur faire entendre le mal qu'a fait à la Religion le Decret subreptice du dernier Pape ? Rien ne seroit plus digne d'exciter leur zèle.

Une autre chose que le diable paroît avoir entrepris de renverser, est la plus sainte maniere d'administrer le Sacrement de penitence. On vous mande les perquisitions que l'on fait presentement dans le Diocese de Malines contre les Curés qui different l'absolution. Mais il semble que Dieu ait suscité un prédicateur de la veritable penitence dans un païs, où on ne croioit pas que personne en eût une vraie idée. C'est ce que vous verrez par le livre d'un Capucin Allemand, que l'on vous envoie, qui peut n'être pas si exact par tout, (car il paroît croire qu'on n'a pas droit de differer l'absolution pour quelque grand crime qu'on n'ait

454 DXXXV. Lettre de M. Arnauld
n'ait commis qu'une fois,) mais il re-
moigne dailleurs un si grand zèle pour
les penitences proportionnées aux péchés,
& une si grande indignation contre les
fausses penitences, qu'il ne peut que fai-
re beaucoup de bien. Les personnes de
pieté du lieu où vous êtes, ne conside-
rent pas assez le grand fruit que les pé-
cheurs tirent du délai de l'absolution, &
combien les paroisses où cette methode
est en usage, sont plus réglées que les
autres. Et ce qui fait qu'ils en ont de
l'éloignement, est ce qu'ils s'imaginent,
que cela empêche la frequentation des Sa-
cremens, & c'est tout le contraire,
comme on le voit ici par beaucoup d'ex-
perience, sur tout dans la campagne.
Vous pouvez les en convaincre en leur
faisant lire ce qui est dit de M. Flemal
dans les *Nata in Epistolam*: & par ce que
vous avez vû vous même dans le Dioce-
se d'Alet.

IX. Par- Je veux bien differer encore quelque
tie des tems de donner ce que j'ai fait touchant
Diffic. les Decrets des Congregations Romaines.
à M. Je crois y avoir gardé un certain milieu,
Steyaert. qui satisfera toutes les personnes raisonna-
bles. Et peut-être qu'on ne s'en blesse-
ra pas tant à Rome que vous vous ima-
ginez. Quoiqu'il en soit, je ne crois pas
pouvoir en conscience ne pas dire ce que
je

je pense du Decret des 31. propositions. Car si on l'y laisse prendre racine, on n'osera plus le rejeter, & il faudra laisser passer pour bien condamnés, les plus grands principes de la Morale Chrétienne. Cela me touche plus que je ne saurois vous dire. Car je vois le mal qu'a fait la condamnation de Baius. N'est-ce pas une chose déplorable qu'Estius ait été réduit pour s'en sauver, de dire que l'obligation de rapporter toutes ses actions à Dieu, c'est-à-dire, de prendre Dieu pour sa dernière fin, ne regardoit que les Chrétiens, & non pas les Infidelles, parce qu'autrement on seroit obligé de reconnoître que toutes les actions des Infidelles ont été des péchés; ce qui a été condamné dans Baius? Je suis tout à vous.

L E T T R E DXXXVI.

9. Mai
1692.

A MADAME DE FONTPERTUIS.

*Sur l'usage que M. de Pomponne pou-
voit faire de son credit ; la permission
aux Huguenots de retourner en France à
certaines conditions ; quelques charités
qu'il sollicitoit pour les pauvres dont il
lui avoit parlé.*

M. de
Pompon-
ne.

PLUS vous me dites , ma très-chere
Sœur , que votre ami a bien du cre-
dit , plus vous me faites trembler pour
lui. Car vous savez la parole de l'E-
vangile : Plus il nous aura été donné ,
plus il nous fera redemandé. Or c'est
un talent que d'avoir du credit auprès
des Grands , dont Dieu fera rendre un
grand compte ; & c'est enfouir ce talent
que de n'en pas faire l'usage qu'on doit.
Je ne vous répète point ce que je vous
ai représenté dans mes autres lettres. Mais
voici une autre chose qui m'est venue
dans l'esprit. Le Prelat aveugle * auroit
besoin d'un Coadjuteur. Mais il vaut
mieux qu'il n'en ait point , que d'en a-
voir un qui ne seroit pas dans ses senti-
mens. Il faudroit donc qu'on lui en
laissât le choix : & c'est à quoi il faut
presentement beaucoup de credit. Que
votre

* M.
l'Evêque
d'Angers
son Fre-
re.

votre ami emploie donc le sien à faire une si bonne œuvre. Si on avoit la liberté du choix, on en pourroit trouver un tel qu'il lui faudroit.

Je ne sai si c'est une bonne chose de permettre aux Huguenots qui sont hors de France, d'y retourner, en leur permettant le libre exercice de leur Religion, pourvu que ce ne soit pas en public, & qu'ils ne puissent pas se trouver ensemble plus de cent. Il est à craindre, que cela ne fasse revivre l'hérésie en France, qui s'y multiplieroit ensuite plus qu'on ne voudroit. On a employé des moïens trop durs pour l'en ôter, & on en a négligé d'autres qui auroient été beaucoup meilleurs, par l'aversion qu'on a eue du prétendu Jansenisme. Tant qu'on sera dans la même pensée on ne travaillera que foiblement à la conversion des mal convertis & de ceux qui retourneront, parce qu'on n'y voudra employer que des Jesuites, ou ceux qu'on croira être de leurs amis: & on les scandalisera au lieu de les édifier par la maniere dont on traite ceux des Catholiques qu'ils estiment davantage. C'est donc encore ce qui fait voir la nécessité qu'il y auroit de détromper le Roi de ces imaginations d'une hérésie chimerique qui cause à l'Eglise des maux si réels.

L'Abé
de Pom-
ponne.

Vous ne me dites rien du jeune Abé, ni comment il se porte, ni si on en peut espérer quelque chose pour ma pauvre aveugle. Je ne saurois croire que votre ami qui est si pieux, n'ait pas un soin tout particulier d'employer en bonnes œuvres le patrimoine de J. C. dont son fils n'est que le depositaire. J'ai cru donc que c'étoit une grace qu'il voudroit bien m'accorder, d'être le distributeur de quelques unes de ses aumones.

Vous nous avez mis en attente de grandes choses & qui auroient infailliblement de grandes suites. Dieu veuille y donner sa benediction. Je suis tout à vous.

LETTRE DXXXVII.

9. Mai
1692.

A MADAME DE FONTPERTUIS.

Sur un Bref que les Jesuites avoient obtenu pour être soumis à deux Evêques que le Roi de Portugal devoit nommer pour les Indes Orientales.

J'Ai appris depuis peu une chose qui est bien déplorable. Ce qu'avoient commencé de faire avec tant de zèle & tant de fruit dans les Indes Orientales les Vicaires Apostoliques François, s'en va être renversé. Les Jesuites ont obtenu du

der-

dernier Pape un Bref subreptice qui les soumet à deux Portugais que le Roi de Portugal devoit nommer pour être Evêques dans ces grandes Missions. Et, ce qui est horrible, le Cardinal d'Estrées trahissant les intérêts de la France pour favoriser les Jesuites & le Portugal, a fait mettre depuis 4. ou 5. mois ce decret en execution par la nomination de deux Jesuites, que le Roi de Portugal a effectivement nommés pour être Evêques en tous ces pais là, de sorte que les Evêques François ne pourront rien faire que par leur ordre. Est-il possible que tous les Ministres se taisent sur une chose si honteuse à la France, & si préjudiciable à l'Eglise? Mais c'est une suite de l'enchantement où tout le monde se trouve. Je suis &c.

L E T T R E D X X X V I I I.

A M. DU VAUCEL. Pour lui de- 22. Mai
mander l'éclaircissement de quelques faits. 1692.

JE ne vous écrirai que sur ce qui demande quelque éclaircissement.

Lettre de M. de Palafox.

Il est assez surprenant qu'on ne trouve

cette lettre à Rome que dans le Journal de S. Amour. Car il paroît par les lettres de l'Agent de ce Prelat, qui sont gardées à Madrid dans le Convent des Carmes Dechauffés, qu'il en avoit donné plusieurs copies. Mais les Jesuites ont eu apparamment l'adresse d'en retirer plusieurs, & depuis qu'on l'a eue imprimée dans le Journal de S. Amour, on a négligé de conserver les copies manuscrites. Quoiqu'il en soit, ce qui est rapporté sur ce sujet dans l'addition du 3. Tome de la Morale Pratique, ne laisse plus aucun lieu de douter de l'authenticité de cette lettre.

Supplicatio. *

• C'est
un Ecrit
publié
par MM.
de Lou-
vain sur
la distinc-
tion du
fait & du
droit.

On auroit pû ne point parler de la décision du sens des Peres. Mais on voit assez que cela se doit entendre des passages obscurs, & non de ceux qui seroient clairs, & c'est sur ces derniers que la tradition est fondée. C'est pourquoi il est toujours vrai que le sens de ces passages se doit prendre des passages mêmes, & non de la décision de l'Eglise. C'est ce que j'ai eu à expliquer dans la Difficulté proposée à M. Steyaert sur un petit Ecrit pour expliquer son serment, dont vous faites si peu d'état & avec raison.

Sen.

Sensus ab autore intentus.

On n'a pas eu besoin de distinguer *sensus ab autore intentus*, de *sensus verbis expressus*. Car les exemples de Theodoret & d'Honorius font voir manifestement que l'un & l'autre est un fait, & non un droit, & qu'on ne peut être assuré ni du *sensus intentus*, ni du *sensus expressus* par la seule décision de l'Eglise; mais qu'il arrive souvent qu'on en est assuré par la notoriété du fait: le passage dont il s'agiroit pouvant être si clair & accompagné de circonstances qui le determineroient si évidemment à un certain sens, qu'on ne pourroit sans une manifeste chicanerie lui en attribuer un autre.

Affaire des 4. Evêques.

Vous pouvez savoir mieux que personne ce qui fit de la peine à M. d'Alet, lorsqu'on lui proposa de changer son Mandement en Procès verbal, quoiqu'on lui fit assez entendre qu'il pourroit mettre dans son Procès verbal ce qui étoit dans son Mandement: c'est qu'on y mettoit pour condition que son Procès verbal ne seroit point imprimé ni divulgué. Car cela lui faisoit craindre que ses ennemis ne

prissent sujet de là de repandre par tout qu'il s'étoit enfin soumis à signer purement & simplement, comme cela n'a pas manqué d'arriver en ces païs-ci. Mais on ne peut dire que le Pape n'ait pas été suffisamment informé de ce qui se passoit. La lettre des 19. Evêques l'avoit fait assez connoître, & l'Ecrit du mois de Decembre 1668. qui contient certainement & très clairement la substance des Procès verbaux, pour ce qui étoit essentiel à l'accommodement, savoir la distinction du droit que l'on faisoit consister dans les 5. propositions en elles mêmes, d'avec le fait, qui est l'attribution de ces propositions à Jansenius. A quoi il faut ajouter l'attestation de M. de Châlons, & la reconnoissance de M. de Perseigne, & la paix rendue au Monastere de Port-Royal en signant selon ce qu'on étoit convenu en faisant la paix. Je ne fais que toucher cela. Car vous le trouverez expliqué dans le Phantôme, & dans l'histoire du Formulaire. On n'a donc point lieu de demander pourquoi n'a-t-on point envoyé à Rome les Procès verbaux? Parce qu'on avoit seulement voulu savoir ce qu'ils contenoient; & c'est ce qu'on fit par l'Ecrit du mois de Decembre.

Sur ce que vous nous avez dit que le Cardinal d'Aguire aimoit beaucoup à lire

non

non seulement les livres latins, mais aussi les françois, la pensée m'est venue de vous demander si on lui avoit fait lire le 3. le 4. & le 5. volume de la Morale Pratique, & principalement le 4. qui contient l'Histoire de Dom Jean de Palafox; auquel il pourroit prendre plus de plaisir, parce que ce sont des choses passées en Espagne. Il seroit bon aussi que le Cardinal Colloredo la lût, s'il entend le françois. Rien ne fait mieux connoître les Jesuites que la maniere dont ils ont traité ce saint Eveque. On vous envoie le libelle qu'on dit être du Critique. Il parle très mal de S. Augustin, & justifie les Semipelagiens. Cela ne merite-t-il point de le faire censurer? Ce qu'il dit à la fin, de notre famille, est plein de faussetés. Mon Pere a toujours été Catholique, aussi bien que la plupart de ses Freres. Il en avoit sept, & il n'y en a eu que deux qui soient morts Huguenots.

Ce seroit une bonne chose pour humilier M. Steyaert, si on pouvoit lui faire savoir comme une chose certaine, qu'on n'a pas approuvé à Rome ce qu'il a fait contre la lecture de l'Ecriture en langue vulgaire; & qu'on n'y est plus d'avis que l'on presse le monde sur cela. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X X X I X.

25. Mai
1692.

A M. DU VAUCEL. Pour lui demander son avis sur un livre qu'il avoit composé touchant les Missions de la Chine.

J'Ai mis en état d'être imprimé un nouveau volume de la Morale Pratique qui pourra avoir pour titre.

Histoire des differens entre les Missionnaires de la Compagnie de Jesus d'une part, & ceux des Ordres de S. Dominique & de S. François de l'autre, touchant les cultes que les Chinois rendent à leur Maître Confucius, à leurs Ancêtres & à l'Idole Ching-boang: si on a bien ou mal fait de les permettre aux nouveaux Chrétiens.

On ne commencera pas à imprimer par ce titre. Et ainsi je recevrai encore à tems votre avis sur cela. Je ne sai si le libraire ne voudra point mettre pour ceux qu'il vendra en Hollande: la Morale Pratique des Jesuites sixieme volume contenant *l'Histoire &c.*

Mais j'ai encore deux ou trois choses à vous demander sur les pieces qui y entreront.

1. J'ai une parfaitement belle copie d'un excellent Ecrit sur ces matieres-là composé en 1661. par J. B. de Moralès
Pre-

Prefet Apostolique des Missionnaires de son Ordre, & signé de sept autres Missionnaires de cet Ordre, entre lesquels sont Jean Garcias, Dominique de Navarrette, Jean de Polanco, qui depuis, comme je crois, a été Evêque. Il a été fait pour être envoyé à la Congregation de *propagandâ fide*, pour en avoir reponse. Cependant il n'y a point été envoyé, parce que Navarrette qui l'a signé n'auroit pas manqué de dire ce qu'on y auroit répondu : & je n'ai point trouvé d'endroit, où il en parle. Cet Ecrit a pour titre : *Ad sanctam Sedem Ap. in sacra Congregatione de propagandâ fide*. Il commence ainsi : *Frater Joannes B. de Morales. . . tam ipse, quàm ejus Socii &c.* Il est plein de passages Chinois. Il y a d'abord 89. articles ou nombres : & ensuite 22. *Quasita*. Il y a à la fin une conclusion adressée aux Cardinaux de la Congregation. Il faudroit savoir s'ils n'ont point cet Ecrit à la Minerve, & ce qu'ils en savent, & d'où vient qu'on n'y a point fait de reponse. Je pense que M. de Pontchâteau l'avoit eu du Noviciat des Jacobins du Faubourg S. Germain.

2. A la fin du 1. Tome de Navarrette, il y a un recueil de toutes les reponses qu'on a faites à Rome sur ces questions de la Chine. Il y a une de ces pieces

466 DXXXIX. Lettre de M. Arnault
du 27. Novembre 1669. qui contient
dix demandes & dix résolutions. Mais
elles sont seulement de deux Qualifica-
teurs, qui furent commis par le S. Offi-
ce pour y répondre, qui ont tous deux
depuis été Cardinaux, savoir les Cardinaux
Bona & Laurea. Je me suis imaginé que
ces dix demandes étoient du P. Jean de
Polanco, qui huit jours auparavant (savoir
le 20. Novembre de la même année) avoit
obtenu le Decret, où on declare que ce-
lui de Martinius de 1656. n'avoit point
abrogé celui de J. B. de Morales de
1645. Mais d'où vient que ces résolu-
tions qui furent données huit jours après,
n'ont été faites que par deux Consultants,
& qu'elles n'ont point été autorisées par
toute la Congregation du S. Office, &
même par le Pape, comme celui d'apura-
vant? On en pourroit apprendre des nou-
velles par le Cardinal Laurea.

3. J'ai la même chose à demander sur
un grand nombre de demandes qui fu-
rent proposées par Navarrette même en
1674. & qui ne furent aussi résolues que
par deux Qualificateurs, le P. Laurea,
qui n'étoit pas encore Cardinal & le P.
Cajetano Mirabello Clerc Régulier. Les
résolutions sont fort bonnes, si ce n'est
que quand Navarrette a fait quelque de-
mande où il étoit parlé de Martinius &
de

de la fausseté de son exposé, les consultants ont renvoyé à son Décret de 1656. sans vouloir rien répondre là dessus. On pourroit aussi faire parler le Cardinal Laurea sur ces résolutions, & d'où vient qu'elles n'ont pas été autorisées par la Congregation du S. Office. A-t-on moins de droit de s'en servir? Car c'est par là que je finis cette histoire; n'y ayant plus que la conclusion à y ajouter, qui n'est pas encore faite.

Ce volume fera une des plus fortes pièces qu'on puisse faire contre les Jesuites. Ce n'est pas qu'on les y traite durement, ou qu'on y emploie des declamations & des exagerations. Toute la force consiste en ce que d'une part la matiere est très-importante, & qu'il n'y a rien aussi qu'ils aient plus traité de calomnie que les reproches qu'on leur a faits d'avoir permis des superstitions & des idolatries à leurs neophytes, & que de l'autre les preuves qu'on emploie pour confirmer ce qu'ils ont voulu nier, ne sauroient être plus convaincantes. Mais je crois que les deux Ordres de S. François & de S. Dominique se trouveront bien défendus, & que tout le credit des Jesuites ne pourra jamais empêcher que le public ne juge qu'ils ont gagné leur procès. Mais si ce volume pouvoit paroître avant que l'affaire

468 *DXL. Lettre de M. Arnauld*
faire du P. Tellier fût terminée, je crois
qu'il pourroit servir à lui faire faire tant
de changemens dans son livre, qu'il n'en
resteroit rien. Souvenez-vous sur tout
de M. de Palafox qui a parlé si fortement
de la permission des idolatries Chinoises
dans sa grande lettre qu'on ne peut plus
nier qui ne soit de lui. Faites remarquer
aussi qu'il le traite encore plus mal dans
son 2. volume, parce qu'il lui attribue de
les avoir calomniés dans la lettre au P.
Rada qu'il avoue être de lui. Mais il en
faut chercher la refutation dans l'Histoire
de M. de Palafox.

LETTRE DXL.

30. Mai
1692.

*A M. DU VAUCHE. Sur la disposi-
tion où étoit M. l'Archevêque de Paris
à son égard ; le desaveu que M. Simon
avoit fait du livre qui lui étoit attribué ;
les offres qui lui étoient faites de la part
de MM. de Hollande & de Louvain ;
la conduite que tenoit l'Archevêque de
Malines.*

ON nous mande de Paris que M.
l'Archevêque ayant vu le *Vain Triom-
phe* qu'il attribue à M. Arnauld, a dit
ces propres termes : *M. Arnauld ne me
ménage guere ; il ne me trouvera pas nean-
moins*

moins en son chemin : ce qui est une façon de parler, qui marque qu'on ne traversera pas les desseins de quelqu'un : par où il semble qu'il ait voulu faire entendre qu'il n'empêchera pas que M. de Pomponne ne s'accorde avec le Roi. Il seroit peut-être bien aise qu'on en demeurât là, & qu'on ne le poussât plus si ouvertement.

M. Simon désavoue le libelle, où il est parlé de notre famille. C'est ce qu'on nous mande de Paris. Mais on ajoute que cela n'empêche pas qu'on ne croie qu'il est de lui; parce qu'il est acoutumé de désavouer des pieces, dont on est assuré qu'il est auteur. Cela ne doit pas empêcher qu'on ne le censure: car il semble qu'il le merite bien.

Il ne nous paroît pas, Monsieur, que vous deviez refuser ce que vous offrent de si bon cœur MM. de Hollande & de Louvain. Je tâcherai toujours de vous assister en tout ce qui me sera possible: mais pour nos amis de Paris, outre Mademoiselle des Gordes * qui fera toujours de son mieux tant qu'elle vivra, nous ne
* M. de Verrus.
voions guere qu'on s'y puisse attendre. Ceux qui semblent en avoir le pouvoir, comme M. Des-Touches, sont chargés de tant d'autres charités, qu'ils ne peuvent guere en faire de nouvelles, sur tout

dans un tems, où apparamment on est assez mal païé de son revenu. On me doit trois ans d'une rente viagere de 500. livres, qui m'a été leguée par feu M. de Liancourt, & on ne me païé plus que la moitié d'une rente viagere de mille livres que me doit l'Hôtel-Dieu de Paris.

• Le P.
Quesnel.

M. de Frêne * vous écrira de la conduite de l'Archevêque d'ici, qui recommence à exiger la creance du fait de Jansenius. Il faut que les Jesuites lui aient mis dans la tête qu'il n'avoit qu'à tenir bon, & qu'à la fin Rome le laisseroit faire.

Je travaille à la fin du 6. volume de la Morale Pratique. En relisant les precedens j'ai trouvé la fin du 4. volume (qui est l'Histoire de M. de Palafox) si forte & si convaincante, que je voudrois que vous la fissiez lire à tous les Cardinaux qui entendent le François, & qu'on pût même en parler au General des Jesuites. Car étant bon homme, à ce que vous dites, & ayant été ami de feu M. de Palafox, je ne sai comment il pourroit ne pas donner les mains à ce que l'on représente de l'obligation qu'ont ces Peres de se retracter publiquement de tant de faussetés qu'ils ont avancées contre l'honneur de ce saint homme. Et il faudroit ramasser tout ce qu'ils ont dit contre lui dans

dans l'une & l'autre partie de leur Défense des nouveaux Chrétiens. On en trouvera la plus grande partie dans la 11. Section de la 3. partie du 4. volume.

Je viens d'apprendre présentement une petite histoire, qui fait connoître l'esprit de l'Archevêque de Malines. Toutes les Chanoines de S. Gudule sont conférées par le Roi. Mais c'est le Gouverneur qui les donne en son nom. Villa hermosa avoit ordonné qu'une de ces Chanoines venant à vaquer, seroit unie au Doienné. Cela néanmoins s'étoit négligé. Mais du tems de Castañaga une Chanoine étant venu à vaquer, il l'a donnée au fils d'un archer, & M. le Doien l'a prétendue en vertu de l'union. L'affaire a été renvoyée au Conseil d'Etat, qui avant que de rien prononcer a demandé l'avis de l'Archevêque. Il l'a donné par écrit & a déclaré qu'il ne pouvoit consentir à cette union, & qu'il n'y consentiroit jamais pour de bonnes raisons qu'il en a données. Et ainsi la collation au fils de l'archer a été confirmée. Mais aussi-tôt que Castañaga est retourné en Espagne, le Doien a repris son droit d'union, & il l'a fait approuver par M. l'Archevêque. Le pourvû a porté sa plainte au Conseil d'Etat, & ce Conseil pour embarrasser M. l'Archevêque, lui a demandé de nouveau son avis
afin

afin de le faire tomber en contradiction. Il ne l'a pas encore donné ; & c'est où l'affaire en est. On voit que par complaisance pour le Marquis de Castañaga , & afin qu'il apuiât ses violences , il a été pour la collation faite par ce Marquis contre l'union , & que lorsqu'il n'a plus besoin de lui , par quelque autre intérêt , il se declare pour l'union qu'il avoit auparavant improuvée. Il faut remarquer en passant que rien n'est plus mal donné que les benefices de ce pais-ci qui sont en la collation du Roi d'Espagne.

LETTRE DXLI.

21. Juin
1692.

*A MADAME DE FONTPERTUIS.
Sur la mort de M. l'Evêque d'Angers ,
& le credit de M. de Pomponne.*

* La
mort de
M. l'E-
vêque
d'Angers
son Frere

JE vous supplie , ma très-chere Sœur , d'avoir la bonté de remercier pour moi ceux de mes amis de votre connoissance , comme M. le Nain & Madame de * * * * qui m'ont écrit sur la perte * que l'Eglise vient de faire. Vous savez les raisons que j'ai de ne point écrire sans nécessité.

Votre ami a eu grand soin de vous donner avis de la visite qu'on lui a faite. Je n'ai pas été surpris de la surprise qu'il en

a eue. Ce lui a dû être une espece d'enchantement & de spectre de voir le petit Frere * dans sa tente. Mais je le suis beaucoup de ce qu'il paroît par la maniere * M.
Guelphes dont il vous en a écrit, que cette visite lui a fait de la peine, & qu'il a eu peur, si on venoit à le savoir, qu'on ne lui en fit une affaire. Je ne sai comment accorder une telle peur avec les sentimens naturels de l'amitié, de la parenté, de la pitié. Quand on aime quelqu'un, qu'il y a longtems qu'on ne l'a vû, & qu'il s'est passé bien des choses qui ont dû donner de l'inquiétude à un vrai ami, on ressent une si grande joie de trouver une personne qui venant d'auprès de lui nous puisse apprendre de ses nouvelles certaines, comment il se porte, ce qu'il fait, de quoi il peut avoir besoin, & on en est si occupé, qu'on ne pense guere à autre chose, & encore moins à apprehender qu'il y ait des gens assez déraisonnables pour trouver mauvais qu'on ait reçu une si agréable visite. L'affection qu'on doit avoir pour ses proches est si généralement approuvée, que les recommandations que l'on fait pour eux ne sont jamais mal reçues, non plus que le soin que l'on prend d'eux. Est-ce donc que je serois le seul dans le monde pour qui ses proches ne se pourroient employer ni recevoir quelqu'un ve-

nu de sa part pour leur apprendre de ses nouvelles, sans se faire des affaires? Pour moi j'ai bien meilleure opinion de notre grand Prince, & je me tiens assuré que si votre ami lui avoit conté sa surprise, en lui témoignant la joie qu'il avoit eue d'apprendre les aventures de son oncle de la bouche d'une personne qui venoit d'auprès de lui, ç'auroit été la meilleure ouverture du monde pour parler en faveur de celui qui l'étoit venu visiter, & ensuite de son oncle, & que si on n'avoit rien obtenu, ce qu'on a de la peine à croire, on n'auroit au moins rien gâté. Car il y a bien de l'apparence que ce bon Prince lui auroit dit (comme nous savons qu'il fit à M. l'Evêque d'Orléans qui lui parloit pour M. l'Abé de Pont-château) : *Je vous fais bon gré de ce que vous me parlez pour votre oncle.* Mais on n'a garde de rien tenter, quand on tremble au seul nom du P. Confesseur. Enfin je ne fais ce que c'est que la véritable piété, si on s' imagine qu'il suffit pour être véritablement pieux, de parler bien de Dieu & avec des sentimens bien tendres, en même tems que l'on se met peu en peine de satisfaire à ses principaux devoirs, tel qu'est l'obligation d'employer ce qu'on a de credit auprès d'un Prince pour l'avertir des surprises qu'on fait à sa religion au prejudice de
l'in-

l'innocence qu'on opprime, & de la vérité qu'on décrie.

On vous a mis un papier entre les mains qui fait voir manifestement, qu'il y alloit du salut du Prince, quand ce seroit par ignorance qu'il commettrait ces injustices, parce que l'ignorance n'excuse point au regard des choses qu'on est obligé de savoir; & du salut du Ministre, qui manque à la fidélité qu'il lui doit en ne l'avertissant pas de son devoir. Croiez-vous, que votre ami ayant tant de droit de parler pour un des plus saints Monastères de filles qui soit dans l'Eglise, il puisse le laisser détruire comme on a entrepris de faire, sans rien dire pour sa défense, & qu'il ne fût pas au moins obligé en conscience de représenter à S. M. qu'il seroit digne de sa bonté & de sa justice de faire examiner par des personnes de piété non suspectes, si cette maison de Vierges consacrées à l'adoration perpétuelle de J. C. dans l'Eucharistie a mérité d'être traitée de la sorte ? Il y a bien d'autres choses sur quoi il ne paroît pas qu'un Ministre se puisse taire sans blesser sa conscience. Je voudrois au moins que votre ami y fit une sérieuse réflexion, & qu'il consultât des gens de bien pour savoir à quoi l'oblige le rang où Dieu a permis qu'il fût élevé. Car
nous

nous devons considérer qu'il est à craindre d'une part que notre timidité naturelle ne nous fasse trouver de l'impossibilité où il n'y en a point ; & qu'il y a de l'autre des choses si importantes & d'une si étroite obligation, que nous sommes obligés de nous y employer , & d'y faire ce que nous pouvons , quoique nous ayons très-peu d'espérance d'y réussir.

Mais pour en revenir à la visite qui n'a pas plû à votre ami , j'y ai beaucoup gagné. Car je suis d'une part fort satisfait de la réponse qu'il m'a faite à l'égard de mon ami que je lui avois recommandé , & elle m'a appris de l'autre que je ne devois plus du tout penser à l'employer pour mon retour. Et c'est ce que je vous supplie de lui faire entendre , en lui disant simplement que j'y vois de trop grandes difficultés , & que Dieu m'ayant fait la grace jusques ici de me trouver bien par tout où je suis , j'aime mieux m'abandonner à sa providence , que de m'exposer à mécontenter mes amis en n'approuvant pas les avances qu'ils auroient faites pour moi. Car je vous avoue qu'il y a de certaines choses à quoi d'autres n'ont pas eu de repugnance , qui ne m'accommoderoient pas , parce que je ne crois pas qu'elles me convinssent. Je m'en suis , ce me semble , assez expliqué , mais
peut-

peut-être ne l'a-t-on pas assez fait comprendre.

Ne fait-on rien pour savoir si l'attestation dont il est parlé dans le libelle intitulé, *Histoire de Jansenius & de S. Cyran* à la page 163. a été véritablement donnée par le Carme ? Cela me paroît fort important. Mais comme on n'a pas cru se devoir plaindre de l'impudence que les Jesuites avoient eu d'appeller M. Arnauld un *vieil hérétique*, on croira peut-être qu'il importe peu que les Jesuites ajoutent cette nouvelle preuve à d'autres qu'ils croient avoir déjà du Deïsme de M. d'Andilly. Il y a de l'apparence qu'on negligera aussi de s'enquerir de M. Hencourt notre parent, ce que c'est que la lettre qu'on dit qu'il a écrite, par laquelle on prétend faire voir que mon Pere & tous ses Freres généralement sont nés & morts Huguenots. Cette lettre est rapportée dans un libelle qu'on attribue à M. Simon, intitulé, *Avis important à M. Arnauld sur le dessein de la Bibliotheque des livres Jansenistes*. Il y a longtems que je vous ai écrit de ces deux articles. Vous ne m'avez fait réponse que sur le premier, qui est que vous avez prié M. l'Abé Arnauld de faire cette recherche. Mais la mort qui est survenue depuis, l'aura mis hors d'état d'y travailler ; &

ainsi

ainsi tout sera demeuré ; au lieu qu'il seroit aisé à votre ami d'obtenir un ordre du Roi à l'Intendant de la Province, afin qu'il fit cette enquête. Mais je doute qu'on ose employer le nom du Roi à découvrir cette fourberie. Le Pere Confesseur le pourroit trouver mauvais. Il pourroit aussi ne pas trouver bon que je fusse à Paris, à moins que je n'eusse fait quelque bassesse qu'ils pussent prendre pour une retractation tacite de tout ce que j'aurois jamais écrit contre eux, & c'est à quoi je ne suis pas resolu. N'en parlons donc plus. Nous pourrons peut-être avoir bientôt sans cela la consolation de voir nos amis. Car si la paix se fait, il ne tiendra qu'à eux de nous venir voir dans notre chaumiere.

L E T T R E D X L I I.

28. Juin
1692.

A MADAME DE FONTPERTUIS.

Pour justifier M. Guelphe sur la visite qu'il avoit été rendre à M. de Pomponne.

JE suis bien fâché de vous avoir écrit une lettre qui vous a tant fait de peine, & j'ai tort de n'avoir pas prévu qu'elle pourroit avoir de mauvais effets. Mais il est vrai qu'elle en a eu deux dont je
ne

ne me ferois jamais défié. L'un que vous en dussiez rejeter tout le blâme sur M. Guelphe : l'autre, que ce que j'y dis d'une autre personne pût vous faire entrer en doute s'il n'y avoit point quelque refroidissement dans notre amitié, & si je reconnoissois autant que je dois les soins, travaux, peines & fatigues que vous avez eue pour moi. Ce dernier m'est le plus sensible, mais il est plus facile d'y remédier. Car je n'ai qu'à vous protester que cela n'est point, & ne sera jamais quoiqu'il arrive. Le premier n'est pas si aisé. Car comme il n'y a rien que nous connoissions mieux que notre propre conscience, nos amis n'ont pas de peine à nous croire en ce qui regarde le fond de notre cœur. Mais ils en ont davantage en ce que nous leur disons pour en justifier d'autres. Je vous crois néanmoins si bonne & si équitable, que je me promets de vous faire voir au doigt que rien n'est plus mal fondé que ce que vous avez cru de M. Guelphe. Je n'ai besoin pour cela que de vous conter sincèrement comment la chose s'est passée.

On ne fut pas plutôt à Liege que Namur étoit assiégé, que ce fut une consternation générale, & que chacun songea à éviter ce qui pouvoit arriver. Une personne * à qui j'ai des obligations infinies,

* M. de
Cartier
Echevin
de la sou-
veraine
justice du
païs de
Liege.

nies, me fit écrire par M. G. pour savoir s'il ne pourroit point obtenir une sauvegarde du Roi par le credit de M. de Pomponne. Il me sembla que cela étoit glorieux pour Sa Majesté, & non-seulement je ne crus pas devoir refuser de m'employer pour cela, mais j'eus de la joie d'avoir cette occasion de temoigner ma reconnoissance à une personne qui m'a tenu long-tems chez lui avec une bonté & une generosité qui ne se peut concevoir. J'écrivis donc au Ministre & à deux autres personnes, & envoiai les lettres à Liege, & je marquai en même tems que si M. G. avoit assez de santé, le mieux seroit qu'il les portât lui même. Notre ami de Liege s'en sentit obligé, & comme son frere, qui est un bon Religieux d'une Abaie de S. Ber-

l'Abaie
de Mou-
lins.

nard à deux lieues de Namur, étoit chez lui, ils partirent à cheval M. G. & ce Religieux un Samedi, & se rendirent à Dinant le dimanche au soir, où ils furent parfaitement bien reçus par M. Dodart, chez qui ils souperent & coucherent. Partant de là pour le camp, comment auroit-on pu prendre M. G. pour un espion, étant de plus avec un Religieux très connu dans ce pais-là. Etant arrivés au Camp, M. G. ne trouva point M. de Pomponne dans sa tente, mais un ancien do-

domestique l'ayant reconnu, il en eut tant de joie qu'il se jeta à son col, & lui demanda en pleurant de mes nouvelles. M. de Pomponne étant revenu de chez le Roi, M. G. le salua & lui presenta la lettre que je lui avois écrite. Il la lut & demanda de l'encre pour y faire réponse. Et avant que d'écrire il dit : Je vous assure que je ne comprends pas comment vous êtes venu ici, y ayant tant de danger pour vous, étant aussi connu que vous l'êtes : car si le Confesseur le decouvroit, il vous feroit faire un affront. Et puis courir de si grands hazards &c. Ils eurent dans la suite d'assez longs entretiens sur le retour de l'Oncle. Et le Ministre conclut toujours qu'il n'y falloit point penser à moins qu'on ne se résolut de ne point écrire. On lui témoigna qu'on ne croioit pas que je voulusse acheter mon repos à cette condition là. C'est la substance de tout ce qui fut dit sur ce sujet. On lui conta mes diverses aventures depuis ma sortie de Bruxelles au mois d'Avril 1690. Après cet entretien qui fut long, on se separa ; & le lendemain on partit précisément à 5. heures du matin par un très mauvais tems.

M. G. étant retourné m'écrivit deux grandes lettres où il me rendit compte de tout ce qui s'étoit passé, mais ce fut par

un simple narré sans reflexion ni commentaire, & avec cette précaution qu'il y avoit au-dessus de la lettre, *Pour vous seul*; & il me prioit à la fin que je les brulasse, ce que je suis bien aise de n'avoir pas fait, afin que l'on puisse voir qu'il n'a fait que répondre à ce qu'on lui disoit. Peut-on trouver à redire qu'étant allé par mon ordre voir une personne, il m'ait écrit ce qu'on lui avoit dit en me priant de le tenir fort secret? Il est vrai que j'ai été surpris de trois choses.

1. Qu'on ait trouvé si fort à redire à cette visite. Mais si j'ai tort en cela, c'est à moi qu'on s'en doit prendre & non pas à lui. 2. Qu'on ait apprehendé que si le Confesseur venoit à savoir cela &c. Si cela n'étoit pas vrai, il auroit grand tort de me l'avoir mandé : mais il n'y a nulle apparence qu'il ait inventé cela. C'est donc encore ma faute, & mon peu d'expérience du monde, qui m'a fait trouver cela si étrange; mais ce n'est certainement pas lui qui m'a inspiré ces sentimens. 3. Qu'on ait cru que je voudrois bien m'obliger à ne plus écrire pour retourner à Paris. Vous pouvez savoir de Mad. de M.* si je ne lui ai pas fait savoir il y a longtems combien j'étois éloigné de faire une telle promesse. Que si j'ai écrit ensuite de cette visite une
lettre

* La
même à
qui il
écrivait.

lettre qui vous a blessée, je veux bien ne la point défendre. Et c'est un mal qui sera bien aisé à réparer. Vous n'avez qu'à la jeter dans le feu. Il n'en sera jamais parlé : car c'est le brouillon que je vous ai envoyé, & je n'en ai retenu quoique ce soit. Mais peut-on s'imaginer que ce soit lui qui m'ait porté à l'écrire ? Il est bien éloigné de cela. Il a eu un soin tout particulier, lorsqu'il a été de retour, de ne rien dire de ces entretiens, & de n'en écrire qu'à moi seul sous un grand secret. Je me sens donc obligé de vous dire que vous ne sauriez demeurer dans les sentimens que cela vous a fait avoir contre lui, sans blesser beaucoup la charité. Car ç'a été assurément un jugement fort temeraire que vous avez fait de lui, quand vous avez cru qu'il me donnoit de l'éloignement des personnes qui avoient le plus d'affection pour moi. Mais oublions tout cela, & n'aions les uns pour les autres que des pensées de charité : c'est par où je crois devoir finir cette lettre. Mais j'en destine une autre à examiner tranquillement & dans la seule vue de Dieu ce qu'il y a à faire ou à ne pas faire sur la pensée qu'on avoit de travailler à mon retour. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X L I I I .

13. Juin. 1691. *A M. DU VAUCEL. Sur la signature du Formulaire dans les Pais-bas.*

L'Internonce répare du mieux qu'il peut la faute qu'il avoit faire, & il en est brouillé avec l'Archevêque, que les Jésuites pressent toujours à ne point quitter prise. Il a seulement changé le verbe *juro* en celui de *credo*. Mais il ne laisse pas de trouver de la resistance, & sur ce qu'il y a eu des Bogards qu'on n'a pas voulu admettre s'ils ne temoignoient qu'ils croient &c. ils ont porté leurs plaintes à l'Internonce, qui a fait les siennes à l'Archevêque de ce qu'il ne vouloit pas executer les ordres qu'il lui a fait signifier de la part du Pape. L'Archevêque a dit que ceux qui s'étoient plaints revinssent, & qu'il les recevrait : mais je crois qu'ils ont jugé plus à propos de prendre acte de refus par devant Notaire, qui a été envoyé à Rome. L'Internonce est si mal content de ce procédé de M. l'Archevêque, qu'il ne le va plus voir, & qu'il lui envoie un Prêtre pour lui dire ce qu'il lui veut faire savoir. Mais l'Archevêque s'emporte de telle sorte quand on lui parle sur ce sujet, que le

le Prêtre a dit à M. l'Internonce qu'il n'y vouloit plus retourner. Ce sont les Jesuites qui le mettent dans cette méchante humeur. Il y en a presque toujours deux chez lui, dont * Oropega en * Le P. la Fontaine. est un, & son confesseur l'autre. Ses propres Officiers improuvent fort sa conduite, & ont bien de la peine de ce que leur Prelat se laisse ainsi gouverner par ces brouillons. Il est mal aussi avec tous les Conseils. Et sur ce qu'on a su qu'il n'y a eu que les deux Cardinaux François, qui aient voulu soutenir ce qu'il avoit fait, on dit ici que c'est que les François sont bien-aises qu'il cause par là une grande brouillerie dans le país.

Voici une autre chose qu'on fait très certainement. Le Prêtre †, dont je vous † M. van Horck. ai parlé, qui est ami de M. l'Internonce, l'est aussi de l'Evêque de Bruges, à qui il a rendu compte de tous les ordres que l'Internonce avoit reçus de Rome touchant le Formulaire. L'Evêque lui a fait réponse, & lui a marqué (ce que l'on savoit d'ailleurs) qu'on l'avoit fort pressé d'exiger des signatures ou des sermens dans son Diocèse, mais qu'il s'en étoit toujours défendu, quoique M. l'Archevêque lui en eût écrit diverses fois avec beaucoup d'instance; & qu'il lui eût en-voié M. Steyaert qui passa 4. ou 5. jours

486 *DXLIV. Lettre de M. Arnauld*

à Bruges pour le gagner , mais que ce fut inutilement. L'Internonce aiant su de ce Prêtre ce que M. de Bruges lui avoit écrit, il a voulu voir la lettre, & il en a envoyée à Rome. ou l'original, ou une copie. Cela ne servira pas à y faire estimer davantage le Champion *. J'oubliois à vous dire que le Confesseur de l'Archevêque est un homme peu réglé, & qui aime bien la bouteille. C'est ainsi qu'en parlent ses domestiques.

* M.
Steyaert.

L E T T R E D X L I V.

19. Juin 1692. *A M. DU VAUCEL. Sur le livre d'un Capucin Allemand intitulé Pseudo poenitens ; une Instruction de l'Evêque de Gand pour les Confesseurs ; & quelques libelles dont il lui a parlé & qu'il lui envoie.*

IL peut y avoir quelques pauvretés dans le Capucin Allemand , mais peu de gens prendront pour pauvreté celle que vous marquez. Car c'est tellement le sentiment commun de presque tous les Théologiens , que M. Steyaert a fait un crime à ses adversaires de soutenir le contraire, & ils ne s'en sont défendus que foiblement. Feu M. de Tournai avoit mis la proposition qui vous a choquée dans

dans le Capucin, dans ses Eclaircissemens sur la penitence. Je la combatis assez fortement. Il voulut la soutenir, mais enfin il fut obligé de se rendre. Mais ce bon Capucin est très fort sur beaucoup de points, & principalement contre ceux qui imposent de legeres penitences pour de grands crimes...

On vous envoie une Instruction de M. l'Evêque de Gand pour les Confesseurs, qui nous a paru fort belle, hors une chose que je n'approuve pas, mais qui est si communément reçue par les Théologiens, qu'on n'oseroit dire le contraire. C'est qu'on y suppose que toutes les *pensées moroses* auxquelles on consent, sont des péchés mortels, ce qui est certainement contraire à S. Augustin, & même à S. Thomas, quand on l'entend bien. Mais ce n'est pas cela qui a porté les Jesuites à envoyer cette Instruction à Rome pour la faire condamner. L'Evêque en a été averti, & en est avec raison dans une grande colere contre eux.

Je ne suis point trop content du train que prend l'affaire du Formulaire. J'aurois bien mieux aimé que l'on fût demeuré ferme à condamner toute innovation sur ce sujet, pour ne point troubler les consciences sans nécessité. Il est bien à craindre que si on cherche quelque ac-

commodement pour accorder quelque chose aux Evêques, on ne gâte tout. On croira avoir beaucoup fait de rejeter leur nouveau serment, & de les obliger à s'en tenir à la Constitution d'Alexandre VII. à quoi l'Archevêque revient presentement, comme on vous l'a déjà mandé. Vous vous promettez que l'on declarera que les Evêques seront obligés de se contenter que l'on dise: *Dogmatibus fidem, factis reverentiam promitto.* Mais n'est-il point à craindre que cela se dira seulement parmi les Consultants, qui prétendront que c'est en cette maniere que se doit entendre le Formulaire d'Alexandre, ensuite de ce qui s'est fait dans la paix de l'Eglise sous Clement IX. & que cela ne se mettra point clairement dans les ordres qui seront envoiés aux Evêques? N'est-il point à craindre que quand ces ordres porteroient cela, comme ils ne seront point imprimés les Evêques n'en fassent ce qu'ils voudront? De plus, les uns ajoutant ces mots *Dogmatibus fidem &c.* & les autres ne les ajoutant point, ce sera une espece de schisme & de division qui fera remarquer ceux qui seront Jansenistes, & ceux qui ne le seront pas: ce qui sera cause que des Evêques du genie de ceux-ci emploieront les uns, & n'emploieront pas les autres. Tout cela ne peut

peut avoir que de mechantes suites, & il seroit incomparablement meilleur de défendre absolument toute nouvelle introduction de signature ou de serment sur le sujet du fait de Jansenius, qui peut faire du mal & ne peut faire aucun bien. Pourquoi appliquer les fideles à des choses qui ne peuvent servir ni à la foi, ni aux bonnes mœurs, pendant qu'il y a tant de choses si utiles & si necessaires, dont on neglige de les instruire?

Je ne savois si on ne vous avoit point envoyé le detestable libelle intitulé: *Histoire de Jansenius & de S. Cyrano*, mais je me suis souvenu que c'étoit à Paris, qu'on l'avoit envoyée. Il ne faut que lire la Préface pour reconnoître qu'il n'y eut jamais d'invention plus diabolique pour déchirer les plus gens de bien. On debute par une damnable hipocrisie, qui est présentement fort ordinaire aux Jesuites. On feint qu'on n'a dessein que de dire la verité, qu'il y a eu des excès de part & d'autre, & qu'on les veut éviter. C'est par où le Docteur Savoyard refuté dans le *Phantôme* a prétendu se faire valoir; aussi bien que l'auteur des Lettres Apologetiques pour M. Arnauld. C'est la premiere fourberie. On se vante ensuite d'avoir fait de grandes recherches, pour ne rien dire que de vrai.

C'est la seconde. Car toutes ces recherches se reduisent à ramasser de tous les libelles des Jesuites ou de leurs associés tout ce que la calomnie la plus noire a pu inventer de plus faux & de plus outrageux contre ces deux serviteurs de Dieu, & à donner de nouvelles couleurs à ces impostures par de nouveaux mensonges, comme est ce qui est dit d'une attestation donnée par un Carme pour confirmer la fable de Bourghontaine. Et enfin pour tromper davantage le peuple & les bonnes gens, on a l'impudence de faire avouer à chacun de ces deux grands hommes tout ce que leurs ennemis ont dit contr'eux de plus injurieux & de plus faux ; & pour donner plus d'autorité à ce grossier artifice, on ajoute le blasphême à la fourberie, en leur faisant dire que c'est Dieu qui le veut ainsi, & qui leur commande de se demasquer. L'Auteur est assez impertinent pour croire que quelque abus que l'on fasse d'une chose bonne en soi, on est assez justifié par l'exemple de ceux qui s'en sont bien servis. C'est ce qui lui fait dire que la pratique des anciens & des modernes autorise l'agréable maniere de raconter les choses en forme de dialogue. Mais le comble de l'effronterie est de vouloir que l'on prenne pour veritable le recit qu'il
fait

fait de cette histoire : *Parce que nul , dit-il , n'en pouvoit parler plus juste que ceux qui ont fait les deux premiers rôles sur ce theatre.* C'est-à-dire que les Jesuites n'auront qu'à faire un semblable dialogue entré M. Caulet Evêque de Pamiers & M. l'Abé du Ferrier , & faire avouer au premier que toute sa vertu apparente n'a été qu'hypocrisie , comme le P. Rapin en a assuré le Cardinal Cibo ; & faire confesser à l'autre qu'il a été un grand menteur , comme le P. Tellier l'en accuse : & on ne pourra plus douter que cela ne soit vrai , parce qu'ils l'auront reconnu eux-mêmes. Vit-on jamais une plus grande folie ? Cependant on ne peut douter que ce miserable libelle ne soit d'un Jesuite ou d'un Exjesuite qui est tout à fait lié avec eux. Car ils le font vendre pas une de leurs devotes qui est librairesse , & qui vend publiquement tous leurs autres libelles. J'ai écrit touchant cette attestation d'un Carme dont il est parlé dans la Préface & en la page 163. afin qu'on fasse une enquête juridique de cette affaire. Car on a de la peine à croire que cette attestation ait été vraiment donnée , & on est porté à penser qu'elle est aussi fausse que les trois fausses lettres du P. Tellier. Il n'y a rien , ce me semble , qui pût tant servir à détromper

Voiez la
Morale
Pratique
Tom. 8.
Ch. 14.
pag. 225.

ceux qui ont encore de l'estime pour les Jesuites , que de leur faire considerer combien ils sont médisans & calomnieux , & avec combien d'opiniatreté ils soutiennent les plus horribles calomnies , comme est l'assemblée de Bourfontaine , quand ils les ont une fois avancées , sans qu'on ait jamais vû jusques ici qu'on ait pû les faire resoudre à reparer l'honneur de ceux qu'ils auroient diffamés en se retractant de ce qu'ils auroient publié contre la verité , quoique le P. Tellier emploie son dernier chapitre tout entier pour montrer que cela est d'une obligation indispensable. Je ne sai si je ne vous ai point écrit qu'il seroit bon pour cela de leur faire lire les quatre *Factums* contre le P. Hazart.

Je ne sai comment j'oubliois de vous mander que M. l'Evêque d'Angers âgé de 95. ans a enfin fini sa course , & est allé recevoir de Dieu , comme il y a sujet de l'esperer , la recompense d'une si longue vie très-appliquée à son ministere , & qui a été bien exercée par ceux à qui il n'a jamais fait de mal , & qui ne lui en faisoient que parce qu'on ne lui a jamais pû faire abandonner la cause de la verité. Ce qui est bien à craindre est qu'il n'arrive à ce pauvre Diocese ce que craignoient les disciples de S. Martin quand

quand ils disoient à leur maître : *Cur nos, pater, deseris, aut cui nos desolatos relinquis ? Invadent enim gregem tuum lupi rapaces.*

L E T T R E D X L V.

A M. DU VAUCEL. Sur M. de ^{27. Juin} Palafox; une These des Jesuites, & com- ^{1692.}
ment on peut louer les Princes.

J E commence par ce qui regarde M. de Palafox. Si la maniere dure dont M. de Palafox parle des Jesuites dans sa grande lettre pouvoit être un obstacle à sa canonisation, on ne leveroit pas cet obstacle en disant que cette lettre n'est pas de lui, comme vouloit faire le Procureur Fiscal. Car (outre que cela est presentement insoutenable après l'addition qui est à la fin du 3. volume) il y a d'autres pieces que l'on ne peut nier qui ne soient de lui, se trouvant dans des livres qu'il a fait imprimer lui-même, & qu'il a dédiés au Roi d'Espagne, où il parle aussi durement des Jesuites. On peut voir par exemple sa lettre au P. Rada, qui est imprimée dans le 2. volume de la M. P. & les 12. & 13. articles de la 2. partie de l'*Histoire de D. de Palafox*. Il faudroit qu'il eût dit des choses fausses & calom-

nieuses pour que cela pût faire tort à sa sainteté; & c'est ce qu'on ne trouvera point. Mais pour ce qui est des termes durs, quand ils conviennent aux choses dont on parle, & qu'on ne dit que la vérité, on ne sauroit les condamner comme contraires au devoir d'un chrétien, que ce ne soit condamner J. C, les Apôtres & tous les Saints. Je vous prie de voir ce que j'ai écrit sur cela dans le chap. 1. du 12. livre contre M. Mallet.

Ce seroit une grande injustice de donner quelque atteinte aux Denonciations sur ce qui y dit est de *l'ignorance invincible*. J'ai déclaré en plusieurs endroits que ce mot d'*invincible* étoit extrêmement equivoque; & quand cela est, le mieux que l'on puisse faire est de marquer en quel sens on prend ces mots. C'est ce que j'ai fait dans la 2. Denonciation, où j'ai dit que ce que j'entendois par ignorer Dieu *invinciblement*, est n'avoir aucun moyen ni humain, ni divin de le connoître: & que par les *moiens humains*, j'entendois la penetration naturelle de l'esprit, ou l'instruction par d'autres hommes; & par les *moiens divins* des revelations immediates de Dieu; & j'ai fait voir que l'un & l'autre ont manqué à une infinité de personnes avant le predication de l'Evangile: ce qui est si clair que je ne sai pas comment

ment on le pourroit revoquer en doute. Je vous prie de voir cet endroit dans la 2. Denonciation, afin de juger si on y peut rien reprendre raisonnablement. Les Jesuites ont soutenu depuis peu une These à Paris, où ils abandonnent les principes du péché Philosophique, en reconnoissant qu'il suffit que nous connoissions qu'une action est contraire à la droite raison, pour offenser Dieu en la faisant. Mais il y a une autre proposition qui change bien d'horribles crimes en des péchés materiels : c'est qu'on ne peche jamais quand on agit *juxta dictamen conscientie*. Si cela étoit, il n'y auroit point de péché d'ignorance, & S. Paul n'auroit point péché en persecutant l'Eglise. Mais il y a long-tems qu'ils vont à prétendre comme Celestius & Abailard, qu'on ne peche point quand on croit bien faire. C'est une honte qu'on n'ait pas condamné ces méchantes propositions dont on s'est plaint tant de fois dans les Denonciations.

Vous me demandez ce que je pense de ce que dit un de vos amis : *Que quelques mauvais traitemens que l'on reçoive des Princes dont on est sujet, on est obligé de les respecter & de les aimer, & de prier Dieu pour la prosperité de l'Etat dans lequel il nous a fait naitre ; mais il ne lui semble pas que ces devoirs aillent jusqu'à les louer & à leur*

496 *DXLV. Lettre de M. Arnauld*
leur applaudir, lorsque leur conduite est évidemment mauvaise & injuste; qu'on doit leur obeir & les respecter, mais non pas en former des idées contraires à la vérité, ni leur donner des louanges. Je reponds qu'il ne faut pas les louer en ce qu'ils font de mal; mais je soutiens que si un Prince a d'une part de grandes qualités, & qu'il fasse de grandes choses pour le bien de son Etat, & que de l'autre il commette de grandes injustices contre de fort gens de bien; le mal qu'il fait, & pour lequel il est blamable, n'empêche point qu'on ne puisse & qu'on ne doive le louer en ce qu'il a de louable. Il est utile à la République pour retenir les peuples dans leur devoir, de leur donner une grande idée de leur Prince, pourvû qu'on le puisse faire sans mentir. Or ce n'est point mentir que de louer un Roi en ce qu'il a de louable; & pour ce qu'il a de blamable, ce seroit une grande imprudence que d'en parler dans un ouvrage public: ce n'est qu'en particulier & dans les occasions que Dieu en présente, qu'on les en doit avertir. C'est comme les Saints se sont conduits pour l'ordinaire; & je ne sai si votre ami pourroit prouver ce qu'il dit: *Que plusieurs Saints ont parlé très-fortement contre des Empereurs ou des Princes chrétiens pour la foi ou la liberté de l'Eglise, que ces Prin-*

ces persécutoient ou opprimoient. Il y a bien de la différence entre parler fortement aux Princes Chrétiens pour la foi & la liberté de l'Eglise, & parler fortement contre les Princes chrétiens en soutenant la foi &c. Les exemples du premier sont assez communs; mais je ne sai si ceux du dernier ne se réduisent point à ce qu'a dit Lucifer de Cagliari contre Constance & aux Requête de S. Hilaire. On doit toujours beaucoup ménager la personne des Rois, lors sur tout qu'on a à se plaindre de ce qu'ils font de contraire à la justice. Comme on doit avoir pour but de les persuader, on doit prendre pour cela les tours les plus favorables. Et il n'y en a guere de plus propres que de louer en eux ce qu'ils ont de bon, afin de leur faire mieux recevoir ce que l'on trouve à redire à leur conduite. Cela est si naturel, que nous voions que S. Paul l'a pratiqué dans sa 1. lettre aux fidelles de Corinthe. Car aiant à les reprendre de beaucoup de defauts considerables, il la commence par les combler de louanges. On ne voit donc pas que votre ami ait raison de trouver étrange que dans le même tems que l'on défend la verité & l'innocence contre les violences & les injustices d'un Prince, on se soit attaché à parler de lui avec éloge, à relever sa puissance & ses avan-

498 *DXLV. Lettre de M. Arnauld*
rages temporels, & à le représenter comme
le plus grand Prince de la terre. Ce qui
peut faire appeler un Roi le plus grand
Roi de la terre, doit être sans doute ce
qui est propre à un Roi, qui est le gou-
vernement de son Etat. Ce n'est donc
pas un éloge outré, qu'on ait dit cela en
quelque endroit de celui dont il s'agit : &
il est encore moins étonnant qu'on l'ait
dit dans le tems même qu'on défendoit la
verité & la justice, qui se trouvent opri-
mées sous son nom. Je dis sous son nom,
non qu'il ne sache ce qui se passe & qu'il
ne le veuille, mais il le veut, comme dit
S. Augustin, *voluntate facti, non volun-*
rate peccati : ce qui ne l'excuse pas en-
tièrement devant Dieu, mais le rend beau-
coup moins coupable que ses mauvais
conseillers. Et c'est ce qui fait avoir
plus de droit de mêler des louanges justes
de divers biens que Dieu lui fait faire, aux
avis qu'on lui donne des maux où on l'en-
gage depuis long-tems sur un faux pre-
texte de religion. Il n'est donc pas si à
craindre que votre ami pense, que ces louan-
ges du Roi ne passent pour un défaut au
jugement sur tout de la postérité, dans plu-
sieurs des ouvrages que l'on a publiés, &
que l'on publie encore aujourd'hui pour la
défense de la foi & de la doctrine de l'E-
glise. Mais ce que la postérité trouvera
sans

sans doute bien étrange , est que de tant de personnes que le Roi honore de sa confiance, qui savent très bien qu'il n'y a rien de plus mal fondé que le prétexte que l'on prend pour lui faire commettre tant d'injustices, il ne s'en soit trouvé aucun qui ait voulu ou qui ait osé lui représenter le tort qu'elles peuvent faire à sa gloire & à son salut.

L E T T R E D X L V I.

A M. WILLART. Sur la mort de ^{21. Juin}
M. l'Evêque d'Angers ; & un Traité ^{1692.}
François touchant la liberté.

JE vous dirai franchement que ce qui m'a le plus touché dans la triste nouvelle * que vous m'avez annoncée, n'est pas une mort précieuse devant Dieu, que l'on devroit bien croire n'être pas fort éloignée dans un âge si avancé ; mais ç'a été la même vue qui faisoit dire aux disciples de S. Martin ; *Cur nos, Pater, deseris, ant cui nos desolatos relinquis : invadent enim gregem tuum lupi rapaces.* Il n'y a que Dieu qui puisse détourner un si grand mal de ce pauvre Diocèse. Car il n'y a guere lieu d'espérer que ceux qui y pourroient quelque chose, s'y appliquent autant qu'ils devroient.

Je

* La mort de M. l'Evêque d'Angers son frere.

* L'écrit
de Liber-
tate im-
primé en
Latin &
en Fran-
çois
parmi
ses Ecrits
contre la
grace gé-
nerale.

Je vous supplie de faire dire à l'auteur du Traité françois touchant la liberté, qu'il a dû examiner le petit écrit * latin touchant ce même sujet independamment de ce que j'en ai écrit autre fois dans les Apologies pour Jansenius. Car j'étois alors obligé de le defendre en suivant ses principes. J'avoue de plus qu'il n'y a que 7. à 8. ans que j'ai eu occasion d'examiner à fond le vrai sentiment de S. Thomas, & que je me suis apperçu que ce qu'on en citoit, pris de ses commentaires sur le Maître des sentences, ou de ses autres livres anterieurs à sa Somme, ne s'accordoit point avec ce qu'il enseigne sur cette matiere dans ce dernier ouvrage qui est son chef d'œuvre; qu'il falloit donc uniquement s'y arrêter. J'ai donc ramassé tout ce qu'il en dit dans sa Somme; & ç'a été ensuite de ce recueil, que j'ai fait ce petit traité *de libertate*. Et ce que j'ai ajouté à S. Thomas, est les deux *Appendix*. Je trouve de très grands avantages dans cette explication de la liberté.

1. Elle s'entretient parfaitement bien; & rien ne s'y dement.

2. L'autorité de S. Thomas la met hors d'atteinte.

3. En suivant ses idées il est fort facile de concilier l'efficacité de la grace avec la liberté.

4. Et

4. Et de rendre raison pourquoi, *ad merendum & demerendum non sufficit libertas à coactione, sed requiritur libertas à necessitate.* Car cela se doit entendre de la nécessité naturelle *quâ voluntas determinatur ad unum.* D'où il arrive que ce n'est pas librement que nous voulons être heureux, parce que nous y sommes déterminés par une nécessité naturelle.

5. N'y aiant que ce seul cas où ce qui est volontaire ne soit pas libre, S. Bernard a bien pu dire, *ubi voluntas, ibi libertas.* Car dans les choses morales, quand une chose est vraie à une exception près, on peut bien l'énoncer généralement, ou parce qu'on ne fait pas d'attention à cette exception, ou parce qu'on la néglige.

L E T T R E D X L V I I.

A M A D A M E D E F O N T P E R T U I S.

Pour lui marquer les sentimens dans lesquels il persévéroit au sujet des conditions de son retour. 1. Juillet
1692.

J E vous ai promis d'examiner tranquillement ce que je pourrois ou ne pourrois pas faire sans blesser ma conscience à l'égard d'une affaire que je ne savois pas que l'on traitât. Mais avant que d'entrer dans ce discours, comme je suis persuadé qu'on
ne

ne fait rien en cela, ni en toute autre chose qui me regarde, que par l'affection que l'on a pour moi, je supplie aussi tous mes amis de l'être, que je ne les en aimerai pas moins pour n'approuver pas toutes les avances qu'ils auroient pû faire, lorsqu'elles me paroîtront contraires à des devoirs essentiels qu'ils pourroient n'avoir pas assez considérés. C'est une condition qui doit être reciproque dans la véritable amitié. Je dois reconnoître la bonté que mes amis ont pour moi, lors même que je ne puis ratifier les avances qu'ils auroient faites. Mais il ne faut pas aussi que mes amis se fâchent contre moi de ce que je ne puis me résoudre d'accepter ce qu'ils auroient cru m'être avantageux. C'est ce qui m'a obligé d'écrire à * un billet fort à la hâte pour le prier de ne pas continuer ce qu'il avoit commencé, parce que j'avois été fort surpris d'apprendre par sa lettre les allées & venues qu'on avoit déjà faites pour mon retour, dont j'aurois dû avoir toute l'obligation à une personne * à qui j'avois assez fait entendre que je n'en voulois avoir aucune, tant que sa conduite me forceroit de le regarder comme le fleau de l'Eglise, l'ennemi de la vérité, & le persecuteur des plus gens de bien. Je vous supplie de relire les lettres que je vous ai écrites sur ce sujet.

Je

* M. de
Harlai
Arche-
vêque de
Paris.

Je n'en ai point de copie. Mais je ne doute point que vous ne les aiez conservées, & je serois bien aise que vous me les renvoiassez, afin de juger si je me trompe quand je m'imagine y avoir déclaré assez nettement, que je ne voulois être redevable de mon retour qu'à S. M. & qu'ainsi c'étoit à Elle que je souhaittois que l'on s'adressât. Je prévois que vous me direz qu'on n'a pas dû avoir égard à ce que j'ai écrit, parce que je ne suis pas informé de l'état des choses autant que ceux qui les voient de plus près ; que je ne sai pas combien S. M. est prévenue, & qu'il auroit été impossible de rien obtenir par cette voie là. Cette réponse seroit bonne si j'avois témoigné une si grande ardeur de sortir de mon exil, qu'on eût dû présumer que je m'y ennuiois mortellement, & qu'ainsi il n'y avoit rien qu'on ne dût tenter pour me tirer de cet état : mais je me souviens très-bien que j'ai témoigné tout le contraire ; que j'ai mis pour fondement, que si j'avois envie de retourner à Paris, ce n'étoit point que je m'ennuiasse au lieu où je suis, que je m'y trouvois fort bien quelque resserré que j'y fusse ; mais que ce me seroit une consolation de revoir mes anciens amis, que je ne voudrois pas néanmoins acheter si cher, que j'eusse sujet de m'en repentir, comme
j'en

j'en aurois certainement si les choses se passoient d'une telle sorte qu'on pût avoir lieu de croire que j'aurois préféré un peu plus de repos, à ce que je dois à la vérité & à la justice.

Il n'est pas vrai aussi que quand j'ai souhaité que l'on parlât au Roi pour moi, j'aie supposé qu'il seroit aisé d'obtenir ce qu'on lui demanderoit. J'ai seulement prétendu qu'un neveu ne risquoit rien à le demander pour son oncle, parce que le Roi ne le trouveroit pas mauvais, quoiqu'il ne le voulût pas accorder. Et c'est surquoi j'ai aporté l'exemple de M. l'Evêque d'Orleans. Vous dites qu'on ne m'a pas cité juste la reponse que le Roi lui fit. Et cependant il me semble que celle que vous lui faites faire est la même chose quant au sens, quoi que ce ne soient pas les mêmes termes. Selon vous le Roi lui dit : *Il est votre oncle, vous le pouvez défendre.* N'est-ce pas témoigner qu'il ne trouvoit pas mauvais qu'un neveu défendît son oncle? Et cela est-il différent de ce que l'on m'a dit : *Je vous sai bon gré de ce que vous parlez pour votre oncle?* Je m'en tiens cependant à ce que vous dites que le Roi lui répondit. Cela me suffit de reste pour montrer que quelque prévenu que le Roi fut contre M. de Pontchateau, il ne

ne trouva point mauvais que son neveu eut demandé pour lui à S. M. qu'il pût retourner à P. R. & qu'Elle se contenta de lui marquer les sujets qu'Elle avoit de se plaindre de son oncle, dont elle pretendoit être mieux informée que le neveu. Et c'est une des raisons pourquoi j'aurois désiré qu'on s'adressât au Roi, afin de pouvoir apprendre de sa propre bouche de quoi on m'accusoit, & quelles impressions on lui avoit données contre moi : ce qui m'auroit pû donner occasion de me justifier. Quoiqu'il en soit, le Prélat n'obtint pas ce qu'il avoit demandé, mais cela ne diminua en aucune sorte l'affection que le Roi avoit eue pour lui, & qu'il a encore. Pourquoi n'auroit-ce pas été de même quand le neveu en cette occasion-ci auroit parlé pour son oncle ?

Un autre neveu * de notre ami parla depuis pour lui, & il en obtint tout ce que je pourrois demander, qui est d'aller par tout où il voudroit sans craindre aucune insulte. Et ce ne fut qu'après la grace obtenue qu'il lui dit de voir M. de Paris. Ce qui est bien différent de s'adresser d'abord à M. de Paris pour servir d'entremetteur auprès du Roi. Je ne vois pas comment on a pû croire que j'approuverois que l'on se servît de ce canal après ce que j'ai écrit sur ce sujet. Il est vrai

* M. le Comte d'Arma-gnac grand Ecuier, qui étoit aussi neveu de M. de Pont-chateau.

* Le P.
du Brueil
relogé
dans
l'Isle
d'Oleron.

aussi que vous supposez que je ne comprendrai pas ce que me mande celui dont vous m'envoiez la lettre ; mais que cela vient de ce que l'on ne peut pas entrer dans le detail : que seroit-ce donc que ce detail qui me le feroit comprendre & approuver ? Est-ce que cet accommodement ne se fera qu'avec des conditions fort avantageuses ; qu'on retablira P. R. qu'on rendra une entiere liberté à l'Insulaire * ; qu'on fera faire réparation à M. Arnauld de ce qu'on l'a traité de vieil hérétique ? Ce seroit quelque chose si on avoit parole de cela. Il y auroit néanmoins encore à délibérer si on pourroit laisser dans l'oppression les Theologiens de Douai, que les Jesuites ont prétendu être du parti de M. Arnauld. Mais que sans rien de tout cela, & seulement pour pouvoir être à Paris comme un coupable, à qui on auroit fait grace, à condition qu'il n'écriroit plus, il faudroit que j'eusse perdu l'esprit pour regarder un tel accommodement comme une faveur dont je serois redevable au Diotrephe de ce siècle.

Peu de gens savent pourquoi je suis sorti de Paris il y a plus de 13. ans. En voici la principale raison. Je vois assez souvent ce Diotrephe les deux ou trois premières années depuis sa translation à Paris, & il me faisoit beaucoup de caresses à son

ordinaire. Mais ce qui me fit rompre avec lui fut la maniere pleine de fourberie & de malice, dont il traitta M. d'Angers, de quoi j'avois été témoin. Car M. d'Angers aiant fait une Ordonnance pour soutenir son autorité contre l'entreprise de l'Ecolâtre de son Eglise, frere d'un Jesuite, M. de Paris me dit qu'il accommoderoit cette affaire pourvû que le Prélat voulût suspendre l'exécution de son Ordonnance. Je lui promis que j'en écrirois, & avant que je lui en eussere rendu reponse, il dressa lui-même un arrêt du Conseil qui cassoit cette Ordonnance, qu'il envoya en Cour, le Roi étant en Flandres. Il fit bannir deux de ses meilleurs Ecclesiastiques par des lettres de cachet; & il fit aussi chasser d'Angers deux élèves de M. Gallard, qui y faisoient des merveilles, élevant dans la pieté beaucoup de pauvres écoliers. Et sur ce que je me plaignis qu'on les chassoit pour n'avoir pas eu de lettres patentes, comme si n'étant que deux, & même en deux maisons, ce qui faisoit qu'il n'y en avoit qu'un dans chaque maison, ils pouvoient avoir eu besoin de lettres patentes pour faire subsister de pauvres écoliers, ne sachant que dire il m'avoua que c'étoit un prétexte, & que c'étoit à cause du Janse- nisme dont on les soupçonnoit. Cela me

donna tant d'indignation de voir qu'on ne desapprouvoit pas qu'on eut prît un faux prétexte pour détruire l'œuvre de Dieu, que je me résolus de ne le plus voir. Et il y avoit en effet 5. ou 6. ans que je ne lui rendois plus aucune visite, lorsqu'aussi-tôt après la mort de Madame de Longueville, il alla exécuter le dessein pris par les ennemis de la vérité, de détruire une des plus saintes maisons de religieuses qui soient dans l'Eglise. Il fit aussi d'autres ravages dans le faubourg de S. Jacques pour le purger du Jansenisme. Et cependant ce fut en ce tems-là, que tous mes amis me pressoient de l'aller voir, parce que si je ne le faisois, il prendroit cela pour une rupture ouverte, qui pourroit avoir de fâcheuses suites; & c'est à quoi je ne pus me résoudre. Je ne me repens pas d'avoir pris le parti que je pris alors: mais j'ai encore plus de sujet de ne point contracter de liaison avec un tel homme. Je ne pourrois le faire sans causer un grand scandale, parce que mes ennemis ne manqueroient pas de faire passer cette prétendue reconciliation pour un renoncement au prétendu Jansenisme, & pour une tacite retractation de tout ce que je me suis trouvé obligé d'écrire & contre eux & contre lui pour la défense de la vérité & de la justice. Ce n'auroit pas été

été la même chose, si j'avois pû obtenir du Roi ce qu'en avoit obtenu M. de Pontchateau de pouvoir demeurer dans ses Etats par tout où je voudrois sans me faire connoître qu'à mes amis. Tout considéré, je ne vois que cela qui pût s'accorder avec mon honneur & ma conscience, à moins que les choses ne changent de face par quelque revolution. Mais comme personne ne veut tenter cette voie, il ne faut plus penser à d'autres, & s'abandonner à la providence.

J'oubliois de vous dire une chose que M. de Pontchateau m'a comptée. Lorsqu'il alla voir M. de Paris avec M. le Grand, le discours tourna sur mon sujet. Et M. de Paris leur dit qu'il n'avoit tenu qu'à moi de revenir à Paris, mais que je n'avois point voulu l'accepter à moins qu'on ne rendît la liberté au P. du Breuil. Sur quoi M. le Grand ne se put tenir de lui dire : *Je lui en sai bon gré, c'est agir en honnête homme.* Si ce n'est pas là ses propres mots, c'est le sens. Je ne serois donc pas honnête homme, si je faisois présentement un accommodement sans qu'il y fût compris. J'aurois bien d'autres choses à demander si on me vouloit faire justice. Mais comme on en est bien

510 *DXLVII. Lettre de M. Arnauld*
éloigné il n'y a rien à faire par maniere
d'accommodement avec des personnes qui
croiroient m'avoir fait grace s'ils m'avoient
rendu l'opprobre de tout Israel, comme
le Roi des Moabites disoit à ceux de Ja-
bès. Demeurons en donc là. Ne pen-
sons plus à aucun traité, & laissons faire
Dieu.

L E T T R E D X L V I I I .

2. Juil.
1692.

A MADAME DE FONTPERTUIS.
Pour se justifier de quelques reproches
qu'on lui faisoit; il donne à cette occa-
sion des maximes sur l'amitié.

JE viens de recevoir votre lettre du 29.
par laquelle vous me témoignez être en
inquiétude sur la maniere dont j'aurai reçu
votre lettre du 25. & vous me marquez
que vous n'y avez point eu d'autre vue
que de prévenir des inconveniens, & de
remedier à de certaines choses qui font
souvent murmurer mes amis, & leur don-
nent lieu de se plaindre. On voit assez
en relisant votre lettre du 25. que cela
veut dire que mes amis se plaignent que
je me laisse gouverner par M. Guelphes.
Car c'est ce qui vous a fait rejeter sur lui
tout ce qui vous a paru trop dur dans la
lettre que je vous ai écrite sur le sujet de
votre

votre ami. Afin qu'on pût dire avec quelque fondement qu'il me gouverne, il faudroit ou qu'il eût l'adresse de me dire son avis dans la plûpart des choses importantes que j'ai à faire, ou que moi même je le lui demandasse. Or je vous proteste devant Dieu que ni l'un ni l'autre n'est vrai. C'est lui qui me consulte sur tout ce qu'il a à faire, ce qui ne regarde que lui même. Mais comme il ne se mêle point de me donner conseil, ce n'est point lui aussi que je consulte sur ce qui me regarde. Vous pouviez bien le savoir. Car seroit-il possible que vous vous imaginassiez qu'il ait eû la moindre part aux lettres que je vous ai écrites sur le sujet de mon retour. Or il n'en a pas eu davantage à la lettre qui vous a blessée. Vous direz peut-être que ce n'est pas cela dont se plaignent mes amis; mais de ce que je prens ses interêts contre qui que ce puisse être au monde. Mais ni ma lettre ni le sujet qui me l'a fait écrire, n'ont pu vous donner cette pensée de moi. Si ç'a été une imprudence d'aller au camp, on me la doit imputer, & non pas à lui, puisqu'il n'y est allé que par mon ordre, pour faire mieux sentir à une personne, à qui j'avois d'extrêmes obligations, combien ses interêts m'étoient chers. Il n'y est allé uniquement que pour cela, & la

lettre que je lui avois envoiée pour votre ami, ne parloit du tout que de cet ami de Liege, & ne disoit pas un mot de M. Guelphes. Que s'il a pris cette occasion de lui en dire quelque chose, & que votre ami n'ait pas jugé à propos de s'en mêler, je vous proteste que ce n'est point du tout cela qui m'a fait écrire comme j'ai fait. Je ne suis pas même persuadé qu'il y ait du danger pour lui d'être à Paris. Que voulez-vous donc que je fasse? Que j'avoue qu'il m'a donné un mauvais conseil, lorsqu'il ne m'en a donné aucun, & que c'est moi qui lui ai fait faire ce qu'il a fait; ou que j'ai eu tort de prendre si chaudement son intérêt contre votre ami? Je parlerois contre ma conscience. Car elle m'est témoin, que ce n'est point du tout son intérêt qui m'a fait parler. Vous voyez, ma très-chère Sœur, combien il est aisé de faire des jugemens temeraires en attribuant à une personne contre qui nous sommes un peu prévenus, ce que nous ne voulons pas imputer à une autre personne que nous aimons davantage. J'ai été souvent une occasion innocente de cette injustice, lorsque M. Nicole étoit avec moi. Feu M. de S. Cyran le dernier mort fit un Ecrit qui ne me plut pas, non plus qu'à M. Nicole. Nous proposâmes séparément

ment ce que nous y trouvions à redire. Cela blessa quelques uns de nos amis. Mais ils en rejetterent toute la faute sur M. Nicole, disant que c'étoit lui qui me gâtoit l'esprit &c. Pour ne point reveiller des choses que je voudrois qu'on eût oubliées, j'aime mieux vous dire mes maximes touchant la reconnoissance & l'amitié.

Je suis sensible aux services qu'on m'a rendus, & si je n'ai gueres moien de les reconnoître, je tâche au moins de ne les point oublier, & de ne point causer de mécontentement aux personnes à qui je suis obligé. Je ne dis pas que je n'y manque point: mais je suis fâché quand cela m'arrive. Nous devons aimer ceux que nous reconnoissons avoir une véritable affection pour nous, quoi qu'ils ne soient pas sans défaut. Car ce seroit, comme dit un Ancien, établir contre nous mêmes une loi bien defavantageuse, que de prétendre qu'il n'y a que ceux qui sont sans défaut qu'on doive aimer. Quand on a contracté amitié avec quelqu'un, il faut un grand sujet pour la rompre. Et ce n'est pas assez qu'il ait fait quelque chose que nous ne pussions pas approuver, il faut y remedier comme l'on peut, & on le fait mieux en demeurant uni.

Comme l'on a plusieurs amis, il arrive quelquefois que deux de nos amis se brouillent ensemble, ce qui est une chose fort embarrassante pour l'ami commun. Comme chacun se flatte & croit avoir raison, chacun voudroit que je prisse son parti, & que j'abandonnasse l'autre, & si je ne le fais, je cours risque de n'être bien ni avec l'un ni avec l'autre. Cependant à moins qu'on ne soit bien informé de toutes choses, on doit suspendre son jugement & ne condamner personne. Lors même que le fait est constant, ils peuvent tous deux avoir tort, l'un pour avoir fait ou dit une certaine chose qu'il ne devoit pas faire ou qu'il ne devoit pas dire, l'autre pour l'avoir prise trop au criminel. Et comme il est difficile de faire que chacune se rende à la raison, il semble que le meilleur est de ne point faire de procès en forme, mais de travailler autant que l'on peut à adoucir les esprits, & à leur faire oublier ce qui les avoit divisés.

Il est important pour cela de ne jamais dire à l'un ce que l'autre aura dit ou fait de piquant contre lui. Et c'est à quoi bien des gens manquent, s'imaginant qu'ils font plaisir à leur ami de lui apprendre ce qu'une telle personne avec qui il est brouillé, a dit de desavantageux :

con-

contre lui ; & ils ne considèrent pas qu'ils lui peuvent faire un très grand mal, & lui causer des plaies qui ne pourront être guéris que par une grace très singulière.

Il me semble aussi que quand ces brouilleries arrivent entre des personnes qui ont de la piété, elles en doivent parler le moins qu'elles peuvent, parce qu'il y a peu d'apparence que ce soit la charité qui les porte à s'en entretenir, & qu'il est bien plus à craindre que ce ne soit la cupidité, c'est-à-dire, l'amour propre.

Voilà les maximes que je tâche de prendre pour règle. Je ne pense pas qu'on les puisse trouver mauvaises. Et je ne crois pas non plus qu'on les juge propres à autoriser le jugement qu'on fait de moi, qu'il y a une personne dont je prends aveuglement le parti envers tous & contre tous, quoique j'entrevoie comment l'observation même de ces règles y pourroit avoir donné lieu par accident.

L E T T R E DXLIX.

4. Juil.
1692.

A M. DU VAUCEL. Sur quelques particularités de la mort de M. l'Evêque d'Angers; les affaires que l'on avoit suscitées au Confrere de Brienne; l'Ecrit de M. Simon; & les sentimens où se trouvoit Grotius sur la fin de sa vie.

ON nous avoit mandé la mort de M. d'Angers sans nous marquer autre chose. Nos amis s'étoient attendus l'un sur l'autre, car on suposoit dans deux ou trois lettres différentes que nous en favions les particularités. Ce ne fut qu'hier au soir qu'une de mes Cousines m'envoia l'extrait de la lettre d'une Religieuse de la Visitation, qui fait voir combien sa memoire est en benediction non-seulement dans son Diocese, mais dans les pais mêmes d'alentour. C'est le dernier des quatre Evêques, & la même chose est arrivée aux 3. autres qui ont été canonisés par la voix du peuple, qui a souvent été regardée dans ces rencontres comme la voix de Dieu. Il est important, ce me semble, de bien faire remarquer cela au lieu où vous êtes. Car on voit par là que ceux d'entre tous les Evêques contre qui les Jesuites se sont le plus

plus dechainés, & qu'ils ont le plus fait persecuter sous pretexte du Jansenisme, jusqu'à faire nommer des Commissaires pour leur faire leur procès, sont ceux que les peuples ont honoré davantage après leur mort, & dont il semble que Dieu ait voulu que la pieté fût plus reverée, pour opposer cet éclat de sainteté à l'éclat d'infamie dont les ennemis les avoient voulu couvrir. Il est bon aussi de considerer que ce fut pour avoir voulu procurer la paix à leurs Eglises par des signatures expliquées, qu'on les voulut accabler. Vous voyez assez la consequence que l'on peut tirer de là contre les ennemis des signatures expliquées.

Je crois que vous étiez à Alet, lorsque le Confrere de Brienne y alla voir le saint Evêque. Vous savez aussi que quelques années après il eut quelque égarement d'esprit, d'où ses parens prirent occasion de le faire enfermer; & on prétend que quoiqu'il fût tout à fait revenu en son bon sens, ils le retenoient toujours dans une très-dure captivité. C'est ce que Madame de Roucy m'avoit mandé il y a deux mois, ensuite d'une visite qu'elle lui avoit rendue. Mais elle me mande par la lettre que j'en reçus hier, que Dieu l'avoit tiré de cette oppression; que le Roi, à qui il avoit porté ses plaintes,

avoit voulu qu'on lui rendît justice; que son interdiction avoit été levée, qu'il étoit remis dans tous ses droits, & en pleine liberté. Et elle ajoute, qu'il se souvient toujours de moi avec sa cordialité ordinaire. Il faut avouer que pendant le tems de la persécution il avoit rendu de grands services à la vérité.

* M. de
Pont-
Chateau.

Il me souvient que c'est d'un Jacobin du Noviciat que M. Fleury * eut ce bel Ecrit de Morales. Ce pourroit être le P. Quetif.

Je ne crois point qu'il faille répondre au méchant libelle de M. Simon. Il y a trop de faits particuliers rapportés malignement qu'il ne feroit pas à propos d'approfondir. Ce M. Simon est un fort méchant esprit. Il désavoue ce libelle; mais on ne laisse pas de l'en croire auteur. Car c'est sa coutume de désavouer ses ouvrages quand il craint que cela ne lui fasse des affaires. On a prié un ami de Hollande de parler à Leers pour tâcher de découvrir ce qui en est. J'ai écrit à Paris pour avoir des preuves de la fausseté de ce qu'il dit de notre famille. Il ne faut pas s'étonner de ce qu'il dit de Grotius, qu'il étoit Socinien. Mais il n'est point avantageux à l'Eglise que l'on ait cette opinion d'un si habile homme, & il faudroit au moins distin-

distinguer les tems. Il paroît avoir toujours été de fort bonne foi. Mais il n'est revenu que peu à peu des erreurs dans lesquelles il avoit été élevé, & dans lesquelles il s'étoit laissé engager, lorsque suivant le principe des hérétiques il expliquoit l'Ecriture par son propre esprit. Il s'est depuis approché de plus en plus des verités catholiques, comme il paroît par ses livres contre Rivet, & sur tout par le dernier qui n'a été imprimé qu'après sa mort, & qu'il commence par établir le grand principe des Catholiques, que le principe de la foi des Chrétiens est l'Ecriture expliquée par l'Eglise & par la Tradition. Et c'est ce qui fait voir la verité de ce que m'a dit M. Issali, que feu M. Bignon Avocat Général l'avoit assuré, que Grotius lui avoit promis de faire publiquement profession de la Religion Catholique aussi-tôt qu'il seroit revenu de Suède, où il alloit rendre compte de son Ambassade à la Reine Christine. Il vaut donc bien mieux, ce me semble, profiter de ce qu'il y a de bon dans ses Commentaires sur l'Ecriture, que de faire du bruit des fautes qui s'y peuvent trouver qui sont presque toutes d'omission. C'est ce qu'on fait présentement à l'égard d'Erasme; au lieu qu'autrefois on ne songeoit qu'à le déchirer, sur tout les Jesuites. Vous

Vous insistez fort sur ce qu'il faudroit se racommoder avec M. Steyaert. Il ne tiendrait qu'à lui de s'accommoder. Il n'auroit qu'à temoigner qu'il est content de la réponse qu'on a faite à ses 42. articles. Mais c'est ce qu'il ne veut pas. Il voudroit que ces Messieurs s'expliquassent encore afin de leur faire perdre l'avantage qu'ils ont de l'avoir réduit à ne savoir plus que dire. Et c'est ce que personne ne leur conseille.

L E T T R E D L.

51. Juill. 1692. *A M. DU VAUCEL. Pour lui demander quelques éclaircissements sur le P. Ricci de Polanco ; & sur F. B. de Morales ; il lui parle aussi de la Défense des nouveaux Chrétiens ; & de la part qu'il prenoit à l'avancement d'un ami.*

JE ne ferai rien de la lettre que vous m'avez envoyée qui regarde le Japon. Car outre qu'il n'y est presque parlé que de la confrairie du Rosaire, je m'en tiens pour le Japon à la lettre de *Sotelo*, dont j'ai justifié l'authenticité. Celle qui regarde la Chine me pourra servir, si je fais un 2. Volume des affaires de la Chine où il sera parlé des persecutions que les

les Jesuites ont faites aux autres Religieux. Mais je voudrois bien savoir plus particulièrement qui est ce P. Ricci, quand il est venu à la Chine, & combien de tems il y a demeuré. Cela sert à donner autorité à ce qu'il dit. J'ai été un peu embarrassé de la lettre de Philippe Pardo, qui parle de Jean Polanco comme étant mort à Madrid, où il étoit Procureur Général des Philippines. Car Navarrette l'appelle en un endroit *Señor de Polanco*, & en un autre: *Señor Obispo de Polanco*. Je me suis souvenu que vous m'aviez envoié autrefois un Memoire tiré des Actes du Chapitre Général des Dominicains de l'an 1670. dans lequel il y a un éloge de Polanco, qui commence en ces termes. *Die 2. Decemb. 1671. obiit in Conventu S. Pauli Hispalensis Illustrissimus ac Reverendissimus D. Fr. Joannes Polancus Episcopus electus novæ Cauris*. Je voi donc par là qu'il avoit seulement été élu Evêque, mais qu'il n'avoit pas été consacré. Sur quoi je demande 1. Qu'entend-on en Espagne par *electus Episcopus*? Est-ce être seulement nommé par le Roi, ou si cette nomination suppose quelque *election*? 2. Comment mettre en françois, *novæ Cauris*, & où est cet Evêché. Je pense que c'est dans la nouvelle Espagne. 3. D'où vient qu'étant élu Evêque il a retenu

tenu jusqu'à la mort, selon Pardo, sa qualité de Procureur Général des Philippines. 4. D'où vient que Pardo a supposé qu'il étoit mort à Madrid, puisqu'il paroît par cet éloge qu'il est mort à Seville. Je serois bien aise d'avoir éclaircissement sur ces 4. choses, parce que j'aurois à parler de lui à la fin de mon 6. Volume, & je crois que votre réponse viendrait assez tôt pourvu que vous fîtes diligence. Mais d'où vient que vous n'avez point fait consulter le Cardinal Laurea, qui a répondu tant aux dix demandes, que j'ai cru par conjecture être de Polanco en 1669. qu'à celles de Navarette en 1674. On pourroit aussi savoir de lui, qui sont les dix demandes de 1669. & si j'ai eu raison de croire qu'elles étoient de Polanco.

Je suis surpris qu'on ne vous ait pu rien dire à la Minerve de l'excellent Ecrit de Morales de 1661. On ne peut douter qu'il n'ait été fait pour être envoyé à Rome. Car il n'a pour titre que ces paroles : *Ad sanctam sedem Apostolicam in sacrâ Congregatione de propaganda fide.* Mais peut-être qu'on s'attendoit que quelqu'un des sept Religieux l'y porteroit lui même, & que ne s'en étant point trouvé qui pût faire le voyage, & J. B. de Moralès étant mort trois ans après.

après en 1664. & la persécution s'étant élevée l'année d'après en 1665. tout cela a été cause que cet Ecrit n'a point été proposé dans la Congregation de *propaganda fide*. Un mot de réponse sur cette conjecture. Mais ce que je trouve bien étrange est que Navarette qui l'a signé avec sept autres Dominicains de son Ordre, n'en ait pas dit un seul mot dans tous les endroits de ses ouvrages que j'ai lus. Car il s'en faut bien que je les aie tous lus.

L'affaire du libelle * paroît être en fort bon état. Mais quand elle sera finie, il ne faudra pas manquer de denoncer la seconde Partie. Il y a deux choses qui la doivent faire condamner 1. La maniere outrageuse, dont il traite M. de Palafox & l'Archevêque de S. Domingue. 2. Ce qu'il dit des sacrifices solennels de Confucius, que c'est une chose innocente, ce qu'il n'a pû dire sans condamner le Decret d'Innocent X. de 1645. approuvé de nouveau par Clement IX. en 1669.

* La
Défense
des nou-
veaux
Chrétien-
s.

Je vous supplie d'assurer le nouveau Bibliothécaire, que notre Seigneur m'ayant fait la grace de n'être gueres touché que de ce qui regarde sa gloire & les avantages de son Eglise, j'ai eu une grande joie que la providence de Dieu & la

Le Pere
Noris
Augustin, depuis Car-
dinal.

con-

524 DLI. *Lettre de M. Arnauld*
considération de son seul mérite l'ont mis
dans une poste , où il pourra soutenir
avec succès des Théologiens d'un mérite
distingué, qui joignent à des sentimens
très-purs & très-chrétiens une piété sin-
gulière. Des amis trop officieux avoient
déjà fait quelques avances pour me faire
retourner à Paris ; mais aiant su à qui ils
s'étoient adressés pour cela, je leur ai
écrit que je me trouvois bien où je suis,
que je n'en voulois point sortir.

LETTRE DLI.

25. Juill. 1692. *A M. DU VAUCÉL. Sur la Four-*
berie de Douai ; & le desir qu'un ami
avoit de recevoir de ses nouvelles.

Nous ne reçûmes qu'hier l'Ecrit que
nous vous envoions , imprimé par
l'ordre exprès de S. M. C'est apparem-
ment ce que l'Archevêque a voulu op-
poser au *Vain Triomphe*. Au lieu que
c'est plutôt la confirmation de tout ce
qui y est dit de l'oppression des Théolo-
giens de Douai par des voies de fait con-
tre tout ordre judiciaire. Pour donner
quelque couleur à cette oppression on
brouille l'affaire de M. Gilbert avec celle
de ces Théologiens , & on commence
par la première, comme si l'autre n'en
étoit

étoit qu'une suite. On ne dit pas un seul mot de la Fourberie ; ce qui fait voir qu'on l'a tout à fait déguisée au Roi, & qu'on la lui a fait passer pour une adresse fort innocente. On fait passer M. Arnauld sans le nommer pour le chef de cette cabale. Rien n'est plus pitoiable que la sentence de ces Professeurs. Ils exposent d'abord qu'on leur a mis entre les mains, 25. propositions les unes françoises & les autres latines, sans dire de qui elles étoient. Il y a apparence que les latines sont prises des dictées de M. Gilbert. Ensuite la These avec les explications, & puis des extraits de lettres, dont ils disent qu'on leur a mis les originaux entre les mains ; mais ils ne disent pas qu'ils aient vû celles du faux Arnauld. Et cependant cela étoit nécessaire pour bien entendre celles des Théologiens, qui étoient les réponses à celles du fourbe. Et sur tout cela, voici ce que prononcent gravement ces Professeurs : *Iis omnibus diligenter & mature perpensis, censemus plura in illis esse quibus trium primarum propositionum doctrina....disertè renovatur*, sans marquer en quoi. Il n'y a rien qu'on ne puisse condamner en cette maniere. Mais les Théologiens aiant fait trois Ecrits pour leur défense ; un sur la These avec les

explications ; le 2. onze conclusions sur la matiere de la grace ; le dernier, la justification des deux Professeurs, il paroît qu'on n'a fait voir que quelque chose du premier à ces Professeurs, & qu'on leur a caché de ce premier même ce qui autorise leurs explications, & qu'on ne leur a donné aucune connoissance des deux derniers, qui étoient les plus nécessaires pour savoir quelle étoit la vraie doctrine des accusés. On voit donc plus que jamais que toute cette affaire aiant commencé par une insigne fourberie a fini par un coup-gorge.

Au reste Mademoiselle de Vertus me mande qu'elle fait de très-bonne part, *Que la personne qu'on a releguée à Constance (c'est M. Rivette) y passe pour un saint du consentement de l'Evêque. Je le sai très-certainement.* Il y a dans la même lettre de cette personne ce qui suit : *Depuis la mort de M. de Pontchateau, je n'ai pas reçu de nouvelles de M. du Vancel, ou pour mieux dire, il n'en a pas eu des miennes. Puis-je lui en faire avoir par vous ?* Il y a eu depuis ce tems là un de nos paquets d'ici à Paris perdu. Peut-être qu'il y avoit quelque une de vos lettres. Mais en lui faisant réponse je lui dirai de vos nouvelles, & lui parlerai des grands services que vous rendez à l'Eglise

glise au lieu où vous êtes. Elle en aura bien de la joie. Ce que vous mandez du Général des D. est fort beau, & la colere du Cardinal est fort vilaine. Que l'ambition fait faire de bassesses & de lachetés ! Je pense vous avoir déjà mandé que le Marquis d'Hencourt a desavoué par écrit la miserable lettre sur le sujet de notre famille, que le Critique avoit citée à la fin de son libelle. Je suis tout à vous.

L E T T R E D L I I.

A. M. DU VAUCEL. Sur un Projet 1. Aug.
1692.
de reponse à un Écrit touchant la signature du Formulaire; l'avis qu'on lui avoit donné de parler au Pape; le VI. Volume de la Morale Pratique; & une These des Jesuites de Paris.

JE ne vous dis rien en particulier de ce qu'on a découvert. D'autres vous en écrivent. Je vous parlerai seulement d'une reflexion que j'y ai faite, & que je ne doute point que vous ne fassiez aussi. C'est que la grande lettre que l'on prétend faire écrire, roule toute sur l'autorité de la Constitution d'Alexandre VII. sur l'autorité des Evêques qui est engagée dans cette affaire; sur les maux chimeriques

ques que l'on a prétendu empêcher par cette exaction de serment, qui sont tout fondés sur le phantôme du Jansenisme que l'on suppose sans aucune preuve être quelque chose de réel. Mais que l'on ne répond rien à ce qu'on a si bien prouvé dans l'une & dans l'autre *Supplicatio*. 1. Que c'est prendre le nom de Dieu en vain que de jurer d'une chose qui n'est pas tout à fait certaine. 2. Qu'un fait non notoire & contesté parmi les Theologiens ne peut devenir assez certain par la seule décision de l'Eglise pour qu'on en puisse jurer sans offenser Dieu. 3. Que cette nouvelle exaction de serment touchant un fait contesté ne peut que causer beaucoup de trouble, comme elle a déjà commencé de faire, & être cause d'une part que beaucoup de personnes foibles s'exposeront plutôt à offenser Dieu en jurant de ce qui ne leur est pas certain, que de n'être pas admis aux ordres, ou être exclus des benefices; & de l'autre que les plus gens de bien en seront exclus parce qu'ils ne voudront pas se parjurer. 4. Qu'on ne dit rien de ce qui s'est fait sous Clement IX. quoique ce soit à quoi on doit avoir plus d'égard selon cette maxime de droit : *Posteriora jura derogant prioribus*.

On peut ruiner par là toute la lettre des Jesuites par un Memoire assez court.

Car

Car pour la Constitution d'Alexandre VII. on peut dire, ce qui est vrai, qu'il ne l'a pas faite de lui-même, mais en étant sollicité par le Roi, prévenu de cette pensée, qu'on ne contestoit sur le fait, que pour soutenir les erreurs des V. propositions; & que c'est ce qui fut cause que le Pape appelle *filios iniquitatis* ceux qui ne pouvoient se résoudre à signer simplement le formulaire du Clergé, qui avoit eu pour fondement la prétendue inséparabilité du fait & du droit, comme il paroît par la Relation de M. de Marca, & par divers Ecrits du P. Annat; que plusieurs des plus considérables Evêques n'ayant pû s'accommoder de ce nouveau formulaire, qu'en l'expliquant & distinguant la creance qu'on devoit au droit du respect qu'on devoit au fait, cela avoit excité de grands troubles, qui avoient été apaisés par les informations qui furent données au Pape Clement IX. ensuite de la lettre des 19. Evêques &c. Vous savez fort bien ce qu'il faut dire là dessus.

On pourra ensuite passer à ce que disent ceux qui ont engagé l'Archevêque de Malines à cette nouvelle exaction de sermens, que son autorité étant engagée à ce qu'il s'est cru obligé de faire pour le bien de son diocèse, il seroit bien fâcheux qu'il fût obligé de reculer. *¶* Que ce

sont les Jesuites, qui l'ont engagé mal à propos; qu'il n'a point eu droit de se servir d'une Constitution qui n'avoit été faite que pour la France: qu'il devoit savoir si le Pape trouveroit bon qu'on l'étendît aux Pais-bas; que des Evêques avoient été de cet avis, aussi bien que M. l'Internonce, mais que les Jesuites ayant peur qu'on n'approuvât pas à Rome cette nouveauté, qui ne pourroit que causer du trouble, l'avoient poussé à faire ce qu'ils ont eu la présomption de croire qu'ils feroient bien approuver, quand il auroit été fait; qu'il est donc de la dernière consequence de ne pas autoriser une telle entreprise, qui ne peut faire que beaucoup de mal. C'est ce qui a été marqué auparavant.

Mais nous nous imaginons que vous aurez suivi l'avis de ceux qui jugeoient à propos que vous vissiez le Pape, & que vous l'entretinsiez, puisqu'il est de si facile accès. Ne pourriez-vous point lui avouer que vous avez beaucoup voyagé, & que quoique vous ne soiez pas de l'Université de Louvain, vous aviez demeuré quelque tems en Hollande, & aviez fort connu M. l'Evêque de Castor, dont vous lui diriez du bien, & que vous êtes aussi fort instruit de ce qui se passe à Louvain, & que vous savez certainement que
tout

tout ce qu'il y a de bons Pasteurs dans les Païs-bas , tant Hollandois qu'Espagnols , sont ceux que les Jesuites tâchent de décrier sous les noms de Jansenistes & de Rigoristes , & lui compter ensuite le bien qu'ils font dans leurs paroisses. Je crois que rien ne seroit plus avantageux que de lui faire avoir une grande idée de ceux que l'Archevêque de Malines persecute , étant poussé par les Jesuites. Ce sont des pensées bien vagues. C'est à vous à juger de ce qui est faisable. Ne voiez-vous point le Cardinal Colorado ? Ne le pourroit-on point gagner en lui faisant remarquer en quelle odeur de pieté sont morts les 4. Evêques ? Je ne sai si vous avez le *Pastor bonus* de M. Opstraet. Il y a à la fin de beaux exemples de bons Curés des Païs-bas. Il y a aussi quelque chose de fort beau de M. Huygens & de M. Flemal dans les *Notæ in Epistolam*.

Je n'ai garde de mander à personne, ce que vous aurez appris de ce bon Missionnaire de la Chine, & encore moins de m'en servir dans aucun livre.

On nous a envoyé la 1. feuille du 6. volume de la Morale Pratique, qui est des Idolatries Chinoises. Mais il n'aura pour titre que *Histoire des differens &c.* Rien n'est plus fort que ce volume, & on ne craint pas que les Jesuites y puis-

sont faire aucune reponse. Mais cela me fait souvenir qu'il seroit bon de demander à M. Quem, si les Jesuites continuent toujours à permettre les Idolatries Chinoises. Ce n'est pas pour me servir de preuves, car j'en ai de reste, mais seulement pour savoir ce qui en est.

Les Jesuites de Paris ont soutenu de nouveau une These, presque en mêmes termes que celle qui vous a été envoyée, dans laquelle ils mettent entre les erreurs des Prédestinatiens la prédestination gratuite, selon laquelle avant la prévision des merites les uns sont prédestinés à la gloire, & les autres en sont exclus, ce qu'ils expriment par ces termes odieux, qui sont néanmoins de S. Augustin, *sont prédestinés à la peine*, quoique le P. Petau soit obligé de reconnoître contre Hincmar que c'est la doctrine de S. Augustin. D'où vient que les Dominicains ne se sont pas élevés contre cette These?

L E T T R E D L I I I .

A M. DU VAUCEL. Sur la signature du Formulaire que l'on exigeoit dans les Pais-bas; & l'Ecrit de M. Simon, intitulé Avis important. 8. Août
1692.

Nous apprehendions que l'affaire du Formulaire n'allât pas si bien que vous nous l'aviez mandé par le dernier ordinaire; ce que nous avons decouvert nous faisoit craindre que vous n'eussiez été mal informé. Mais nous ne doutons plus présentement qu'on n'ait envoyé de nouveaux ordres à l'Archevêque de ne plus rien demander, & quoi qu'on ait pû ajouter, comme a dit l'Internonce, *jusques à ce que le S. Siege en ait ordonné autrement*; nous jugeons assez que c'est le stile ordinaire. Mais qu'il n'y a plus d'apparence que l'intrigue des Jesuites puisse faire changer les resolutions qu'on a prises par trois fois: d'autant plus que vous aurez reçu presentement la refutation de leurs libelles. Il semble donc que l'on peut regarder cette affaire comme terminée. Et on espere que les deux autres qui regardent les denonciations & le 3. volume, auront une aussi bonne issue.

Je ne sai ce qu'on attend pour censu-

534 *DLIII. Lettre de M. Arnauld*
rer les livres du critique. Car les deux
tomes sur le N. T. l'un sur le texte, &
l'autre sur les versions, sont imprimés il y
a long-tems. Et c'est d'ailleurs un très-
méchant homme. Il desavoue son der-
nier libelle (*Avis important à M. Arnauld*)
où il contrefait l'ami de ce Docteur, par-
ce qu'il a été très-mal reçu. Mais on
fait certainement qu'il est de lui. Car
c'est un fait attesté par un libraire de
Rouen à qui il l'avoit donné à imprimer,
& qui le refusa en ayant pris conseil d'un
homme de merite: c'est ce qu'on a appris
du libraire même & de sa femme. On
fait de plus très-certainement que la pre-
tendue lettre du Marquis d'Hencourt, à
qui il fait dire que mon Pere étoit Hu-
guenot, & que M. d'Andilly & moi
sommes nés Huguenots, est une lettre
qu'il a fabriquée par une noire malice.
On en a un desaveu de ce Marquis, quoi-
que n'ayant pas voulu se convertir, il soit
presentement en Angleterre. Ce desaveu
est dans une lettre à Madame de Batilly
Sœur de M. le Marquis de Feuquiere,
mort à Madrid Ambassadeur de France.
Je ne sai si on ne vous a point envoié
ce desaveu. Mais vous en pouvez parler
comme d'une chose certaine. Ce Criti-
que passe dans Paris pour très suspect d'être
Socinien. Mais on ne lui ose rien dire,
par-

parce qu'il s'est mis sous la protection des Jesuites, & qu'il leur est entierement devoué. Il est bon de faire entendre tout cela à M. Albin*, & presentement qu'on est assuré que l'*Avis important* est du Critique, il seroit bon aussi de le faire censurer...

* Le
Cardinal
Casanata

L E T T R E D L I V.

A M. DU VAUCEL. *Sur deux voia-* 15. Août
ges que M. l'Evêque d'Angers avoit fait 1692.
à Rome; l'auteur de la Bibliotheque Uni-
verselle; le parti qu'avoit pris M. Du-
pin dans les matieres de la grace; un
écrit que M. Simon preparoit.

LE defunt Prelat a été deux fois à Rome. En 1620. aussi-tôt après la mort de M. Arnauld son Pere. M. le Cardinal Bentivoglio qui avoit été fait Cardinal étant Nonce en France, l'y mena en s'en retournant. Et il a demeuré 5. ans dans le Palais de ce Cardinal, qui l'a toujours estimé & aimé comme s'il eût été son propre frere. Il y fut dès ce tems-là fort estimé pour sa pieté & pour sa sagesse. Il y retourna en 1645. ou 47. par ordre de la Cour, pour racommoder Innocent X. avec la France & avec la maison Barberine, & ce fut en ce tems-là que M.

le Cardinal Casanate l'a vu y faisant une belle figure sous le nom d'Abé de S. Nicolas. Et quelques années après son retour il fut nommé Evêque d'Angers.

L'auteur de la Bibliothèque Universelles est, comme vous dites fort bien, un misérable Socinien; & vous avez raison d'admirer qu'on le souffre en Hollande écrire de si méchantes choses. Mais pour M. Grotius, il n'a rien écrit de positif pour le Socinianisme, lors même qu'il n'étoit pas encore éclairé, qui est le tems où il s'est le plus déclaré pour les Arminiens. Mais il faut remarquer que dans la dispute entre les Arminiens & les Gommaristes, les premiers ont eu tort en ce qu'ils ont dit sur la prédestination & sur la grace; mais ils ont eu grande raison en combattant l'inamissibilité de la justice, & la certitude du salut que les derniers attribuoient à tous les vrais fidèles: or depuis qu'il a écrit contre Rivet, qui est le tems où il a commencé à voir plus clair, il n'a poussé Rivet que sur ces deux derniers points, en quoi il a rendu un très-grand service à la Religion, aussi bien qu'en ce qu'il a dit pour montrer contre les Protestans, que c'est une revérie d'expliquer du Pape ce qui est dit de l'Antechrist dans l'Apocalypse & dans la 2. aux Thessaloniens. Je ne doute pas
ne-

neanmoins qu'il ne soit toujours demeuré dans les sentimens des Jesuites touchant la grace, comme beaucoup d'Arminiens qui se rendirent Catholiques se voiant condamnés par le Synode de Dordrecht, & qui ne se crurent pas obligés de changer de sentiment sur des points que l'on souffroit qui fussent enseignés dans l'Eglise Romaine.

Ce n'est point de M. le Clerc que M. Du Pin a pris ce qu'il y a de mal dans sa Bibliothèque Ecclesiastique, c'est plutôt des Conférences qui se tenoient chez M. de Launoi, qui s'étoit mis dans la tête qu'il y avoit deux sentimens de l'Eglise touchant la grace; l'un de S. Augustin & de ceux qui l'avoient suivi; l'autre des Peres qui l'avoient précédé & des Semi-pelagiens, & qu'on ne devoit condamner personne pour l'une ou l'autre de ces deux opinions. Et c'est ce qui fut cause qu'il ne voulut jamais signer la Censure *. C'est dommage que M. Du Pin se soit engagé dans ce tiers parti. M. de Fréne † lui a écrit sur cela de fort belles lettres, mais il n'y a pu rien gagner. Pour le Critique, il y en a qui croient bien savoir que c'est un franc Socinien. On dit qu'il écrit contre ce qui le regarde dans les Steyaertes. On verra comment il s'y prendra; mais comme je vous ai

* De la Proposition de M. Arnauld faite en Sorbonne en 1656.

† Le P. Quelcui.

mandé par ma dernière, on devroit déjà avoir condamné ses livres pour 3. ou 4. points: l'inspiration des livres sacrés: la maniere dont il parle du Mahometisme: le tort qu'il fait à l'Eglise en affoiblissant la solidité des preuves touchant la creance de l'Eglise Greque sur l'Eucharistie, & ce qu'il attribue à l'Eglise des trois premiers siècles, de n'avoir point trouvé mauvais qu'on renversât & qu'on changeât les paroles des Ecrivains Canoniques dans les originaux même.

Il est bien facheux qu'on n'ait rien fait ni pour l'Enfance, ni pour l'Archidiacre d'Alet, ni pour M. Peissonnel, ni pour l'exclusion du miserable De Camps. D'autres vous écrivent des affaires de ce païs. Je suis tout à vous.

L E T T R E D L V.

22. Août
1692.

A M. DU VAUCEL. Sur les éclaircissmens qu'il lui avoit donné touchant les affaires de la Chine; & ce qu'il disoit dans un de ses Ecrits sur la prohibition des livres.

JE suis satisfait des éclaircissmens que vous m'avez donnés sur les affaires de la Chine. C'est à quoi je m'en suis tenu en achevant le 6. Volume. On s'en

va imprimer la 9. Partie des Difficultés. J'ai supposé que vous vous étiez rendu aux raisons que j'avois de ne point traiter dans un ouvrage exprès & tout à fait séparé des Difficultés, ce que vous approuviez que l'on fît contre le Decret des 31. Propositions. Cela m'auroit fait perdre de grands avantages, & n'auroit été bon à rien. Les deux propositions 7. & 8. dans lesquelles vous aviez cru d'abord que l'on ne devoit point entrer, sont les fondemens de la Morale Chrétienne, qu'on n'osera plus soutenir, si on les laisse passer comme bien condamnées par ce Decret. Car si personne ne s'y oppose, on dira que le consentement de l'Eglise y sera intervenu, & que par là il aura acquis une autorité infailible Il en fera de même de beaucoup d'autres propositions de ces 31. Et je trouve de plus que c'est rendre un grand service à l'Eglise de traiter à fond la matiere des prohibitions des livres; ce qu'aucun catholique n'a encore fait. Le pis qui peut arriver est qu'on mette celui-ci parmi les livres défendus. Mais il porte avec lui le remede à la plaie qu'on lui voudra faire. Car en le relisant tout de nouveau, j'ai trouvé que tout ce qu'on y dit est si raisonnable, qu'il n'y aura point d'homme d'esprit pour peu qu'il soit équitable,

ble, qui ne soit contraint de s'y rendre. Et c'est ce qui me fait espérer que les Censeurs Romains aimeront peut-être mieux le laisser passer sans rien dire, que de s'exposer à la censure du genre humain en condamnant ce qui sera approuvé de tout le monde.

Ce qui est bien certain est que quoi qu'il arrive, j'aurai pour moi toute la France, qui se moquera de la condamnation d'un Ecrit, qui ne fait que soutenir la possession où elle se maintient depuis longtems, de ne point déferer aveuglement à ces prohibitions Romaines, & de n'approuver que celles qui sont manifestement justes & raisonnables. Je considère néanmoins encore davantage le bien que cela fera en ce pais-ci en detrompant une infinité de bonnes personnes, qui jusques ici se sont laissé reduire en servitude par ce sophisme que M. Steyaert fait tant valoir: que dans le doute on doit suivre le plus sûr parti; & que le plus sûr est de point lire un livre défendu quel qu'il soit, parce qu'on court quelque danger d'offenser Dieu en le lisant, & qu'on n'en court point en ne le lisant pas. Et c'est à quoi je me persuade avoir fort bien répondu.

L E T T R E D L V I.

A M. DU VAUCEL. Sur l'entêtement de M. Steyaert au sujet du Formulaire; & la conduite qu'il tenoit dans les Visites de son Vicariat. 29. Août 1692.

ON dit que M. Steyaert est plus entêté que jamais à soutenir l'affaire du Formulaire; qu'il a écrit à Rome, qu'il falloit avoir quelque marque pour reconnoître les Jansenistes, & qu'on ne pouvoit avoir que celle-là, & que s'il ne s'en pouvoit servir dans son Vicariat, qu'il aimeroit autant le quitter. Si cela étoit vrai, il seroit bon qu'on le prît au mot, comme il arriva à l'Archiduc Leopold. Car les Jesuites lui aiant conseillé d'écrire en Espagne pour se plaindre que son pouvoir étoit trop borné, & que si on ne lui en vouloit donner un plus ample, il suppleroit S. M. de le décharger du gouvernement, ce fut le parti que l'on prît, & on lui envoya un successeur, qui fut Dom Jean d'Autriche. On en devoit faire autant à M. Steyaert qui s'acquitte fort mal de sa charge de Vicairé Apostolique. Car on fait d'un Ecclesiastique du païs, que tout ce qu'il a fait dans sa dernière visite est de deman-

der au Curé où il serre le Saint Sacrement & les saintes huiles, dire quelque-fois qu'il faudroit qu'ils fussent dans un lieu plus net & plus décent, ou quelque chose semblable; demander ensuite les Marguillers, qui après quelque petit entretien lui donnent six florins, & un patacon pour son valet, & cela va si vite, qu'il fait souvent jusqu'à cinq visites en une journée.

Il y a des choses plus importantes, dont on a promis des informations plus particulieres, comme entr'autres qu'ayant été averti qu'un Vice-Pasteur aiant causé un grand scandale, parce qu'il avoit porté le S. Sacrement en une procession étant si ivre qu'il chanceloit, & que l'on craignoit à chaque pas qu'il ne le laissât tomber, & qu'il l'avoit mis ensuite entre des chandeliers à un côté de l'autel, au lieu de le mettre en sa place, il l'avoit suspendu de sa charge de Vice-Pasteur, mais que le Baillif du Village qui a accoutumé de boire avec lui, aiant intercedé pour lui, il l'avoit retabli sans autre façon. Il y a encore une autre histoire, qui est une plus grande preuve de sa mauvaise conduite, mais elle est trop longue pour tenir dans cette lettre, & je ne la fai pas assez bien.

On vous envoie la suite de ce qu'on
vous

vous a déjà mandé d'Oudenarde. Il y a la copie d'une fort bonne lettre de M. l'Evêque de Gand, quoi qu'il ait un Frere Jesuite. Elle fait bien voir que tout ce qu'on dit des prétendus Janse- nistes ne sont que des mensonges, & qu'on le decouvriroit aisement, si on vouloit prendre la peine de s'en informer, comme a fait ce Prelat.

LETTRE DLVII.

A. M. DU VAUCEL. Il lui parle ^{5. Sept. 1692.}
des Remarques sur le livre du P. Tellier ;
& des derniers volumes de la Morale
Pratique.

LEs Remarques sur le livre du P. Tel-
 lier sont de si petite lettre & si diffi-
 cile à lire, que si j'avois été seul, je
 n'en aurois pû rien faire. Car ma vûe
 s'est bien affoiblie depuis quelque tems.

Elles sont fort belles, & prouvent fort
 bien ce que l'auteur avoit entrepris, qui
 est que ce Jesuite au lieu de s'attacher à
 Jurieu & au Moraliste, comme son titre
 le portoit, n'a presque fait autre chose,
 que de calomnier de saints Prelats, & de
 très-zelés Missionnaires, principalement
 des deux Ordres de S. Dominique & de
 S. François. Mais il y a deux fautes
 très.

544 DLVII. Lettre de M. Arnauld
très-considérables ; l'une d'omission , &
l'autre de commission.

Celle d'omission est , qu'on a omis de remarquer entre les piéces fausses qu'il a fabriquées , la lettre de l'Archevêque de Manille & de l'Evêque de Zebut , qu'il prétend qu'ils avoient écrire en faveur des Jésuites , pour se retracter d'une qu'ils avoient écrite contr'eux. Rien n'est plus faux que cette prétendue retractation , comme on peut voir dans le 3. vol. de la Morale Pratique chap. 22. On pourroit compter une autre omission , qui est de n'avoir rien dit contre ce que ce Jésuite dit *du mensonge* de l'Abé du Ferrier.

La faute de commission est bien plus grande. C'est que l'on dit en deux ou trois endroits de ces Remarques , que la Lettre du P. Jean Garcias , que le P. Teller rapporte en deux endroits , & dont il prétend tirer de grands avantages ,
EST FAUSSE. Ce qui n'est pas vrai. Car Navarette la reconnoît pour véritable , Tom. 2. p. 475. Mais bien loin qu'elle soit pour eux , elle est tout à fait contre eux à l'égard des Idolatries Chinoises , qui est le point capital de leur différent , comme je l'ai fait voir dans les feuilles du 6. Volume qui vous seront envoyées par le prochain ordinaire. Mais
il

il y a une autre difficulté touchant ce même Jean Garcías. C'est que l'auteur du *Theatro* rapporte de lui une 2. lettre fort longue, où il est fait mention de cette première: & cette 2. lettre se trouve traduite en françois dans le 2. Tome de la Morale Pratique. Et c'est celle là que le P. Tellier prétend être fausse. Au lieu qu'on lui prouve dans les feuilles que vous verrez bien-tôt, qu'il n'a eu aucune raison de la prétendre fausse.

A l'égard des trois autres lettres de trois Dominicains, de S. Timothée, Coronado, & de Alcala, l'auteur des Remarques a raison de soutenir que les deux premières sont fausses, & que la 3. ne dit rien. Au reste vous ne nous dites point de qui sont ces Remarques, & ce qu'on en veut faire. Si c'est qu'on a cru qu'on les pourroit imprimer en ce país, ce ne seroit pas mon avis. Le commencement est fort beau, & decouvre bien le méchant dessein des Jesuites: mais le reste est trop court & trop étranglé pour être donné au public. C'est affoiblir une bonne cause, que de ne la pas traiter dans toute sa force.

Je crois que dans deux mois le 6. volume sera achevé d'imprimer. Je travaille presentement au 7. & il est bien avancé. Il y aura deux parties. La 1. sera
des

des autres differens que les deux Religions ont eue avec les Jesuites, comme de ne point montrer le crucifix, de ne point faire observer les commandemens de l'Eglise &c. La 2. des manieres peu chrétiennes, dont les Jesuites ont traité les deux Religions; & je mettrai sur la fin le memorial présenté au Conseil d'Espagne par M. d'Heliopolis, en Espagnol & en François. Quand il sera mis en état d'être imprimé, je pourrai travailler à un 8. qui ne sera qu'un Recueil de pieces ramassées qui serviront à prouver que les Jesuites qui osent traiter leurs adversaires de calomniateurs, ne font eux mêmes autre chose que calomnier leurs adversaires. Je commencerois par les Factums contre le P. Hazart. Si ces 8. Vol. étoient achevés, je pourrois laisser les Jesuites en repos, pourvu qu'ils ne me dissent plus rien. Ce que font les Jesuites à Madrid contre M. Arnauld est de bien méchante foi. J'en pourrai dire un mot dans la Préface du 6. Volume. On devroit traduire en Espagnol ce 6. Volume. Il y a beaucoup de choses prises de Navarette qu'on trouveroit toutes traduites. Et on pourroit laisser en latin les Réponses de Rome de 45. de 56. de 69. & de 74. Ainsi un Espagnol qui sauroit le François n'auroit pas beaucoup

coup de peine à faire cette traduction. Rien ne pourroit être plus avantageux pour l'honneur des deux Religions que les Jesuites ont si mal traités. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que vous nous envoiiez la premiere des deux lettres en Espagnol. Aiez seulement soin de les bien garder. Mais ce seroit une chose admirable, si on pouvoit avoir les actes qui justifient Dom Pardo, & qui convainquent les Jesuites de calomnies. Cela viendrait bien pour notre 8. vol. Je suis tout à vous.

L E T T R E D L V I I I .

A M. DU VAUCEL. Sur une nouvelle de la Chine qu'il lui avoit mandée; 11. Sept. 1692.
ce qu'il en avoit appris lui même touchant la maniere dont s'y conduisoient les Jesuites qu'il lui dit être important de faire connoître pour ce qu'ils sont.

J'Ai eu bien de la joie d'apprendre ce que vous me mandez de la mission de la Chine: que les Missionnaires François ont penetré jusqu'à une Province de Nort, où l'Evangile n'avoit point encore été prêché, qu'ils y ont formé une Eglise & qu'ils se sont bien gardés de souffrir qu'elle fût mêlée de Christianisme & de
Pa-

Paganisme, comme sont encore celles des Jesuites, qui sont aux prises sur cela avec les Dominicains. Cela m'a fait avoir une pensée, qui est de mettre à la fin de la Préface du 6. vol. qui s'imprimera après tout le reste, comme une espece de P. S.

[Nous apprenons par les dernieres nouvelles venues de la Chine, que les Jesuites y continuent toujours à permettre à leurs Chrétiens les cultes que les Gentils rendent à leur maître Confucius & à leurs defuncts; mais que les autres Missionnaires sont toujours fermes à ne point souffrir ce melange du Paganisme avec le Christianisme, & que les Dominicains sont aux prises presentement sur cela avec les PP. de la Compagnie. C'est ce qui rendra cette HISTOIRE-ci plus utile; puisque l'on espere que cette dispute s'y trouvera si bien éclaircie & pour le fait & pour le droit, qu'il n'y aura point d'homme d'esprit, qui ne juge facilement que jamais cause ne fut plus mechante que celle que la Société s'obstine de soutenir.]

Voilà ce que je pourrois mettre, au cas que cela ne fît point de peine à celui qui vous a parlé. Car pour peu que cela lui en fît, j'aimerois mieux perdre cet avantage. Répondez-moi promptement

sur

sur cela. Mais il est bien facheux que le Nouveau Testament ne soit point traduit dans les langues de ces peuples là. Les Jesuites empêcherent autrefois que leurs Peres, qui savoient bien la langue Chinoise fissent cette traduction, lorsque le Pape les y exhortoit (Voiez 2. Tome de la Morale Pratique.) Ils l'ont voulu depuis, & ce fut le P. Lupus, qui étant à Rome empêcha qu'on ne leur permît, en quoi il fit très-mal. C'est ce qu'on apprend du P. Sabbatin dans la vie du P. Lupus.

Il y a eu autrefois une dispute entre les Missionnaires touchant certains mots Chinois que les uns disoient pouvoir signifier par exemple le *S. Esprit*, les autres soutenant, qu'ils ne le pouvoient pas signifier. Navarette est fort pour ces derniers. Mais je crois qu'il a tort. Car un son ne signifiant rien de soi-même, une Religion toute entiere comme est la chrétienne, peut prendre un son Chinois, qui signifie quelque chose d'aprochant de ce que nous appellons *Esprit*, & le determiner à signifier le Saint Esprit. Et quand cette determination est faite par toute une Eglise, on ne peut douter qu'il ne signifie alors le *S. Esprit* dans la forme du batême, quoiqu'il ne le signifie pas dans l'usage des Gentils. Et c'est
ce

ce qui est arrivé à beaucoup de mots Grecs que les 70. & les Apotres ont déterminés à signifier des choses, qu'elles ne signifioient nullement parmi les Paiens Grecs, comme le mot d'ἄγγελος n'a jamais signifié parmi les Paiens qu'un Messager, & non ce que nous entendons par le mot d'*Ange*. Il me semble que cela resoud toutes les difficultés que Navarrette fait sur ce sujet.

C'est autre chose quand on demande si Confucius a entendu le vrai Dieu par le *Roi d'en haut*. Car il y a grande apparence qu'il n'a entendu par là que le ciel materiel. Mais laissant là ce qu'a cru Confucius, rien n'empêcheroit que les Chrétiens ne pussent présentement déterminer ces mots *Roi d'en haut*, à signifier le vrai Dieu. On pourroit néanmoins chercher quelque autre mot pour éviter l'équivoque.

J'ai fait usage de la dernière piece que vous m'avez envoyée, qui est une lettre écrite de Manille par un Dominicain de Florence nommé *Victorio Ricci* aux Cardinaux *de propagandâ fide* du 1. Juin 1674. Elle est terriblement forte contre les Jésuites. Ce qui fait voir que ceux qui ont du zèle pour l'Eglise ne consultent point ce qui est du goût de la Cour Romaine, quand il s'agit d'en représenter les
maux

maux, j'entends, les maux de l'Eglise. Il dit pas exemple : *Postquam talia facinora expertus sum, D. O. M. quotidie obsecro ut Jesuita ad semitam rectam convertantur salutis.* Mais je n'ai pas cru devoir mettre ce qui suit : *Pertimesco enim quod si Societas ista contra Ecclesiam prolabatur, nulla erit in orbe acerbior persecutio, sunt enim hi viri, uti bonis temporalibus opulenti, summopere in mundo potentes, in negotiis callidi, in eventibus versuti &c.* Cependant il proteste à la fin devant Dieu qu'il ne parle point par passion & par émulation, mais dans la seule vûe de la vérité. Il paroît donc naturel de parler fortement contre un Ordre Religieux, quand on est persuadé qu'il est pernicieux à l'Eglise, & c'est la servir que de donner cette opinion à ceux qui n'y apportent pas les remedes qu'il faudroit pour être prévenus en sa faveur. Ce seroit mal fait, je l'avoue, si cette opinion étoit mal fondée. Mais quand on est aussi assuré, qu'on l'est des Jesuites (par tant d'exemples qu'ils donnent par tout de leur mauvaise conduite) on ne peut trop les faire connoître pour ce qu'ils sont, selon cette parole dont ils sont eux-mêmes convenus : *Interest Reipublicæ cognosci malos.* Il ne paroïsoit pas y avoir un plus homme de bien

bien dans tout le corps que leur General.

* Le
Prince
Ernest de
Hesse-
Rhinfels.

Le P. Vota dans une lettre qu'il a écrite au Prince *, dit que c'est un saint, & qu'il a le vrai esprit de S. Ignace. Cependant vous voiez avec quel zèle il embrasse les plus méchantes causes de sa Compagnie, le livre du P. Tellier, le péché Philosophique, le renouvellement du Formulaire, la part qu'il a prise à la Fourberie de Douai en n'en disant rien à ceux qu'il ne peut ignorer qui en sont les auteurs, *qui non vetat peccare, cum possit, jubet*. On peut donc dire des corps si repandus: *A plantâ usque ad verticem non est in eo sanitas*. Il n'y auroit qu'une grande humiliation qui les pourroit faire revenir à eux-mêmes. Et on ne peut la leur procurer qu'en détrompant ceux qui les croient meilleurs qu'ils ne sont.

L E T T R E D L I X.

A M. DU VAUCEL. Sur la neu-<sup>3. Ode
1692.</sup>vieme partie des Difficultés ; la crainte que quelques amis avoient touchant certains points qui y sont traités, le sixieme volume de la Morale Pratique ; les sollicitations que faisoient les Jesuites auprès de M. l'Archevêque de Malines pour l'engager à ne point deferer à l'ordre venu du S. Siege sur la signature du Formulaire.

ON vous envoie 8. ou 9. feuilles de la 9. Partie *. Et ainsi vous pourrez aisément par là juger de toute la piece. Car c'est ce qu'il y a de plus fort. Je ne condamne pas la fraieur de vos amis, mais après y avoir bien pensé devant Dieu, je n'ai pas cru qu'on y dût avoir égard. Tant qu'on aura pour ces Decrets une obéissance aveugle, on ne pourra plus soutenir les plus grandes verités de la grace & les mieux établies par l'Ecriture & par la Tradition, qu'en se rompant la tête pour éluder ces Decrets par de pitoiables gloses, dont il sera aisé aux ennemis de ces verités de faire voir l'absurdité, ce qui leur donnera lieu de soutenir avec avantage les erreurs contraires. C'est ce que je

* Des
Difficul-
tés.

m' imagine avoir fait voir démonstrativement en examinant le Decret des 31. propositions. Vous êtes demeuré d' accord qu'il étoit bon de le combattre : mais quand fera-ce, si on s'arrête aux apprehensions qu'ont vos amis ? N'en pourra-t-on pas toujours avoir de semblables ? Si on attend plus long-tems, on dira qu'il a été reçu par toute l'Eglise, & que par là il est devenu infallible. Le Pontificat de celui qui l'a publié est encore en assez mauvaise odeur, ce qui fera mieux recevoir ce que l'on dira pour en affoiblir l'autorité, au lieu qu'avec le tems on oubliera sa mauvaise administration, & on se souviendra seulement qu'il a été Pape. Ce n'est pas que l'on fonde sur ses défauts personnels la nullité de ce Decret : mais c'est qu'on est naturellement plus disposé à bien recevoir ce qu'on dit contre ce qu'a fait un Pape qu'on n'estime guere, quand on a d'ailleurs un juste sujet de trouver mauvais ce qu'il a fait.

• M.
Henne-
bel.

Je ne vois pas que cela puisse nuire à notre ami * qui va à Rome. Il peut dire, ce qui est vrai, qu'il n'avoit vû quoi que ce soit de cette Partie, & qu'il ne fait ce que c'est. On fait fort bien à Rome que je ne consulte que Dieu & ma conscience dans tout ce que je fais, & que quoique j'estime ces MM. de Louvain,

vain, je ne prends point conseil d'eux, & qu'ainsi, que cela soit bien ou mal, ce n'est point à eux d'en répondre. Mais si leur considération me devoit empêcher de publier presentement cette 9. Partie, il faudroit se résoudre de ne la publier jamais. Car aiant toujours à menager les Romains, on dira toujours qu'il ne faut rien publier qui les puisse mettre en mauvaise humeur. Et cependant l'autorité de ces Decrets s'étant affermie, la vérité se trouvera accablée. Enfin je suis persuadé que le mal que l'on peut craindre de la censure de cet Ecrit, sera fort petit, parce qu'il porte avec lui son antidote; mais qu'on en peut esperer un fort grand bien, parce qu'il paroît si convaincant, qu'il est presque impossible que tous les gens d'esprit n'en soient persuadés, & qu'une infinité de gens de ce païs-ci se detromperont de la fausse imagination qu'ils ont, qu'on doit avoir une obéissance aveugle pour tous ces Decrets de Rome. J'ai retranché diverses choses qui auroient pû paroître dures, & il me semble que je n'y ai rien laissé qui ne paroisse tout à fait conforme au bon sens, & à l'équité naturelle. Après tout je n'ai eu que Dieu & la vérité en vûe; & quand cela est, on ne doit pas tant envisager le mal qui nous en peut arriver de

la part des hommes, qu'on n'ait encore plus de confiance en la protection de Dieu.

Le 6. volume qui est des idolatries Chinoises sera achevé d'imprimer dans 15. jours ou trois semaines au plutard. Je travaille au 7. & il est bien avancé. Il aura pour titre : *Suite de l'histoire des differens entre les Missionnaires de la Chine; divisée en deux parties.* La 1. sera du crucifix, des ceremonies du batême, des commandemens de l'Eglise &c. La 2. des traverses que les Jesuites ont faites aux autres Religieux. J'y ferai entrer la lettre de Victorio Ricci, que vous m'avez envoyée il n'y a pas long-tems. Mais je passerai aux traverses qu'ils ont faites au Japon aux autres Missionnaires, en défendant de nouveau la Lettre de Sotelo, & le Memoire de Collado : c'est à ce dernier présentement que je travaille. Et je demélerai parfaitement bien toute son histoire par le moien de divers memoires que j'ai eu de vous il a long-tems. Ces deux volumes feront bien pour les affaires de la Chine qui se traitent présentement. Ce que vous nous en mandez fait pitié.

Je reviens à l'affaire de la Chine qui se traite présentement à Rome. Si vous vouliez en faire une lettre qui pût servir à faire connoître l'interêt qu'a le Roi de France d'empêcher qu'on n'ôte aux Evêques

ques François Vicaires Apostoliques le gouvernement de la Chine qui leur avoit été donné par trois ou quatre Papes consecutifs, nous la pourrions faire mettre dans les lettres historiques qui s'impriment tous les mois en Hollande par un Imprimeur Catholique, qui nous est fort ami. Je suis tout à vous.

On vous envoie une nouvelle lettre par laquelle vous verrez que les Jesuites ne se rendent point, & qu'ils poussent toujours M. de Malines à ne point deferrer aux ordres du S. S. sous prétexte d'un ridicule scrupule: & ils ne veulent pas qu'il en ait de tenir pour hérétiques, par le jugement du monde le plus temeraire, les meilleurs Ecclesiastiques de son Diocèse: *Excolantes culicem, & camelum glutientes.* Pourquoi ne craint-il point en ordonnant des Jesuites, d'ordonner des calomniateurs, des fourbes, & des Semi-pelagiens? Je ne sai s'il est à propos que vous montriez cette lettre. Vous pourriez vous contenter d'en dire la substance, comme une chose qui vous a été mandée par une personne qui en étoit très bien informée.

L E T T R E D L X.

ro. O20. 1692. *A M. DU VAUCEL. Sur une nouvelle Edition qui se devoit faire du livre du P. Tellier, intitulé Defense &c.*

JE ne sai quelle conscience peut avoir un homme, qui s'échaufe si fort a empêcher qu'un aussi méchant livre & aussi rempli de faussetés & de calomnies qu'est celui du P. Tellier ne passe pour condamné. Je ne vois pas non plus quel avantage pourront tirer les Jesuites de cette nouvelle édition corrigée, faite à Paris. Car s'ils en ôtent les calomnies contre le P. Ribas, le P. Collado, l'Abé du Ferrier, M. Van Viane &c. ce sera un aveu public qu'ils avoient avancé ces calomnies. S'ils retranchent les trois lettres que j'ai fait voir par des preuves incontestables être supposées, ils donneront lieu de faire un Ecrit qui aura pour titre : *Le Pere Tellier convaincu par lui-même d'être non seulement un scelerat, mais un insensé.* Car c'est le jugement qu'il a consenti que l'on fit de lui (dans la Preface de la 2. Partie) si on pouvoit prouver qu'il eut produit quelque fausse piece. Personne ne doutant plus que la lettre de M. de Palafox du 8. Janvier 1649. ne soit de lui, ne retranche-
ra-t-il

ra-t-il point son 6. chapitre qu'il emploie tout entier à montrer qu'elle est supposée ? Il en est de même du 7. chapitre contre la lettre de Sotelo , dont l'original est à Rome.

Voilà , ce me semble , ce qu'il faudroit représenter dans un Memorial , dont le but seroit de faire voir que ce que disent les Jesuites de cette édition de Paris, dont ils retrancheroient ou changeroient ce que l'on a trouvé à redire à leur livre, n'est pas qu'ils aient intention de la faire, mais que c'est seulement pour amuser le monde, & gagner du tems, & empêcher cependant que leur livre ne soit expressément condamné. Mais cela sera conclu d'une maniere ou d'autre avant que vous receviez ce billet. Je trouve tant de bon sens , tant de droiture & tant de lumiere en tout ce que vous me mandez de M. le Cardinal Casanate, qu'il n'y a rien présentement qu'on dût demander à Dieu avec plus d'ardeur, que de le voir en une place, où il eut un plein pouvoir de remédier aux maux de l'Eglise. Vous entendez bien ce que je veux dire par là. Je suis tout à vous.

L E T T R E D L X I.

17. Octo. 1692. *A M. DU VAUCEL. Sur un Indult accordé au Roi de Portugal pour un Evêché à la Chine.*

J'Ai le cœur percé de douleur de ce que vous me mandez du miserable état des affaires des Missionnaires François. Car il semble que l'on soit prêt d'ordonner qu'en conséquence de l'Indult accordé au Roi de Portugal pour l'Evêché de la Chine, les Prêtres François que les Vicaires Apostoliques y ont envoyés, & qui y ont établi une Eglise dans une Province du Nort, où J. C. n'avoit point encore été prêché, l'abandonneront; & que toute la grace que l'on fera aux Vicaires Apostoliques, est que le Tonquin leur demeurera & peut-être la Cochinchine, que les Jesuites ont laissée dans un déplorable schisme, lorsqu'ils en sont sortis. C'est à quoi, dites-vous, on se doit attendre, à moins que le Roi ne se declare hautement pour faire subsister ce qui a été accordé par tant de Papes à des Ecclesiastiques d'une très-grande piété, qu'on a pris de son Roiaume sans qu'il s'en soit mêlé. J'avoue qu'il le devrait faire, & que ce sera une tache à son regne
s'il

s'il ne le fait pas. Mais si étant obsédé par deux mechans esprits il manque à son devoir, faut-il donc laisser détruire à Rome une des choses les plus avantageuses qui se soient faites en ce siecle pour le bien de l'Eglise? Est-il necessaire qu'un Roi, à qui de méchans Conseillers ont fait trahir en tant de rencontres les intérêts de l'Eglise, s'interesse dans celle-ci, afin que ce qu'a fait un Pape prevale à ce que quatre Papes consecutifs ont jugé necessaire pour établir solidement un veritable Christianisme parmi tant de nations infidelles? Est-ce une chose extraordinaire qu'un Pape revoque ce qu'avoit fait un autre Pape, quand on reconnoît que cela étoit contraire au bien de l'Eglise? Gregoire XIII. avoit ordonné par une Bulle que les Jesuites seuls pourroient prêcher au Japon; Clement VIII. fit-il mal de revoquer cette Bulle, & de permettre à tous les Religieux d'y aller? Ce dernier Pape y avoit mis une restriction, qui est qu'ils n'iroient point par les Philippines; Paul V. l'ôta, & leur permit d'y aller par tout où ils voudroient: & c'est ce qui a été confirmé par Urbain VIII. Pourquoi donc veut-on aujourd'hui qu'une aussi mechante chose que celle qui a été faite par Alexandre VIII. soit d'une autorité plus inviolable? Mais

on ne peut, dit-on, casser cet Indult sans offenser le Roi de Portugal. Cette considération doit-elle arrêter un homme de bien qui est persuadé que cet Indult est la ruine des Missions d'Orient, d'où dépend le salut d'une infinité d'ames? Si ce Roi s'en offense, tant pis pour lui. Car cet Indult ne peut servir qu'à le damner, tant par les maux dont il sera cause, que parce qu'il n'a été obtenu que par de mechantes voies, & sur les prétentions du monde les plus chimeriques, & qui avoient été jugées telles par tous les Papes qui ont donné tant de Brefs pour établir l'autorité des Evêques François dans la Chine aussi bien que dans le Tonquin. C'est assurément une imagination bien absurde, qu'un Roi de Portugal, qui n'a pas un pouce de terre dans la Chine dont il soit souverain (car il ne l'est pas de Macao) se soit mis dans l'esprit qu'il avoit droit de demander au Pape la nomination d'un Evêque pour tout cet Empire, parce que le S. S. a accoutumé d'accorder cela aux souverains Catholiques pour les Evêchés qui sont dans leurs Etats. Et il est encore plus étrange qu'on le lui ait accordé en depouillant des Evêques très-pieux de l'administration des Eglises de la Chine, dont 4. Papes les avoient chargés. Mais

ce qui m'étonne encore davantage , est que l'on regarde comme moralement impossible de réformer une disposition si injuste, à moins qu'un autre Roi ne s'en mêle.

Cependant puisqu'on en est réduit là, il me semble que l'on pourroit, sans casser l'Indult, faire quelque chose qui en diminueroit l'injustice. Personne ne doute que le Pape ne puisse ôter une partie d'un trop grand Evêché pour en faire un autre ou plusieurs. C'est ce que Jean XXII. a fait en France, & ce qu'on a fait aussi dans les Pais-bas à la priere de Charles V. On devroit donc au moins des 15. Provinces de ce vaste Empire en prendre 5. ou 6. qu'on laisseroit sous la conduite des Vicaires Apostoliques. Il arrivera de là un grand bien : c'est que le Christianisme y étant pur & sans mélange de Paganisme, ceux qui conduiroient les autres Provinces pourroient avoir honte de n'être pas de même; & de plus la Congregation seroit avertie de ce qui se passe en ces pais là par les Missionnaires des Vicaires Apostoliques, au lieu qu'il est à craindre que le S. Siege ne soit averti de rien, si tout cet Empire est sous la domination des Evêques Portugais, qui étant Jesuites n'y donneront de l'emploi qu'à ceux qui suivront les regles de leur

Morale, & qui étant prévenus de leur grand principe, qu'on ne peche point quand on suit une opinion probable, laisseront les Chinois dans la pratique de leurs idolatries envers Confucius & leurs Ancêtres, parce que l'opinion, que cela est licite, ne peut manquer d'être probable, étant appuyée de l'autorité d'un si grand nombre de ces Peres. Je vous avoue que si j'étois du nombre de ces Missionnaires que les Vicaires Apostoliques ont envoyés dans cette Province, où J. C. n'avoit point encore été annoncé, je ne quitterois point les nouveaux Chrétiens que j'y aurois faits, quoique l'on me pût dire de cet Indult accordé au Roi de Portugal ; mais ce ne seroit pas sans en marquer les raisons, que j'espérerois qu'on trouveroit bonnes. Mais pourquoy n'insister pas sur ce que quelqu'un avoit proposé qu'aucun Jesuite ne pût être Evêque de la Chine ? Il est même au pouvoir du Pape d'empêcher qu'aucun ne le soit. Car ils sont obligés par vœu à ne point accepter de dignité Ecclesiastique à moins que le Pape ne le leur commande. Il n'auroit donc qu'à ne leur point commander. Mais outre cela leur conduite a été si miserable dans la Chine, comme on le verra par le 6. Volume & bientôt après par le 7. qu'il faudroit plu-

tôt

tôt les en chasser tous, que de souffrir qu'ils y fussent tout-puissans, comme ils feront s'ils en demeurent Evêques.

Je ne pensois pas m'étendre si fort sur cette matiere. J'ai encore un mot à vous dire sur une autre qui y a raport. Les Recollets n'ont-ils point envoyé à Rome un livre qu'ils ont fait depuis peu sous ce titre : *Premier établissement de la foi dans la nouvelle France par le P. Chrestien le Clerc Missionnaire Recollet &c?* Il seroit bon qu'on y eût vû ce livre. Car quoiqu'il ne parle des Jesuites qu'avec de grands éloges, il les fait bien connoître par deux endroits; leur ambition d'être seuls autant qu'ils peuvent dans les Missions, & leur peu de sincerité dans ce qu'ils racontent de leurs prouesses. On voit par le premier, que les Recollets aiant été les premiers qui aient prêché la foi dans le Canada, y étant seuls depuis 1615. jusqu'en 1625. ils s'aviserent de prier les Jesuites de leur venir aider. Mais les uns & les autres en aiant été chassés en 1629. par les Anglois qui se rendirent maîtres du país, lorsqu'en 1632. il fut rendu à la France, les Jesuites trouverent moien par leurs amis & par leurs intrigues d'y retourner seuls; & les Recollets ont été 30. ans à solliciter leur retour sans le pouvoir obtenir qu'en 1663. Ils

n'ont pas osé dire que c'étoit les Jesuites qui les en empêchoient , mais ils racontent diverses choses qui le font voir évidemment. Pour le second, qui est le manquement de sincerité des Jesuites, ces bons Recollets ne se sont pas tant menagés. Car ils font voir en des chapitres entiers que les Relations publiées par ces Peres pendant ces 30. années qu'ils étoient seuls dans le Canada, où on connoit des merveilles du grand progrès de la foi parmi les Sauvages, ne sont que des fables. Et c'est sur quoi je vous supplie de savoir s'il est vrai ce que j'ai ouï dire, que sur ce qu'on avoit reconnu à Rome que leurs Lettres annuelles étoient pleines de faussetés, on leur avoit défendu d'en faire. Ce qui rend cela croiable est que l'on remarque dans ce livre qu'ils n'en font plus. Peut-être ce livre des Recollets qui a été imprimé dès l'année passée 1691. est chez les Cordeliers de *Ara Cœli*, d'où un Cardinal de vos amis le pourroit emprunter. Je suis presque résolu de faire un chapitre ou deux de cette histoire de Canada dans le 7. volume qui est achevé à cela près.

L E T T R E D L X I I .

A M. DU VAUCEL. *Sur la neu- 31. Oct.
vieme partie des Difficultés &c. qui ve- 1692.
noit d'être imprimée.*

ENfin la 9. partie des Difficultés est toute imprimée, & elle pourra se debiter dans 10. ou 12. jours. J'ai bien pensé devant Dieu à tout ce qui en pourroit arriver. Mais enfin tout considéré j'ai cru que la crainte qu'ont vos amis, que cela ne nuise à l'affaire des Majeurs*, devoit céder à celle de laisser ruiner les plus grandes principes de la Morale Chrétienne, & que l'on peut dire être le fond de la Religion, qui sont censurés par le Decret des 31. propositions, sans parler du joug insupportable qu'on impose aux consciences, en voulant qu'on ne puisse lire, ni même retenir chez soi aucun livre défendu sans commettre un péché mortel. Après tout, je ne vois pas quel mal cela pourroit faire au Deputé de Louvain, ni à ceux qu'il a entrepris de justifier. On ne peut en aucune sorte leur imputer cette piece, ni les en rendre responsables. Il peut assurer qu'aucun d'eux n'y a eu aucune part; qu'il y a même près de trois ans qu'ils n'ont

* De
MM. de
Louvain.

n'ont vû celui à qui on l'attribue , & qu'ils ne savent pas où il est. A quoi il peut ajouter, que cet Auteur n'est point entré de soi-même dans ces questions; que c'est M. Steyaert qui l'y a engagé, & qui l'a forcé d'en parler pour refuter ses opinions outrées : que c'est donc à lui à justifier ce qu'il avoit avancé, & à combattre en Théologien ce qu'il pourroit y avoir de mal dans l'écrit de son adversaire.

Vous verrez par la Lettre Pastorale de M. l'Archevêque de Malines, que toutes les invectives du Declamateur Jesuite qui lui a prêté sa plume contre les plus gens de bien de son Diocèse, roulent sur ces Censures de Rome, dans lesquelles on voudroit presentement faire consister toute la religion. N'est-ce donc pas rendre un grand service à l'Eglise que d'instruire le monde sur cette matiere, en leur faisant éviter les deux extremités, d'un mepris général de toutes ces censures, & d'une obéissance aveugle pour les plus injustes? Il ne me semble pas qu'aucun Théologien raisonnable puisse répondre autrement que j'ai fait à mes cinq questions. Je ne pense pas aussi qu'on puisse trouver aucune erreur Théologique dans toute la piece. Et ma conscience ne me reproche point d'y avoir manqué de respect envers le S. Siege. Il est en-

core

encore plus certain que ce que j'y dis est beaucoup moins que ce que doivent dire tous ceux qui soutiennent les sentimens de la Sorbonne & de l'Eglise Gallicane. Tout cela peut faire esperer qu'on ne censurera pas cette piece ; mais quand on le feroit, je ne m'en mettrois guere en peine. Car je suis assuré que tous les gens d'esprit n'attribueroient cette censure qu'à une politique de la Cour Romaine, qui ne veut rien laisser passer qui choque ses prétentions.

LETTRE DLXIII.

A M. DU VAUCEL. *En lui envoiant* ^{7. Nov.} ^{1692.}
ce qui lui manquoit du 6. volume de la Morale Pratique; & la 9. partie des Difficultés &c. il lui propose certains points concernans la simonie, pour engager le Pape à y apporter remede.

ON vous envoie le commencement & la fin du 6. volume. Ainsi on n'y peut plus rien ajouter. Mais quand on le pourroit, je ne crois point qu'il fut à propos d'y parler avantageusement de M. Albin *: cela ne pourroit rien ajouter à sa reputation, & ne feroit qu'augmenter la mauvaise volonté de certaines gens, qui ne le regardent déjà que comme trop favorable à ceux qu'ils haïssent. La 9.

* Le
Cardinal
Casanate,

Partie

Partie est aussi toute achevée. On vous envoie ce qui vous manquoit. Il faut esperer que Dieu y donnera sa benediction. Car je puis protester que je ne l'ai faite que dans la vûe de la verité, du bien de l'Eglise, & du repos des consciences. Je suis si persuadé de la lumiere, du jugement & de la justesse d'esprit de M. le Cardinal Casanate, que je ne saurois croire qu'il la trouve mauvaise; & j'ose me flater qu'il avouera, qu'on ne pouvoit traiter cette matiere avec plus de modération.

Ne pourroit-on point faire entrer le Pape qui fait de si beaux reglemens, dans ce qu'on avoit proposé à Innocent XI. de faire déclarer sujettes au concours les Cures du Diocese de Liege, qu'on a prétendu en être exemptes, comme n'étant que des Vicaireries, ce qui est cause qu'elles sont remplies d'ignorans, parce que les Chapitres s'en disant Curés primitifs, les Chanoines qui les conferent chacun à leur tour, les donnent pour récompense à leurs Valets; au lieu que si on les donnoit au concours, elles pourroient être remplies des Ecclesiastiques élevés au Seminaire, qui seroient de bons sujets? Rien ne seroit plus important que cela pour le salut de beaucoup d'ames. Et c'est à quoi un bon Pape devoit principalement penser. Ne pourroit-on point aussi l'appli-
quer

quer sur les abus des simonies palliées, ou sous le nom de reconnoissances gratuites, ou sous le voile des pensions. Pour le premier, il ne faudroit que faire une Bulle par laquelle on défendrait absolument de rien donner sous quelque prétexte que ce soit, quand on auroit reçu un benefice par resignation ou par collation, à celui qui l'auroit ou resigné ou conféré, quoique ce fut sans aucun pact, ni même sans qu'on s'y fût attendu, en declarant simoniaque, & celui qui auroit donné, & celui qui auroit reçu, sans que ni l'un ni l'autre pût être absous, sinon l'un en quittant le benefice, & l'autre en restituant l'argent pour être employé en quelque bonne œuvre. Et pour ce qui est des pensions, le Pape ne pourroit-il pas faire par une Bulle, ce qui est en usage, que les Cures & les Chanoinies ne pourroient être resignées à pension, qu'après 15. ans de service dans ces benefices : à quoi il faudroit ajouter que ces pensions ne pourroient être rachetées, parce que souvent ces rachats ne sont que des palliations de simonies. Je ne sai de quoi je me suis avisé de vous écrire tout cela : car il n'y a guere d'aparence qu'on en puisse voir aucun effet.

Le 7. volume de la Morale Pratique est presque achevé. Je n'attends plus
que

que la traduction du Memorial de l'Evêque d'Heliopolis. C'est là que je le finirai. On me promet de commencer à l'imprimer au commencement de l'année qui vient. Je pretends finir cet ouvrage par le 8. qui sera *Des Calomnies*. Je le commencerai par une dissertation sur la matiere de la calomnie. Et je ne ferai ensuite que recueillir diverses pieces fugitives, comme les 4. *Factums* contre le P. Hazart, la Refutation d'un libelle intitulé, *Reponse d'un Docteur de Sorbonne à des Questions*; la lettre à M. l'Evêque de Malaga &c. La lettre du P. Rapin au Cardinal Cibo contre feu M. de Pamiers, me paroît une si horrible chose, que je voudrois bien que cela ne se perdît point. Mais je voudrois bien qu'on pût tirer de ces MM. de Pamiers qui sont à Rome, de petits éclaircissemens sur les faits de cette lettre: cela suffiroit pour la refuter en y joignant de petites remarques. Cette lettre a été traduite en François, & imprimée en Hollande. En quelle langue croiez-vous qu'il vaudroit mieux la mettre?

L E T T R E D L X I V .

A M. DU VAUCEL. Sur la IX. Par- 13. Nov.
tie des Difficultés à M. Steyaert. 1692.

J'Espere , Monsieur , que vous serez bientôt de mon avis touchant la publication de la 9. Partie. Vous demeurez d'accord de deux choses qui en font le capital. L'une, qu'il a été bon d'instruire le monde sur une matiere qui n'a point encore été traitée comme il faut , qui est la déference que l'on doit aux prohibitions des livres. L'autre , que c'est rendre service à l'Eglise que de remarquer les défauts du Decret d'Alexandre. VIII. contre les 31. propositions. Vous ne me témoignez point y avoir rien trouvé que l'on puisse taxer d'erreur : ni que j'y aie manqué de respect envers le S. Siege. Pourquoi donc craignez-vous tant que ce petit ouvrage ne soit censuré ? J'ai trop bonne opinion de l'esprit, du jugement & de la droiture des personnes d'un merite distingué qui ont maintenant le plus de credit dans les Congregations de Rome. Car j'ose me promettre qu'ils pourront d'abord être surpris de diverses choses à quoi ils n'avoient peut-être pas fait reflexion , mais que les aiant bien examinées ,
ils

ils les jugeront si raisonnables, ou au moins si excusables, qu'ils s'opposeront à ceux qui les voudroient faire condamner. Il paroît de plus que ce n'est point la censure qui vous arrête. Car ce que vous voudriez que l'on eût fait, loin de l'empêcher, ne l'auroit que rendue plus facile à obtenir. C'est que cette piece fût un ouvrage à part, & non une 9. Partie des Difficultés. Or ce qui seroit arrivé de là est, que cette piece étant regardée comme un ouvrage dont l'Auteur auroit craint de se faire connoître, il se seroit trouvé moins de personnes qui auroient voulu le défendre. Il n'en auroit donc été que plutôt censuré. Il faut que vous l'avouiez. Mais vous me direz, qu'au moins la censure ne seroit pas tombée sur moi, & qu'on n'y auroit pu envelopper les huit premières parties. Je vous réponds que ce dernier me paroît si injuste, que les censeurs en le faisant se décrieroient plus que moi. Et pour le premier, comme tout le monde n'auroit pas laissé de m'attribuer cet ouvrage, quand il auroit été séparé des autres parties, parce que mon stile est trop reconnoissable; & que je ne l'aurois pas desavoué, il n'auroit pu être censuré que la censure ne fût tombée sur moi. Et ainsi ma reputation en auroit toujours été flétrie, si elle le pouvoit être
par

par une semblable censure, ce que je ne crois pas. Car quand un livre est tel qu'on a sujet d'espérer qu'il sera regardé comme un bon livre, très solide & très raisonnable, par tout ce qu'il y a de gens d'esprit qui jugent sainement des choses, la condamnation qu'on en fait ne nuit qu'à ceux qui la font. C'est ce que j'ai prouvé par divers exemples; & je pourrois dire si on condamnoit celui-ci: *Et quod exemplis tuemur, inter exempla erit.* J'ai encore à vous dire contre la séparation de cette partie d'avec les autres, que je n'aurois plus eu le même droit de m'adresser à M. Steyaert, ce qui m'auroit fait perdre une infinité d'avantages, comme vous en conviendrez en y faisant reflexion.

Il ne me reste plus qu'à vous satisfaire sur la conjoncture des affaires de Louvain. Mais comment cela pourroit-il y nuire? Le Deputé n'a qu'à dire qu'il ne doit point repondre de cet Ecrit: que ni lui ni ses amis n'y ont eu aucune part, & qu'ils ne savent pas même où est celui à qui on l'attribue. Qu'après tout, c'est M. Steyaert qui est cause qu'on a remué cette matiere, & que c'est à lui à resoudre les difficultés qu'on y a faites. Que leur peut-on dire après cela? Il me semble donc que les maux que vos amis craignent qui n'arrivent de la publication de cet Ecrit,

Ecrit, sont au moins très incertains, & qu'il est bien plus certain qu'il fera beaucoup de bien, & empêchera beaucoup de mal. Car c'est un grand mal que de laisser établir l'autorité d'un aussi méchant decret qu'est celui des 31. propositions: & c'en est encore un considerable, de laisser imposer aux consciences un joug aussi injuste qu'est celui de leur vouloir faire croire que c'est un péché digne de la damnation, de lire ou même de retenir chez soi aucun livre défendu. Il m'a donc paru que je devois suivre l'instinct que Dieu m'a donné de remédier à ces maux, en lui laissant le soin ou d'empêcher les inconveniens qu'on en apprehende, ou d'en tirer du bien s'il les permet.

Vous craignez qu'on ne trouve à redire à deux de mes exemples, le 14. & le 15. Vous prétendez que ce que je dis en faveur de M. Descartes ne sera goûté que de ceux qui sont attachés à la doctrine de ce Philosophe. Et moi je crois qu'il sera goûté par tous ceux qui sont persuadés (comme il me semble que tout le monde le doit être) qu'il est très important de pouvoir prouver par des raisons naturelles l'immortalité de l'ame. Car il faut de deux choses l'une; ou desespérer de la pouvoir prouver par raison, ou convenir que M. Descartes l'a mieux prouvée que per-

personne. Pour ce qui est du mouvement de la terre, je ne décide point ce qui en est : mais je soutiens qu'il est avantageux à la Religion d'en parler comme j'ai fait, en suivant les pensées très judicieuses de S. Augustin & de S. Thomas, qui nous enseignent qu'on doit éviter de donner à l'Ecriture des sens touchant les choses naturelles, qui pourroient faire douter de la vérité de la parole de Dieu, parce que ce sens se trouveroit contraire à ce que presque tous les habiles gens croiroient être certain par la raison & par des experiences manifestes. Or c'est l'état où est maintenant cette question de la mobilité de la terre. Il n'y a presque plus d'Astronome qui ne la croie certaine, ni de secte de Philosophie qui soit en quelque estime qui ne l'embrasse.

On ne peut rien s'imaginer ni de plus faux, ni de plus malin, ni de plus injurieux contre la memoire de deux saints Prelats que ce qui est dit dans un Ecrit distribué à Rome contre les Evêques d'Allet & de Pamiers. Le Phantome du Janſenisme en fait voir la fausseté & l'impertinence. Je suis tout à vous.

L E T T R E DLXV.

21. No-
vembre
1692.

A M. DU VAUCEL. *Sur les affaires des Missions etrangeres.*

JE commence par la lettre d'un Officier de la Cour de Rome. Elle est fort bien faite, & vous avez eu tort de croire que nous aurions pu en faire une aussi bonne en parcourant vos lettres. Vous pouvez avoir les choses bien plus presentes. Il n'y a qu'un endroit que j'ai cru devoir retrancher, & que je vous prie de retrancher aussi dans la minute. C'est l'*alinca* qui commence par, *Ce qui peut avoir porté Alexandre VIII. jusqu'à aux Vicaires Apostoliques François.* Il n'est point à propos que l'on croie que ce Pape ait eu quelque raison apparente de faire ce qu'il a fait, ni que les Evêques François y aient donné quelque lieu par leur conduite. Or c'est l'idée qu'auroit donné cet article, s'il fût demeuré. On pouvoit ajouter que le Roi d'Espagne n'a point cru avoir droit de nommer des Evêques dans les Provinces-unies depuis qu'il n'en a plus été le maître, pas même avant qu'il les eût cedées par la paix de Munster, & qu'il n'en a pas non plus nommé pour Bois-le-Duc quoique une
partie

partie du Diocèse soit encore à lui. Et c'est ce qui fut jugé à Madrid en faveur de M. d'Heliopolis en 1677. Que S. M. C. ne prétendoit aucune nomination d'Evêque dans les païs des infideles qui n'étoient point sous sa domination. Par quelle raison a-t-on pu croire qu'il en dût être autrement de Portugal?

Je vous repete ce que je vous ai déjà dit. C'est une chose honteuse à la France de ne pas demander la revocation de cet indult. Mais si elle manque à son devoir, parce que ses propres sujets la trahissent & agissent contre ses intérêts, les Cardinaux à qui Dieu a donné tant de zele jusques ici pour l'avancement de ces Missions, en font-ils moins obligés devant Dieu de maintenir ce qui a été si sagement ordonné par 4. Papes consecutifs, sans que la couronne de France s'en soit mêlée?

Je vous envoie la copie d'une lettre du Tunquin de 1690, dont j'ai fait tenir l'original (qui nous est tombé entre les mains par une aventure extraordinaire) au seminaire des Missions étrangères, par Madame la Marquise de Roucy leur bonne amie. Vous pourrez en prendre copie avant que de la rendre au bon * Le Missionnaire, afin de la montrer à M. Card. Albin*, qui ne fait peut-être pas que le. Casana-

580 *DLXV. Lettre de M. Arnauld*
déplorable schisme que les Jésuites ont
suscité dans ce pais là, dure encore; ce
que l'on pourroit faire entendre au Pape,
rien ce me semble ne pouvant mieux fai-
re juger avec quelle conscience on peut
confier la conduite de tant de nouvelles
Chrétientez à des gens qui ont si peu de
foi & si peu de zele pour le salut des
ames, qu'ils aiment mieux que leurs
nouveaux Chrétiens vivent & meurent
sans recevoir les sacremens, que de les
recevoir des Evêques & des Prêtres que
le S. Siège leur a envoiés pour y former
des Eglises. Je ne saurois croire que si
l'endroit de cette lettre étoit représenté
avec un peu de force à un aussi bon Pa-
pe qu'est celui d'à present, il n'en fût
touché, & ne fût porté à faire examiner
de nouveau cette affaire de l'Indult. Pen-
sez y, Monsieur.

Ce n'est pas sans un ordre de la pro-
vidence de Dieu, que cette lettre du
Tonquin nous est tombée entre les mains.
C'a été apparemment afin qu'on en puisse
faire un usage que n'en pourra faire le bon
Missionnaire, à qui ses superieurs ont
défendu de parler des Jésuites par la crain-
te qu'ils ont d'être accablés par le Pere
de la Chaise, qui cependant ne seront pas
fâchés que d'autres fassent entendre au
Pape ce qu'ils n'osent lui dire eux mêmes.

Il est bon cependant que l'on sache comment nous avons eu cette lettre, afin qu'on ne nous soupçonne pas d'aucune supercherie, ou que ce soit par quelque collusion avec le seminaire des Missions etrangeres. Un Hollandois qui étoit en Orient avoit promis de faire adresser cette lettre à une devote d'Amsterdam, & que son Pere qui est Catholique, l'adresseroit à son correspondant de Paris qui la donneroit en main propre au Directeur du seminaire. Tout a bien été jusqu'au correspondant de Paris, chez qui elle s'égara étant tombée derriere un coffre. Long-tems depuis il la retrouva : mais de honte d'avoir tant tardé à la rendre à son adresse, il la renvoia à Amsterdam, ce qui fut cause qu'on l'ouvrit. De quoi le P. Gerberon qui se trouva alors à Amsterdam, aiant été averti, il fit dire à ceux qui l'avoient, qu'il la feroit tenir. On la lui a donnée & il l'a envoyée à M. Ernest (car il ne fait pas que nous sommes retournés le P. Q. & moi à notre ancien giste) & ce ne fut qu'hier que j'envoiai l'original à Madame de Roucy par une voie très sùre. Je suis tout à vous.

L E T T R E D L X V I.

24. No-
vembre
1692.

A M. DU VAUCEL. *Sur un Memoire de M. Hennebel; une lettre de M. Huygens. La nomination de l'Abbé De Camps. Les affaires de la Regale. Et quelques Ecrits de Peres de l'Oratoire.*

Nous venons de lire deux pièces, que l'on vous envoie, la suite du Memoire de M. Hennebel, & une lettre de M. Huygens au P. confesseur de S. M. C. Je les ai trouvées toutes deux parfaitement belles, & nous vous supplions d'en retenir copie en les faisant transcrire par un copiste. Nous trouverons quelque fonds pour vous faire avoir de quoi satisfaire à ces sortes de dépenses. Vous pouvez mieux juger que nous s'il ne feroit point à propos de les faire voir à quelques Cardinaux zélés pour le bien de l'Eglise & à des personnes de piété; & de leur faire remarquer que ce qui est dit dans l'éloge funébre de M. Flemal, qui vous a été envoyé, c'est une preuve convaincante de ce que dit M. Hennebel dans son Memoire. Je ne croi pas qu'il y ait rien de plus important que d'inspirer ces sentimens à tous les gens de bien du lieu où vous êtes. Ainsi n'épargnez

pargnez rien pour repandre ce Memoire de M. Hennebel parmi ces sortes de personnes : vous pourriez seulement retrancher dans les copies ce qui est dit des deux assesseurs qu'on devoit donner au Gouverneur des Païs-bas, & d'autres semblables choses qui regardent ces païs-ci ; & qui pourroient irriter les deux nouveaux Evêques. Je me porte bien, graces à Dieu, & je travaille à mon ordinaire.

Pour l'Abbé De Camps vous convenez donc de ce que vous n'avez pas voulu avouer sous le feu Pape, que le Pape n'a pas droit de rejeter une nomination sans dire pourquoi. Mais pour ce qui est de ce scelerat, ce que l'on pourroit conseiller à S. S. seroit de mettre un Memoire entre les mains de l'Ambassadeur pour être envoyé à S. M. dans lequel on exposeroit qu'il revient de plusieurs endroits que cet Abbé De Camps est fort decrié ; ce qui doit porter S. M. pour satisfaire à sa conscience, de nommer quelque Evêque d'une piété reconnue pour s'informer de ce qu'on en dit, & s'il est vrai qu'il est dans une si méchante reputation ; auquel cas quand on n'auroit pas des preuves positives de ce que l'on dit de lui, il est de l'honneur du Clergé de France de ne pas faire E-

vêque un homme si décrié, sur tout s'il n'y a rien dans sa conduite, qui ne serve plutôt à confirmer ce décri qu'à l'infirmer, parce qu'il ne s'y trouveroit rien que l'on pût prendre pour une marque de piété & de probité. Mais j'avoue que cette remontrance auroit eu plus de poids dans l'autre pontificat que dans celui-ci. Je pense au reste vous avoir mandé que j'ai écrit sur ce sujet une lettre très forte pour être montrée à un Evêque qui pourroit quelque chose pour arrêter ce scandale, s'il avoit autant de courage que de suffisance.

Vous nous mandez que l'on s'étoit étonné que sur le projet aporté par l'Abbé de Polignac, le Roi n'eut point consulté les Cardinaux de Bonzy & d'Estrées, & l'Evêque de Meaux, mais seulement l'Archevêque de Paris, celui de Reims & l'Evêque d'Orleans. Vous voyez cependant que ce qui met un obstacle à l'accommodement n'est point la Regale, mais seulement les prétentions de la Cour de Rome: tant il est vrai qu'en ce tems encore plus que du tems de S. Paul: *Omnes quæ sua sunt, quarunt, non quæ sunt Jesu Christi.* Si le Roi étoit bien conseillé, il abandonneroit l'extension de la Regale, retablirait les filles de l'Enfance & rappelleroit tous les bannis par lettres

lettres de cachet, & après cela il feroit assembler un Concile National pour favoir des Prélats de son Roiaume ce qu'il y auroit à faire, si le Pape s'obstinoit toujours à ne point vouloir donner de Bulles qu'on n'eut donné quelque atteinte à ce qui avoit été resolu pour maintenir l'ancienne doctrine de l'Eglise Gallicane contre les nouvelles pretentions de la Cour de Rome. Mais c'est ce qu'il n'y a pas lieu d'esperer. Car d'un côté & d'autre on ne cherche que ses interêts, & non le bien de l'Eglise. Je serai fort aise d'avoir l'abregé de la vie & de la conduite du Prélat.

Vous aurez reçu la 5. Denonciation ; & vous conviendrez qu'on ne pouvoit pas changer le titre, mais qu'il suffisoit de mettre à la tête l'avertissement qu'on y a mis. Vous y trouverez un extrait des Ecrits du Professeur de Lion que vous nous avez envoiés. Nous reçumes hier de Paris d'autres Ecrits semblables, mais on ne nous mande point, où ils ont été dictés. Nous avons entre les mains un Traité de la Grâce d'un très-savant prêtre de l'Oratoire de France, nommé le P. Fauconnier, qui est mort il y a 4. ou 5. mois. Le Pere Thomassin y est refuté d'une maniere admirable. Nous travaillons à le faire imprimer

Cet E-
crit se
trouve à
la fin des
Ecrits de
M. Arn.
sur la
grace
general.

mer le plutôt qu'il se pourra. Mais à propos du P. Thomassin, ne vous ai-je point envoyé 7. ou 8. contradictions grossieres sur la matiere de la grace que j'ai remarquées dans son volume des attributs ? Rien n'est plus capable de faire ouvrir les yeux à ceux qui l'estiment.

* De M.
Steyaert.

On vous envoie la suite des Aphorismes *, & on vous prie de voir d'abord le Corollaire de la pag. 132. Vous y trouverez une étrange malignité contre la memoire d'un saint Prelat

Fin du Sixieme Tome.



Fautes à corriger.

- Pag. 49. En marge lif. 1 Septembre.*
50. ligne 3. lif. vous ne nous.
169. lign. 21. revelent lif. relevent.
179. lign. 3. & tant lif. tandis..
184. lign. 24. lif. qu'on ne les.
203. Retrancher cette lettre, qui est une partie de la 483.
232. lign. 26. Secretaires lif. Sectaires.
247. ligne 1. lif. de Pomponne & M. de Luzancy.
311. lign. 26. lif. Regis.
336. lig. dern. lif. je vous écris.
342. lig. 16. uſaſe lif. uſage.
366. lig. 12. lif. grace que les.
380. lig. 10. lif. du Pais-bas.
393. lig. 5. lif. rien que l'on.
434. lign. dern. lif. un peu.
515. lig. 4. lif. guerries.
522. lig. 17. lif. de lui, de qui.
544. lig. 7. lif. écrite.
552. lig. 13. lif. d'un corps ſi repandu.
La lettre 511. pag. 346. où l'on a mis à M. Dodart a été adreſſée, au Reverend Pere Macaire Chanoine Regulier & Professeur en Theologie.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF THE

EMPEROR

OF THE

WEST

INDIES

BY

J. B. R.

OF THE

UNIVERSITY OF

OXFORD

IN

THE

YEAR

1788

PRINTED

BY

J. B. R.

OF THE

UNIVERSITY OF

OXFORD

